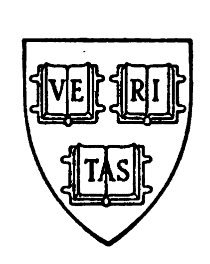



VE
RI
TAS

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES NUITS D'HIVER

Poésies complètes, 3e édition, un volume grand in-18

BALLADES ET FANTAISIES

Un volume in-32

THÉATRE

Format grand in-18 jésus

LA VIE DE BOHÊME, comédie en cinq actes.
LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.
LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET Cie.

PROPOS
DE VILLE

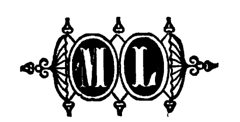
ET

PROPOS DE THÉATRE

PAR

HENRY MURGER

NOUVELLE ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1870

PROPOS DE VILLE

ET

PROPOS DE THÉATRE

I

Mademoiselle X... jouit d'une certaine réputation parmi *ces messieurs* qui, en parlant de *ces dames* disent *ces créatures*. Ladite demoiselle est particulièrement notée sur le Stud-Book des maquignons de Cythère, à cause de sa chevelure qui fait songer au manteau royal de la marchesa de Barcelone. — Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est qui cette riche toison est le résultat d'un libre échange contracté entre elle et une de ses amies, qui s'est condamnée à la Titus, à la condition que mademoiselle X... lui abandonnerait

ses robes tachées, ses chapeaux bossués, ses vieux souiers et ses vieux Arthurs.

Dernièrement, l'amie vint voir mademoiselle X..., et a supplia de lui abandonner les restes d'un petit jeune homme que celle-ci était en train de mettre en partance pour Clichy.

— Comme tu y vas, répondit mademoiselle X..., le petit Octave vient d'hériter d'un oncle qu'il mange avec moi. — Nous venons à peine de nous mettre à table. — Attends au moins que nous soyons au fromage.

⁂

Un étranger venu à Paris depuis peu de temps, et ne connaissant pas encore la topographie de la capitale, avait à visiter un de ses parents détenu pour dettes. Il s'informait, auprès d'un de ses amis, du plus court chemin qu'il fallait prendre pour aller à Clichy.

— Prenez par mademoiselle M..., lui répondit-on.



— Quelle est donc, je vous prie, cette dame — qui vient d'entrer dans l'avant-scène ?

— C'est mademoiselle M...

— Celle qui vient de manger deux cent mille francs au duc de*** ?

— La même.

— Et quel est ce jeune homme pâle qui l'accompagne?

— C'est son cure-dents.



Aux gens qui lui plaisent, mademoiselle A... accorde volontiers, par amour de l'art, ce que tant d'autres, qui ne la valent pas, n'accordent que par amour de l'or. Seulement, pour ne pas se tromper, elle a soin d'enregistrer sur le carnet de ses fantaisies ceux qui en doivent être les favorisés. — Mais pour ne point confondre ses poursuivants ou les compromettre, elle les appelle par le nom du jour qui leur est réservé.

Dernièrement, dans un souper où elle avait été fort entourée, et durant lequel elle avait un peu perdu la tête, elle se brouilla dans la date des rendez-vous qu'elle accordait et dans les noms des jours de la se-

maine distribués aux cavaliers qui avaient obtenu ses promesses.

Il arriva que, faute d'avoir bien tenu ses livres, elle reçut, dans la journée du dimanche, la visite de quatre messieurs, qui lui firent remettre leur carte, où leur nom réel avait été remplacé par celui du quatrième jour de la semaine.

Mademoiselle A..., qui rit encore de l'aventure, appelle cette journée le dimanche des quatre jeudis.



Avant d'avoir maison à la ville et à la campagne, avant de manger des potages à la purée de perles, mademoiselle A. S... ne savait jamais le matin son adresse du soir; elle mangeait des pommes et marchait à pied sur les trottoirs. Un grand seigneur qui avait du temps et de l'argent à perdre dit : *Fiat lux!* à cette obscurité, et mademoiselle A. S... augmenta d'une nouvelle étoile la constellation des beautés à la mode. Au contraire de ses camarades, elle ne renie pas son origine, et chaque fois qu'elle reçoit la visite du grand seigneur en ques-

tion, aux menus cadeaux qu'il envoie pour servir d'avant-garde à sa personne, elle lui fait ajouter une pièce de cent sous qu'elle dépose dans une tirelire.

— Vous qui nagez dans l'or, à quoi bon ce centime additionnel? lui demandait-on.

— Ça me rappelle... répondit mademoiselle A. S... avec mélancolie.

⁂

L'inconvenance et l'incivilité sont, avec les portraits non ressemblants, la spécialité du peintre B... Dans un café où il va tous les soirs, B... venait de scandaliser la réunion, qui n'a cependant pas la réputation d'être bégueule. — Au lieu de s'excuser, il s'emportait au contraire avec vivacité à propos des reproches qu'il venait de s'attirer.

— Mais, sacrebleu! s'écriait-il, vous dites que je ne sais pas vivre, je suis cependant reçu dans tous les salons.

— De cent couverts.... répondit un de ses amis.

*
* *

M. X... fut appelé dernièrement par le directeur d'une revue dont le style est aussi gris que la couverture. On désirait avoir un roman du spirituel conteur. Les conditions faites, l'ouvrage est promis.

— Laissez votre adresse, on vous servira la revue, dit le directeur à l'écrivain.

—Volontiers, répliqua celui-ci, mais alors vous m'en payerez l'abonnement en sus.

* *
*

Un provincial gras, gros et grossier, véritable muid de sottise et d'écus, entourait de ses hommages une jeune actrice qui est venue au monde avec la prudence du serpent. Aussi crut-elle devoir prendre des renseignements sur son galant départemental, et s'adressa à une amie.

— Tu peux y aller, répondit celle-ci, M*** est un homme qui a du foin dans son assiette.

⁂

M. R... habitué des Variétés, prenait des renseignements sur une demoiselle qui a débuté depuis peu dans 'es avant-scènes des théâtres, les jours de première représentation.

— J'en suis très-épris, disait M. R... à son voisin de stalle. Pensez-vous qu'elle soit inflammable?

— Je ne la crois pas assurée contre ce genre d'incendie, répondit le voisin. Du moins, elle ne porte pas la plaque.



M. D... est un homme du monde qui s'est fait homme de lettres amateur, et se livre particulièrement au pastiche. Il fait du Balzac, comme M. Ponsard fait du Corneille; — il fait du Musset, comme M. du Terrail fait du Soulié : — il fait du Sand, comme M. Lucas faisait autrefois du Calderon. Chaque fois qu'il a terminé une composition, il va la soumettre à un journaliste de ses amis pour prendre son avis.

Dimanche dernier, il lui apportait un manuscrit à lire.

— Encore un pastiche ! dit le journaliste.

— Oui, — une imitation de *Jérôme Paturot.*

— Oh ! c'est trop fort ! — interrompit le journaliste, — quand on fait de la fausse monnaie, on ne perd pas son temps à imiter des gros sous.

***

Dans un petit théâtre du boulevard, il existe un artiste dont l'avarice est arrivée à un tel point qu'il ferait à coup sûr interdire Harpagon comme prodigue, s'il était son père. C'est lui qui, pour s'épargner la dépense du rouge de théâtre, a inventé de se serrer le cou outre mesure, pour se faire monter le sang à la tête. Quant au blanc, il prend celui du billard, ou gratte les murs de sa loge. C'est encore lui qui, chargé de jouer le rôle d'un prince généreux, et ayant à dire à un personnage : « *Je t'accorde cent louis sur ma cassette,* » ajoutait tout haut : « Tu m'en feras un reçu. »

Lisant un jour, dans une gazette du théâtre, que le public de la ville de*** avait l'habitude de jeter des

gros sous aux acteurs trouvés mauvais, c'est lui qui écrivait au directeur du théâtre de cette ville, pour lui offrir d'aller y donner des représentations.

Qui dit avare, dit presque toujours usurier. Aussi le cabot en question l'est, et de façon à en remontrer à tout Israël. — Un soir, pendant un entr'acte, un de ses camarades entre dans sa loge à moitié habillé.

— On va commencer, lui dit-il, ma blanchisseuse ne vient pas ; veux-tu me prêter un faux-col?

— Je veux bien, dit l'avare ; — mais, après la pièce, — tu me rendras une chemise.

*
* *

Madame de G... est liée depuis longtemps avec un homme de lettres chauve, — de succès surtout. Mais, depuis quelque temps, la discorde est dans le ménage. — Un divorce est à l'horizon.

Une amie de madame de G... lui demandait des nouvelles de ses amours avec l'écrivain.

— Ah! ma chère, répliqua celle-ci, cela ne tient plus qu'à son cheveu!

***

L. L... a inventé un moyen infaillible pour être servi promptement et être bien servi, dans les restaurants, les jours où il y a encombrement et où les garçons, ne pouvant servir tout le monde à la fois, prennent le parti de ne servir personne.

Un dimanche, il était entré avec trois confrères dans un restaurant de la place de la Bourse. — Après vingt minutes d'attente, on n'avait pas même pu obtenir les couverts. Allons-nous-en! s'écrient les invités de L. L... Celui-ci apaise par un geste son trio d'affamés. — Attendez seulement que j'obtienne un potage, — vous verrez. — Au même instant, passait un garçon portant une soupière où fumait une *bisque* appétissante. L. L... s'en empare, à l'aide d'une persuasion mâtinée de menaces, et sert ses convives à la ronde. — Ce devoir d'amphitryon rempli, — il choisit sur sa tête un long fil, noir encore... et, après l'avoir dextrement arraché, le roule en gracieuse arabesque sur le bord de son assiette.

Ses amis le considèrent avec stupeur.

Tout à coup... L. L... pousse un juron formidable, suivi d'un appel olympien, dont le retentissement sonore se prolonge de salle en salle, pénètre dans les cabinets particuliers, et arrache la dame de comptoir aux mystérieuses combinaisons d'addition par erreur.

Un garçon se présente, et reste médusé par le regard de L. L..., qui lui montre son assiette *ornée* du cheveu accusateur.

— Pas d'ordre dans le service!... et des cheveux dans la soupe! — Voilà comme on perd une bonne maison! — Partons, Messieurs! continue L. L... en se levant et en invitant ses compagnons à l'imiter.

Le patron, apprenant ce qui se passait, — accourut, pâle comme son gilet blanc, — suppliant L. L... de mettre une sourdine à ses reproches, en lui jurant, — sur son argenterie,—qu'à l'avenir il n'aurait plus dans son établissement que des cuisiniers et des garçons chauves, ce qui serait un gage de sécurité pour la calvitie des potages.

L. L... consentit à jeter le *voile de l'oubli* sur cet incident. Cinq minutes après tout le personnel de l'établissement était mis aux ordres de sa table, et quand

on apporta l'addition, L. L... constata une erreur de 60 fr. au préjudice du comptoir. — Le retour de l'Inde ne lui était compté que quinze sous : il fit l'observation à la préposée aux mathématiques ; cette dame lui répondit qu'elle ne pouvait prendre sur elle de changer les prix de la maison.

***

Un écrivain, jadis chef d'une école de philosophie, avait porté au directeur d'un grand journal un article intitulé *Dieu*. Au bout de trois mois, pensant que son article avait été mis dans la boîte aux oublis, le philosophe se rend au journal pour en prendre des nouvelles.

— Que diable voulez-vous que j'imprime un article qui a un tel titre? répondit le directeur. — Celà manque d'actualité.

***

A... venait de se battre en duel pour la troisième fois depuis trois mois. Plus brave qu'heureux dans ces sortes de parties, il est toujours blessé — légèrement. — Un de ses amis vint lui rendre visite.

— On m'a raconté que tu avais donné un soufflet à X..., est-ce vrai?

— Parfaitement, répondit A..., et, montrant sa blessure nouvelle, il ajoute :

— Voilà son reçu.

Deux mois après, A... a une nouvelle affaire, — c'est lui qui est l'offensé ; il demande des excuses, — on lui en accorde trois pouces.

Le soir, on racontait l'affaire devant D... — Encore touché, dit-il ! Décidément, il veut faire collection.

*
* *

Tout le monde a connu P..., un charmant garçon qui fut autrefois employé à la *Patrie* comme rédacteur des faits divers. Dans ces modestes fonctions, P... apportait un soin, une exactitude, une fidélité de renseignements et une recherche de style qui l'avaient fait surnommer le Tallemant des Réaux de la rue. — Courant dès le matin les quartiers de la ville, il relevait l'éphéméride quotidienne d'un arrondissement avec la rapidité et la sûreté de flair de ces bons chiens anglais qui battent en

un quart d'heure une plaine de cent arpents sans laisser échapper une seule pièce de gibier. — Il excellait surtout dans les *petits enfants écrasés*, et ne connut pas de rival dans les *homicides par imprudence*. C'est lui qui est l'auteur de la célèbre phrase : « Les secours les plus empressés n'ont pu le rappeler à la vie, » appliquée à un suicide de trois jours, et à propos de laquelle les héritiers de Lapalisse voulaient lui intenter un procès.

⁂

Il était fort dangereux de rencontrer P... les jours où il revenait à son journal le carnet vide de faits divers, car il ne reculait devant rien pour se sauver de la bredouille, et vous eût cherché lui-même dispute, avec complication de voies de fait, — pour rapporter au moins — *une rixe et querelle*.

Un jour que sa battue n'avait pas été heureuse, P... traversait mélancoliquement le Pont-Neuf, à l'heure où le passage des nombreuses diligences lui offrait la chance d'un écrasé. — *Malheureusement*, le passage s'effectua

sans accident. P... allait quitter son affût quand il aperçut un vieux chapeau déposé sur un des bancs circulaires qu'une édilité prévoyante a fait disposer pour la commodité des oasytés nocturnes. P... s'empare du chapeau, le jette dans la rivière sans être aperçu, et se met à pousser des cris qui, en un clin d'œil, attirent un groupe de curieux vers les parapets. Le groupe devient foule, et P... s'en éloigne quand elle est devenue multitude et qu'il a vu dix bateliers courir au sauvetage du chapeau. — Le soir, la *Patrie* enregistrait—un nouveau suicide, — qui est resté comme un des bons morceaux de son rédacteur.



Un matin, un de ses amis qui se rendait à son bureau, rencontre P... planté tout droit devant un bâtiment en construction dont les échafauds étaient remplis de maçons, que P... avait surnommés, à cause de leur agilité, les *écureuils limousins*. L'ami, pressé, échange un bonjour et continue sa route. Le soir, en revenant de son ministère, huit heures après sa première ren-

contre, il retrouve P... au même endroit, pétrifié dans l'attitude patiente du héron qui guette sa proie.

— Encore ici! — demande-t-il étonné. — Que diable y fais-tu depuis ce matin?

P... élève sa main en l'air, et, désignant un limousin juché périlleusement au sommet d'une perche d'un équilibre douteux :

— J'attends qu'il tombe, répondit-il.

*
* *

M... habite ordinairement la campagne. Chasseur comme d'Houdetot et Blaze, qui resteront les classiques de la chasse au chien d'arrêt, il vit au milieu d'une petite meute qui ferait l'orgueil d'un chenil princier. Sévère, mais juste à l'égard de ses élèves, qu'il admet à l'honneur de l'intimité domestique, M... s'est efforcé de leur inculquer les maximes les plus élémentaires de l'art de se bien conduire en société. A cet effet, il leur a acheté un traducteur de la *Civilité puérile et honnête*, dont les triples lanières et la mèche aiguë mettent la correction à côté de la leçon, quand celle-ci n'a pas été bien comprise. Un des chapitres aux

quels l'intelligence et la nature canine se montrent plus volontiers rétives, est celui qui concerne l'observation de certaines convenances qu'on pourrait appeler digestives. Quelquefois la meute de M..., plantureusement nourrie, exprime sa satisfaction par des interjections qui sont parfaitement accueillies, chez ses convives, par un amphitryon arabe, mais qui blessent nos mœurs. Quand l'un des chiens de M... s'oublie en sa présence, le maître, ne pouvant deviner quel est celui qui a la digestion incivile, administre une volée d'énergiques représentations à toute la meute, qui s'échappe alors par toutes les issues. Les animaux savent tellement ce qui les menace en pareil cas, qu'entre eux-mêmes, au moindre bruit, ils se dispersent en hurlant. Dernièrement, M... attendait un de ses amis pour chasser. L'ami vint au rendez-vous.—On déjeûne copieusement; M... laisse un moment, au dessert, son ami seul avec les chiens qui léchaient les plats. – L'ami, qui avait des raisons pour désirer une seconde de soli tude, en profite... et même en abuse... Aussitôt toute la meute est sur pied, et se sauve par les fenêtres, l'oreille basse et la queue entre les jambes.

Cinq minutes après, M... rentrait dans la salle avec sa femme, et trouvant son ami tout seul au coin de la cheminée :

— Où sont donc les chiens? demande-t-il.

— Je ne sais pas ce qui leur a pris, répondit l'ami, qui saluait la dame de la maison. — Et il raconte naïvement leur fuite précipitée — dont il ne comprend pas le motif.

Madame sourit dans son mouchoir, — tandis que son mari s'approche de son hôte très-intrigué, et lui dit tout bas à l'oreille deux mots qui lui mettent un pied de rouge sur la figure.

— Mais non, je t'assure, balbutie-t-il, en souhaitant de voir une trappe s'entr'ouvrir sous ses pieds.

— Bah! fit M... en riant, ne te désole pas; avant la chasse, ça porte bonheur.



Un Atlas et un Hercule de carrefour se disputaien au coin d'une rue. Le dictionnaire d'injures épuisé, les adversaires, excités par la galerie, allaient en venir aux

mains. L'un d'eux, montrant à l'autre son poing formidable, lui dit :

— Vois-tu ça? ça tue les bœufs.

— Vois-tu celui-là? dit l'autre, faisant le même mouvement offensif, ça tue les bouchers.

*
* *

M. L... arrive de Londres. Une dame qui ne connaît pas l'Angleterre, lui demandait des renseignements sur ce pays.

— Comme ville, voici ce qu'est Londres : une gigantesque cheminée; quand on se promène dans les rues et qu'on se frotte le long des murs, on les ramone. Comme mœurs, la première personne que j'ai rencontrée à Londres était un pauvre honteux qui n'osait pas demander l'aumône, parce qu'il n'avait pas de gants.

*
* *

M. R..., riche propriétaire aux colonies, venu à Paris pour y passer quelque temps, dînait aux Provençaux en compagnie d'artistes de tous les arts. Parmi les con-

viés se trouvait mademoiselle E..., de l'Opéra, dont les naïvetés font les délices du foyer de la danse. Entre autres choses, on parlait de l'esclavage des nègres, et M. R... était appelé à donner son avis sur cette importante question.

— Les philanthropes trouvent excellentes des choses que nous, colons, ne pouvons trouver telles, disait-il. S moi, par exemple, j'affranchissais mes nègres, je pour rais me considérer comme ruiné, et je n'ai pourtan que deux cents esclaves.

— Comment, ruiné! interrompit mademoiselle E... avec conviction; mais pour quarante francs vous auriez deux cents timbres.

*
* *

La même demoiselle fit un jour une chute pendant la répétition d'un ballet. Le chorégraphe P... se montrait assez inquiet.

— Je crains, disait-il au médecin, que mademoiselle ne se soit luxé la rotule.

— Monsieur P..., s'écria mademoiselle E..., dont le visage devint aussi rouge que les mains de madam

Pl... la mère, si vous me dites encore des choses indécentes, je me plaindrai au directeur.

*
* *

Hyacinthe posait pour sa charge chez Nadar, et il avait déjà donné deux séances sans que la besogne fût achevée. En excuse à la longueur du temps, l'artiste alléguait plaisamment la longueur du nez de son modèle.

— Ça ne vous ennuie donc pas de poser? demandait un visiteur au joyeux comique.

— Ce n'est pas que cela m'ennuie, répondit-il; mais si j'avais 800,000 fr. de rente, je ne les dépenserais pas uniquement à ce plaisir-là.

*
* *

Deux vaudevillistes qui sont parrains d'ouvrages charmants cent fois applaudis, E. L... et M. M..., se promenaient sur le boulevard, le soir d'une première représentation qui leur inspirait des inquiétudes que le public ne devait pas réaliser. Tout à coup, M. M...,

quitte le bras de son collaborateur et se dispose à entrer dans une boutique.

— Où vas-tu? demande L...

— J'entre là pour acheter un parapluie, dit M. M...; attends-moi.

— Pendant que tu y seras, ajoute L..., achète aussi un parachute.

⁂

*** est un de ces hommes de lettres qui tiennent dans la littérature le même rang que l'ablette dans l'ichthyologie. Comme romancier, il a eu six colonnes de feuilleton et dix bouts d'articles imprimés dans les journaux, les jours où l'on manquait de faits divers. Comme auteur dramatique, il a fait représenter des fractions d'à peu près de vaudevilles dans des simulacres de théâtres. Aussi, quand le marchand de billets refuse de lui avancer mille écus sur le quart d'une pièce en un acte qui, depuis huit ans, doit passer lundi prochain, il se fâche tout rouge et le menace de lui retirer sa griffe. Lorsqu'il se trouve dans un théâtre, et qu'il y a des dames auprès de lui, si l'ouvreuse vient lui proposer

un journal, il répond tout haut : « Je n'en ai pas besoin; c'est moi qui le fais. » Dans les foyers, les jours de première représentation, il marche à côté des critiques célèbres qui ne le connaissent pas, et remue les lèvres pour faire croire au public qu'il est en conversation réglée avec eux. Si, dans la rue, il rencontre une actrice, il la tutoie d'un salut familier que l'actrice lui rend, si elle n'est pas pressée.

Néanmoins, à force d'agiter partout sa nullité sonore, *** est connu de beaucoup de monde, et, dans sa famille, il a fait croire que c'était lui qui écrivait des pièces de théâtre sous le pseudonyme de Scribe. A défaut d'autre, il a du moins l'esprit de se trouver là où on a besoin de lui... pour quelque service qui ne demande pas une autre activité que celle des jambes.

— Mais ce petit *** fait son chemin, disait-on à un personnage important dans les jambes duquel *** est toujours fourré.

— Oui, répondit le protecteur, je vois cela à mes souliers.

*
* *

Entre autres cadeaux du dernier jour de l'an, mademoiselle M..., qui a ruiné tant de jeunes gens de famille, a reçu un magnifique bracelet en or massif formant une chaîne et se fermant par un cadenas également en or, sur lequel était gravée cette inscription :

« A mademoiselle M..., les gardes du commerce reconnaissants. »

*
* *

Dans une conversation d'après boire, à ce moment du souper où la médisance devient le meilleur *pousse-café*, — quatre messieurs, jouissant d'une grande réputation d'entraîneurs — sur les deux *turfs* du Champ-de-Mars et de la galanterie, — causaient tour à tour écuries et boudoirs. — En vidant sur la table les indiscrétions de leur double *stud-book*, ils laissaient tomber le nom d'une beauté qui avait obtenu le triomphe de la lithographie.

— Parbleu! demanda tout à coup l'un des convives au comte de B..., comment se fait-il que vous, dont le

caprice jette toutes les semaines une douzaine de mouchoirs aux sultanes d'outre-rampe, vous ne puissiez pas nous dire si la descente de lit de mademoiselle M... est une peau de lion ou une peau de tigre?

— Vous savez bien, dit l'un des convives, que le comte est un original qui ne veut jamais faire comme tout le monde.

***

M. Michel Carré et son ami Jules Barbier ont entrepris avec succès le rajeunissement de ce vieil Eson dramatique qu'on appelle un poëme d'opéra-comique. Grâce à eux, les musiciens en réputation commencent à croire que la poésie bien faite n'empoisonne pas la musique, comme les marchands de paroles au boisseau en font courir le bruit; et tous les compositeurs jeunes vont demander des libretti aux jeunes écrivains, comme les élégants vont chez les meilleurs faiseurs. Mais de cette spécialité dramatique à laquelle ils semblent s'attacher exclusivement, il est résulté pour les deux amis et collaborateurs, une singulière habitude. A force d'écrire

des récitatifs, des duos et des quatuors, cette forme lyrique est dans leur langage ordinaire. Ils ne parlent plus qu'en vers. Quand M. J. Barbier, qui passe sa vie à courir après M. Carré qui passe sa vie à l'attendre, s'informe à propos de lui chez son portier, c'est en ces termes qu'il s'exprime :

Mon ami Michel Carré
Est-il dehors ou rentré?
Vous, que le propriétaire
De ce logis fait cerbère,
Dites-lui bien de ma part,
Qu'à l'estaminet des Variétés — je vais l'attendre,
Afin de bien nous entendre,
Sur un opéra nouveau, (*bis*)
Musique de Duprato. (*ter*)

Quant à Michel Carré, voici ordinairement en quels termes il demande un cigare :

Au prix d'un triple décime,
Et pour chasser l'ennui noir
Dont mon esprit est victime,
De vos mains je veux avoir
Un régalia dont l'arome
Flatte mon nerf olfactif,
Et me fasse trouver l'homme
Un peu plus récréatif.

Le garçon, interrogé ainsi, — hésite quelques secondes, — puis, ayant compris soudainement, il apporte un verre d'absinthe.

* *

Certaines maîtresses de maison ont adopté la coutume d'introduire dans leurs soirées des intermèdes de philanthropie. Entre deux contredanses, elles arrivent négligemment auprès des cavaliers, et, avec toutes les séductions familières aux sirènes de la bienfaisance, leur bourrent les poches de billets de loterie. — L'intention est louable, sans doute, mais quand le fait se reproduit trop souvent, cette tyrannique charité avoisine l'indiscrétion. — C'est pour en avoir fait abus cet hiver, que madame R. L... a vu son salon dépeuplé de danseurs à ses derniers bals. Mardi dernier, un critique, qui a chez cette dame ses entières franchises de tout impôt de ce genre, voulait y emmener un de ses amis.

— Ma foi, non, répondit celui-ci, je ne vais pas dans une maison où l'on sucre le café avec des orphelins.

*
* *

Demi-artiste, demi-millionnaire, mais double fat et totalité d'imbécile, un individu, qui n'a sur ses amis que la supériorité de pouvoir faire à lui seul autant de sottises que tous ses amis réunis, le jeune L... couronne, dit-on, l'œuvre de ses folies en conduisant sa maîtresse à la mairie.

— Savez-vous, lui demandait-on à ce propos, ce que dit Montaigne des gens qui épousent leurs maîtresses?

— Ma foi, non, répondit l'autre, beaucoup plus fort sur le baccarat que sur ses classiques.

— Le vieux Michel est un peu cru pour la chasteté des oreilles modernes, mais je vous traduirai son opinion en termes honnêtes : « Ce sont des gens, dit-il, » qui crachent dans leur verre avant que de boire. »

*
* *

La marquise de G..., restée veuve avec des biens considérables, se plaignait d'avoir du chagrin à son oncle, le vieux et spirituel chevalier de M...

— Quel chagrin pouvez-vous avoir? vous êtes veuve,

belle et riche, une trinité de faveurs qui ferait la félicité de trois femmes.

— Ah! mon oncle, répondit la marquise avec mélancolie, vous me parlez de ma fortune, est-ce que cela fait le bonheur?

— Ma nièce, répliqua le chevalier, cet aphorisme ressemble au mal que les gourmands disent des truffes devant les gens qui n'ont pas dîné.

*
* *

Le coupé de mademoiselle D... stationnait devant les *Villes de France.* Le cocher, qui s'était endormi sur son siége, ne s'apercevait pas des efforts que faisait sa maîtresse pour ouvrir la portière. Passe un jeune homme qui s'aperçoit des embarras de la dame; il ouvre la portière et offre la main à la jeune femme en lui disant :

« Le commissionnaire se recommande aux bontés de madame. »

Mademoiselle D..., avec un malin sourire, lui remet une pièce de deux sous.

« Ce n'est sans doute qu'un à-compte, insiste le ca-

valier, — j'aurai, si vous le permettez, l'honneur d'aller réclamer le reste chez vous. »

Mademoiselle D... regarda avec plus d'attention le Sigisbé improvisé qui mettait gravement la pièce de deux sous dans sa poche, et elle reconnut un des fervents habitués de son théâtre.

Après une courte hésitation, — elle offrit au jeune homme une place dans sa voiture, — et elle l'emmena chez elle, où elle lui offrit de partager son dîner qui l'attendait.

Il y a eu du dessert.

*
* *

A l'un de ses duels, H..., réveillé le matin par ses témoins qui venaient le prendre, ne se rappelait plus le motif de cette visite matinale.

La pluie tombait à flots, — le vent faisait rage, — H... était furieux.

— Comme c'est gai de se lever par ce temps-là, disait-il, — en se retournant dans son lit. — Pas de feu dans la cheminée, de l'eau froide. — Le diable vous emporte !

Un témoin déclare qu'il y a, honneur sauf de part et d'autre, possibilité d'arranger l'affaire.

— Une querelle de table, — ajoute l'autre, — des bêtises. — Autorise-nous à une rétractation amicale, — et tu pourras te recoucher.

— Voyons, expliquez-moi l'affaire, dit H... — en se levant néanmoins et en procédant à sa toilette. — De quel vin buvait-on? — Si c'était du bordeaux, *je l'ai* raisonnable.

— C'était du bourgogne, — et tu l'as agaçant.

— C'est vrai, fit H... en mettant ses bottes. — Ai-je bu beaucoup?

— Comme à un repas de noces.

— Diable! continua H... en mettant sa cravate, — j'ai dû être stupide.

— Complétement.

— Ainsi, ajouta H... en faisant avec soin sa raie devant la glace, je suis convaincu que tous les torts sont de mon côté.

— Alors, laisse-nous arranger l'affaire, dirent les témoins.

— Ah! maintenant que je suis habillé, fit H... en mettant son chapeau, allons-y.

*
* *

Dialogue entre deux demi-boursiers.

— Oui, mon cher, je suis furieux contre V...

— A quel propos?

— C'était aujourd'hui mon jour d'avoir le petit groom, et il l'a prêté à Stéphanie qui a du monde à dîner. — Je me vengerai.

— C'est ça, dit l'ami, la première fois que ce sera ton jour d'avoir Stéphanie, tu la lui prêteras.

*
* *

Autant M. P. F. est myope, — autant M... est sourd, — mais d'une surdité tellement authentique, qu'elle ne lui permet pas même d'entendre le bien qu'on dit de lui, ou le mal qu'on dit de ses amis. — Dans un repas de chasseurs, où il se trouvait, — l'amphitryon lui avait déjà demandé, en lui criant dans l'oreille et en lui montrant son assiette et le plat qu'il

découpait, s'il devait lui en servir. — M... qui n'entendait pas, continuait à causer avec son voisin. Son ami, impatienté, prend un fusil et le décharge par la fenêtre de la salle à manger.

— Qu'y a-t-il? fit M... en se retournant.

— C'est moi, répondit son ami, qui te demande si tu veux du pâté de foie gras.

* * *

Une célèbre crinoline, revenant de Mabille, rencontre une de ses amies.

— Eh bien! lui demande celle-ci, es-tu contente? Était-ce bien composé ce soir?

— Ne m'en parle pas, ma chère, — une société d'économistes.



J. T... ne vise pas au dandysme. — Non, ce n'est pas sa spécialité. Malgré sa tenue négligée, il n'essaye pas moins de faire croire à tous ses amis qu'il fréquente

la plus haute société parisienne et qu'il y est admis, libre de toute étiquette...

Ces jours passés, un ami de T... le rencontre, comme celui-ci mirait avec satisfaction, dans les glaces extérieures des boutiques, un costume d'été, tout battant neuf, et qui lui allait comme un gant, — à un manchot.

— Comme te voilà beau! dit l'ami. Et, flattant la manie de T..., il ajoute : — Tu es allé dans le monde?

— Mais oui, répondit T..., je sors en ce moment de chez le prince...

— De chez le *prince Eugène.*

* * *

Les domestiques qui sont au service des artistes ou des gens dont la publicité s'occupe fréquemment, se montrent tous fort enclins à se mettre à la remorque de la réputation de leurs maîtres. Quelques-uns sont même parvenus à se créer une sorte de personnalité, entre autres la servante-modèle de M. Dumas fils, que les amis de celui-ci ont surnommée *le verrou.*

Plus d'une fois, les chroniqueurs ont vanté les vertus domestiques de Mlle Verrou, qui recueille très-soigneusement tous les articles où il est question d'elle, pour en faire une collection de certificats. Les fréquentes mentions dont elle a été l'objet ont éveillé la jalousie de la *maîtresse Jacques* de M. Dantan, une brave femme qui est depuis longtemps au service du spirituel sculpteur.

— Comment! Monsieur, disait-elle à son maître, vous recevez chez vous tous les journalistes de Paris, et vous n'êtes pas honteux qu'aucun de ces messieurs n'ait encore parlé de moi! Il me semble que je vaux bien Verrou, et ces messieurs, que vous recevez depuis si longtemps, me devraient bien une politesse.

* * *

Si les familiers de l'atelier Dantan se montrent un peu négligents à tresser des couronnes pour l'ambitieuse Victoire, ils n'oublient pas ses bons services et son affabilité ordinaire lorsque vient le Jour de l'An. — Au premier janvier dernier, M. Édouard Thierry,

qui est un des intimes de la maison, prenait Victoire à part pour lui faire son compliment. — Mais Victoire n'est pas une femme de son temps : elle dédaigne l'argent et préfère la gloire.

— Ah! Monsieur, dit-elle au critique, j'aurais mieux aimé un article dans le *Moniteur*.

— Mais, ma chère Victoire, vous savez bien que je ne m'occupe que des livres dans mon feuilleton. Vous n'en faites pas.

— Comment! répliqua Victoire, et mon livre de dépenses?

A cette collection de l'amour-propre de l'office ou de l'antichambre, il faut ajouter la grande figure d'Adolphe, — le domestique de Lafontaine. — Depuis le jour où on a raconté une anecdote dans laquelle son nom se trouvait mêlé à celui de son maître, — Adolphe a grandi de vingt coudées dans sa propre estime; — ce ne sont plus des talons qu'il a à ses chaussures, ce sont des piédestaux, — et il retire son chapeau quand il passe sous l'arc de l'Étoile... Quelques jours après la publication de cette anecdote, Adolphe, initié subitement aux lois du bien-vivre, prenait un

coupé et venait, vêtu comme un parfait notaire, déposer sa carte dans les bureaux du journal qui l'avait publiée.

*
* *

Un des amis de Lafontaine fit un jour à Adolphe la politesse de lui apporter le roman de Benjamin Constant :

— Lisez cela, lui dit-il, je crois qu'il est question de vous.

Quelques jours après, l'ami, étant revenu, lui demande ce qu'il pense de l'ouvrage qu'il lui a donné, — et si c'est réellement lui que l'auteur a voulu mettre en scène.

— Il y a quelque chose de vrai, répliqua gravement Adolphe ; — mais tout n'est pas absolument exact. — Ce M. Benjamin Constant aurait pu me demander un rendez-vous : je lui aurais fourni des renseignements. Cependant, une politesse en vaut une autre, — et quand je saurai son adresse, j'irai lui porter ma carte

⁂

Lafontaine avait dernièrement à déjeuner chez lui un personnage officiel qui approche souvent S. M. l'Empereur. — Adolphe, qui est d'ailleurs un excellent serviteur et un garçon intelligent, s'était distingué. — Il avait même daigné composer lui-même une certaine omelette aux rognons dont il possède seul le secret, et qui est un chef-d'œuvre culinaire. — Le convive de Lafontaine, félicitant Adolphe sur son talent, lui disait en riant qu'on n'eût fait mieux, si on eût fait aussi bien, dans les cuisines impériales. — Depuis ce temps, Adolphe demeure convaincu qu'il a été question de lui en haut lieu, et s'attend à recevoir d'un jour à l'autre un message dans lequel il sera convoqué à travailler sur les fourneaux de Sa Majesté. — Pour ne pas faire attendre un seul moment, — il passe sa vie en habit noir, en jabot et en gants blancs.

— Seulement, si pareil honneur m'arrive, disait-il à un de ses camarades, mon parti est pris, — je tutoierai M. Lafontaine.

⁂

L'influence du printemps commence à se faire sentir. — On se marie beaucoup à Paris depuis quelque temps. — Il est impossible d'entrer dans un restaurant sans tomber au milieu d'un repas nuptial. — Les voitures publiques deviennent insuffisantes, et, dans certains quartiers populeux, on a été obligé de mettre en réquisition les tapissières pour le transport des époux et de leurs familles. — M. Foy et tous ses confrères les gaudissarts de l'hymen, qui servent de trait-d'union entre les âmes qui se cherchent, ont fait poser une sonnette de nuit à la porte de leurs cabinets d'affaires.

Les mairies sont assiégées du matin au soir, et se trouvent dans l'obligation de prendre des employés supplémentaires. On en cite une, dans un arrondissement central, où un registre de l'état civil ne dure pas plus longtemps qu'une galette du Gymnase. De même que les médecins, pendant une épidémie, les officiers publics sont sur les dents. Tous les tabellions parisien sont occupés à rédiger ces testaments anticipés de l'amour, qu'on appelle des contrats de mariage. — Une

véritable fureur de légalité règne dans les relations entre les deux sexes, et, si cela continue, l'herbe poussera bientôt dans la cour de la mairie du 13e arrondissement.

Si la morale y gagne, la fantaisie y perd beaucoup. Cette *matrimoniomanie* s'est tellement répandue, qu'après avoir causé pendant une demi-heure avec une femme qu'on n'a jamais vue, si elle est fille ou veuve, — on n'est pas sûr de ne point l'épouser à la fin de la journée. Dernièrement, un de nos amis, qui se promenait aux Tuileries, s'aperçut qu'une jeune personne, cheminant devant lui dans la compagnie d'une dame âgée, venait de laisser tomber son gant derrière eux. Notre ami s'empresse de le ramasser et le remet galamment à la jeune personne, qui lui répond, en s'inclinant et en rougissant :

— Monsieur, votre démarche m'honore, et dès l'instant que vos intentions sont pures, je vous autorise à demander ma main à ma mère.

Huit jours après, on publiait les bans.

L'autre soir, un monsieur, en compagnie d'une dame, entrait dans l'un des cabinets de la Maison d'Or. Ils y

étaient à peine installés que nous entendîmes un des garçons crier à son confrère :

— On demande une écrevisse bordelaise et un notaire au numéro 8.

— Le notaire est en main au 6, et retenu par le 2, répondit le garçon.

C'est particulièrement dans les coulisses que l'hymen sévit avec le plus de violence. — Sur une de nos grandes scènes, on parle de trois mariages qui se préparent, et les préparatifs ne laissent pas que d'entraver le travail des répétitions, à chaque instant interrompues par les fournisseurs des futurs, qui viennent jusqu'au théâtre pour essayer les trousseaux et étaler les merveilles des corbeilles de noces.

Uu auteur dramatique, qui a un ouvrage en cinq actes à l'étude dans ce théâtre, n'a pu arriver encore à faire mettre entièrement en scène le troisième acte de sa comédie. L'actrice, qui doit y jouer le rôle principal, étant toujours dérangée par la fleuriste, qui vient pour lui essayer une couronne de fleurs d'oranger qui ne veut pas se décider à lui aller.

Dans un autre théâtre, une jeune ingénue, qui épouse

un homme du monde (également ingénu), discutait avec son futur le choix du notaire qui dresserait le contrat. — L'actrice désirait que ce fût celui qui est ordinairement chargé de ses intérêts. — Le futur souhaitait que ce fût un de ses amis nouvellement pourvu d'une charge et auquel il avait promis sa clientèle. Au milieu de la discussion qui commençait à s'échauffer survint un ami commun des deux conjoints :

— Bonjour, mes enfants, leur dit-il, vous vous disputez avant le mariage, c'est manger le dessert avant le potage ; — faites-vous des concessions mutuelles ; — toi, Monsieur, tu choisiras le notaire qui dressera le contrat ; — vous, Madame, réservez-vous le droit de choisir d'avance l'avoué qui fera la séparation de corps.

Ainsi fut dit, — ainsi sera fait, — prétendent les méchantes langues, devant même que les dragées du premier baptême aient été croquées.

En apprenant tous ces mariages, une comédienne, qui persiste dans les anciens us dramatiques, a fait afficher dans son salon et dans sa loge une pancarte sur laquelle on lit :

ICI, — ON NE SE MARIE PAS.

Une de ces récentes épouses, — pour laquelle la lune de miel n'avait eu qu'un quartier, — rencontrant une de ses amies, déposait dans son sein le bilan de ses illusions matrimoniales :

— Viens me voir souvent ; — je te consolerai.

— Mais c'est que je ne puis pas sortir quand je veux.

— Ton mari est donc jaloux? demanda l'amie.

— Oh! ma chère, répondit la jeune épouse, — il a employé ma dot à acheter le fonds d'Othello...

*
* *

Dans le cabinet d'un restaurant, deux amants *s'expliquaient*. Chacun d'eux ayant épuisé la somme d'arguments que lui fournissait son droit, après un bruyant échange de propos, les gestes remplacèrent le discours, et les parties commencèrent un échange de projectiles :

— Si tu ne te tais pas, disait une voix d'homme, je te lance le flambeau à la figure.

— Alors, répondit une voix de femme. retire au

moins la bougie, sans cela je ne verrai pas clair pour te jeter la soupière à la tête.

Un double éclat de rire se fit entendre, et la querelle eut un baiser pour finale.

*
* *

Le chef de cabinet d'un ministère racontait l'autre jour, dans un salon, qu'il avait eu le matin sous les yeux une demande signée d'un nom très-connu dans l'industrie, et qui était ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

» J'ai *un mot* à dire à Votre Excellence : je la prie de
» vouloir bien m'accorder, pour samedi prochain, une
» audience de *deux heures*. »

*
* *

Dans une maison où elle avait été invitée, et où on l'avait reçue avec toutes les attentions que l'on doit à une femme et à une artiste de talent, mademoiselle *** oublie un soir qu'elle était dans le monde, elle prend le lustre pour la rampe, le parquet pour les planches, et,

se croyant en scène, elle commença une conversation où se trouvaient des réflexions dignes de figurer dans le dialogue d'une Lisette avec un Scapin. La maîtresse de la maison, voulant mettre un terme à ce petit scandale, prit l'actrice à part :

— C'est sans doute une erreur qui nous procure l'avantage de vous avoir parmi nous? lui dit-elle.

— Comment cela? demanda l'actrice étonnée de l'apostrophe.

— Mais probablement, fit la dame, j'avais eu l'honneur d'inviter mademoiselle *** et elle m'envoie sa cuisinière.



Sur le boulevard, où il se promenait pour la première fois après dix ans d'absence, l'avocat S..., autrefois journaliste, rencontra, parmi ses anciennes connaissances, M. M...., avec lequel il avait été très-lié autrefois.

— Eh! cher ami, que je suis content de vous voir,— vous allez me donner un renseignement, — qu'est-ce qu'on me dit là-bas que vous avez fait une grosse fortune?

— Eh! cher ami, répondit modestement M. M..., il faut bien faire quelque chose.

*
* *

Les personnes qui s'occupent des choses de théâtre se rappellent sans doute qu'il y a quelques années une scène de vaudeville était dirigée par un Asiatique bizarre, — qui a laissé dans sa carrière administrative un recueil de souvenirs à faire passer la mémoire d'Harpagon et du père Grandet.

Dans un ouvrage que l'on montait sur son théâtre, on avait engagé un chien, dont tout le rôle consistait à aboyer deux ou trois fois dans la coulisse, au milieu d'une scène dramatique.

Mais la veille de la représentation, à la répétition générale, — le chien manque son entrée.

L'Asiatique en question, qui parlait le français des nègres, se mit alors dans une de ces colères qui l'ont rendu à tout jamais mémorable :

— Chien ! où est chien ? s'écrie-t-il en fureur.

— Moi pas trouver, dit le régisseur, obligé, pour se faire comprendre, de parler l'idiome de son directeur.

— Vous alors marquer chien à l'amende, — quand il sera trouvé.

Tout le monde se met à la poursuite du chien. — On fouille le théâtre des cintres au troisième dessous. — Recherches inutiles.

— La pièce passe demain, dit l'un des auteurs, — on n'aura pas le temps de faire répéter une nouvelle bête. Il faut en louer une tout instruite, qui puisse jouer demain. — On peut se procurer cela au théâtre des Chiens savants.

A cette proposition, dans laquelle sa lésinerie flaire de nouveaux frais, — l'Asiatique refuse net.

— Vous, couper scène du chien, dit-il aux auteurs.

— Nous, pas couper, — répondent ceux-ci, — vous, recevoir pièce avec chien, — vous, fournir chien pour jouer pièce, ou bien nous, envoyer à vous petit papier timbré.

Comme la discussion menaçait de ne point prendre fin, — l'acteur L..., un des meilleurs comiques de Paris, qui passe avec Brasseur pour savoir le mieux faire les imitations, proposa aux auteurs de se fier à lui pour imiter le chien, et il leur donna sur-le-champ un si complet échantillon de l'organe canin, que l'on crut un instant le pensionnaire fugitif retrouvé.

L'Asiatique, voulant donner à l'artiste qui se mon-

trait si plein de bonne volonté une preuve de sa reconnaissance, vint sur-le-champ lui offrir une prise — sachant qu'il ne prenait pas de tabac.

A la satisfaction du public, qui ne supposa point la supercherie, le comique imita le chien pendant les vingt représentations premières. — Mais, comme les gens qui gasconnent ou grasseyent en voulant imiter le jargon girondin ou marseillais, l'artiste s'aperçut avec inquiétude qu'il commençait à parler chien pour de bon, dans la vie privée.

Quand on lui disait bonjour, il répondait involontairement: ouah-ouah! Quand le garçon de café lui demandait ce qu'il fallait lui servir, il répondait encore: ouah-ouah! Mais, histoire extraordinaire, non-seulement il parlait la langue canine, mais encore, il la comprenait; et, lorsqu'il rencontrait un braque, un caniche, il ne pouvait s'empêcher d'aller se mêler à leur conversation. — Enfin, un soir, en s'habillant dans sa loge, il s'aperçut avec horreur qu'il lui poussait du poil d'épagneul. — Effrayé des dangers de cette identification, ce soir-là même, l'artiste en question refusa positivement de donner de la voix dans la coulisse.

L'Asiatique donne alors à ses administrés un nouveau spectacle de ses fureurs grandioses, qui eussent été si profitables à contempler pour un peintre de tempêtes.

Un machiniste s'offre pour remplacer l'acteur démissionnaire. On lui demande un essai : le machiniste aboie comme une meute. Un cerf en carton, qui était sur le théâtre, en est même tellement effrayé, qu'il prend la fuite. — L'Asiatique, satisfait, ouvre sa tabatière au machiniste pour lui prouver sa reconnaissance. — Le machiniste n'en use pas. — Il demande seulement un petit feu pour sa complaisance.

— Vous feu ! Pourquoi ? fit l'Asiatique feignant de ne pas comprendre.—Pas froid, — oranges sur les arbres ; — plus d'hiver : —pas besoin feu.

Le machiniste met les points sur les i, — il demande dix sous par représentation.

L'Asiatique refuse en arabe, — le machiniste en français. — Entr'acte trop long. — Public tape des pieds,— commissaire arrive sur le théâtre. — Directeur veut s'expliquer. — Tout le monde parle nègre, on se croirait dans la case de l'oncle Tom.

A la fin, — comme il fallait lever le rideau, — l'Asiatique prend un parti vif et animé.

— Rideau, — commencez acte, — moi faire chien tout seul, et moi pas donner dix sous à moi.

Seulement, pour se prouver sa reconnaissance, — il s'ouvre sa tabatière et s'offre une prise, — qu'il se refuse.

Il fit chien lui-même, et le fit en effet si bien que tout le public se mit à appeler Azor.

*
* *

Deux jeunes gens entrent dernièrement dans un restaurant : l'un d'eux demande la carte. — Le garçon l'apporte, et place les couverts. Bien que le menu, dressé par l'amphitryon, fût très-simple, — à chaque chose qu'il demandait, le garçon s'inclinait et répondait d'un air désolé :

— Il n'en reste plus. — Que donnerai-je en place à ces messieurs ? ajouta-t-il au quatrième refus qu'il se trouvait dans la nécessité de leur faire.

— Donnez-nous l'adresse des Frères provençaux, — répondit l'un des jeunes gens.

***

Un jouvenceau, frais émoulu de la lecture de *Faublas* et des *Mémoires de Casanova*, s'est épris d'une ingénue de vaudeville. Pour abréger les préliminaires, il a eu le bon esprit de lui adresser son placet dans une enveloppe dont il ne faut que deux pour faire mille francs.

Quelques jours après, il écrivait à sa belle pour lui demander un nouveau rendez-vous. Mais cette fois le poulet était contenu dans un pli à cinq sous la douzaine. Aussi ne reçut-il pas de réponse. Ayant le lendemain rencontré la dame, il s'informait du motif de son silence.

— Vous m'avez donc écrit? lui demanda-t-elle en jouant l'étonnement.

— Mais, sans doute.

— C'est bien étonnant; je n'ai pas reconnu l'enveloppe.

***

Nous avons lu sur un album ces remarques d'une dame dont le cœur a une grande réputation de cosmopolitisme :

« Le Français sait le mieux faire parler l'amour; l'Italien le fait le mieux agir; le Russe le fait agir et parler également bien; l'Allemand l'endort; le Polonais le ruine »

∴

M. le comte L. de R... qui, à l'âge de trente-six ans, devait plus de deux millions, eut un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, et demanda au préfet de la Seine, qui était alors un de ses amis, l'autorisation de rassembler ses créanciers dans le Champ-de-Mars.

— Accordé, — répondit le préfet, — s'il n'y a pas d'autre revue ce jour-là.

∴

Le calembour par à peu près est en faveur dans les ateliers.

On demandait au peintre G... son opinion sur un de ses confrères qui passe pour avoir des terres dans le royaume des pauvres d'esprit.

— Bon garçon, répondit l'auteur du *Duel des Pierrots;* mais il est *Belge* comme une oie.

Du même tonneau.

Un Alsacien, auquel le Code pénal avait ordonné les bains de mer de la Méditerranée, arrive à l'établissement de Toulon et y trouve un de ses compatriotes qui se trouvait attaché depuis plusieurs années.

— Est-on bien ici? demande le nouveau venu à son camarade.

— Bah ! répond celui-ci, dans son accent natal et en montrant ses fers, où il y a de la *chaîne* il n'y a pas de plaisir.

*
* *

Dans un des cafés du boulevard, où quelques célébrités littéraires se réunissent chaque soir après minuit, M.*** racontait l'autre jour qu'il était obligé d'intenter un procès à un petit *Magazine* à bon marché où on lui refusait de lui payer ses *bouts de lignes* et ses *blancs*.

— Ne pas vous payer les blancs! s'écria un de ses confrères! — mais si j'étais votre éditeur, moi, je vous les payerais le double.



A l'époque où M. Roqueplan dirigeait le théâtre des Variétés, un vaudevilliste, qui le tourmentait depuis longtemps et sans résultat pour obtenir une lecture, usa d'une influence ministérielle pour forcer les préventions directoriales. — Un billet de l'administration lui apprend enfin que lui et son manuscrit seront admis à l'audience et à l'examen du directeur. Il arrive au jour et à l'heure indiqués, s'assied à une table, mouille ses lèvres au verre d'eau traditionnel, ouvre son manuscrit et commence à lire.

« Personnages... Acte premier... Scène première... »

— Ah! pardon, fit M. R... en se levant tout à coup. — Pardon, monsieur, — mais il est inutile de continuer. Ce sujet-là ne peut pas convenir à mon cadre.

M. R..., qui est, comme on le sait, l'homme paradoxal par excellence, affirmait que pour bien diriger un théâtre il fallait surtout ne pas s'en occuper. —

Aussi avait-il pour système de consigner sa porte à tous les auteurs, et ne recevait que ceux qui étaient assez adroits pour pénétrer auprès de lui malgré toutes les précautions dont il s'entourait pour les éviter. L'imagination qu'on avait employée dans cette circonstance devenait alors une sorte de garantie qui le faisait bien augurer de la pièce qu'on venait lui présenter. Siraudin, évincé déjà plusieurs fois par le concierge, rôdait un soir dans la petite cour extérieure du théâtre, pendant que des maçons s'occupaient à faire quelques réparations. L'ingénieux vaudevilliste s'aperçoit qu'une échelle est appuyée contre le corps de bâtiment où se trouve le cabinet directorial dont il voit la fenêtre ouverte. En une seconde son parti est pris. Un servant de maçons se disposait à monter la truellée qu'il venait de gâcher. Siraudin lui propose de le remplacer pendant qu'il ira s'arroser le gosier au cabaret voisin. L'enfant du Limousin accepte, et deux minutes après, le vaudevilliste, gravissant à l'échelle, se présentait à M. R..., une auge remplie de plâtre sur le dos et son manuscrit à la main, demandant une lecture.

— Je vous l'accorde, répondit le directeur, mais à la condition qu'elle aura lieu tout de suite, et que vous

resterez sur votre échelle. — Siraudin ayant accepté la condition imposée, commence sa lecture ; mais à la troisième scène, M. R... le fit entrer dans son cabinet, pour lui signer la réception de ce chef-d'œuvre de bouffonnerie qui s'appelle *la Vendetta*.

*
* *

A propos de lecture dramatique, celle-ci nous rappelle une aventure qu'on attribue à l'auteur dramatique le plus myope des temps modernes. — M. *** est, parmi ses confrères, un de ceux qui ont le plus de croyance en leurs œuvres. — Aussi, lorsqu'il lit une pièce devant un directeur ou devant un comité, essaye-t-il de tous les moyens que peut lui fournir son éloquence pour faire passer dans l'esprit de son auditoire la conviction dont il est animé lui-même. — Lisant un jour un drame romantique devant les sociétaires du Théâtre-Français, — M. ***, qui animait singulièrement son débit, approchait du dénoûment, dans lequel le personnage principal se brûlait la cervelle. — Arrivé à la péripétie finale, l'auteur, pour mieux en faire comprendre l'impression dramatique,—

tire un pistolet de sa poche et fait feu, — et tombe en se roulant aux pieds des sociétaires en s'écriant : « *Adieu ! Mélanie, je meurs, — vis pour mes enfants !* »

Le comité fut tellement attristé par ce dénoûment, que son vote en prit le deuil dans un scrutin tout en boules noires.

⁂

Un rédacteur du *Times*, voyageant dernièrement en Amérique, se trouva dans un convoi de chemin de fer où un accident venait de se produire par suite de négligence. Mais, aux États-Unis, un accident de ce genre n'est jamais un événement. A peine accorde-t-on, aux voyageurs blessés, quelques minutes d'arrêt pour rendre le dernier soupir ou retrouver leurs membres dispersés.

Le journaliste anglais, gravement contusionné et ayant une épaule démise, engageait vivement les victimes à se joindre à lui pour déposer une plainte contre la Compagnie.

L'un des voyageurs, comptant les blessés, qui étaient au nombre de sept, lui répondit :

— La Compagnie ne reçoit de réclamations que lorsqu'elles sont couvertes de dix signatures. — Il nous manque trois voix !



Un autre étranger, ignorant également les habitudes du pays, se présentait un jour à un bureau de police, à la suite d'un accident de railway, et voulait déposer une plainte à propos de son bras cassé.

— Il y a trois jours, répondit le préposé aux malheurs, nous avions trente morts ici, et personne ne s'est plaint.



La Compagnie concessionnaire d'une des grandes lignes américaines, jalouse d'assurer la sécurité aux voyageurs, vient, dit-on, de prendre la décision suivante :

« A l'avenir chacun des trains contiendra un wagon-chapelle, où plusieurs ministres du culte se tiendront à la disposition des personnes qui, par suite d'accidents, se trouveraient en danger de mort. — Un supplément

de quelques dollars donnera le droit aux secours de la religion.

» Deux hommes de loi feront également partie de chaque convoi, et pourront, s'il y a lieu, recevoir les dispositions testamentaires des voyageurs qui parcourent les chemins de fer du Nouveau-Monde, — avec embranchement sur l'autre. »

*
* *

A l'époque où il n'était ni millionnaire, ni commandeur d'ordres étrangers, mais simplement un homme de beaucoup d'esprit, ***, qui a toujours eu le goût de la représentation, invitait souvent des amis à dîner chez lui. On était, au reste, fastueusement servi dans de la vaisselle de Chine. Mais il arrivait souvent qu'il n'y avait guère que des Chinois dans des assiettes.

Un jour, ***, ayant à sa table cinq personnes convoquées pour manger du gibier qu'un ami lui avait expédié, s'aperçoit que les trois grives qui ont été annoncées comme plat de résistance, paraissent inquiéter ses convives, — qui n'avaient pas eu le soin de mettre leur appétit au vestiaire. — L'un d'eux se hasarde même à

faire observer que l'on pourrait bien manquer de quelque chose. — *** jette un coup d'œil sur la table et disparaît pour revenir bientôt, tenant à la main un flacon de poivre de Cayenne, dont il saupoudre abondamment l'unique plat du repas.

— Tu avais raison, dit-il à son ami, — ça manquait de poivre rouge.

*
* *

Un monsieur, passant dans la rue, est abordé par un homme qui lui demande l'aumône. Il a de la famille et n'a pas mangé depuis la veille. — Le monsieur le mène chez un boulanger, achète un pain de huit livres et veut le lui mettre sous le bras.

— Allons donc, fit le mendiant en repoussant l'offrande, on me prendrait pour un maçon!

*
* *

Un rapin, qui redoublait sa Bohême, — devait, depuis sept ou huit ans, 150 fr. à un tailleur. — Dernièrement, le débiteur se présente chez son créancier et

le trouve plus que jamais disposé à conserver le *statu quo* dans leur situation financière.

— Monsieur, dit le tailleur en tirant de sa poche un état de statistique qu'il mit sous les yeux de son client, — j'ai fait un calcul, depuis que j'ai l'honneur d'être en relation avec vous, rien qu'en montant vos escaliers, j'ai gravi la valeur de la plus haute montagne des Cordillières, superposée sur la Jung-Frau, avec le mont Blanc pour base. — Horizontalement, rien que pour venir de chez moi chez vous, j'ai fait l'équivalent de deux voyages du passage des Panoramas à la troisième cataracte.

— Monsieur, interrompit le rapin, — rien que ce beau travail de statistique vaut l'argent que je vous dois, et je n'ai jamais senti plus vivement qu'aujourd'hui le regret de ne pouvoir...

— Ce n'est pas tout, reprit le tailleur... J'ai fait un autre calcul. Si vous m'aviez donné seulement un sou chaque fois que je suis venu, à l'heure qu'il est.....

— Je ne vous devrais plus rien.....

— A l'heure qu'il est, c'est moi qui vous devrais dix-huit cents francs.

— Eh bien, comme c'est heureux que je ne vous aie

point payé, interrompit le rapin. Si vous étiez mon débiteur aujourd'hui, je serais obligé, par mon état de gêne, de vous traiter avec la plus grande rigueur.

*
* *

Un de nos amis se trouvait par hasard à dîner chez un monsieur dont l'état de sganarellisme n'est un mystère pour personne, — pas même pour lui. Au dessert, on se mit à dire un peu de mal du prochain et de la prochaine. Notre ami, invité à faire sa partie, raconta une mésaventure conjugale d'un avoué de Paris, que l'on surnommait au Palais le *dix cors* de la basoche. Ce solo de médisance, varié avec une verve qui sentait l'étude des vieux maîtres Gaulois, obtint un grand succès. Il n'y eut que le maître de la maison qui l'accueillit avec une indifférence voisine de la contrariété.

— Aurais-je déplu à notre amphitryon? demanda notre ami à un de ses voisins.

— Vous avez, lui répondit celui-ci, oublié le proverbe, — il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un... pendu.

*
* *

Voici un mot de M. Meyerbeer qui exprime tout le naïf orgueil du génie :

A l'une des répétitions de *l'Étoile du Nord,* l'illustre maître aperçut un pompier de service qui donnait de bruyants témoignages de son admiration. La répétition achevée, M. Meyerbeer s'approche du pompier sympathique.

— Eh bien ! mon ami, il paraît que ce petit ouvrage vous amuse ?

— *Amuse*, n'est pas le mot, répliqua le pompier ; la pièce est assez.....

— Parlez plus bas, interrompit M. Meyerbeer, en apercevant M. Scribe qui rôdait autour d'eux.

— Mais la musique ! reprit le pompier en baissant la voix, — oh ! la musique !...

— Vous pouvez parler plus haut, dit M. Meyerbeer... Eh bien ! la musique ?

— Oh ! continua le pompier en portant la main à son casque, comme pour faire le salut militaire, — la musique, — *chouette, suiffard.*

M. Meyerbeer, ému par ces formules d'admiration

trop négligées par les critiques du grand format, serra la main de son admirateur et lui dit tout bas à l'oreille :

— Eh bien ! mon ami, puisque vous êtes content, je puis, si vous le désirez, vous rendre un petit service,— je vous ferai remettre de garde demain.

∴

On parlait l'autre jour, devant la charmante madame C..., du danger que l'on court à rencontrer M., qui passe pour avoir le *mauvais œil*.

— Pour moi, disait un superstitieux, lorsque je me trouve en face de lui, je ne manque jamais de lui montrer des cornes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame C..., je l'ai rencontré dernièrement avec mon mari, et je n'ai pas songé à prendre cette précaution.

— Puisque tu étais avec ton mari, lui dit tout bas une de ses amies, c'était inutile.

∴

Le docteur A..., allant faire une visite à l'une de ses

clientes surprit la fille de celle-ci, une enfant de quinze ans, tellement absorbée dans une lecture, qu'elle ne s'apercevait pas même de sa présence.

— Que lisez-vous donc là de si intéressant? demanda le docteur.

— C'est un livre qu'on a défendu de lire à maman, répondit l'ingénue.

* * *

Langage populaire. — Un ouvrier, — ayant eu, après boire, avec un de ses camarades, une de ces explications où, les arguments de la rhétorique épuisés, on a recours à ceux de la nature, — rentrait dans son ménage, — la figure contusionnée.

— Que t'est-il donc arrivé? lui demanda sa femme.

— Je suis tombé sur le pavé!

— Dans la rue aux coups de poings, — répliqua la ménagère.

* * *

Un écrivain, dont les romans se trouvent en feuilles chez les éditeurs de denrées coloniales, ou dans

les cabinets où la lecture n'est qu'un accessoire, présentait dernièrement un manuscrit au directeur d'une revue parisienne, et comme celui-ci lui demandait quels étaient ses titres littéraires, — le romancier lui citait le titre de plusieurs de ses ouvrages.

— Vous voyez, monsieur, disait-il, que j'ai déjà fait beaucoup de livres.

— Vous voulez dire beaucoup de kilos, — répondit l'autocrate de la *Revue*.

⁂

Tout le monde ne peut pas descendre des Montmorency. M.... le prouve. Il compte cependant des grands cordons dans sa famille : son père en tirait un à l'hôtel du comte de H., où sa mère était cuisinière. Se sentant appelé vers d'autres destins, *** renia sa parenté et se jeta dans cette société de gentilshommes qui prennent leurs parchemins et leurs habits à la *Belle Jardinière*. Rencontrant par hasard le marquis de B...,***, qui brûle de l'impertinent désir d'être présenté dans le véritable monde, demandait assez cavalièrement au marquis de lui en ouvrir la porte.

— Lorsque je demande un pareil service à M. votre père, répondit celui-ci, j'ajoute : s'il vous plaît.



Se trouvant aux dernières courses, ***, ivre de joie d'avoir gagné une poule de cinquante francs, voulait la faire pondre dans le giron de la charmante Julie B., et tout en caracolant près de son équipage, il lui lançait des œillades dont les étincelles inquiétaient celle-ci pour ses dentelles.

— Quel est donc ce sportman qui semble nous accompagner? demanda la jeune femme à un membre du Jockey's-Club qui se trouvait auprès d'elle.

— Ce n'est pas un sportman, — c'est un sportier, ma chère.



— On me compare toujours à ma sœur, disait la même Julie B... Il y a pourtant une grande différence entre nous. — Elle a toujours une douzaine d'amants, et moi, je n'en ai jamais qu'un, —je me tiens bien mieux qu'elle.

— C'est vrai, lui répondit-on ; il y a entre vous deux la différence d'un coupé de régie à un omnibus.

⁂

Un jeune *faon* de la coulisse avait promis à sa *biche* de lui offrir, à l'occasion de sa fête, — quelques bonbons sortis des laboratoires de Mirès-Pereire-Rothschild-Millaud, etc. — Comme il lui apportait son cadeau, marchant à pas de loup pour la surprendre, il aperçut la jolie créature qui, accroupie dans un coin de son boudoir, effeuillait mélancoliquement une marguerite, — et murmurait, en enlevant délicatement chacun des pétales de l'oracle amoureux : — *Il m'aime*, Orléans; — *un peu*, Centre ; — *beaucoup*, Nord ; — *passionnément*, Autrichiens; — *pas du tout*, Midi.



M*** possède une singulière spécialité de *jettatore*. Au dire de ses amis, il est de mauvais augure de le rencontrer quand on va à un rendez-vous de bonne fortune. Ou l'on ne trouve pas la personne qu'on espérait y voir, ou si on la trouve, il survient toujours quelques-

uns de ces fâcheux accidents qui faisaient s'écrier à un héros de Lafontaine :

» Au diable soit le noueur d'aiguillettes ! »

Si bizarre que le fait paraisse, il est affirmé par vingt personnes qui ont été victimes de cette pernicieuse influence. — M. *** est en outre l'époux d'une très-jolie dame, qui a fait de son contrat de mariage une broderie anglaise, à force de l'historier de coups de canif dont elle assure que son mari a fourni le manche.

Madame *** avait, la semaine dernière, accordé quelque espérance et un rendez-vous à un jeune premier qui a eu de beaux succès de galanterie dans le demimonde et même dans le monde et demi, si l'on en croit quelques indiscrétions. — Beau, bien fait, traînant tous les cœurs après lui, ce Don Juan de coulisses sourit, dit-on, de pitié quand on raconte devant lui la douzième occupation d'Hercule. Il arrive au rendez-vous, exact comme un billet de l'échéance, ou comme les compliments d'un ami, le lendemain d'un *four*. — On s'attache au soin d'un souper où toutes les primeurs de la gourmandise ont apporté leur échantillon. — Mais au moment d'entamer le dessert, spécialement composé de fruit défendu, le jeune premier se trouve subitement

atteint d'une indisposition qu'il cherche à excuser, en prétextant tour à tour le chaud, le froid, l'émotion ou l'abus de fromage glacé.

Mais madame *** s'étant levée lui dit en souriant, après avoir remis son châle et son chapeau :

— Soyez franc... vous avez rencontré mon mari.

***

Souvenirs du Corsaire-Satan. — On sait que Lepoitevin-Saint-Alme appelait les jeunes rédacteurs du *Corsaire* ses *petits crétins*. En 1846, à l'époque où la feuille satirique atteignait à son plus haut degré de prospérité, quatre ou cinq des principaux crétins, s'imaginant que leur collaboration n'était pas étrangère au succès du journal, demandèrent que le prix de la rédaction fût porté de six centimes à deux sous la ligne. En cas de refus, ils déclaraient que leur intention était de prendre du service à la *Revue des Deux Mondes*.

Le tonnerre tombant dans la tabatière de Virmaître, administrateur-caissier, lui aurait causé moins d'épouvante que ne lui en causa l'outrecuidante prétention de ces jeunes manœuvres de lettres. — Il s'empressa

de leur signer leur passe-port pour une autre patrie.

⁂

Comme il fallait cependant remplacer les déserteurs, on fit appel à des volontaires pris dans la catégorie des gens dits du monde, et des nouvellistes amateurs. Ce fut alors qu'on vit paraître, dans le *Corsaire*, des nouvelles à la main qui avaient charmé la famille de Noé pendant sa navigation diluvienne, et qui plus tard avaient fait les délices des grognards d'Agamemnon au bivouac de Troie.

Les gens soi-disant bien informés envoyaient des nouveautés de ce genre :

⁂

« Pendant la campagne d'Egypte, le général Bona-
» parte, montrant les pyramides à ses troupes, leur
» adressa ces paroles mémorables : « Soldats! du haut
» de ces monuments, quarante siècles vous contem-
» plent! »



« Un plaisant, rencontrant dans la campagne un mé-
» decin qui allait faire ses visites en chassant, lui de-
» manda spirituellement s'il avait besoin d'un fusil pour
» ses malades. »



Ce genre de nouvelles à la main ne tarda pas à attirer aux propriétaires du *Corsaire* quelques lettres, dans lesquelles on leur demandait un désabonnement de faveur. Virmaître, obligé de convenir que les petits crétins du père Saint-Alme avaient un peu plus d'imagination que les autres, se montra disposé à leur faire quelques concessions. Une combinaison fournie par le hasard lui permit de se montrer généreux sans porter atteinte aux traditions de l'économie.



A cette époque, Williams Rogers, qui avait des relations avec le journal, où il faisait imprimer des ré-

clames, avait eu l'idée de composer un poëme didactique intitulé : *les Osanores ou la Prothèse dentaire.* Avant de le publier, il apporta son poëme à Saint-Alme, avec lequel il était lié, et lui demanda quelques conseils. — Saint-Alme lui conseilla d'abord de mettre sa poésie en pension dans une maison d'orthopédie. Il n'y avait pas, en effet, un vers qui ne fût bossu, boiteux, bancal ou pied-bot. Si M. Bovary avait vécu à cette époque, le poëme des *Osanores* aurait pu lui fournir une magnifique clientèle. Sur la proposition de Saint-Alme, Williams Rogers consentit à faire corriger son manuscrit, et à payer les corrections cinquante centimes le vers.



Le lendemain de cette convention, une estafette se transportait au café Momus, où les révoltés avaient établi leur camp. — On leur proposait de transiger. Après une allocution paternelle, l'éloquent Virmaître leur fit comprendre que leur demande en augmentation de salaire n'était pas en rapport avec les bénéfices actuels du journal, mais qu'on en prenait note pour l'avenir. — Il

s'engagea même, sur l'honneur, à donner les dix centimes la ligne réclamés, le jour où le *Corsaire* aurait cent mille abonnés :

— Mais en attendant? dit l'un des conjurés.

— En attendant, reprit Virmaître, comme nous comprenons qu'il faut que jeunesse s'amuse, nous avons décidé qu'un encouragement vous serait accordé. — Saint-Alme, vous avez la parole.

Saint-Alme, montrant aux jeunes crétins, qui étaient tous plus ou moins rimailleurs, le manuscrit des *Osanores*, leur expliqua sous quelle forme l'encouragement en question leur serait accordé. La rédaction du journal restait maintenue à son ancien chiffre; mais chacun des rédacteurs privilégiés recevrait comme prime une certaine quantité de poésie osanorienne à remettre sur pied, moyennant une gratification de 50 cent. le vers

Le tarif des encouragements était ainsi gradué :

Un feuilleton intéressant donnerait droit à une prime de 40 vers;

Une nouvelle à la main bien renseignée, 20 vers;

Un article susceptible d'amener un changement de ministère, 25 vers;

Un article susceptible d'amener une demande en réparation, 30 vers;

(Le journal, dans cette circonstance, s'engageait à fournir les témoins et le fiacre.)

Une critique sanglante était rétribuée 15 vers;

Le trait piquant, 5 vers;

La simple boutade, 2 vers;

Ces conditions ayant été acceptées, les révoltés amenèrent leur pavillon, et la réconciliation fut signée dans les flots d'une canette, que Saint-Alme fit monter à ses frais, — mais pas *assez fraîche*, interrompit Banville, qui reçut immédiatement l'encouragement réservé au trait piquant.

Le soir même, le café Momus fut illuminé en vers osanores.



Un ancien député des chambres de Louis-Philippe, ami du père Saint-Alme, lui disait un jour en faisant allusion à quelques anecdotes un peu vives publiées par le *Corsaire* :

— Mon cher ami, votre journal est bien amusant;

malheureusement on ne peut pas le laisser lire à ses filles.

— Mais, répondit Saint-Alme, si les filles pouvaient le lire, les pères ne s'y abonneraient pas.

***

Cependant, à la suite de quelques avis officieux du Parquet, le père Saint-Alme invita ses jeunes crétins à modérer un peu leur verve gauloise :

— Songez que vous êtes lus par l'élite de la société, et soyez convenables, petits drôles.

L'utopie de cet excellent homme était de croire que la lecture du *Corsaire* faisait l'unique préoccupation des têtes couronnées. On assurait même qu'il se relevait la nuit pour correspondre avec le roi de Prusse. L'avertissement du père Saint-Alme frappait particulièrement un jeune homme appelé C... B..., qui employait sa belle jeunesse à écrire, sur du papier à tête de lettre de son ministère, des nouvelles à la main du genre dangereux... C... B... avait inventé un moyen assez ingénieux pour s'assurer que ses anecdotes restaient dans les limites de la prudence. Avant de les apporter au journal, il lisait

ses nouvelles à la main à une jeune ingénue qu'il rencontrait quelquefois chez lui. Si la jeune fille rougissait, cela signifiait que l'anecdote était scabreuse, et B... la déchirait pour en commencer une autre.

*
* *

Malheureusement, B... ayant eu l'imprudence de confier son procédé à quelques-uns de ses collaborateurs, il s'en trouva dans le nombre qui profitèrent d'un petit voyage — du *Numa* du *Corsaire*, pour aller pendant son absence consulter sa jeune Egérie qui tenait audience sous les bosquets de la Closerie des Lilas. Revenu de la campagne, avec une série de nouvelles à la main, dans le nombre desquels il s'en trouvait quelques-unes qui l'inquiétaient instinctivement, B... leur fait subir la censure ordinaire. Aucune rougeur alarmante n'étant venue couvrir le visage de l'ingénue. B. porte son butin au journal, avec la conviction certaine que le recueil de ses anecdotes pourrait un jour faire concurrence à la *Morale en action*.

— Comment, monsieur, s'écrie Saint-Alme, — c'est vous qui m'apportez des choses semblables. — Mais

voilà de la copie que M. le procureur du roi vous payera, sans marchander, — un mois de prison la ligne; — vous n'avez donc pas consulté votre instrument?

— Pardon, interrompit B. avec étonnement. *Elle* n'a pas rougi.

— Eh bien, monsieur, reprit gravement Saint-Alme en se découvrant, — voyez les cheveux blancs d'un homme qui n'est pas né d'hier, — ils rougissent, eux!

B. n'a jamais su qui est-ce qui lui avait dérangé son instrument.

⁂

Un jour, dans un dîner de jour de l'an, offert par les propriétaires du *Corsaire* à leurs rédacteurs, — Virmaître, qui avait eu le dessert très-aimable, leur demanda ce qu'il pourrait bien faire pour leur être agréable pendant l'année qui allait commencer. — Tous les rédacteurs s'étaient consultés entre eux. Privat, qui s'était constitué le député de leur désir, — vint dire à Virmaître : — Nous demandons qu'il y ait au bureau du journal, — une sonnette de nuit pour les avances. — Comme Virmaître avait consenti, un des riches action-

naires du *Corsaire* lui demanda tout bas, si ce n'était pas inaugurer là un système dangereux. — Laissez donc, répondit-il, — dans deux jours la sonnette sera cassée.



UN RÉVEILLON A LA MAISON-D'OR.

La veille de Noël, vingt-cinq couverts étaient dressés dans le grand salon de la *Maison-d'Or*. Une nuée de marmitons, dirigés par un chef que le maître de ce célèbre établissement vient tout récemment d'arracher avec des tenailles d'or de la *bouche* d'un grand souverain du Nord, activaient les fourneaux d'une cuisine où s'élaboraient des mets dont la fumée allait donner là-haut des tentations terrestres à tous les bienheureux condamnés au miroton sempiternel de la béatitude. Comme deux heures sonnaient, vingt-quatre coupés de maître vinrent l'un après l'autre abaisser leur marchepied devant l'escalier de la rue Laffitte.

Du premier coupé descendit un monsieur âgé, portant sous le bras un grand portefeuille. Il était accompagné d'un jeune homme qui ne portait rien.

De chacune des vingt-trois autres voitures descendirent successivement vingt-trois dames en grand costume de gala.

Ces vingt-trois dames, qui, pour la plupart, sont toutes demoiselles, appartenaient à l'aristocratie galante. C'étaient des dames du monde... de Gavarni.

Quelques-unes de ces dames, qui ajoutent aux revenus du boudoir les appointements du théâtre, étaient fort jolies; il y en avait même deux ou trois qui étaient véritablement aussi jeunes que leur acte de naissance. — On n'en voyait qu'une seule qui fût grêlée; mais il est vrai d'ajouter qu'elle l'était pour plusieurs.

A deux heures et demie tout le monde prit place pour le banquet.

Celui qui le présidait était le marquis de L..., assisté de maître G..., son notaire.

En reconnaissant leur amphitryon, les vingt-trois dames convoquées à cette réunion, par invitation anonyme, poussèrent un grand cri d'étonnement, et au même instant vingt-trois interrogations tombèrent dans le potage du marquis.

Il demanda une autre assiette,—déplia gravement sa serviette, et répondit aux interrogations :

— Mangeons d'abord un peu, ensuite nous causerons beaucoup.

Quand le premier service fut achevé, l'impatiente curiosité des dames ne pouvant se prolonger au delà, le marquis de L... se leva et prit la parole en ces termes :

Mesdames, je comprends parfaitement la surprise que vous témoignez en me retrouvant au milieu de vous, ou en vous retrouvant au milieu de moi, comme il vous plaira. J'en suis moi-même encore plus étonné que vous ne paraissez l'être. Il y a un an, à pareil jour et à pareille heure, autour de cette même table, j'ai eu l'honneur de vous tirer ma révérence et de solder devant vous l'addition de mon dernier souper de garçon, qui se montait, si vous voulez bien vous le rappeler, à un chiffre devant lequel un teneur de livres aurait certainement retiré son chapeau. Cette carte payée, je ortis de table parfaitement ruiné; il ne me restait ême pas de quoi prendre un fiacre. L'une de vous eut l'obligeance de m'offrir une place dans le coupé que j'avais eu le plaisir de lui faire accepter un mois auparavant, et malgré mon désastre évident, il ne lui vint pas à l'idée de me faire monter derrière, comme cela

eût pourtant été si naturel dans la circonstance. Au lieu de me reconduire chez moi, elle poussa même le désintéressement jusqu'à me proposer de me reconduire chez elle. — Je dus cependant refuser, car en amour, aussi bien qu'au théâtre, je n'ai jamais aimé les billets de faveur, ayant fait la remarque qu'ils coûtaient en définitive plus cher qu'au bureau, et qu'on était toujours mal placé. — Depuis ce jour-là, mesdames, nous ne nous sommes guère vus qu'à travers le nuage de poussière que soulevaient vos attelages dans l'avenue des Champs-Élysées, où j'allais me promener le dimanche en fumant des cigares de dix centimes. — Vous m'avez cru mort, sans doute. Je vivais cependant, si toutefois c'est vivre que vivre sans vous.

Un murmure approbateur accueillit ce madrigal.

Le marquis reprit :

— Ce que j'ai fait depuis un an, je vous le donne à deviner.

— Un héritage sans doute, exclama mademoiselle P..., un oncle d'Amérique...

— En effet, le seul oncle d'Amérique qui reste aux gens ruinés, le hasard... est venu à mon aide... J'ai gagné à la Bourse onze cent mille francs.

— Silence, dit le marquis en frappant sur la table pour apaiser la rumeur soulevée par ce chiffre... un million... et d'assez jolies fraction comme vous voyez... Me retrouvant du blé à moudre, je suis revenu au moulin. — Maintenant, mesdames, voici de quoi il s'agit entre nous. — Je vais me marier... dans un délai très-prochain... qui ne doit pas excéder un mois... plus tôt même, il ne dépend que de mo de rapprocher l'époque... Tout à l'heure il ne dépendra que de vous!

— Comment?... comment?... comment?

— Vous allez le savoir... J'entre en ménage avec un million; ma femme, avec deux.

— Ça fera trois, dit l'une des convives.

— Parfaitement; — quant aux cent mille francs qui restent, je veux les manger...

— Dans nos assiettes?

— Oui; mais je n'ai pas le temps de rester longtemps à table, et c'est à ce propos que nous avons à causer. — voilà le lingot, dit le marquis en jetant un portefeuille sur la table; — combien vous faut-il de temps pour le fondre?

— Dame, ce sera selon la température, dit l'une des dames.

— Écoutez-moi, reprit le marquis, — je n'ai pas de temps à perdre — et cependant je ne peux pas vous inviter toutes à mordre à la fois au gâteau, — ce serait trop vite fait. — Voici ce que je propose : — Vous connaissez respectivement vos forces et votre puissance d'absorption aurifère. — Nous allons, si vous le permettez, employer les moyens dont se servent les administrations pour les adjudications publiques... Vous allez soumissionner, — celle de vous qui me demandera le moins de temps pour faire le vide... dans ce portefeuille que voici plein... celle-là aura la préférence. Seulement, je dois vous donner connaissance du cahier des charges... Il sera absolument interdit de distraire des sommes pour les convertir en rentes ou en actions industrielles; la philanthropie est également défendue; je ne veux plus être exposé à m'asseoir sur des orphelins en entrant dans un boudoir; — toute dépense affectée à une chose utile et durable est également interdite, comme aussi les renouvellements de mobiliers, d'équipages ou d'écuries. Je veux que mes cent mille francs soient mangés à peu près dans le sens littéral du mot.

— La somme épuisée, je veux que la personne qui sera restée adjudicataire ne conserve que le portefeuille qui l'aura contenue. — On va allumer les bougies, et mon notaire, ici présent, présidera à l'adjudication ; — on soumissionnera au rabais... en partant d'un mois au plus. — On pourra opérer par rabais de jours, d'heures et même de fractions d'heures. — Voici du papier, des enveloppes, des plumes et de la cire, car les soumissions devront être cachetées. — Me G... en fera le dépouillement, et poursuivra l'opération selon les usages ordinaires. Pendant ce temps-là, je vais aller faire un tour chez mon beau-père, qui donne aussi un réveillon, et saluer ma prétendue. — Je reviendrai dans une heure. Si l'adjudication est terminée avant mon retour, — la personne qui sera restée adjudicataire ira m'attendre chez moi, où des ordres sont donnés pour la recevoir. — Toutes les conditions du marché se trouvent autographiées dans un cahier dont vous pourrez prendre connaissance. — A tout à l'heure.

Et le marquis se retira.

Avant de rédiger leur soumission, les vingt-trois dames s'isolèrent dans le salon et firent leurs calculs.

Au bout de cinq minutes, toutes les soumissions, cachetées selon la formule, étaient déposées entre les mains du notaire.

Il en commença le dépouillement au milieu d'un silence si profond, que l'on aurait pu entendre mademoiselle Ar... dire du bien d'une de ses camarades.

Ce travail préparatoire achevé, le notaire alluma les bougies et annonça qu'on allait commencer les rabais.

Lorsque Me G..., le notaire du marquis de L..., eut donné lecture des soumissions déposées entre ses mains par les vingt-trois dames, plusieurs d'entre elles, effrayées par les rabais considérables contenus dans les premières soumissions, se retirèrent volontairement, et il ne resta véritablement qu'une douzaine de concurrentes sérieuses. Parmi celles-là se montraient comme devant être plus acharnées à la lutte :

1° La marquise de ***, cette belle Espagnole connue de tout Paris pour son magnifique attelage à la Daumont, et dont la bibliothèque renferme, entre autres curiosités, un exemplaire des œuvres de Malthus, relié en peau humaine ;

2° Madame de N..., qui possède un hôtel dont chaque

pierre porte la signature de celui qui l'a fournie et posée;

3° Mademoiselle R..., dont la beauté a fait depuis quinze ans la fortune de deux marchands de produits chimiques, et qui prépare les jeunes gens au baccalauréat *ès-gaie science;*

4° Mademoiselle P..., ravissante créature, qui disait dernièrement elle-même, à propos de son inconstance proverbiale : Que voulez-vous; « ce n'est pas ma faute, — mais mon cœur *fuit.* »

5° Madame ***, qui, le soir même où une artiste doit débuter à son théâtre, dans son emploi, achète un grand nombre de places à la location et les distribue à tous les gens enrhumés de sa connaissance, dans la douce espérance que leur toux opiniâtre troublera le spectacle et pourra nuire au succès de l'ouvrage dans lequel doit paraître sa rivale;

6° Les deux sœurs C..., qu'on a surnommées le duo de l'ail et du patchouli;

7° Mademoiselle B..., jeune dernière d'un de nos premiers théâtres, qui a deux mères, une pour la ville et une pour la campagne;

8° Mademoiselle D..., que l'on a baptisée le *petit manteau bleu des coulisses*, à cause de sa philanthropie;

9° Enfin, mademoiselle C..., de laquelle autant dire qu'il n'y a plus rien à en dire.

Après que la première bougie fut consommée, il ne restait plus que quatre concurrentes, madame de N..., mademoiselle B..., mademoiselle C... et mademoiselle R...

— Si tu renonces à soumissionner, dit cette dernière à mademoiselle B..., je te donne mon Américain.

— Si tu te retires, répliqua l'autre, je te laisse mon américaine.

La seconde bougie fut allumée, et la voix du notaire se fit entendre.

— La dernière soumission du temps demandé pour dépenser les cent mille francs du marquis est descendue à quinze jours... C'est mademoisell B... qui a fixé ce chiffre; — offre-t-on moins? demanda Me G...

— Quatorze jours, douze heures, dit madame de N..

— Quatorze jours, fit mademoiselle B...

— Treize jours, douze heures, fit mademoiselle R...

— Treize jours, exclama mademoiselle C...

— Si tu te retires, dit mademoiselle B... à mademoiselle C..., je me brouille pour trois mois et demi avec Alfred, et je l'envoie lui-même te porter mon grand *boiteux* indien.

— Non.

— Douze jours dix-huit heures, s'écria mademoiselle B...

— Onze jours... cinquante, s'écria mademoiselle C... Hum ! fit-elle en se reprenant, je me croyais aux *commissaires*, j'ai voulu dire douze heures.

Mademoiselle R..., qui faisait des calculs sur son agenda, leva la main.

— Dix jours, dit-elle.

Mademoiselle C... prit à son tour son agenda, fit aussi des calculs.

— Neuf jours cinquante-cinq... Allons bon ! je me crois encore aux *commissaires*... Maître G..., c'est onze heures que j'ai voulu dire.

Sur cette dernière soumission, la deuxième bougie s'éteignit.

Comme on rallumait la troisième, il ne restait plus que deux concurrentes, madame de N... et mademoi-

selle R... s'étant retirées, convaincues qu'elles ne se trouvaient plus assez fortes pour dépenser inutilement *cent* mille francs en huit jours.

La lutte, continuée avec opiniâtreté entre madame B... et mademoiselle C..., ne fut pas de longue durée; la bougie s'éteignit en même temps que mademoiselle C... venait d'abaisser sa soumission à cinq jours sept heures cinquante minutes.

Mais, comme elle s'enorgueillissait de son triomphe, le marquis de L... rentrait dans le salon, — il paraissait un peu ému.

— Pardonnez-moi, mesdames, de vous avoir dérangées, leur dit-il, mais la raison qui m'avait fait vous réunir n'existe plus...

— Comment? — comment? — comment?

— Mon Dieu oui, — tout à l'heure, chez mon beau-père, — j'ai eu l'imprudence de me mettre à la table de jeu, — on faisait le lansquenet, — il y a eu une série de *mains*, et je n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir, que j'avais perdu les cent mille francs dont j'étais embarrassé. — La mauvaise chance a fait dans une demi-heure ce que la plus habile d'entre vous n'aurait pas fait sans doute en quinze jours...

—Quinze jours! dit le notaire en montrant le procès-verbal de l'adjudication; mais mademoiselle C..., restée dernière adjudicataire, ne demandait que cinq jours et quelques fractions.

— Comment diable auriez-vous fait? demanda le marquis très-étonné; — trouver l'emploi de vingt mille francs par jour sans dépenser un sou utilement, — cela me semble difficile.

— Monsieur le marquis, répondit cette prodigue personne, je n'ai demandé que six mois pour réduire le Pérou à la mendicité.

⁂

LES INTRIGUÉS ET LES INTRIGANTS, MOULAGES SUR NATURE, AU BAL DE L'OPÉRA.

UN DOMINO GRIS *à un habit noir-idem.* — Je te connais.

L'HABIT NOIR. — Tu me connais... Au fait, tu n'es pas la seule.

LE DOMINO. — Qu'est-ce que tu as fait de Victorine?

L'HABIT NOIR — Tiens, tu connais aussi Victorine. Après ça, tu n'es pas la seule.

LE DOMINO. — Veux-tu me donner le bras pour faire un tour?

L'HABIT NOIR. — Oui, — mais nous n'irons pas du côté du buffet.

LE DOMINO. — Tu n'auras donc jamais le sou!

L'HABIT NOIR. — Tu auras donc toujours soif!

***

UN MONSIEUR *entre deux eaux-de-vie, — rouge comme un coq et crotté comme la rue Saint-Denis, arrêtant un petit domino vert qui frétille comme une couleuvre.* — Titiné, je t'avais défendu de mettre les pieds au bal. Mon cousin m'a dit que c'était un antre de perdition.

LE DOMINO. — Passe donc ton chemin, imbécile; est-ce que je te connais?

LE MONSIEUR. — Elle est forte, celle-là! — Voilà donc pourquoi tu étais si pressée d'avoir des bottines neuves, — que je me prive depuis longtemps de mon petit verre pour te les acheter, — même que tu les trouvais trop grandes dans le principe. — Aurais-tu déjà oublié les tiens, Titine?

Le domino disparaît sans que le monsieur ait su comment, et au lieu de *Titine*, il se trouve en face d'un gamin entré par contrebande dans le foyer,

LE MONSIEUR, *criant*. — Titine!

LE GAMIN.— Vous faut-il un décrotteur, là, monsieur. Faites-vous cirer!

*
* *

Dans la loge de mademoiselle X...— Une dizaine de gilets blancs applaudissant en cœur la *coda* d'une plaisanterie de cette spirituelle personne :

— Oh! oh! oh! — ah! ah! ah! — Charmant! — Divin! — Etourdissant!

Entre un onzième gilet.

— Qu'est-ce que vous avez donc à rire comme ça? — On dirait d'une maisonnée de fous.

—C'est mademoiselle qui vient de dire un mot. Oh! oh!

REPRISE DU CHOEUR.— Ah! ah! ah! charmant! divin! étourdissant!

LE ONZIÈME GILET, *s'inclinant devant mademoiselle X..., en lui offrant un sac de bonbons.* — Est-ce que ce serait montrer trop d'exigence que de demander une

seconde représentation de cette jolie chose? Je mourrais de dépit si j'étais de vos amis le seul à l'ignorer.

— Trop bon! cher... cela ne vaut pas la peine... et puis cela pourrait fatiguer ces messieurs.

TOUS LES GILETS, *con furore.*—O ciel! allons donc!... Trop heureux!... *Bis!*

MADEMOISELLE X...— Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je recommencerai. — Tout à l'heure, un de ces messieurs m'annonçait le prochain mariage de son ami le vicomte de S..., dont la fortune est très-obérée, avec mademoiselle de P..., connue pour sa richesse et sa maigreur séraphique. En apprenant cette nouvelle, il m'est arrivé de dire...

(*Commencement de pâmoison sensible sur toute la ligne des gilets blancs.*)

MADEMOISELLE X..., *continuant.* — Il m'est arrivé de dire : Ce mariage est pour le vicomte de S... une véritable *planche de salut.*

REPRISE DU CHOEUR, *crescendo.* — Ah! ah! ah! — — Grand Dieu! quel esprit! Ce n'est pas une femme! c'est un démon!

Entre un douzième gilet blanc.

— Mon Dieu, messieurs, on n'entend que vous dans

toute la salle. — Je suis sûr que c'est mademoiselle qui dit des merveilles.

— Positivement... Si vous étiez arrivé un moment plus tôt, vous auriez entendu un de ces mots...

LES ONZE GILETS, *en sourdine.* — Ah! ah! ah!... — Charmant! — Divin! — Étourdissant!

LE DOUZIÈME GILET, *à mademoiselle X..* — Est-ce que ce serait véritablement montrer trop d'exigence que de vous redemander... (*avec un fin sourire*) vous devez cependant y être habituée...

MADEMOISELLE X... — C'est que je crains de fatiguer ces messieurs.

LES ONZE GILETS. — Ah! ciel!... Allons donc!

MADEMOISELLE X..., *minaudant.* — Eh bien, puisque vous le voulez absolument... (*Comme ci-dessus.*)

Quand l'histoire est finie, les douze gilets se réunissent dans un chœur formidable et reprennent pour la clôture :

— Ah! ah! ah! grand Dieu! quel esprit! — Ce n'est pas une femme! — c'est un démon!

LE GARÇON DE BUFFET, *qui a servi les glaces, à part.* — Mon Dieu! que tous ces gens-là sont bêtes!

***

— Mon cher, je t'assure que c'est une femme du monde.

— A quoi reconnais-tu çà?

— Elle a passé deux fois auprès du buffet sans me demander à boire.

***

— Oh! mon Dieu oui, monsieur, c'est la première fois que je viens au bal; aussi je suis bien troublée; ce bruit, ces lumières...

— Madame est seule?

— Oh! non..., j'ai une de mes amies avec moi; nous sommes venues ici malgré nous, bien malgré nous... Nous étions allées au spectacle, lorsqu'en rentrant chez nous, nous n'avons plus trouvé notre clef. C'était la femme de chambre de l'amie chez qui je demeure qui l'avait emportée avec elle au bal de l'Opéra, où mon amie lui avait permis d'aller...

— C'est bien contrariant; néanmoins, permettez-moi

de bénir le hasard... qui m'a permis de vous y rencontrer... (*Ici tous les madrigaux d'usage.*)

— Mon Dieu, monsieur... ce serait avec le plus grand plaisir... mais... je ne suis pas seule. Et tenez, voici précisément mon amie qui vient me chercher.

Arrive, en effet, un second domino, auquel celui qui n'avait jamais été au bal pousse le coude d'une certaine façon.

— Eh bien, ma chère, as-tu rencontré Justine?

— Mon Dieu non... Dans quel embarras cette fille nous met... Il faut absolument retourner à la maison; nous ferons comme nous pourrons pour nous faire ouvrir.

— Mais comment faire pour retourner à la maison? il pleut à verse, et nous avons eu l'imprudence de laisser notre bourse chez la personne où nous avons été nous costumer... (*S'adressant au monsieur.*) Vous serez sans doute assez obligeant, monsieur, pour nous prêter l'argent d'une voiture et nous donner votre carte; nous vous ferons remettre cette petite somme demain matin par la fidèle Justine.

— Mon Dieu, mesdames, que je suis donc désolé. —

Mon fidèle Joseph, à qui j'ai l'habitude de confier toutes mes clés, n'est pas rentré ce soir, de façon que je n'ai pu ouvrir mon secrétaire... Si vous voulez, cependant, nous allons faire un tour dans la salle... nous rencontrerons peut-être la fidèle Justine avec le fidèle Joseph.

*
* *

— Monsieur, je ne suis pas libre...

— Vous êtes mariée?

— Vous l'avez dit.

— N'aurai-je pas le plaisir de vous rencontrer dans le monde?

— J'y vais rarement.

— Mais au théâtre?

— Je n'y vais pas, je suis en deuil.

— On ne peut donc vous voir?

— Très... difficilement... Cependant, si vous étiez discret... Mais, non...

— Parlez, ange!

— Eh bien! je vais quelquefois chez une de mes amies... madame Camille...

— Camille, tiens!

— Rue des Trois-Frères.

— Tiens ! Tiens !...

— A l'entresol...

— Tiens ! tiens ! tiens !

— S'il n'y avait personne quand vous viendrez, vous trouveriez la clé...

— Sous le paillasson... — Bonjour, Céleste; comment que ça va?

— Vous me connaissez donc? — Ah ! que c'est bête de me faire perdre mon temps comme ça.

*
* *

LE DOMINO, *à son cavalier.* — Monsieur est dans la diplomatie?

LE CAVALIER. — Non, madame.

LE DOMINO. — Dans les bureaux, peut-être?

LE CAVALIER. — Non plus.

LA MARCHANDE DE FLEURS, *arrivant près du couple.* — Un joli bouquet, monsieur; fleurissez vot' dame.

LE CAVALIER, *repoussant les fleurs.* — Merci.

LE DOMINO, *lâchant le bras du cavalier.* — Monsieur est artiste ! ! !

∴

— Joséphine, tu as tort de parler à Stéphanie; c'est une personne dont la société est compromettante.

— Ma chère, j'ai des raisons pour la ménager.

— Quelles raisons?

— Elle m'a promis d'échanger, quand elle l'aura épuisée, la liste de ses Russes contre celle de nos Américains.

LETTRE TROUVÉE DANS LE CORRIDOR DES PREMIÈRES LOGES.

« VICTOR, je ne me serais jamais attendue à cela de la
» part d'un jeune homme qui paraissait avoir d'aussi
» bons sentiments. — Le billet du tapissier est échu
» avant-hier, et voilà huit jours que je ne vous ai vu!
» — Vous n'êtes cependant pas malade, car votre blan-
» chisseuse m'a dit que vous mettiez vos belles chemi-
» ses à jabot tous les jours. On ne met pas des jabots
» pour se faire poser des sangsues..., à moins qu'on
» ne soit trop riche. — Es-ce donc là ce que vous me
» juriez il y a six mois, quand j'ai consenti à quitter
» Médée qui me proposait de faire le portrait de la si-

» gnature de son oncle si je voulais l'aimer à lui tout
» seul ! L'ingratitude, ce venimeux poison, vous aurait-
» il déjà rongé le cœur ? — C'était bien la peine que je
» passe les plus belles nuits de mes jours à vous broder
» une bourse pour votre fête, pour que vous exposiez
» votre pauvre amie qui vous a tout sacrifié, comme
» Marguerite Gauthier, à recevoir la visite boueuse des
» huissiers qui veulent me saisir comme si j'étais né-
» gociante. — Sans ma portière, qui m'a prêté huit
» cents francs pour donner à M. Caroussat, je serais à
» la belle étoile ; c'est donc là où devait me mener tant
» d'amour ! Ah ! Auguste, vous êtes bon, vous êtes
» trop jeune pour être entièrement corrompu, et vous
» ne voudrez pas souffrir que ce soient les cheveux
» blancs d'une pauvre femme, mère de quatre enfants,
» qui fassent honneur à votre signature. Je vous attends
» donc cette nuit au bal de l'Opéra, avec les mille
» francs en question. — A cette condition, je vous par-
» donne.

» Votre Minette chérie.

» Mathilde de Flandry. »



UN VIEUX DOMINO, *graisseux comme la barbe d'un capucin, à une petite pierrette très-fraîche.* — Élisa, mon enfant, je vous défends de danser avec ce petit jeune homme.

— Mais, ma tante, il est bien gentil pourtant.

— Lui avez-vous demandé l'heure, comme je vous ai dit de le faire aux messieurs qui vous parleront?

— Oui, ma tante; mais il n'a pas de montre.

— C'est précisément pourquoi je vous défends de l'écouter.

— C'est dommage, il a des moustaches si gentilles.

LE VIEUX DOMINO, *avec onction.*— Ma petite, les moustaches ne font pas le bonheur.



DE LA MÊME A LA MÊME. —Mais, ma tante, c'est qu'il est bien âgé, ce monsieur-là.

— N'empêche, mon enfant. Les hommes, vois-tu,

c'est le contraire des étoffes : plus ils sont vieux plus ils durent.

⁂

— Tiens, voilà Paul ! M'emmènes-tu souper ?

PAUL, *frappant sur son gousset.* — Tu sais bien, Célestine, que je n'ai plus jamais d'argent après minuit.

— Tiens ! moi, c'est le contraire ; je n'en ai jamais avant.

⁂

— Anatole, prête-moi un louis.

— Pourquoi faire ?

— C'est pour Mélanie, qui veut mettre une de ses par ·ntes au vestiaire.

⁂

DEUX MESSIEURS *se rencontrant dans le corridor des quatrièmes loges.* — Tiens, mon gendre !

— Tiens, mon beau-père !

— Vous ici, après un an de mariage!... Oh!

— Et vous, après trente ans!... Ah!

Après un quart d'heure de morale réciproque:

LE GENDRE. — Vous dites donc que cette petite Rosine...

LE BEAU-PÈRE. — Ah! mon ami, délicieuse... Des pieds... des mains... des yeux... un véritable trésor... Vous disiez donc que cette petite Paméla...

LE GENDRE. — Ah! divine... Des yeux... des mains... des pieds...

LE BEAU-PÈRE, *à part.* — Il faut que j'arrache mon gendre des mains de cette drôlesse de Paméla... Elle mangerait la dot de ma fille!

LE GENDRE, *à part.* — Il faut que je délivre mon beau-père des griffes de cette harpie de Rosine... Tout l'héritage de ma femme y passerait!



— Mon dieu, chère madame, est-ce que votre charmante nièce ne m'accordera pas une petite place dans son cœur.

— Tout est comble, mon cher monsieur.

—Rien qu'un petit coin !

—Eh bien, voyons, vous m'étonneriez. — Je *verrai voir* à vous donner un tabouret.

FANTAISIES A PROPOS DE L'HIVER.

L'hiver continue à donner un démenti à l'almanach. Des phénomènes étranges se produisent chaque jour, et jettent la perturbation au sein de l'Académie des sciences.

Il y a trois jours, un maraîcher des environs de Paris a trouvé des ananas sur ses espaliers, et a cueilli des patates dans le champ où il allait chercher des pommes de terre.

Un garde-chasse du bois de Meudon a vu,—comme je vous vois, — près de l'étang de Villebon, un troupeau d'autruches en train de déjeûner avec un tas de moellons.

M. Alphonse Karr a reçu de son ermitage de Sainte-Adresse des nouvelles de son jardinier, qui lui annonce qu'un aloès a fleuri subitement, avec un grand coup de tonnerre, au milieu de la pelouse qui s'étend devant son chalet.

Dimanche dernier, un monsieur qui se promenati

autour du bassin des Tuileries entendit des cris plaintifs entremêlés de sanglots. Il pensa que c'était un enfant qui était tombé dans l'eau; et il se disposait à lui porter secours, lorsqu'il s'aperçut que les plaintes qu'il croyait être poussées par un mineur en péril sortaient de la gueule d'un crocodile. — Tout le monde sait que la perfection avec laquelle ce monstre *imite* les pleurs de l'enfance, lui a fait donner, par les naturalistes, le surnom de *Brasseur* des amphibies.

La semaine passée, encore, comme un rayon de soleil venait de luire, — profitant du moment où l'ingénieur Chevalier, son geôlier, avait le dos tourné, le mercure, — parvenu au plus haut degré de l'exaspération, — a voulu s'échapper du thermomètre, — comme autrefois Latude de la Bastille. Il a été rattrapé par un sergent de ville, et reconduit dans sa prison de verre, où il continue à ne pas vouloir descendre au-dessous de la température des vers à soie.

Ce que voyant, les établissements de bains préparent leur ouverture. Ils attendent seulement que la rivière ait baissé et que l'eau soit moins chaude. En effet, les imprudentes baigneuses qui s'aventureraient dans les

fonds de bois des écoles de natation seraient changées en une friture de naïades.

Un des plus bizarres, parmi tous ces phénomènes, est la découverte faite tout récemment par un poëte lyrique, qui a trouvé des pépites d'or au fond de son encrier.

Enfin, il paraît que tous les arbres des boulevards et des jardins de Paris sont couverts de feuilles depuis quinze jours et pourraient fournir une ombre aussi épaisse que dans le mois de juin. Seulement, pour ne point effrayer la population, la police fait arracher toutes les feuilles pendant la nuit.

Cette précocité de la saison ne s'arrête pas à la végétation.

M. ***, qui possède une grande popularité parmi les huissiers et les gardes du commerce, et qui n'a jamais su acquitter une lettre de change que lorsqu'elle avait des cheveux blancs, est allé payer dernièrement un billet souscrit à son tailleur, quatre-vingt-dix jours avant l'échéance.

Le fournisseur n'a pas voulu accepter ce payement anticipé, donnant pour prétexte que cela dérangerait sa tenue de livres.

M. ***, n'ayant pu s'arranger à l'amiable avec cet Allemand obstiné, s'est décidé à avoir recours aux tribunaux.

En présence de pareils faits, certifiés par des procès-verbaux authentiques, les savants ont été appelés à donner leur avis.

Ces messieurs ont mis leurs lunettes, — leur abat-jour vert, et on a ouvert la séance, — en même temps que les fenêtres de l'Institut, où l'honorable réunion se plaignait d'étouffer.

Chacun des membres présents a lu un mémoire d'une grande beauté et de plusieurs kilomètres.

Mais, pour arriver à la fin de la lecture, chacun des orateurs a été mis dans la nécessité de retirer son habit.

Plus le discours était long, plus l'orateur éprouvait le besoin de se dégarnir.

Aussi, le président, inquiet, donna-t-il aux huissiers l'ordre de faire évacuer les tribunes, où pourraient se présenter des dames.

Chacun des remarquables travaux lus, à propos de la question à l'ordre du jour, concluait à ceci :

Que ce qui se passait n'était pas naturel.

Il s'agissait de savoir pourquoi.

Le président déclara la discussion ouverte ; mais chaque orateur qui montait à la tribune avait à peine ouvert la bouche, qu'il était soudainement pris d'une quinte de toux.

Ce n'était plus une académie de savants, c'était une académie de catarrhes.

Tous les membres présents sont sortis de la séance les uns après les autres pour aller acheter du jujube.

Seul, M. Arago a voulu trouver une solution à cet étrange état de choses.

L'illustre savant est passé dans son cabinet. — Depuis plusieurs jours, la tête appuyée dans les mains, les coudes appuyés sur la table, il demeure penché sur l'abîme de ses méditations.

Pendant cette savante réclusion, le grand professeur a fait comparaître les astres devant lui.

Il les a interrogés paternellement, pour savoir s'ils n'étaient pas étrangers à ce qui se passe dans la nature.

Les astres, petits et grands, ont facilement prouvé leur innocence de toute tentative de rébellion.

Les comètes mêmes, particulièrement soupçonnées d'avoir de méchants desseins et de vouloir s'approcher souvent un peu trop près de la terre, ont prouvé jusqu'à la dernière évidence que le ciel n'est pas plus pur que le fond de leur cœur.

Les signes du zodiaque, appelés et interrogés à leur tour, ont été moins clairs dans leurs explications, ce qui leur a valu une assez forte semonce.

Le signe qui préside au mois de janvier où nous sommes a paru particulièrement penaud, quand M. Arago lui a montré une branche d'oranger en fleurs, cueillie dans son jardin le jour de l'an.

— Quelle confiance voulez-vous que l'agriculture vous accorde, malheureux! lui a dit le savant d'une voix qui ne permet pas de réplique; et qui vous a permis de faire faire votre besogne par le signe de la Vierge?

N'ayant pu néanmoins rien tirer au clair, M. Arago s'est remis à ses travaux.

Si l'on en croit ses familiers, le grand professeur a enfin trouvé l'X du problème.

Mais cette découverte est tellement inquiétante, qu'il n'ose pas la livrer à la publicité.

Il paraît que la boule humaine est menacée d'un bouleversement total.

L'hémisphère a le corps dérangé. Un conflit s'est élevé dans le monde cosmographique.

Des mutations incroyables se préparent.

Les pôles veulent changer de place. — Le Groënland veut devenir une serre chaude, et va se peupler de scorpions.

La terre de feu veut devenir une glacière, et va se peupler d'ours blancs.

Les zones jouent à colin-maillard.

Avant très-peu de temps, les ouvrages de M. de Humboldt et de Malte-Brun ne seront plus bons qu'à mettre au pilon.

On fera des cornets à tabac avec les cartes de géographie.

Les *Guides-Richard* deviendront aussi inutiles pour les voyageurs qu'une grammaire française peut l'être pour un vaudevilliste ou deux.

Par suite de tous les changements qui résulteront du cataclysme qui se prépare déjà par transitions, les parties du monde déplacées se trouveront sous d'autres latitudes.

L'Europe sera en Amérique.

Asnières deviendra port de mer.

Et l'équateur sera situé à Paris entre le pont Royal et celui des Saints-Pères.

Ce remue-ménage universel explique d'une manière parfaitement satisfaisante les phénomènes que nous avons mentionnés plus haut, et qui ne sont que le commencement des nouveautés que fera naître le nouvel ordre de choses.

Seulement quand le bonhomme Tropique aura élu domicile à Paris, les Parisiens deviendront tous nègres.

Et on n'aura plus besoin d'aller à l'Ambigu ou à la Gaîté pour voir l'*Oncle Tom*.

C'est alors que ces dames se mettront du blanc! Ça ne se verra pas mieux que maintenant, mais ça se verra de plus loin.

Une autre version, qui a trouvé aussi un grand nombre de crédules, c'est que nous sommes à la veille d'un déluge.

Dans cette prévision, une Société en commandite s'est formée pour la construction d'une arche de sauvetage.

Le prospectus de la Compagnie sera bientôt publié : les actions sont déjà cotées à une forte prime.

La fièvre d'agio a tellement gagné les Parisiens, que, si la fin du monde — dont il a été aussi question — était un fait annoncé officiellement, ils ne verraient dans ce grand dénouement de l'humanité qu'un prétexte à la baisse, — et avant de se repentir et de songer à leur salut, ils commenceraient par courir chez les agents de change pour les prier de vendre, et les trompettes des archanges auraient peine à dominer la voix des coulissiers annonçant le *dernier cours* aux fidèles du lucre rassemblés dans la cathédrale de leur dieu.

Que les deux graves événements redoutés par la science s'accomplissent ou non, l'absence de l'hiver se fait visiblement sentir.

Un journal racontait l'autre jour lui-même les nombreux suicides remarqués dans la classe des marchands de bois et des marchands de fourrures. — Ces industries ne sont pas les seules qui aient été atteintes par la bénignité de la saison.

La profession de ramoneur est devenue une sinécure. Que voulez-vous qu'on ramone quand la cheminée n'est plus qu'un objet d'art? Qui est-ce qui fait du feu maintenant? Il n'y a plus que M. B..., qui n'en faisait jamais autrefois quand il avait du monde à dîner dans

l'hiver, dans l'espérance que ses convives, ayant attrapé des engelures entre le potage et le premier service, s'en iraient avant l'apparition du second. Aujourd'hui, M. B... emploie le même moyen en sens inverse. — Il bourre son poêle de telle façon que sa salle à manger est transformée en piscine pour les maladies de peau.

Il me manque, et à bien d'autres aussi peut-être, ce mélancolique cri des enfants de la Savoie : *A pau apin!* Douillettement couché dans un lit moelleux, au fond d'une alcôve entourée de rideaux épais et lourds, c'était chose douce d'entendre le matin monter à travers l'humidité du brouillard le monotone refrain de ces pauvres cigales de la neige, marchant deux à deux, le père toujours suivi de l'enfant. — Mal vêtus et frissonnant de tout leur corps, mordus par les bises affamées, en suivant chacun un trottoir ; — ils alternaient leur appel, guettant aux fenêtres l'apparition d'une ménagère qui leur fît signe de monter.

A pau apin! chantait d'abord le père en traînant sa voix dont la dernière note était étouffée par le bruit de ses grossiers sabots sonnant sur le pavé.

A pau apin! reprenait le petit avec une voix d'enfant de chœur à matinée.

En entendant ce duo matinal, — comme on sentait bien l'hiver sans le voir, — comme on voyait bien les toits blancs, les branches des arbres noires, et les glaçons, et toutes les rigueurs des climats du Nord! — Comme on trouvait alors plus douce l'atmosphère de la chambre bien close! — comme on savourait avec délices le *far niente* matinal de l'oreiller.

A pau apin! c'est-à-dire il neige, il pleut; mais il est si matin et il fait si froid, que l'heure gèle en sonnant. — Comme je suis bien dans mon lit! — Qu'est-ce que je ferai tantôt? Ceci ou cela? — Qu'est-ce que je vais manger à mon déjeuner?

A pau apin! — Peu à peu on se réveille. — On sort tout à fait du lit; un coup de sonnette a retenti. — L'argent que vous pouvez avoir s'est mis à trembler d'effroi dans votre secrétaire : — il a reconnu l'ennemi, l'intelligent métal! — C'est un créancier qui vient vous demander de l'argent pour payer ses dettes. — Si vous êtes farceur, vous lui répondez de loin :

— Faites comme moi, ne les payez pas.

Quelquefois il en arrive un autre, puis deux, puis trois. — Alors ils se mettent à causer, sur le carré, de leurs petites affaires en attendant que vous sortiez...

Il y en a même qui se mettent à lire le journal; d'autres qui apportent des cartes et jouent au piquet. — De temps en temps ils sonnent pour voir si vous les entendez... puis ils se décident à s'en aller, et s'en vont déjeuner en chœur au café, où ils se mettent à jouer au billard, et le soir ils ont dépensé vingt-cinq francs — au lieu de payer leurs dettes.

Quelquefois, ce n'est pas le drelin de la sonnette qui vous éveille, — c'est le grattement clandestin d'une petite main impatiente : — vous n'iriez pas ouvrir, que la porte s'ouvrirait d'elle-même plutôt que de la laisser se morfondre une minute, cette matinale visiteuse qui vous arrive, bouquet de roses rouges aux joues, bouquet de violettes aux mains — tandis que l'hiver chante dans la rue par la voix du ramoneur : *A pau apin !... à pau apin !...*

C'est quelque gentille fillette qui s'en va tirer l'aiguille toute la journée dans un magasin. — Pour se donner du cœur à l'ouvrage, elle est montée vous voir un moment en passant, parce que vous demeurez sur son chemin, — dit-elle, la menteuse, — histoire de vous dire bonjour et de prendre un petit air d'amour. — Elle babille, elle frétille, elle *tournille* et furète

dans votre chambre avec un gentil fredon d'oiseau désencagé.

Puis, quand elle a fait ses quinze tours, donné partout son coup d'œil, sans oublier la glace, donné son coup de dent au morceau de sucre qui traîne, elle se sauve en vous jetant sur votre lit son petit bouquet de violettes d'un sou, qui ne vous coûte qu'un baiser. — Pauvre petite! pensez-vous en la voyant partir, elle va avoir froid. — Elle, froid! — Ah! bien oui. — La neige fond en la voyant passer. Et pendant que la voix de votre gentille fleuriste murmure encore dans l'escalier, le ramoneur et son enfant y mêlent lointainement leur refrain : *A pau apin!*

Mais, hélas! on ne l'entend plus, ou presque plus, ce refrain monotone, dont les frileux sybarites se faisaient un plaisir; et, en vérité, il me manque aussi à moi et à d'autres peut-être. O volupté singulière de l'égoïsme, qui aime à augmenter la dose de ses jouissances en opposant son bien-être à la privation des autres, et sa paresse avec le labeur de ceux pour qui le bien-être n'est qu'un mot et pour qui la paresse serait un vice!

Que vont-ils faire ces pauvres ramoneurs, — main-

tenant que l'hiver est supprimé, — et que deviendra leur petite râclette?

M. Hornung, qui a fait avec eux de si mauvais tableaux; plusieurs compositeurs qui les ont mis en musique dans plusieurs milliers de romances commençant par

Enfant de la montagne,

et les auteurs qui ont fait de la suie une farine à mélodrames représentés plus de fois qu'il n'était raisonnable, devraient se cotiser pour leur venir en aide, ou tout au moins leur faire ramoner, quand même *besoin ne serait pas*, leurs cheminées dont le marbre est chargé des mille caprices de la mode.

En attendant, Paris s'est ennuyé jusqu'ici; — le carnaval lui-même a l'air d'avoir pris médecine; — il a déclaré qu'il retournerait à Venise, si on ne lui faisait pas voir un glaçon ou un tas de neige.

On veut du froid, on veut sentir la terre dure sous ses pas et voir scintiller aux vitres la mosaïque du givre. — Paris tout entier tend avec impatience sa joue au soufflet de l'aquilon; les plus avantageux de leur personne souhaitent à grands cris avoir le nez rouge.

Les plus belles donneraient leur plus beau bracelet pour une onglée.

On parle d'organiser un hiver artificiel. — Les physiciens et les chimistes sont convoqués.

. . . .

Une chose étrange, mais parfaitement véridique à constater, c'est que, pour les femmes de Paris, l'attrait du plaisir, cette ligne à mille hameçons tendue par le diable, — est doublé par les dangers qui peuvent en résulter. — Pour qu'une Parisienne déclare s'être amusée en sortant d'un bal, il faut que ce soit une pleurésie ou un rhume de cerveau qui lui tienne le marchepied de sa voiture. — Telle belle dame qui, voilà quinze jours, allait à l'Opéra ou aux Italiens en robe montante, — quand la température promettait des petits pois pour le 1er mars, — n'ose plus s'y montrer qu'en robe décolletée depuis qu'il gèle.

Il y a deux classes d'individus que cette brusque et inattendue arrivée de l'hiver a désagréablement surpris : ce sont les maris et les amants.

Les premiers se frottaient les mains, et comptaient, grâce à la rareté des bals et des soirées, réaliser d'ar-

sez belles économies. — Pour eux, en effet, un hiver parisien est aussi dangereux à traverser que peut l'être, pour un capitaliste, une sierra espagnole. — Décembre, janvier et février, sont des mois coupe-bourses, qui, au lieu de poignards et d'espingoles, — viennent vous mettre dans la gorge des totaux de mémoires, et contre lesquels la résistance est inutile.

Cette année, les maris étaient donc dans la joie de leur âme. — Les mémoires des bijoutiers, des marchandes de modes et des couturières, — semblaient devoir être d'une modération infinie. D'après calculs approximatifs, l'exercice de 1853, comparé au budget des précédentes années, devait offrir un rabais de 50 0/0. — Ce *boni*, opéré sur la subvention conjugale, augmentait d'autant la *bourse de garçon* de ces messieurs et avait son placement tout trouvé dans la bourse des Danaïdes du quartier Breda.

Mais voici que tous ces calculs sont brutalement dérangés !!

La dernière quinzaine de février se montre prodigue comme un mineur nouvellement émancipé, et mars s'annonce comme devant être terrible. « Qui compte sans son hôte s'expose à compter deux fois, » dit le

proverbe, — devenu, pour les pauvres maris, une rigoureuse vérité. — Pour avoir compté sans l'hiver, eux aussi vont payer double; — et les mémoires de *madame*, qui montent par le grand escalier; et les mémoires de *mademoiselle*, qui entrent par l'escalier dérobé, et mettent chaque matin le portefeuille de monsieur entre deux additions.

Quant aux amants, — *leur peine n'est pas moins cruelle*, — pour parler comme les romances. — Le même motif qui a fait la joie des maris économes assu rait leur sécurité. — Les soirées étaient rares, et les bals presque nuls. — La bien-aimée restait au coin de son feu, paresseusement étendue dans sa chauffeuse. — Pendant la journée, monsieur allait à la Bourse. — Le soir, après le dîner, il courait au club, ou se prétendait appelé au dehors pour un rendez-vous d'affaires, l'*affaire Chaumontel*, — cette inépuisable mine aux galants *escampativos*. — L'amant se trouvait donc maître et seigneur, — non pas seulement du cœur, mais encore du logis de la dame. — Il consignait lui même telle ou telle visite, les importuns, les curieux, les jaloux, et les messieurs qui sont à l'amant ce que lui-même est au mari. — Et il aurait pu volontiers

apporter sa robe de chambre et ses pantoufles. — Il avait tous les bénéfices de l'état sans en avoir les charges. — Étant seul, il n'avait point de rivaux, et, n'ayant pas à se défendre, il n'avait pas à combattre. Aucune contrariété ne troublait sa jouissance. — Il était sûr d'être désiré et attendu. Et il arrivait — ponctuellement, régulièrement, comme minuit après onze heures. Le fauteuil lui tendait ses bras pour le recevoir. Le feu le saluait à son arrivée par un jet de flamme et un bouquet d'étincelles. La jardinière dégageait ses plus subtils parfums. — Les rideaux glissaient d'eux-mêmes sur leurs tringles, et épaississaient leurs plis soyeux. — La lampe adoucissait sa clarté trop vive, et ne répandait plus dans le boudoir que le clair-obscur discret, — favorable aux confidences intimes. — On bâtissait, au coin du feu, des châteaux de félicité, sur les sables du mot *toujours*. — On disait un peu de mal des absents, excepté du mari. — Jamais de querelles, jamais d'ennuis. — C'était charmant, délicieux. — A minuit le mari rentrait. — L'amant s'en allait et rentrait chez lui, et l'on recommençait le lendemain, pour recommencer le surlendemain.

Il faut convenir que c'était trop beau!

Mais voilà les salons qui s'ouvrent pour tout de bon. Aujourd'hui il y a bal chez la marquise***; demain, chez madame***; après-demain, ici, et le lendemain ailleurs.

Adieu la sécurité paisible! adieu les douceurs du tête-à-tête quasi perpétuel!

La maîtresse se réveille femme, la femme se retrouve Parisienne; elle a mis son corset de bal; elle ne le quittera plus de deux mois. Chaque nuit, elle fera le tour du cadran en valsant, redowant ou mazurkant. Et l'amant, s'il veut conserver sa conquête, se voit pour deux mois aussi au carcan de la cravate blanche. Partout où va sa maîtresse, il faut qu'il aille, la suivant comme son ombre, ombre mélancolique et désolée, et jetant sur l'idole les mêmes regards effarés que doit avoir un avare en voyant son coffre-fort s'ouvrir de lui-même et étaler toutes ses richesses au milieu de gens qui ne dissimulent pas leur convoitise. — Chaque soirée est un combat, chaque bal une bataille où la lutte a lieu dans la proportion de un contre cent; car, pour ne pas perdre un pouce de terrain dans le cœur de sa maîtresse, il faut qu'il ait à lui seul autant d'esprit que tous les hommes qui lui font la cour; il faut qu'il ait

le nœud de sa cravate aussi bien fait, ou la jambe aussi bien tournée; car le retour des culottes vient d'ajouter un nouvel élément aux moyens de séduction, et le mollet, au dire de nos aïeux, passait jadis pour être irrésistible.

Le premier coup d'archet, au son duquel Paris vient de se mettre en place pour la première contredanse, qui durera jusqu'aux premières feuilles vertes, a déjà dépareillé bien des couples. — On se voit mal, ou plutôt on ne se voit plus que sous le grand jour des lustres, on ne fait plus que se rencontrer. Autour de lui, l'amant n'entend plus dire que des choses aussi peu agréables pour sa vanité qu'inquiétantes pour son amour. En parlant de sa maîtresse, un officieux ami viendra lui dire : Toi, qui connais madame une telle, sais-tu s'il est vrai que ce soit Armand qui ait succédé à Paul sur le carnet de ses caprices?

Comme c'est amusant d'entendre cela, si on s'appelle Félix.

Ou bien, ce sera le mari, dont la fantaisie fait boule de neige, avec les passions que fait naître sa femme, et qui, prenant l'amant de celle-ci à part,— lui dira avec ce sourire d'un mari sûr de sa proie :

— Voyez donc, mon cher, comme ma femme est en

beauté ce soir! — Quelles épaules! - Je ne les avais pas encore vues.

Le jour, madame dort, — pour se reposer des fatigues de la nuit. — Si elle reçoit ce sera seulement pendant une heure ou deux, — et l'amant ne sera reçu qu'en visite officielle, confondu avec les galants, — auxquels la coquetterie de sa maîtresse accorde une audience, et à qui elle réservera ses meilleures câlineries de façons et de langage, — pour s'assurer une troupe de *romains* qui lui feront une *entrée* au prochain bal où elle doit aller. S'il obtient, par grâce, un quart d'heure de tête-à-tête, — il l'emploira en querelles, en jalousies.

— Pourquoi avez-vous dansé deux fois de suite avec monsieur un tel! — Pourquoi mettez-vous une robe bleue, quand vous savez que je n'aime pas cette couleur-là? Pourquoi ceci? pourquoi cela?

La pauvre femme espérait trouver un amant, elle ne voit plus qu'un juge d'instruction.

On se raccommode bien, il est vrai, et on partage le bénéfice du raccommodement; — mais c'est égal, après un certain nombre de *fêlures*, l'amour ressemble à ces vieux plats cassés en dix endroits et criblés de sutures.

Un beau jour il se casse tout à fait, — et les morceaux n'en sont plus bons.

Aussi, à la fin de cette saison de raouts, de bals, de soirées, — que de couples seront dépareillés, — que de contrats sur papier rose et non timbrés — laisseront voir le jour au travers de leurs serments, hachés de coups de canif! — que de jolies bouches, qui disent encore un nom aujourd'hui, et qui auront appris à en dire un autre! . . . .

Entre autres solennités que ramène l'hiver, il faut citer en première ligne le bal des artistes dramatiques, qui a eu lieu cette année, comme les précédentes, dans la salle de l'Opéra-Comique.

Bien longtemps avant le jour où le bal doit avoir lieu, et pour lui donner de la publicité, outre les annonces, on fait afficher dans tous les lieux publics une liste de dames patronesses chez lesquelles on peut se procurer des billets.

Le placement de ces billets devient même l'objet du zèle le plus louable : c'est entre toutes les actrices une lutte acharnée pour réunir le plus grand nombre de souscripteurs, et mériter ainsi une mension honorable

le jour de la séance annuelle. L'amour-propre entre donc bien un peu pour quelque chose dans tout le mal qu'on se donne à ce propos; mais le motif est véritablement trop digne d'éloges pour qu'on puisse faire autrement que d'applaudir. Le placement de ces billets ne s'opère point, d'ailleurs, sans qu'il en résulte certains dérangements pour les artistes qui veulent bien s'en charger.

Comme on l'avait sans doute prévu, — la curiosité qu'excitent, dans une certaine classe du public, toutes les personnes qui appartiennent au théâtre, attire un grand nombre de visiteurs chez les dames patronesses. — Les amoureux de l'art et les amoureux de l'amour; tous ceux qui ne possèdent aucune relation ni aucun moyen pour pénétrer dans ce sanctuaire, toujours plein de tentations, qu'on appelle les coulisses, — saisissent avec empressement une occasion qui leur permet d'aller constater par leurs propres yeux si une actrice est véritablement une femme comme les autres. Pendant un mois environ, toutes les dames patronesses, — et particulièrement celles que leur réputation met le plus en relief, — sont obligées d'entre-bâiller une heure ou deux par jour la porte de leur salon à tous

les étrangers, amenés, les uns par l'oisiveté, les autres par la curiosité; ceux-ci pour voir, ceux-là pour se faire voir eux-mêmes. Une charmante ingénue nous disait dernièrement que rien n'était plus amusant que le défilé quotidien de cette procession de gens pour qui le billet de bal n'est en réalité qu'un prétexte. — Quelquefois aussi, ces visiteurs sont parfaitement insupportables. Il en est qui s'installent pendant des heures entières, et poussent l'indiscrétion jusqu'à demander à l'artiste chez laquelle ils se trouvent s'il est vrai qu'elle était réellement l'héroïne de telle ou telle aventure qu'ils ont lue dans un journal, — et tout en parlant, ils inquisitionnent l'appartement du regard; ils s'informent du prix du loyer, du chiffre des appointements. — Si on les laissait faire, ils iraient ouvrir les tiroirs.

D'aucuns arrivent dans des toilettes préméditées — depuis huit jours. — En saluant l'artiste, ils feignent une émotion qui doit, pensent-ils, amener quelque bienveillante question à la suite de laquelle ils pourront faire l'offre de leur cœur. — Quant à leur main, ils la laissent dans leur poche.

On a toutes les peines du monde à les mettre à la porte.

Il y a les messieurs qui *s'occupent de théâtre*, et qui, à la faveur d'un billet de dix francs, sollicitent la permission de lire un ouvrage *de leur composition*, qui a obtenu l'assentiment de plusieurs salons. Ils seraient particulièrement heureux si l'actrice voulait bien leur accorder sa protection pour faire recevoir leur pièce dans son théâtre, et si elle daignait en accepter le principal rôle.

Il y a même les messieurs mal élevés, — qui gardent leur chapeau sur la tête, n'éteignent pas leur cigare en entrant et viennent prendre un billet — comme ils iraient acheter la *Patrie*, au coin d'une rue.

L'artiste, s'apercevant du premier coup qu'elle a affaire à un palefrenier, s'empresse de l'adresser à sa cuisinière.

Une actrice d'un théâtre de vaudeville, qui est particulièrement idolâtrée dans le monde scolaire, et dont les beaux yeux sont une des principales causes des nombreux pensums qui se distribuent après les jours de congé, reçut la visite d'un petit collégien d'une quinzaine d'années. Après lui avoir offert des bonbons, l'artiste s'informa du motif qui lui valait cette visite.

Le lycéen répondit qu'il venait chercher un billet de

bal. Seulement, comme la bourse de ses menus plaisirs était un peu plate, il ne pouvait acquitter le prix du billet en une seule fois, et il priait la dame patronesse de vouloir bien lui permettre de solder son entrée au bal par à-comptes.

Grâce à cette ingénieuse proposition, le lycéen s'est ménagé six visites. — Le jour où il vint compléter les dix francs du billet, le petit bonhomme achevait de manger pour un louis de friandises à l'actrice en question.

Trois éditions de public se sont épuisées pendant cette nuit dans la salle de l'Opéra-Comique. – Ce n'était plus une foule, c'était une bouillie humaine — qui encombrait le foyer, la salle et les corridors. — Un monsieur, placé dans la loge 23, et appelé, pour affaires importantes, dans la loge 26, a mis deux heures et demie à faire le trajet d'une loge à l'autre. —Mais, pendant sa traversée, l'éventail qui lui avait fait signe, ne le voyant pas arriver, s'en est allé avec un turban de l'école égyptienne. Ces Turcs sont volages, mais on les dit si aimables ! — Un de nos amis, entré dans la salle, à minuit, sans avoir eu la précaution de se ganter à l'avance, — n'avait achevé de mettre ses gants qu'à trois heures. —

Mais, pendant l'opération, l'un des gants était devenu noir et l'autre panaché. — Cette foule énorme a fait naître bon nombre d'incidents comiques, dont quelques-uns ont dû avoir des résultats sérieux, tels que querelles, ruptures et divorces. — Plusieurs couples ont été séparés par une bousculade, qui sont destinés à ne plus se rejoindre. — Plus d'un cavalier, entré avec une robe rose au bras, s'en est allé avec une robe bleue, — sans trop savoir comment la métamorphose s'était opérée. — Enfin, pendant la semaine qui a suivi cette belle fête, il y a eu nombre de mutations, non préméditées, dans les ménages clandestins, et les employés à l'état civil de Cythère ont eu, sans doute, une rude besogne.

Quant à la chaleur, elle était véritablement torride; non-seulement les bougies fondaient, mais encore on a eu à craindre un moment que le bronze des lustres n'entrât lui-même en fusion. — Il a été impossible de se procurer une glace avant trois heures du matin. — Dans le parcours des buffets aux loges, elles se transformaient en eau bouillante. — Mademoiselle A...e..., qui, sans doute par amour de l'antithèse, s'était coiffée avec une couronne de fleurs d'oranger, en rentrant le matin chez elle, a trouvé des oranges parfaitement mûres, à

la place des fleurs et des boutons symboliques. — Cette atmosphère, qui aurait fait crier grâce au ver à soie le plus frileux, a causé également plusieurs accidents, sans compter les rhumatismes qui pourront en résulter. — On cite notamment une aventure dont l'héroïne est une actrice qui n'a pas encore débuté, et qui a été surnommé Bérésina, à cause de sa réserve tellement glaciale, qu'un seul de ses regards suffisait pour donner des engelures. Jusqu'ici, personne n'avait pu vaincre son indifférence, devenue proverbiale. C'est en vain que l'on voyait quotidiennement faire la roue autour d'elle l'armée entière des rôdeurs de coulisses, espèces de papillons-paons que la lumière des quinquets attire particulièrement de sept heures à minuit. A la pointe de son dédain, elle repoussait également toutes les formules de séduction et toutes les catégories de séducteurs. Aucun d'eux n'avait su se faire écouter :— ni *les princes charmants* des mille et une nuits parisiennes, dont les cartes de visites ont parfaitement cours dans les *exchange office;* — ni les gros sacs de la finance, hydropisies sonores qui veulent bien consentir à adresser l'expression de leur hommage, sous enveloppe, dans une toison du Thibet, — mais qui n'aiment pas à re-

mettre à huitaine, comme Bilboquet, l'achat des carpes qui excitent leur convoitise; — ni les Tucarets de l'industrie, dégustateurs jurés de toutes les primeurs friandes, qu'elles mûrissent au feu du soleil, ou aux feux de la rampe; — ni les petits messieurs qui trempent leur chaussure dans le carmin de la Régence; — ni les vicomtes et barons de fantaisie, dont la vicomté ou la baronnie n'existe que brodée au plumetis dans le coin de leur mouchoir et qui exigeraient volontiers que l'on peignît le rébus de leur blason sur les panneaux des omnibus; — ni les amoureux saules-pleureurs, qui n'ont que le cœur et pas de chaumière; —ni les poëtes de première année, qui gravissent la montagne de l'Hélicon — mortelle aux bottes, et se nourrissent exclusivement de radis noirs, afin d'économiser les frais d'impression d'un petit volume jaunâtre, dans l'intérieur duquel ils crachent leurs poumons; ce qui est aussi malsain pour la santé que pour la littérature.—O miracle! elle avait même repoussé un prince du mélodrame qui lui offrait un rôle de *six cents;* —un de ces rôles pour lesquels les débutantes donneraient dix ans de leur vie, leur main droite et le cabas de leur mère; — un rôle à six costumes, dont deux à maillot.—O jeune insensée!

— un rôle où il y avait la scène de folie, cette fameuse scène favorable à l'exhibition des belles chevelures ; — un rôle à rires et à larmes. — Elle a refusé cette magnifique création. — O la petite malheureuse ! Dans son dépit, le prince de la scène a offert le rôle à mademoiselle *** qui a déjà commandé, rue du Coq, sa chevelure pour la scène de folie. — On dit même plus, et, en vérité, c'est à n'y pas croire, on dit qu'elle avait refusé aussi un rendez-vous donné devant l'écharpe municipale, et fermé la porte au nez d'une passion sincère, dont les offres marchaient sur sept chiffres, ce qui est ordinairement l'allure des millions.—Inhumaine à tous, elle passait, sourde et muette, au milieu de cette haie d'adorateurs, sans que sa rigueur s'adoucît un seul moment, même au spectacle des extrémités auxquelles se livraient quotidiennement les désespérés d'amour. Il ne se passait guère de soirée où l'on ne trouvât un des adorateurs de cette tigresse d'Hircanie pendu après un portant de coulisses, ce qui gênait singulièrement la manœuvre des machinistes. — Les suicides se produisaient également dans la salle. — Et le marchand de lorgnettes eut même le temps de gagner une assez belle fortune, en ajoutant à son commerce des pistolets, de

l'acide prussique, et autres moyens homicides qui ne pardonnent pas.

Cette monomanie de suicide avait pris bientôt une telle proportion, que l'administration s'était vue dans la nécessité d'établir une petite morgue dans le foyer.

Cette singulière conduite déterminait, comme on le pense, un bruit énorme dans tout le Landernau dramatique. — C'était le canevas ordinaire sur lequel on brodait depuis un mois le cancan des coulisses, — où il ne manque pas de brodeuses.

Quand on demandait à la future actrice — pourquoi elle ne faisait pas un choix, bon ou mauvais, elle avait l'habitude de dire qu'elle n'aimait et n'aimerait jamais que son *art*.

A quoi il lui était généralement répondu qu'elle avait là un amour malheureux.

Eh bien, cette même personne, dont le cœur restait fermé à triple tour et en dedans, à tous les plus ingénieux *Sésames* que peut inspirer le désir, fut, dit-on, attendrie l'autre soir au bal de l'Opéra-Comique. Elle qui n'avait jamais souri ni accordé l'ombre d'une espérance, — dans un moment où elle se sentait mourir de

chaleur,—elle a donné sourire et promesse en échange d'un verre d'eau sucrée à la glace.

Une de ses amies, témoin de ce miracle, l'a appelé *la fonte des neiges*.

A ce même bal, M. de Saint-H... virait depuis une demi-heure de l'orchestre aux balcons, des balcons à l'amphithéâtre, sans pouvoir trouver un pauvre petit coin. — Un de ses amis, témoin de son embarras, lui proposa une place dans la loge où il se trouvait en compagnie d'une comédienne dont la respiration a été appelée le choléra des mouches.

— Merci, mon cher, répondit M. de Saint-H..., mais Mlle X... et moi nous ne nous voyons plus...

— Ah ! pardon, répliqua l'ami en se remémorant; c'est vrai... j'avais oublié... Elle vous a trompé, pour lord... En effet, c'est maintenant lui qui est...

— Le Pâris de cette haleine, répondit M. de Saint-H...

*
* *

LES SOUPERS DE BAL.

Dans les salons d'un des principaux restaurants, après un souper très-animé qui avait succédé au bal des artistes, la nappe se changea en tapis vert, et servit de champ de bataille aux coups de fortune d'un lansquenet formidable. M. B..., qui avait vidé non-seulement ses poches, mais encore celles de ses amis par les emprunts qu'il leur avait faits, vit arriver son tour de main sans pouvoir mettre la mise.

— Chiffon pour chiffon, dit-il en riant et en tirant de sa poche un papier qu'il jeta sur la table; veut-on accepter celui-là pour *entrée de jeu.*

Un des joueurs lut tout haut la signature de ce billet, qui sentait l'ambre.

— C'est un rendez-vous!

— Parfaitement.

— D'amour?

— Ou a peu près.

— La signature est bonne, dit un des ponteurs; je l'accepte comme valeur. Et il posa un billet de banque en face du billet doux.

En trois cartes, M. B... avait perdu.

— Je perds 10,000 fr., dit-il en se retirant; mais je perds aussi une bonne fortune avec mademoiselle***. Tout compte fait, c'est 10,000 fr. de gagnés.

— Pardon, lui dit le joueur, qui avait gagné la lettre acceptée comme enjeu, payera-t-on à vue?

— A vue et au porteur, dit M. B... Et il écrivit au dos de la lettre :

« Passé à l'ordre de M. le baron R. de G... »

On peut voir cette singulière lettre de change sur la cheminée de mademoiselle J***, qui l'a scrupuleusement acquittée.



Tout le monde connaît celui-là qui est le héros de cette véridique aventure. Aussi n'est-ce point la peine de le désigner, même par son initiale : cela serait aussi inutile que d'allumer le gaz pour montrer le soleil. Sachez seulement qu'il est jeune, beau, bien fait; — qu'il

aime la vie et qu'il en est aimé; qu'il a encore presque tous ses cheveux et presque toutes ses illusions;—qu'il est le plus ingénieux Malte-Brun de la géographie du *Tendre;* qu'il aurait rendu dix points de trente à don Juan, aux carambolages des cœurs; — que Lovelace lui aurait demandé des leçons de séduction; qu'il escalade les balcons avec la grâce de Roméo, et qu'il saute par les fenêtres avec l'agilité de Chérubin; — qu'il grave son nom sur tous les portants de coulisses, enlacé à celui de toutes les ingénues, de toutes les amoureuses, de toutes les coquettes, petites ou grandes; — qu'il pourrait faire une ceinture au monde, en rattachant les uns après les autres tous les rubans que lui ont donnés toutes les comtesses et toutes les marquises, toutes les duchesses de tous les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré de toutes les parties du monde, — et qu'enfin, s'il lui prenait fantaisie de publier ses mémoires, comme Casanova, les plus grands troubles surgiraient dans les familles. Semblable à ce spadassin d'une comédie récente, qui *marque à tuer* les gens qui lui sont antipathiques, lorsqu'il a marqué une femme sur l'agenda de son désir, la vertu de la *désignée* peut appeler un notaire et faire son testament. — Telle

dame citée comme un *Gibraltar* de fidélité, telle autre comme un *Vincennes* de rigueur, ont été forcées de capituler. — Il a effacé du dictionnaire le mot *imprenable*. Il passe sa vie à mettre en pratique la devise de César : « Voir, venir et vaincre. » — Comment fait-il? Quel est son talisman? Nul ne le sait, lui seul le connaît ; mais, comme dit la chanson : « C'est son secret, son bonheur. »

Tout dernièrement..... il s'éprit d'une actrice, la même qui est une manufacture de bons mots, concetti, paradoxes et façons de dire, qui lui ont assuré une réputation d'esprit de coulisse incontestable.

Bref, notre homme la vit un soir, — belle, radieuse, dans une avant-scène, faisant voir ses belles dents qui mâchillonnaient quelque ironie. — Il la vit donc, et tout aussitôt, tirant son carnet, il la marqua à son *avoir*.

Le lendemain, un coup de sonnette, — un de ces coups de sonnette impérieux qui disent tout d'abord combien est sûr d'être reçu celui-là qui s'annonce ainsi, — ébranla l'antichambre de l'actrice. — Elle voulut faire mettre un peu d'ordre dans son appartement avant d'y introduire ce merveilleux sonneur ; mais la

femme de chambre ayant demandé trois semaines pour qu'on pût mettre les choses à leur place, et le visiteur n'étant pas homme à attendre seulement trois minutes, on l'introduisit quand même dans le salon.

Il avait *vu*, il *venait :* c'était tout naturel. — Mais, ô surprise! *il ne vainquit pas.*

Le prier d'attendre, lui! autant prier d'attendre le lait qui bout! Quand il était venu, le faire revenir, c'était demander de la patience à la poudre. Il n'en dormit pas la nuit qui suivit ce désastre. — Le lendemain, on donnait une première représentation dans un grand théâtre. Il fit prévenir la rebelle qu'il aurait l'honneur de l'accompagner au spectacle, et qu'il irait la prendre le soir même chez elle. — L'actrice répondit qu'elle acceptait. — Son billet fut placé dans les archives du personnage, qui, le soir même, allait prendre sa conquête dans une voiture attelée de deux coursiers rapides. — On n'était pas en route depuis cinq minutes que le cavalier, — faisant trêve aux madrigaux et séductions de langage de son répertoire ordinaire, — change la stratégie du siége et passe subitement de la parole à une pantomime expressive.—Surprise à l'improviste, et tout moyen de défense paralysé, celle qui

était l'objet de cette vive démonstration se décidait déjà à parlementer, lorsqu'il lui vint subitement une idée.— Elle s'empara du chapeau de son assaillant, le passa rapidement au travers de la portière et cria vivement à l'ennemi :

— Je ne veux pas appeler et faire du scandale ; — mais si vous ne me lâchez pas, je lâche votre chapeau.

Le lendemain, en racontant l'aventure à ses amies, l'actrice terminait ainsi :

— Le lâche ! — Croiriez-vous qu'il m'a lâchée ?



Les habitués de l'orchestre de l'Opéra ont dû remarquer, parmi les locataires des stalles à l'année, un personnage encore très-alerte et très-vert, bien qu'il approche de l'âge où l'eau-de-vie commence à être bonne. Jadis fondateur d'une société placée sous le patronage d'un astre qui jouit d'une certaine célébrité, il a amassé dans cette entreprise, qui assurait contre l'un des quatre éléments, une fortune qui lui permet de se la passer

douce, comme on dit dans un certain monde. Aussi M. M*** ne manque-t-il jamais une occasion d'ajouter un plaisir de plus dans la tirelire de ses souvenirs. Quant à son assiduité aux représentations de l'Académie de musique, elle a sa raison d'être dans l'intérêt très-vif qu'il porte à deux jolies jambes encore reléguées dans la pénombre des espaliers, et qui jusqu'ici n'ont pu se faire remarquer que dans la confusion des pas de cent cinquante. Pour ces deux jolies jambes, dont le nom commence par un F et finit par un E, élève de l'abbé Sicard, M. M*** s'est passionné comme on se passionne au bel âge. Pour ces deux jolies jambes, il a mis au pillage tous les magasins où les merveilles de l'art et de l'industrie agacent les yeux des passants. Il les a logées dans un intérieur auprès duquel Trianon n'est qu'un hôtel garni. Pour leur éviter toute fatigue, il ne leur permet de sortir que dans un chef-d'œuvre de carrosserie, attelé de deux éclairs à quatre jambes qui feraient le tour du monde avant que le meilleur coureur ait achevé seulement le tour du champ de Mars. Enfin, un quarteron de poëtes lyriques sont occupés jour et nuit, à raison de cinquante francs par mois, à confectionner des madrigaux en l'honneur de ces deux tibias, dont

M. M*** se montre jaloux plus que le Grand Turc ne l'est pas de son sérail.

Par une bizaarrerie singulière, malgré sa jalousie, M*** avait la plus grande confiance dans la danseuse, et, si quelques amis sceptiques lui donnaient plaisamment à entendre que la jeune personne lui fournissait peut-être incognito des collaborateurs, il se montrait d'une incrédulité de *saint Thomas*.—Une circonstance étrange est venue le convaincre.

Il y a environ quinze jours, la danseuse, sachant M*** très-gourmet, lui avait parlé d'une excellente occasion qui se présentait pour acquérir à bas prix six cents bouteilles de vin d'un excellent cru de Bordeaux, retour des Indes, provenant de la cave d'un prince russe, rappelé subitement par un froncement de sourcil du czar. – M*** demanda des échantillons, fut très-satisfait... donna l'argent, une grosse somme, ma foi, et dit à la Sylphide de faire descendre le vin à la cave, avec ordre d'en mettre sur la table chaque fois qu'il dînerait.—Au bout de quelques jours, il s'aperçut que le bordeaux qu'on lui servait – avait un goût détestable, — un vrai bordeaux de dîner à prix fixe.

— Qu'on m'enlève cette piquette, dit M***. — Ma

chère enfant, ajouta-t-il — en s'adressant à la danseuse volontairement ou non le prince nous a trompés; — il faut jeter ce vin à la rue.

— Non, dit-elle, je le donnerai à l'office.

Vendredi soir, M*** fut invité à un réveillon donné par un jeune artiste de sa connaissance. — Comme on se mettait à table, un convive en retard apporta à l'amphitryon quatre bouteilles d'un certain vin qu'il recommandait aux connaisseurs.

Au premier verre qui lui fut servi, M*** reconnut son fameux *retour des Indes* acheté au prince russe.

— Où achetez-vous ce bordeaux? demanda-t-il avec inquiétude à la personne qui avait apporté le vin.

— Je ne l'achète pas... on me le donne... J'en ai cinq cent cinquante bouteilles dans la cave d'une très-bonne maison.

M*** n'en entendit pas davantage; — il prit sa canne et son chapeau, et oublia totalement le proverbe : « Quand le vin est versé, il faut le boire. »

Les deux jolies jambes courent après lui. — Le rattraperont-elles?...



En ce temps-là mademoiselle *** avait allumé une passion romanesque dans le cœur d'un jeune premier... connu pour l'ordre qu'il apporte dans tous les actes de sa vie. Après avoir longtemps soupiré sa tendresse en *la* mineur, le jeune premier apprit de l'actrice qu'il ne lui était pas plus désagréable qu'un autre. — Seulement, avant de se rendre à sa flamme..., l'actrice exigea, sous serment, qu'il fît un stage de fidélité de quinze jours. C'était une manière d'épreuve dans le genre de celles que les princesses du moyen âge exigeaient de leurs chevaliers courtois. — Le jeune premier jura qu'à dater de ce jour aucune femme n'existerait plus pour lui, et pria seulement mademoiselle *** de prendre sur son compte tous les suicides que causerait sa fidélité en l'obligeant à tenir rigueur à une foule de malheureuses. Rendez-vous fut pris, à quinze jours de là, pour une heure à laquelle on éteint le gaz. — L'heure tant désirée arrive enfin. L'amoureux jeune premier se met en route. — Il a parfumé tous les quartiers qu'il a traversés. — Il a essayé toutes les cravates de son répertoire,

— Il a mis de triples talons rouges pour s'élever à la hauteur de sa bonne fortune, — il s'est gargarisé avec les tirades les plus sentimentales de ses rôles les plus passionnés. — C'est à la fois Ergaste, Valère et Clitandre.

Il arrive. On lui ouvre; il est introduit dans un boudoir où brûle une lampe — appelée à faire pendant à celle dont André Chénier parle dans l'une de ses plus voluptueuses élégies. — On l'attendait.

Mais, au même instant où l'heure du berger sonnait à un cadran voisin, — Ergaste — Clitandre — Valère —quitte les genoux de sa belle, et suspend un entretien si doux. — Pourquoi faire?

Quand mademoiselle *** raconte cette histoire, elle a l'habitude de le donner à deviner en mille.—Et comme on n'ose pas deviner, elle apprend à ses auditeurs que:

— C'était pour remonter sa montre. — Quant à ma passion, ajouta-t-elle, ce fut tout le contraire qui lui arriva.

⁂

Mademoiselle B... est une personne si longue, que son coiffeur est obligé d'apporter une échelle pour la

friser. Mademoiselle B..., qui aime ce qui est bon, tourmentait un poëte pour avoir un rôle, et lui faisait entendre par de claires minauderies qu'elle se montrerait reconnaissante. Le malheureux poëte, qui n'a pas de défense, accepte la transaction.

— Comment ! lui disait un ami, tu vas t'embarrasser de cette grande B... ?

— Elle ne me gênera pas, répondit le poëte, je lui ferai un nœud.

⁂

En termes de coulisse, on appelle la famille *du four* les rares spectateurs disséminés dans la salle d'un théâtre quand on y joue une pièce qui n'a pas de succès.—Depuis quelque temps, la famille *du four* se montrait très-assidue aux représentations des ouvrages de M***. Il y a un mois, il fit jouer une comédie, dont le résultat ne devait pas répondre aux espérances qu'il avait pu concevoir le jour de la première représentation. — Abusé cependant par un succès dont les fabricants entrent ordinairement dans la salle avec le public, M*** disait au foyer, en parlant de sa pièce : « Parbleu ! voilà un petit

ouvrage qui a la moitié d'un almanach dans le ventre.» Et il courut au prochain cabinet de lecture pour lire les *Petites-Affiches*, et voir s'il n'y trouverait pas l'annonce d'une propriété avec parc, rivière, écurie et poissons rouges : — le tout n'excédant pas cent mille francs.

A la seconde représentation de son ouvrage, le bordereau de recettes accusait un total aussi modeste que la fleur des champs. Ce soir-là, M*** renonça à l'acquisition du château et se borna à chercher une maison à la Villette, sans écurie, mais toujours avec poissons rouges.

A la troisième représentation, la recette était devenue si maigre, qu'on aurait pu la prendre pour mademoiselle *** qui sert de modéle dans les cours d'ostéologie.

M*** perdit de vue son projet de propriété à la Villette, — mais il n'abandonna point son idée de poissons rouges, et voici quel est le stratagéme ingénieux qu'il a employé pour faire monter les recettes de sa pièce : — importuné depuis longtemps par une foule de jeunes gens inédits qui lui adressent des manuscrits en sollicitant l'honneur de sa collaboration, — M*** a écrit à tous ces aspirants vaudevillistes la circulaire suivante :

« Monsieur et cher collaborateur,

« J'ai lu votre affaire. — Il y a du bon, beaucoup de bon. A nous deux nous en ferons du meilleur. Venez donc causer de cela ce soir; — je vous attendrai au théâtre de.., dans le foyer; excusez-moi si je ne vous envoie pas une place, — mais le public nous en refuse. Tout à vous. M***. »

Les collaborateurs ont mordu à l'hameçon, — et M*** a eu au moins ses poissons rouges.

*
* *

Tout le monde connaît la paresse proverbiale du peintre C..., duquel on a dit qu'il devait être fils d'un lézard et d'une ligne horizontale.

Un de ses amis, qui arrive de faire le tour du monde, — unissant le paradoxe à l'exagération des voyageurs, assurait qu'il avait traversé un pays où les jours avaient vingt-cinq heures.

— Dis-moi bien vite où il se trouve, — que j'aille prendre mon passe-port et faire ma malle! s'écria C...

— Toi si paresseux, tu ferais ce long voyage?

— Eh! mon ami, sans doute, puisque ce serait pour

aller dans une contrée où j'aurais par jour une heure de plus à ne rien faire.

❧

Le directeur d'un théâtre de vaudeville possède pour associé un Oriental qui a les manières et le langage des marchands de dattes et de pastilles du sérail. — On affirme même que c'est dans le commerce de ces denrées qu'il a acquis la fortune dont une grande partie a été placée dans l'entreprise dramatique en question. — Ce personnage est d'une avarice qui est une source perpétuelle de lazzis dans le foyer et les coulisses de son théâtre. — Quand on monte un ouvrage, il discute pendant des jours entiers les frais de chaque détail de mise en scène, et pleure littéralement en acquittant les factures. — C'est lui qui disait à un acteur ayant besoin de paraître sous deux costumes dans le même ouvrage :

— La veste que vous portez au premier acte est très-richement doublée; vous la mettrez à l'envers dans le second acte, ça évitera les frais d'un autre habit.

Un soir, l'entr'acte se prolongeait au-delà du temps

convenu, à cause du retard que mettait la blanchisseuse du théâtre à apporter à l'excellent comique L... une chemise à jabot excentrique dont il avait besoin pour se costumer (ce genre de linge est fourni par l'administration). L'impatience du public commençait à se manifester. — Le marchand de dattes, comme on l'appelle, entre dans une violente colère en apprenant que c'était L... qui faisait retarder le lever du rideau, et, furieux, il monte à la loge de l'artiste en le menaçant de le mettre à l'amende s'il n'entre pas en scène sur-le-champ. — L... explique le cas où il se trouve, et fait comprendre à son sous-directeur qu'il peut abréger ce retard en envoyant acheter une chemise dans le passage des Panoramas.

A cette proposition, la fureur du mahométan redouble, — mais soudainement il se calme : — une inspiration lui était venue, et, à la grande surprise de l'acteur, il ôte sa redingote, son gilet, ses bretelles, et, retirant le *dernier voile de la pudeur*, humide d'une transpiration résultant de l'inquiétude que lui donnait la seule idée de rendre la recette, il propose de prêter sa chemise à son pensionnaire.

— Merci, — dit celui-ci en rejetant le vêtement tout

mouillé, — vous êtes en sueur de ladrerie; j'aurais trop peur d'amasser votre mal.

⁂

Mademoiselle Victorine C... est un mince et très-mince petit volume de lieux communs, richement relié par la générosité du prince russe Nicolas Tr... Ce grand, ou plutôt ce gras seigneur, ressemble à Lablache regardé au télescope; quand il voyage dans les chemins de fer, la moitié de sa personne est comptée comme colis.

Dernièrement, mademoiselle C... fit une maladie qui la retint pendant quelques jours au lit. — Comme elle entrait en convalescence, une de ses amies vint la voir et s'informa de sa santé.

— Oh! je vais beaucoup mieux, dit mademoiselle Victorine C...

— Le temps est beau, il faut aller faire un tour en voiture.

— Tu as raison, dit Victorine, je vais faire atteler : je ferai le tour du prince.

⁂

M. Jules Janin est connu par tous ses confrères et tous les artistes pour son facile accueil et son humeur hospitalière. — On a dit quelquefois, en parlant de sa maison, que c'était celle du bon Dieu. — Il serait peut-être plus juste de dire qu'elle est celle d'un bon diable. — Tous ceux qui sont connus à Paris ont monté l'escalier du critique. — Mais ce sont particulièrement ceux qui désirent l'être qui en usent les marches. — L'écrivain concilie cependant les devoirs de l'hospitalité avec ceux du travail. — Son esprit se dédouble avec une prodigieuse facilité, et sait être en même temps dans la conversation et sur le papier où il écrit. — Janin a parié une fois qu'il raconterait tout haut la retraite des *Dix mille* en même temps qu'il jouerait aux dominos d'une main et qu'il écrirait son feuilleton de l'autre; — et il a gagné son pari. — Mais, parmi les nombreuses visites qui l'obligent à mettre chaque semaine un nouveau cordon à sa sonnette, il en est souvent qui *manquent de gaieté*. — De ce nombre sont : les amours-propres dramatiques, froissés par un silence indulgent,

ou irrités par l'éloge d'un rival ou d'une rivale; — les réputations microscopiques juchées sur des vanités hautes de cent coudées; — les gens qui, n'ayant jamais pu apprendre leur nom, même à des créanciers, vont le crier eux-mêmes dans les endroits qui possèdent un écho, pour avoir le plaisir de s'entendre appeler; — les auteurs qui désirent qu'on fasse mention de la naissance de leur *petit dernier*, et ceux-là mêmes qui oublient que la critique n'enregistre pas les enfants morts sur son état civil. — Et les oisifs, les inutiles, les diseurs de riens, qui vous usent votre temps, votre patience, qui entrent chez vous comme à la foire, et en ressortent ne laissant d'eux après eux que la boue de leurs souliers sur vos tapis, — une odeur d'ennui dans votre chambre — et du noir dans votre âme.

Pour s'en préserver, ou tout au moins abréger les visites des mendiants de minutes, M. Janin a inventé un moyen simple, mais énergique. Ce moyen a des plumes jaunes et bleues, un bec crochu et un organe... irrésistible. Ce moyen n'est autre que son perroquet, personnage qui mériterait à lui seul une biographie. — Quelques ignorants prennent ce perroquet pour un

oiseau, mais un savant métempsycosiste a découvert que c'était un ancien bénédictin espagnol. — Le fait est que ce merveilleux perroquet est un puits de science: il parle avec une sûreté extraordinaire toutes les langues mortes et vivantes ; il parle même et comprend les langues nouvelles. Si un défaut passager de mémoire ne lui fait pas trouver à temps la citation dont il a besoin, M. Janin regarde son perroquet, qui la lui souffle sur-le-champ ; — et il n'y a pas d'exemple qu'il ait fait jamais erreur. — En outre, bon juge comme son maître, et disant son avis net et franc à tout un chacun. Bref, un oiseau rare, — *avis rara*, — dirait-il lui-même de lui-même.— C'est cet animal intelligent dont M. Janin se sert pour mettre à la porte les gens qui lui inspirent justement l'idée de les jeter par la fenêtre. — Quand l'un deux prolonge sa visite au-delà du temps qu'un indifférent peut exiger de la politesse d'un homme qui n'aime pas à perdre le sien, M. Janin fait un signe à son perroquet. L'animal comprend. Il quitte aussitôt son perchoir, va se jucher sur la chaise du fâcheux, et, se mettant à jouer du bec, il fait de la charpie avec le collet de son habit, en même temps qu'il lui entonne à l'oreille une gamme de cris

tellement assourdissants, que le personnage prend à la fois son chapeau et le parti de s'en aller. — S'il a l'audace hypocrite de féliciter M. Janin à propos de son oiseau, le critique pousse l'ironie jusqu'à proposer au fâcheux de lui en faire cadeau.

⁂

Voici, à propos de la claque et des claqueurs, une anecdote qui s'est passée il y a une dizaine d'années dans un théâtre d'outre-Seine. On y représentait alors le premier ouvrage d'un romancier qui est devenu depuis un de nos plus féconds auteurs dramatiques. La pièce fit passer les ponts à tout Paris. Dans ce drame, les deux principaux rôles étaient remplis par deux artistes célèbres, qui avaient l'un et l'autre au moins autant d'amour-propre que de talent. — L'entrepreneur de succès subventionné par l'administration, voyant que le public se chargeait volontiers de faire sa besogne, s'était un peu ralenti de son zèle. — Il n'y avait plus d'ordre et de régularité dans le service des *entrées* et des *sorties*. — Tantôt c'était l'acteur B... qui se plai-

gnait qu'on lui avait coupé sa tirade par une salve trop précipitée.

— Mon Dieu! que cette claque est insupportable! disait-il tous les soirs en rentrant au foyer...

— Mon Dieu! quand donc les théâtres seront-ils désinfectés de cette engence? ajoutait madame D...

Ennuyé de ces plaintes, le directeur prit un jour les deux artistes à part :

— Vous êtes tous deux, leur dit-il, des talents de premier ordre. — Vous avez les sympathies du public, et il vous est pénible souvent, si j'en crois vos discours, de voir se mêler à l'enthousiasme que vous excitez les applaudissements d'une tourbe grossière.

— Sans doute, fit B.

— Certainement, ajouta madame D...

— Eh bien, mes amis, soyez heureux... Vos vœux sont exaucés; il n'y aura plus d'autres *romains* dans mon théâtre que ceux qui fonctionnent dans les tragédies que mon privilége m'autorise malheureusement jouer. — La claque est supprimée. — C'est autant d'économisé.

— Supprimée, la claque! fit B...

— La claque supprimée! reprit madame D... A compter de quand?

— A compter d'aujourd'hui même. — Allez vous habiller, et soyez sans crainte. Quand on lèvera le rideau, vous ne verrez que des payants dans la salle, — des purs, des sincères, et toute la gloire que vous recueillerez désormais sera en bonne monnaie.

Après la fin du spectacle, les deux artistes remontèrent dans leurs loges, — sérieux et inquiets. — L'ère de l'enthousiasme sincère s'était mal inaugurée. Comme on dit en termes de coulisses, ils n'avaient *étrenné* ni l'un ni l'autre. Cependant jamais B... ne s'était montré plus habile comédien. — Jamais il n'avait détaillé avec tant de soin et d'exactitude toutes les nuances variées de son rôle.

Jamais madame D... n'avait été plus dramatique, plus passionnée.

— Bah! dit B... à sa camarade, il ne faut pas se désespérer. — Nous avons une mauvaise salle aujourd'hui. — Voilà tout. — Demain, nous retrouverons notre vrai public, et alors...

Mais le lendemain renouvelle la déception de la veille. — A peine les deux grands artistes recueil-

lent-ils quelque maigre bravo aussitôt étouffé.

Mais le surlendemain, — ah ! le surlendemain, — à la première entrée en scène, B... fut accueilli par une salve, — modeste il est vrai, — mais bien comprise, bien dirigée, commençant là où il fallait et finissant de même.

— Je disais bien qu'ils s'y mettraient, dit madame D.. en entendant de la coulisse applaudir son camarade.

Mais, à son grand étonnement, quand elle parut en scène à son tour, — la salle reste muette; — elle sur prit bien des émotions, des larmes, mais de bravos, aucun...

Elle ne dit rien, mais elle pensa davantage.

Le quatrième jour, B... fut encore applaudi comme la veille ; mais, quand madame D... parut, une salve plus sonore et mieux nourrie accueillit toutes ses entrées et toutes ses sorties, et l'acclama jusqu'à la fin du spectacle.

Quelques jours plus tard, le directeur fit cette remarque, que les gens qui applaudissaient l'acteur B... se disputaient dans le parterre avec ceux qui applaudissaient madame D..., et réciproquement.

Il en tira facilement cette conclusion, que les deux premiers artistes subventionnaient à leurs frais, — et chacun de son côté, — une brigade d'enthousiasme, et que les deux groupes, se croyant rivaux, pensaient se montrer plus agréables à leur commettant en faisant de la contradiction systématique.

Le soir même, le directeur appela ces deux artistes et leur tint à peu près ce langage :

— Mes enfants, soyez heureux, la claque est rétablie. — Votre amour-propre légitime fera ses frais tous les soirs, — et votre bourse fera des économies.



On a souvent entretenu le public des singularités plus ou moins singulières de quelques artistes et de quelques écrivains célèbres.—Voici une anecdote qu'on nous a citée tout récemment à propos de M. de Balzac, — dont les *manies* pourraient former un recueil aussi volumineux qu'intéressant. — Un jour, le grand romancier invita une douzaine de ses amis à venir dîner dans cette fameuse maison des Jardies, bâtie sur les plans de M. de Balzac lui-même, qui, entre autres in

novations, avait oublié l'escalier. Comme on allait passer dans la salle à manger, le maître de la maison, prenant une attitude désolée et contrite, s'excusa auprès de ses convives, auxquels la dureté des temps ne lui permettait d'offrir qu'une maigre cuisine, servie dans une modeste faïence, avec accompagnement de couverts d'étain. Comme tout le monde se récriait sur l'inutilité de ces excuses entre amis et entre artistes, on se mit à table, et pendant trois heures, Chevet, qui avait été mandé de Paris, — donna un somptueux démenti à l'humble préface de l'écrivain, en offrant à ses convives tous les chefs-d'œuvre de son répertoire. Le repas achevé, les invités se répandirent dans le jardin, les uns réclamant des cigares, les autres des pipes et du tabac. A cette demande, le maître de la maison répondit par un sermon sur le funeste abus d'une substance malfaisante. Quel plaisir pouvait-on prendre à mâcher une plante amère, endormant les facultés de l'intelligence? etc., etc. Un fort beau sermon in-octavo, qui n'amena cependant aucune conversion, comme beaucoup de sermons. Quand la compagnie se fut procuré de quoi fumer, une voix se leva pour demander des allumettes : nouveau recri et nouveau sermon de M. de

Balzac. Comment pouvait-on supposer qu'il eût dans sa propriété de ces dangereuses inventions d'une chimie incendiaire? Et, là-dessus, l'auteur des *Parents pauvres* entamait un paradoxe dans lequel il démontrait sérieusement que les allumettes chimiques, quotidiennement cause de sinistres relatés par les journaux, étaient répandues dans le public par une bande de malfaiteurs qui avaient pour but la destruction de la propriété immobilière. Bref, il n'avait pas d'allumettes, il n'en aurait jamais chez lui! Au milieu de cette improvisation plaisante, un de ses amis s'était échappé, fouillant tous les coins et recoins de la maison, pour tâcher d'allumer son cigare. Comme il bouleversait la cuisine, en ouvrant le tiroir d'une table, la première chose qu'il aperçut, ce fut une magnifique argenterie, parfaitement gravée au chiffre de M. de Balzac.

Le romancier, qui était coutumier de ces sortes de plaisanteries, ne perdait point contenance lorsque ces petits mensonges innocents étaient démasqués. Tout le monde connaît l'histoire du cheval qu'il croyait avoir donné à Jules Sandeau, et duquel il demandait des nouvelles chaque fois qu'il rencontrait son confrère.

Quand son ami vint lui annoncer la découverte qu'il

venait de faire dans sa cuisine, M. de Balzac entra dans un grand étonnement ; puis, allant embrasser tous ses convives les uns après les autres, il les remercia avec effusion de lui avoir procuré cette heureuse surprise. Il souffrait cruellement d'être obligé de manger dans de l'étain, et sa reconnaissance était tellement persuasive, que, dans le nombre de ses invités, il y en eut qui se retirèrent convaincus que c'étaient positivement eux qui avaient dégagé le *service* de leur confrère des mains d'un Gobseck. Quant à M. de Balzac, il n'en voulut pas démordre, et pendant longtemps il entretint toute la ville de ce beau trait de ses amis.

⁂

M..., littérateur très-sérieux et qui réunissait, comme homme et comme écrivain, toutes les conditions qui font sanctionner par le public la promotion à la chevalerie de la Légion d'honneur, dut son ruban rouge au hasard, qui, par extraordinaire, se montra intelligent dans cette occasion ; et voici l'anecdote, telle que M... la raconte lui-même :

Dans la dernière année du dernier règne, M... se trouvait dans une ville de bains, où M. Duchâtel, alors ministre de l'intérieur, résidait depuis quelque temps avec sa famille. En villégiature, les relations se nouent vite, surtout entre personnes qui portent un nom connu. L'écrivain rencontra l'Excellence au salon de conversation; et le ministre, charmé d'avoir fait la connaissance d'un homme d'esprit, l'invita à venir aux soirées intimes qu'il donnait dans son salon à Vichy. M... y joua le whist de manière à se faire complimenter par le ministre, qui le voulait toujours avoir pour partenaire.

L'année suivante, l'écrivain, qui n'avait jamais revu le ministre, avait un service à lui demander pour un ami. Il pensa qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion à se présenter au ministère de l'intérieur, et que ses anciennes relations avec le portefeuille de la rue de Grenelle ne pourraient que lui être favorables. Il se rend à l'hôtel de l'Excellence; elle était absente. M..., qui s'était présenté à l'appartement particulier, laisse une carte au valet de chambre, et pour indiquer qu'il est venu lui-même, il fait une croix avec un crayon au lieu de la corner.

Le soir, en rentrant, le ministre trouva la carte sur son bureau.

— M... ! M... ! s'écria-t-il en se frappant le front comme pour se rappeler, je ne me souviens pas de ce nom-là ! Que diable peut-il donc me vouloir ?... Ah ! bon ! j'y suis maintenant, ajoute M. Duchâtel en apercevant la croix marquée au crayon au coin de la carte : c'est bientôt la fête du roi, et ce monsieur me rappelle que je lui ai promis de le faire décorer.. Il fait bien d'y penser ! Pour moi, je ne m'en souvenais plus.

Trois jours après le 1er mai, M... lisait au *Moniteur* sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur.



Un admirateur passionné du talent joyeux d'une des meilleures servantes de Molière, s'étant aventuré un soir au petit théâtre Séraphin, rencontre l'artiste en contemplation devant les beautés du *Pont cassé ;* c'était à l'époque où l'actrice se trouvait dans une situation intéressante.

— Pourquoi donc êtes-vous venue ici? lui demanda le cavalier, très-surpris de cette rencontre.

— Oh! ce n'est pas pour moi, répondit l'actrice en riant; c'est pour mon enfant.

⁂

Une dame qui se chausse quelquefois d'outremer, et qui a fait représenter au profit des pauvres et de sa vanité des petites comédies de genre inutile, s'est acquis dans un certain monde une grande réputation d'esprit, — à peu près comme les révolutionnaires achetaient jadis les biens nationaux, — c'est-à-dire à bon marché. — Cette réputation lui vient de l'habitude qu'elle a de faire des *mots;* les mots, cette lèpre de la conversation moderne. — Faire des mots, tel semble être le but de son existence; c'est à quoi elle passe tous ses jours. Sa femme de chambre assure même qu'elle se relève la nuit pour se livrer à cet exercice. — Dès qu'elle a fait un mot, elle prend une voiture et court au galop le répéter à tous ses amis et connaissances, ou l'affiche sur la glace dans les foyers de théâtres; des amis complaisants le tirent à autant

d'éditions que l'*Oncle Tom*. — Puis, quand le mot a couru tout Paris, afin que l'Europe n'en ignore, les familiers de cette charmante personne l'adressent aux gazettes étrangères, qui s'empressent de l'attribuer à M. de Metternich. — Seulement, comme un mot ne peut produire de l'effet qu'à la condition d'être placé en situation, comme on dit en termes de coulisses, mademoiselle *** a un compère dont les fonctions consistent à amener sur le tapis tel ou tel propos auquel le mot doit servir de réplique. — Ce confident est ordinairement un bon jeune homme, auteur de quelque petit proverbe inédit que la dame a promis de faire mettre en lumière. — Mademoiselle *** est aussi spirituelle que bonne camarade : quand ses mots ont servi plusieurs fois ou quand ils ne produisent pas d'effet, elle en fait cadeau à ses amies. — Une personne qui n'avait pas l'honneur de connaître mademoiselle ***, et qui avait le plus vif désir de l'entendre causer, eut dernièrement l'occasion de dîner avec elle dans une réunion d'artistes et d'hommes de lettres.

— Eh bien! que dites-vous de cela? lui demanda un enthousiaste de la *mot*-nomanie.

— Ma foi, répondit-il, mettez que je suis un Velche,

ou que Mademoiselle*** n'était pas en train ce soir; mais son esprit et ses mots m'ont paru ressembler au fameux briquet et aux allumettes d'Arnal, dans la pièce des *Cabinets particuliers.*

SILHOUETTES LITTERAIRES

I

LE MONSIEUR QUI S'OCCUPE DE LITTÉRATURE

Le monsieur qui s'occupe de littérature est devenu depuis quelques années un type assez fréquent. On le rencontre un peu partout, mais particulièrement dans les lieux publics. Dans les cafés où se rassemblent les rabotins de la rampe et de la presse, tous les bons à rien faire, tous les bons à rien dire, toutes les paresses, toutes les impuissances, toutes les médiocrités, tous ceux qui donnent au public une si fâcheuse opinion de l'art auquel ils font semblant d'appartenir. Le monsieur qui s'occupe de littérature possède quelquefois une

certaine aisance. Il est bien vêtu, et recherche la société des hommes de lettres avec autant de soin que les dames aux camélias en mettent à les éviter.

On le supporte dans les compagnies lettrées parce qu'il est généralement poli, et surtout parce qu'il possède toute sorte de moyens ingénieux pour chatouiller les houppes sensibles de la vanité des uns et des autres. Il a des formules de louange appropriées spécialement au caractère du personnage auquel il s'adresse. Avec celui-ci, il joue la familiarité brutale qui s'exprime sans ambage; avec tel autre, il fera arriver son compliment par les sinuosités d'une périphrase habilement ménagée; avec celui-là, qui affecte l'indifférence ou le dédain en matière d'éloge, il trouvera, pour irriter cet amour-propre sincèrement ou faussement blasé, des expressions qui sont, pour ainsi dire la sauce anglaise de l'enthousiasme; avec un autre, il emploiera le système de la comparaison et lui dira, par exemple, à propos d'un roman récemment publié: « Mon cher, je ne puis vous dire que cela, c'est du Balzac *écrit.* » Comme il a fait une étude spéciale du cœur humain des gens de lettres, il a surtout remarqué que la meilleure manière de leur dire du bien d'eux-mêmes était

de leur dire du mal des autres. Le Monsieur qui s'occupe de littérature aime à traiter les écrivains. Quand il en rencontre un de sa connaissance sur le boulevard, il l'emmène volontiers dîner, et choisit dans le restaurant la place où il sera le mieux en vue.

Dans les théâtres, où il assiste à toutes les pièces nouvelles, il affecte de n'en suivre la représentation qu'avec indifférence. Il laisse échapper tout haut ses impressions par des demi-mots, des gestes qui attirent sur lui l'attention des voisins. — Si c'est une pièce historique que l'on représente, il signale les anachronismes. Si c'est un vaudeville, il se plaint du style. — Si c'est un drame, il dira que l'ouvrage manque de gaîté. S'il a amené un ami avec lui, il en fait un compère qui lui donnera la réplique, de manière à amener naturellement les révélations des mystères de coulisse. Il causera tout haut, émaillant sa conversation de noms propres et de mots qui ne le sont pas. Il affectera de lorgner les femmes en réputation, qui garnissent les avant-scènes et les premières loges, et il les saluera de manière à faire supposer qu'elles font partie de ses souvenirs ou de ses espérances.

Pendant les entr'actes, il court du foyer aux corridors.

Il va saluer le grand feuilleton qui promène dans les groupes l'obèse majesté de son omnipotence; il prend le bras du moyen feuilleton, et le félicite sur l'article qu'il a fait le dernier lundi. Il appelle le petit feuilleton par son nom de baptême, et le complimente sur l'article qu'il fera lundi prochain. Le monsieur qui s'occupe de littérature va dans le monde, où il a beaucoup de succès, et se donne une grande importance. C'est là qu'il est roi, c'est là qu'il triomphe. Dès qu'il paraît, on l'entoure; il devient le centre de la curiosité: si une personne étrangère témoin de l'empressement qui l'accueille, s'informe pour savoir qui il est, la maîtresse de la maison répond avec orgueil: — C'est monsieur un tel, un de mes familiers, un homme charmant; il s'occupe de littérature. Quand il a bien examiné l'assemblée, et qu'il est convaincu qu'il ne court aucun risque d'être démenti, le personnage amène alors dans la causerie une habile transition pour mettre la littérature sur le tapis.

Une fois qu'il a abordé ce sujet, on ne peut plus le lui faire abandonner, ou bien alors c'est un travail aussi difficile que de faire quitter le piano à un pianiste qui s'est fait prier pour s'y mettre, et ils se font tous

prier. — Roman, théâtre, critique, il a tout vu, tout lu. Il est même dans le secret des ouvrages inédits — il assistait le matin à la lecture intime du roman de notre célèbre romancier***. Il y a surtout un chapitre magnifique sur *ceci*, un passage admirable sur *cela*. Il a été le seul qui ait osé faire quelques observations. Il a remarqué qu'il y avait trop de citations latines dans l'ouvrage, de façon que cela le faisait plutôt ressembler à un roman en latin, dans lequel il y aurait trop de citations *françaises*. — Il a aussi observé une ou deux erreurs historiques, et relevé deux vices grammaticaux: en faisant ces corrections, il a même fait jaillir une tache d'encre sur la manchette de sa chemise — et ce disant, il retourne son parement, dégage sa manche et fait voir la tache. — Tout le monde se lève dans le salon pour regarder la tache; les personnes qui sont trop éloignées montent sur les chaises.

Dans la journée, il a été à la répétition générale de la pièce des Français. — Il s'est disputé avec l'auteur, qui ne voulait pas consentir à faire les coupures qu'il lui indiquait. — Il lui a pris son manuscrit de force et l'a emporté chez lui pour faire des changements. — Il faudra qu'il passe la nuit à ce travail; mais enfin il faut

bien obliger *un confrère*. — Il y a surtout la scène cinquième du quatrième acte; il craint d'être obligé de la recommencer entièrement. — Notez bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il dit. — La tache d'encre était préméditée, sa répétition, les changements, les coupures, il a entendu raconter cela dans la journée et s'attribue le rôle actif qu'un autre a ou n'a pas joué. En si beau chemin, on ne s'arrête pas. — Tout à l'heure, en sortant d'une première, il a rencontré le critique***, qui n'avait pas assisté à la représentation; celui-ci l'a prié de lui faire une centaine de lignes pour son feuilleton. — Il a bien envie de l'envoyer promener. — *Chose* a pris depuis quelque temps la fâcheuse habitude de le charger de ses corvées. — Cependant, il ne peut refuser ce service à un ami avec qui il est à *tu* et à *toi*. — D'abord, il profitera de l'occasion pour être agréable à Eugène, avec qui il a deux opéras-comiques en train; c'est de Scribe qu'il veut parler.

En passant, il saluera mademoiselle *** qui a la mauvaise habitude de vouloir jouer tous ses rôles en costume Louis XV, sous prétexte que la poudre lui va bien, et il glissera en même temps un mot d'éloge à la petite J... qui a été charmante pour lui au souper de

madame O... où M... a tiré un feu d'artifice d'esprit étourdissant. Quand le Monsieur qui s'occupe de littérature a bavardé pendant deux heures, il s'excuse auprès de la compagnie d'avoir aussi longtemps causé boutique, et fait semblant de vouloir passer à un autre motif de conversation. — Les dames se mettent à causer chiffons, les hommes Bourse ou politique. Mais, tout à coup, le monsieur qui s'occupe de littérature tire son mouchoir de poche et pousse un cri d'étonnement. — Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? — Parbleu! s'écrie le monsieur, c'est ce farceur de Dumas, qui est monté chez moi tantôt, et qui m'a encore laissé son mouchoir en place du mien, — il n'en fait jamais d'autres; c'est le onzième qu'il me change ainsi. — Tout le monde veut voir le mouchoir du célèbre romancier. — Il y a même des fanatiques, qui souhaiteraient se moucher dedans. — Grâce à ce mouchoir, prémédité comme la tache d'encre, la conversation a été reprise à propos de littérature, et le monsieur qui s'en occupe continue à être le lion de la soirée.

Au demeurant, c'est là un personnage inoffensif; car cette manie n'est qu'un des innocents déguisements que peut prendre la vanité d'un homme désœuvré. —

Mais il arrive presque toujours un moment où le monsieur qui s'occupe de littérature désire que la littérature s'occupe de lui. — De passif qu'il était jusque-là, il essaie de devenir actif. — il ne se borne pas à écrire un sonnet acrostiche sur la première page d'un album neuf, comme cela est en usage depuis qu'il y a des albums. — Il se met un jour à faire de la copie, et en poursuit l'impression avec une activité à nulle autre pareille. — Moyennant finances, il trouve un libraire qui consent à lui imprimer un volume, en tête duquel le monsieur qui s'occupe de littérature met une préface qui commence invariablement par ces mots : « Cédant aux nombreuses sollicitations de quelques amis d'un goût sûr et approuvé, l'auteur de ce volume se présente pour la première fois devant le public, etc., etc. » — Ici, le personnage devient nuisible et dangereux. — Ce n'est plus le monsieur qui s'occupe de littérature, c'est l'homme de lettres amateur, — désigné quelquefois plus communément et plus justement, sous le nom de Charançon de lettres.

II

LE CHARANÇON

Pareil à l'insecte qui ronge les récoltes, il s'introduit dans la littérature pour y causer des ravages.

On ne sait comment, il arrive on ne sait d'où.

Pour unique mise de fonds, il apporte l'aplomb, qui est l'audace des sots, et la mémoire, qui est la science des ignorants; non pas, grand Dieu! qu'il remarque ce qu'il voit ou ce qu'il entend dire, ce serait alors de l'observation; il surmoule les observations des autres. C'est le Charançon qui a le premier pratiqué le pastiche, car il est incapable de rien inventer qui soit marqué à son propre coin, fût-ce même une sottise.

Les admirations vivement senties entraînent quelquefois les esprits les mieux doués et les talents les plus individuels à l'imitation des œuvres qui répondent plus particulièrement à leurs sympathies : mais dans ces cas, la copie devient alors une façon de glorifier le modèle.

Le Charançon imite grossièrement, maladroitement; son pastiche n'est pas une copie, c'est une caricature.

Ces difformes parodies ressemblent à leurs modèles, comme ressemblent aux œuvres d'art les odieux plâtres, colportés sur les quais et les boulevards par les Piémontais, pendant la morte saison de la fumisterie.

Toutes les comparaisons qui pourraient peindre l'activité, la souplesse, la ruse, l'insistance, la servilité ne suffiraient pas à donner une idée complète de tout le mal que le Charançon se donne pour arriver à se produire, n'importe où, n'importe comment. Pour accélérer ses débuts il possède, d'ailleurs des facilités qui manquent quelquefois aux hommes de lettres véritables, — il a des relations.

Les relations sont les escaliers par lesquels, dans toutes les conditions, on arrive, sans se donner trop de mal, à atteindre les étages supérieurs.

En littérature particulièrement, les relations servent es personnes au préjudice de l'art.

Les relations s'imposent ou se sollicitent.

Dans le premier cas, elles sont honorables et ne peuvent que flatter l'amour-propre.

Dans le second cas, elles humilient. — Un homme qui a le sentiment de sa valeur souffrira péniblement si, pour la constater, il a besoin de requérir l'appui

des imbéciles ou des niais, qui sont une force comme toute majorité.

Le Charançon est invulnérable de ce côté ; son amour-propre, habillé de toile imperméable, peut impunément recevoir toutes les averses de dédain qui pleuvent sur lui. Grâce à ses relations, il entre dans la littérature comme les gens qui arrivent en retard à la porte d'un théâtre, rompent avec violence la queue formée, et se mettent à la tête, de façon à pénétrer les premiers dans la salle, sans avoir eu les ennuis de l'attente.

Par exemple, madame une telle l'aura un soir recommandé à monsieur un tel, qui aura parlé à celui-ci, qui l'aura présenté à celui-là, et un beau matin on lui aura dit dans un journal : — apportez-nous quelque chose.

Le Charançon ne se le fait pas dire deux fois : dès le lendemain, il arrive avec son article dans la main, et il court avertir ses amis et connaissances qu'il va écrire dans tel ou tel journal. On a vu souvent des travaux d'hommes de lettres sérieux rester longtemps dans les cartons de la rédaction, mais la *copie* du Charançon n'y fait jamais long séjour.

Dès qu'on a commis l'imprudence de lui recevoir quelque chose, il ne quitte pas les bureaux. Du matin au soir, il surveille et presse son insertion. Pour se débarrasser de ses intolérables persécutions, on lui annonce un beau jour que son article est à l'imprimerie.

Ce jour-là, si vous le rencontrez dans la rue, il vous bordera pour vous laisser aussitôt en criant : « Pardon si je vous quitte aussi vite, mais il faut que j'aille corriger mes épreuves. »

Voyez-le entrer à l'imprimerie : quel air affairé, quelle importance il se donne; demandez au compositeur ce qu'il pense des Charançons de lettres quand ils viennent corriger leur premier article; demandez au prote, qu'ils assomment de leurs recommandations saugrenues.

— Prenez bien garde à cet alinéa; il est de la dernière importance; — remarquez bien ce changement, — n'allez pas oublier cette parenthèse, — et ceci, — et cela, — et leur nom qu'ils ne trouvent jamais assez gros!

Enfin le jour de la publication arrive : le Charançon n'a pas dormi; dès le matin, il est dans la rue, guettant l'ouverture des cabinets littéraires.

Voyez-vous ce monsieur qui tient un journal dans ses mains qui tremblent? — Voyez-vous ses yeux grands ouverts, sa bouche grande ouverte aussi? — C'est un Charançon qui lit son premier article imprimé! Tout à coup il devient pâle, la sueur mouille son visage, il frappe du poing. Il vient de découvrir un bourdon ou une coquille; il court au journal; il entre dans les bureaux comme un ouragan; il se plaint avec violence.

On a dénaturé son article, on compromet sa réputation, etc., etc., etc. S'il ne se retenait pas, il imiterait, dans son désespoir, ce poëte italien qui se suicida à cause d'une virgule changée de place dans la composition d'un de ses livres. Pour une lettre retournée, le Charançon exigerait volontiers qu'on recommençât le tirage du numéro.

Il se calme cependant, sur la promesse d'un *erratum*. Et, prenant autant d'exemplaires que peuvent en contenir ses poches, il en va faire la distribution dans la ville.

Le soir, il parcourt les cafés. Chaque fois qu'un consommateur demande le journal où il se trouve imprimé, il suit des yeux les mouvements de son visage pendant

sa lecture, et si elle ne se continue pas jusqu'à la colonne où se trouve son article, il ne peut cacher son dépit.

Du jour où le Charançon a eu un article imprimé, ce ne sont plus des talons qu'il a à ses souliers, ce sont des piédestaux.

Dès qu'il a constaté son existence par une première publication, il utilise ce précédent pour se faire comprendre parmi les collaborateurs des feuilles éphémères destinées à mourir du CROUP littéraire à l'âge de deux ou trois numéros. Dans ces journaux qui ne font que s'entr'ouvrir, le caissier demeure, pour les rédacteurs, constamment caché dans les nuages de l'incognito le plus épais.

Mais le Charançon, qui travaille seulement pour la gloire, ne demande pas d'abord à être payé.

Un Charançon, qui faisait valoir cette raison, comprise du rédacteur en chef d'un journal qui rétribue largement ses écrivains, en reçut cette réponse :

— Monsieur, mon journal n'est pas assez riche pour se permettre d'avoir de la rédaction gratis ; adressez-vous aux publications qui peuvent se procurer le luxe de ce passer de public.

Peu à peu cependant, à force d'intrigue, à force de se remuer, le Charançon finit par acquérir ce qu'on pourrait appeler une réputation de prospectus.

Il a fourré l'annonce de ses ouvrages dans tous les *spécimens.* Il se montre plus exigeant, il croit à son avenir, et il parvient même à y faire croire quelques autres.

Le jour où il a fait imprimer quatre cents lignes, il les collectionne et les offre à la Société des gens de lettres, avec une demande de réception dans son sein. — S'il est reçu, il se hâte de faire graver des cartes, sur lesquelles il ajoute après son nom :

Membre de la Société des gens de lettres.

III

LE RÉDACTEUR POUR TOUT FAIRE

Il existe, à Paris, un grand nombre de ménages peu fortunés, où l'on prend une bonne pour tout faire. Les servantes qui acceptent ces conditions sont ordinairement des disciples anonymes de M. Cousin, car leur en-

gagement les oblige à pratiquer l'éclectisme le plus étendu.

La servante pour tout faire fait d'abord le ménage et tout ce qui se rattache à cette occupation :

Elle fait la cuisine;

Elle fait les commissions;

Elle fait la lessive et le repassage;

Elle fait les corsets et les robes de Madame;

Elle fait les gilets et les culottes de Monsieur.

Et quelquefois même, s'il y a un nouveau-né dans la maison, on essaye de l'utiliser comme nourrice.

Dire qu'elle excelle dans sa multiple besogne, je n'oserais pas l'affirmer.

Elle reçoit ordinairement de quinze à vingt-cinq francs par mois, et elle est nourrie.

Il existe, de même, à Paris, des journaux peu riches — pauvreté n'est pas vice — ou n'ayant pas le moyen de subventionner un spécialiste pour chacune des matières que sa feuille est appelée à traiter, le propriétaire prend un rédacteur pour tout faire.

C'est ordinairement un homme de lettres, bachelier comme Lindor, et qui s'est essayé tour à tour dans tous

les genres de littérature, sans avoir positivement réussi dans aucun.

Ces diverses tentatives, dans lesquelles il a échoué isolément, ne l'ont point découragé. Il met en pratique la devise affirmant que l'union fait la force. Et, n'ayant pas été heureux dans les spécialités, il brûle un cierge à M. Cousin, et se dévoue à l'éclectisme.

C'est alors qu'il accepte les fonctions de rédacteur pour tout faire, et il fait tout en effet, sans hésitation et sans balancier.

Il fait du roman et de la nouvelle.

Il fait des comptes-rendus :

Dramatiques,

Lyriques,

Scientifiques,

Académiques.

Il fait des chroniques :

Parisiennes,

Provinciales,

Étrangères.

Il parle également et à volonté :

Médecine,

Usine,

Cuisine.

Il parle chemins de fer,

Religion,

Industrie,

Modes,

Libre-échange.

Il rédige le premier-Paris,

Le filet,

L'entre-filet,

L'annonce,

La réclame.

Et il compose pour chaque numéro :

Des logogriphes,

Des charades,

Des rébus

Et des calembours.

Quelquefois même, c'est lui qui dessine la vignette du journal — et c'est encore lui qui la grave.

Enfin, c'est un véritable touche-à-tout.

Il touche même quelquefois des appointements qui varient de 70 à 125 francs par moi — il n'est ni nourri, ni couché, ni blanchi; il ne reçoit d'étrennes que lorsqu'il songe à s'en donner.

Mais il est en même temps son rédacteur en chef et sa rédaction.

Ce qui l'oblige à être très-respectueux envers lui-même.

A se céder le pas quand il entre ou sort de son bureau.

A se saluer quand il se rencontre,

Et à se déposer sa carte le jour de l'an.

Mais, en revanche, il possède le droit :

De recevoir tous ses articles, et de ne pas les faire attendre sur le marbre.

De n'y jamais faire de coupures,

Et de les trouver également jolis.

Tous les jours il va à la Bibliothèque, et y prend un picotin d'érudition, pour les besoins de la matière dont il aura à s'occuper dans son numéro.

S'il est trop pressé, il fait faire sa besogne par un collaborateur à deux branches, qui lui sert également pour se rogner les ongles et moucher la chandelle.

En qualité de rédacteur en chef, il est de toutes les *premières*, et siége aux stalles de la critique. Comme son journal ne possède qu'une influence relative, il arrive quelquefois que les administrations lui adressent

seulement des coupons de corridors ou de carreaux de loges, auquel cas, il va paisiblement voir la pièce au café, et en suit religieusement l'intrigue en jouant aux dominos.

S'il a souvent le double blanc, c'est que la pièce est bonne ; s'il a le double six, c'est que la pièce est mauvaise.

Inventeur de ce criterium, il en indiqua fraternellement la commodité à un critique très-influent, qui n'attend qu'une occasion de lui prouver sa reconnaissance, en lui étant le plus confraternellement désagréable qu'il se pourra.

Mais, bonne ou mauvaise, la critique du rédacteur pour tout faire est généralement obligeante : dire ou faire du mal lui serait pénible, ou même embarrassant. C'est la seule chose qu'il ne sache pas ou ne veuille pas faire. Sa plume est un outil, et jamais une arme.

Quand il rencontre un confrère, il a toujours un mot aimable à lui dire à propos de ce qu'il a publié récemment. L'amabilité se retrouvera au bout de sa plume le jour où il se rassemblera autour de sa table de rédaction pour faire le journal. Le rédacteur pour tout faire semble posséder le don d'ubiquité, — il est partout en

même temps ; — il fait honnêtement et discrètement son métier, sans prétentions et sans bruit.

Ce n'est pas cependant qu'il ne possède, comme tous les humains bien organisés, la petite dose d'amour-propre qui est nécessaire à l'homme pour vivre, — comme l'air et le soleil.

Aussi, quand un abonné s'est fait inscrire dans la journée, il se serre la main à lui-même, et se dit, avec un légitime orgueil, en prenant un maintien et une voix de rédacteur en chef :

— Votre dernier article a fait de l'effet.

Et il a, en effet, différentes raisons pour être convaincu que c'est son article et pas celui d'un autre.

Quand il a exercé ses fonctions pendant quelque temps, il tente de se constater à lui-même son influence, en essayant de faire engager sa maîtresse dans un petit théâtre. — Il réussit ordinairement.

Quelquefois il songe à se marier, — et jamais à être de l'Académie.

On ne lui connaît ni ennemi ni envieux. — Christophe-Colomb lui-même ne pourrait pas lui en découvrir un.

IV

LE CAUDATAIRE

Comme son nom l'indique, ce personnage est celui qui tend à se coudre aux individualités, possédant, soit la célébrité, la réputation, ou même la simple notoriété.

Cette sorte de sigisbéisme naît quelquefois de la sympathie que l'on éprouve pour les œuvres d'un écrivain, et de l'attachement que vous inspire sa personne. Comme toute chose sincère, ce sentiment est alors honorable et mérite le respect, même dans ce que peut avoir d'outré, l'admiration *caniche* du caudataire désintéressé.

Le plus souvent aussi, ce n'est que l'exploitation réglée de l'orgueil légitime de ceux qui ont su se conquérir un nom, par la vanité ridicule de ceux qui ne *s'appellent pas*.

Les millions en moins, le caudataire ressemble aux anciens rustauds de finance qui consentaient à vider l'humiliation à pleine tasse, et à verser les écus à plein

sac, pour être aperçus du vulgaire, montant dans les carrosses des grands seigneurs. Le seul désir du caudataire est aussi de monter dans les carrosses de la renommée — ne fût-ce que par derrière.

Les romanciers en vogue, les auteurs dramatiques, rois de la coulisse, les journalistes en puissance de feuilleton ont leurs caudataires, et particulièrement les coupe-toujours de la critique, qui débitent la galette et le flanc de la réclame.

Le nombre des caudataires varie en proportion de la réputation ou de l'influence que peuvent exercer sur le public les célébrités des divers genres de littérature.

Les fonctions du caudataire sont purement honorifiques, mais en revanche elles sont fatigantes. — Cépendant c'est une charge très-courue. On ne l'obtient pas du premier coup. Il faut faire une espèce de stage avant de devenir titulaire.

Plusieurs qualités sont requises pour être bon caudataire ; comme au jeu des enfants : « Bonjour, maître, quel métier veux-tu être? Il faut, tire-li-faut d'abord n'être pas bon à autre chose, et avoir du temps à perdre. » Si le caudataire possède une opinion, il devra

lui attacher une pierre au cou et la jeter dans l'endroit le plus profond de la Seine.

Adopter en tout, et proclamer partout et toujours le système du maître qu'il veut suivre; avoir dans sa poche du drap de toutes les couleurs, afin de changer de cocarde littéraire en même temps que celui-ci :

S'il possède un caractère irritable, il devra le tamponner de patience, s'il ne veut pas souffrir des ruades et rebuffades qui pourront résulter de la mauvaise humeur de l'homme célèbre, quand celui-ci aura éprouvé des désagréments familiers à son état.

Renoncer à toute initiative en matière de jugement sur les productions des confrères, et attendre que le son se soit fait entendre pour faire écho.

Assister à la conception et confection du roman, drame ou feuilleton du maître; entendre chapitre par chapitre, scène par scène, phrase par phrase, les vagissements de l'œuvre nouvelle, la caresser au berceau du manuscrit, lui faire des risettes, lui offrir des morceaux de sucre ou des bonbons, et avoir pour elle tous les soins que demande un nouveau-né qui pousse sa première dent.

Ne pas craindre de se coucher tard pour tenir com-

pagnie au maître le soir, ni de se lever matin pour être le premier à lui apporter le bulletin de l'enthousiasme du public à propos de l'œuvre récemment publiée ; avoir de la mémoire pour se rappeler le nom des tièdes, afin qu'il leur soit marqué un mauvais point.— Au besoin, chercher querelle à l'un d'eux, et se battre en duel avec lui : Être complaisant et agile comme un lévrier ou un troisième collaborateur, qui fait les courses dans les vaudevilles (commissionnaire sans médaille.)

Si le maître a la goutte, se plaindre de la sciatique ; et, lorsqu'il est enrhumé du cerveau, se procurer une fluxion de poitrine.

Voilà quelques-unes des charges, voici maintenant les avantages.

Ils ne s'obtiennent que graduellement et suivant les principes d'une hiérarchie qui a ses lois.

Il existe des caudataires autorisés à aborder dans les lieux publics l'homme célèbre qu'ils y rencontrent, à se promener avec lui bras dessus bras dessous sur le boulevart ou dans les foyers des spectacles, — à lui demander du feu pour allumer son cigare ou une place dans sa loge — ou ce qu'il compte faire prochai-

Ces avantages sont médiocres, ils se résument à faire dire par les gens qui vous rencontrent :

— Tiens ! quel est donc ce monsieur qui se promène avec *** ?

Mais, pour quelques caudataires, cette simple remarque suffit. Il a été vu. Pour lui, l'homme célèbre joue le rôle d'un bec de gaz et lui prête sa lumière.

Le second grade procure l'honneur d'une familiarité plus intime. Aussi l'homme célèbre abandonnera avec son caudataire les formules de politesse qui restent de la froideur dans les relations ; — il sera avec lui fraternellement grossier et franchement mal appris. Seulement il lui permettra de l'accompagner partout, à la condition que, moralement, celui-ci aura le soin de rester quelques pas derrière lui. — Il ne se fâchera pas si le caudataire l'aborde quand il sera en compagnie ; il commencera à lui donner son avis pour avoir une façon nouvelle de faire connaître le sien. — Il le brutalisera même en public, et le caudataire recueillera alors l'avantage d'entendre dire à côté de lui — quel est donc ce particulier que *** bourre comme ça ? — ce ne peut être qu'un ami intime ou un domestique.

Quand il aura franchi ces deux degrés, le caudataire arrivera enfin au comble de ses vœux. L'homme célèbre le fera grand d'Espagne littéraire, en lui accordant le droit de rester couvert devant lui. Il l'attachera à sa personne et le nommera caudataire de première classe, il le fera chevalier de ses ordres, et celui-ci aura ses entrées grandes et petites.

Il possédera son rond de serviette à la table de l'homme célèbre. Sa vanité pourra se donner des indigestions de tutoiement. Il aura atteint le point culminant du favoritisme. Il fera partie du mobilier, et si le mobilier est vendu, on le vendra avec.

Le caudataire intime obtiendra alors de temps en temps une mention dans un roman. On profilera sa silhouette dans une pièce, ou bien on lui jettera au bas de la colonne d'un feuilleton, un bout d'éloge banal, qu'on n'oserait offrir à personne, et qu'on lui mettra dans la main comme un sou démonétisé. Car, en réalité, l'homme célèbre peut accepter ce servilisme; mais, comme son caudataire ne possède aucun talent et aucune dignité, il professera bien souvent pour lui le sentiment, qui est précisément le revers de l'estime.

V

LES JÉRÉMIES

Elle est nombreuse et s'augmente chaque jour, cette insupportable famille des Jérémies littéraires, qui, traitant leur gueuserie et leur paresse en tout lieu, corbeaux du découragement, croassent leur plainte monotone.

— O muse marâtre ! s'écrie celui-ci.

— O public crétin ! ajoute celui-là.

— O critique zoïle ! hurle cet autre.

Et si, par malheur, il vous arrive de tomber dans un de leurs conclaves, véritables clubs de harpies, vous aurez le mal de mer en les écoutant les uns et les autres parler de ceux qu'ils appellent leurs confrères, et qui sont parvenus à approcher de près ou de loin le but auquel ils se proposaient d'atteindre.

— Prenez au hasard, dans le tas, le plus braillard d'entre ces convulsionnaires, mettez-le sur la sellette, et dites lui :

— D'où viens-tu ?

— Qu'as-tu fait?

— Que veux-tu?

Pénétrez dans sa biographie, — l'histoire de l'un sera celle de tous.

Le Jérémie est un fruit sec littéraire, et, le plus ordinairement, — il greffe sur l'impuissance, cette maladie honteuse de l'intelligence qu'on appelle l'envie.

Pareil aux oisifs qui, pour occuper leur paresse, entrent dans le premier endroit dont ils trouvent la porte ouverte, il sera entré, un beau jour, dans la littérature par désœuvrement.

De vocation, il n'en a aucune.

Il commence cette périlleuse lutte, sans plus d'émotion qu'il entamerait une partie de piquet. Son ignorance même devient pour lui un brevet d'outrecuidance.

A peine consentirait-il, en manière de mise en train, à acheter une main de papier.

L'œuvre achevée, chose ordinairement sans forme et sans fond, — mannequin d'idée, grotesquement vêtu de loques de style ramassé sous les piliers des halles littéraires, il s'étonnera que le fœtus ne marche pas tout seul, et il commencera à s'alarmer à propos de

l'indifférence coupable du siècle en matière de che d'œuvre — inédit ?

Alors, montrant le poing au ciel, et montant su toutes les tables d'estaminet pour insulter les astre le Jérémie, entre la chope et la pipe, commencera déplorer son malheureux sort de poëte.

Avec des sons de mandoline enragée, il répéte toutes les vieilles rengaines auxquelles ont servi d type les trépas de Gilbert et de Malfilâtre — qui ont e le malheur de rester les patrons des incompris qui o toujours leurs noms à la bouche, et ne cessent de sou pirer à propos de ces deux victimes de l'art :

— O muse marâtre !

Quelque âme charitable, se laissant prendre à cett comédie, consent quelquefois à patroner l'œuvre d Jérémie et lui ouvre la voie de la publicité.

Il arrive nécessairement ce qui devait arriver.

Le public ne s'en préoccupe pas, — le chef-d'œuvr n'est feuilleté que par le vent, qui court des bordée dans les nécropoles littéraires des quais.

C'est alors que le Jérémie, qui se baissait à l'avance pou passer sous les arcs de triomphe dont il jalonnait son che min, commence le second couplet de sa lamentation.

— O public crétin !

Quant à la presse, elle demeure silencieuse, ou, forcée par des sollicitations, elle détachera sur le nez de l'auteur une dédaigneuse pichenette.

C'est alors que le Jérémie s'écriera par toute la ville, en agitant ses grands bras :

— O critique zoïle !

A compter de ce moment, le Jérémie n'a plus qu'une jouissance et qu'un bonheur dans le monde.

Justement châtié dans sa vanité et dans son impuissance, s'il connaît un endroit où l'on travaille, il ira chaque jour y traîner son désœuvrement découragé, et répéter de sa plus dolente voix :

— A quoi bon se donner tant de mal? qui est-ce qui se préoccupe de l'art aujourd'hui ? quel est le sort des poëtes dans une société où le veau d'or est roi? Souviens-toi de Gilbert, de Malfilâtre, et de tant d'autres, — sans me compter moi-même.

O muse marâtre !

O public crétin !

O critique zoïle !

VI

UN SUCCÈS DE PREMIÈRE

La scène se passe à la suite d'un de ces succès coups de foudre qui, dès la première soirée, signent à une œuvre dramatique une feuille de route de cent cinquante ou deux cents représentations.

Le rideau vient de se baisser ; entre deux salves, on est venu proclamer le nom victorieux qui devra bientôt, selon l'expression du poëte, « voltiger ailé sur la bouche des hommes. »

La critique, qui s'en va bras dessus bras dessous, se reconduit dans la personne de ses membres, échangeant entre eux le mot d'ordre pour l'honorable conspiration de la louange unanime et méritée qui aboutira le lundi suivant. Du bourdon à l'humble clochette, chacun est heureux d'avoir à fournir une note à l'hosanna de l'enthousiasme.

Sous le péristyle du théâtre, et dans l'attitude qu'on prête aux chevaux d'Hippolyte, les directeurs des théâ-

tres rivaux supputent avec inquiétude le résultat arithmétique d'un succès qui se dispose à mettre pendant six mois les mains dans la poche du public, et qui menace de faire pendant si longtemps une rude saignée à leur bordereau quotidien.

Derrière eux, les groupes d'auteurs échangent d'un air navré les propos les plus condoléants. On supposerait qu'ils viennent d'être frappés par un malheur commun. La rancune de celui-ci, s'accouplant avec l'impuissance de celui-là! le dernier four de l'un donnant le bras à la chute de l'autre, ils se retirent lentement, parlant tout bas, comme s'ils étaient honteux de s'entendre.

Derrière eux vient la foule, qui se répand dans les rues, semant sur son passage mille rumeurs qui préparent le succès, et en colportent la nouvelle par toutes les voix de l'*on-dit* sonore, — qui est la trompette de la moderne Renommée.

Sur le théâtre, tout est sens dessus dessous.

Les employés font des cabrioles de jubilation, et, parmi les trappes du plancher scénique, se livrent à la périlleuse gymnastique de l'enthousiasme.

Les machinistes — *machinent*, pour embaumer le lendemain matin le réveil de l'auteur, un bouquet

dans lequel on fera entrer tout le quai aux Fleurs.

Le directeur a complétement perdu la tête.

Dans un nuage d'or, il voit passer le plan figuratif de tous les châteaux qui battent réclame de leur situation et dépendances dans les colonnes des *Petites-Affiches*. Il embrasse l'auteur, il l'appelle son ami, — son sauveur. — Il s'arrache les cheveux de désespoir, parce qu'il n'a point songé à lui offrir une prime avant le succès.

— Maintenant il serait trop tard.

Pour récompenser cet oubli, il lui commande sur-le-champ un nouvel ouvrage, quitte à répondre, quand celui-ci l'apportera :

— Mon cher ami, je suis désespéré ; mais je n'ai pas de place. Songez donc que voilà 150 fois qu'on joue votre ouvrage. — J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre de moi. Dieu merci j'ai assez fait mousser votre pièce. Il ne faut pas songer qu'à soi dans ce monde. — Je serais fort désolé qu'on pût dire que vous avez monopolisé mon théâtre.

Il y en a même qui vous répondent tout simplement :

— Votre succès m'a rendu un mauvais service. —

Dès qu'ils sentent du lard dans un endroit, les rats y viennent; depuis que vous m'avez fait faire de l'argent, tous mes créanciers me tombent sur le dos. — Encore une affaire pareille, et je serai obligé de faire faillite.

L'ingratitude, qui est l'indépendance du cœur, comme dit un impressario, est d'ailleurs une vertu directoriale, et il en est dans le nombre de ces messieurs dont c'est à proprement parler, la seule qualité.

Les artistes qui ont contribué au succès de l'œuvre, vont se visiter dans leur loge et se font mutuellement cadeau d'un petit piédestal.

Pendant dix minutes, la conversation roule sur ces trois mots :

Superbe, magnifique, admirable!

Dans les corridors, tutoiement et embrassement général.

Au milieu du foyer, l'auteur, appuyé contre la cheminée, déboutonne son frac devenu trop étroit pour contenir cette indigestion de gloire, et met intérieurement une rallonge aux félicitations que lui viennent offrir ses amis.

Ceux-ci ont mis dans leur poche le crêpe qu'ils avaient apporté, dans la charitable intention de prendre le deuil

de l'ouvrage en cas de décès. — D'aucuns même, les intimes, eussent sollicité l'honneur de tenir les cordons du poële.

Le bonheur forcé est si vif qu'on en voit qui changent de couleur.

Celui-ci est vert-pomme, — celui-là rouge, — celui-là jaune comme un citron; — on dirait le spectre solaire de l'envie.

Tous entourent le triomphateur et font de lui une espèce de Laocoon de l'amitié littéraire. Ils le serrent, l'enlacent, l'embrassent, gonflent son orgueil avec le gaz de l'hyperbole, et puis entre la parenthèse de deux caresses, répandent brusquement dans la joie en ébullition la goutte d'eau froide de la réticence, et par leurs critiques essaient de reprendre à deux mains ce que la louange avait donné d'une seule.

Au milieu de ces hypocrites démonstrations, un brave loyal résonne parfois, comme une pièce d'or dans un sac de jetons.

Il est vrai que c'est justement celui-là qui n'est pas entendu ou pas écouté.

En sortant du théâtre, l'auteur rencontre quelquefois deux ou trois de ses amis, qui s'excusent de n'avoir pas

été le complimenter au foyer, sous le prétexte qu'ils se sont trouvés indisposés.

Et, en effet, pendant la représentation, il était visible à tous les yeux qu'ils ne se sentaient pas bien.

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur Bourdin, rédacteur en chef du Figaro.

Tu te rappelles, mon cher ami, que le 22 juillet au soir, et au moment où je m'y attendais le moins, m'ayant rencontré sur le boulevard, tu m'as prié de prendre ta place parmi la députation des journalistes et chroniqueurs parisiens, invités par la Compagnie du chemin de fer du Nord à assister aux courses annuelles de Boulogne. Outre que j'ai toujours été partisan de l'imprévu, le nom de mes futurs compagnons de voyage m'a décidé à accepter ta proposition, et une demi-heure après t'avoir quitté, je me présentai à la portière du wagon-salon réservé à l'émigration littéraire.

⁂

Chacun commençait à s'installer suivant ses habitudes de voyage; mais tous ces petits arrangements, où se révélaient naïvement l'instinct d'égoïsme du voyageur amoureux de ses aises, furent bientôt troublés par l'arrivée du retardataire et gigantesque Nadar. — Comme chacun le sait, Nadar est pourvu d'un appareil de locomotion qui lui permet de régler sa démarche sur le pas des Dieux. Aussi, en le voyant paraître, chacun se demande avec inquiétude où Nadar pourra mettre ses jambes. — En effet, ces deux colossales perpendiculaires importunent et bouleversent toutes les combinaisons d'angles et d'horizontalité. Pendant une demi-heure, on s'exerce inutilement à une sorte de jeu de patience, dont les membres des voyageurs sont les pièces. — On fait appel à la science. — Un prix de vingts-cinq cigares est offert à celui qui résoudra le difficile problème d'installer Nadar. — Les calculs scientifiques n'ayant pas abouti, — Nadar trouve un biais, — trois ou quatre de ses amis resteront debout dans le wagon; — de cette manière il pourra s'allonger

à son aise. — La proposition est repoussée par ces messieurs, qui accusent Nadar d'abuser des droits que donne l'amitié.

Nadar répond par cet axiome :

— En wagon, il n'y a pas d'amis, il n'y a que des coins.

Au moment de partir, un riche étranger, qui a entendu dire que notre wagon était habité par des journalistes parisiens, propose cinq mille francs pour faire le voyage dans notre société. — L'administration refuse. On se met en route. A la station de Breteuil, le convoi s'arrête, et nous sommes régalés d'une aubade d'un joueur d'orgue du pays, qui a déjà doté deux de ses filles avec ses recettes quotidiennes. Favorisé par l'administration, qui lui accorde ses entrées sur la voie au passage de tous les trains, cet instrumentiste est, dit-on, au mieux avec les employés supérieurs de la compagnie. — Dans ses fréquents voyages, M. de Rothschild ne manque jamais à s'arrêter à Breteuil, et gratifie du prix de la place qu'il occupe la sérénade nasillarde qui lui est donnée à son passage.

Entre Breteuil et Amiens, — on essaye de dormir, — mais il n'y a pas moyen.

Amiens. Vingt minutes d'arrêt. — La population altérée du wagon se précipite vers le buffet, — et y produit l'effet d'une éponge qui tomberait dans une fontaine. — Quelques pâtés de canards succèdent aux rafraîchissements. — On demande la carte, — et l'on apprend qu'elle a été payée cinq mille francs par le riche étranger du débarcadère, qui a voulu, à l'instar de François Ier, être une fois dans sa vie le restaurateur des lettres.

La cloche du départ se fait entendre : on remonte en voiture, — et, à la liberté d'espace dont chacun jouit, on s'aperçoit qu'il manque — quelqu'un et quelque chose. — Ce quelqu'un et ce quelque chose, — c'est Nadar et ses jambes. — Tout le wagon entonne à l'unanimité, sur une musique vague, un hymne à l'indépendance, qui commence, comme tous les hymnes de ce genre, par ces paroles :

« Libres du joug qui nous oppresse. »

Cet enthousiasme est troublé par un double cri d'épouvante échappé à un des voyageurs, qui, en se penchant à la portière, vient d'apercevoir Nadar marchant sur la voie et suivant le train, au petit pas, en fumant

son cigare. — Au premier *arrêt,* — il se fait ouvrir la portière, et se réallonge de nouveau d'un pôle à l'autr du wagon ; le désordre se rétablit.

Abbeville. — Lever du soleil, — salué par un chœu formidable de deux millions de canards qui barbottent dans les marais de la route. — S..... fait observer judicieusement que la présence de ces oiseaux n'est peut-être pas étrangère à l'industrie des pâtés, qui est une richesse de la contrée. — On ne lui dit pas le contraire. — L'heure de la justice semble à la fin venue. — Nadar vient d'épuiser sa provision de cigares, et se livre à l'emprunt ; — on lui refuse : — il propose comme transaction de rester debout pendant tout le temps qu'i fumera. — Douze porte-cigares lui sont tendus. — Nadar se lève, tout le monde peut s'asseoir.

Entre Abbeville et Boulogne, dont nous sommes encore éloignés d'une vingtaine de lieues, quelqu'un propose de charmer les dernières heures du voyage pa un jeu quelconque. Ce vœu n'est pas plus tôt exprimé, qu'un sixain de cartes se trouve comme par miracle éparpillé sur la table. — La partie s'engage avec une fureur douce. — Nadar a la veine : dans un moment, il a cinq mille francs devant lui ; — le ponte est inti-

midée ;— *** se consulte et ne tient pas le coup, dans
crainte d'un refait. Tout à coup une voix qui sort
wagon voisin, et qu'on reconnaît pour celle du ric
étranger, crie : Banco ! — Nadar abat deux as de
que ; — *** se félicite de sa prudence, — et le ric
étranger, auquel on a notifié sa perte, envoie à Nada
par un employé du train, une enveloppe *chargée* s
laquelle il a écrit : *Enchanté d'avoir fait votre conna
sance*. Tel est le dernier épisode de notre voyage.

Quant aux courses où j'ai assisté, je t'avouerai q
c'est un plaisir auquel je ne crois pas devoir être pa
faitement initié. — S....., qui est passé maître
matière de sport, s'est donné beaucoup de mal po
m'en expliquer tous les termes et tous les usages. J'
eu beau me mettre une carte au chapeau, je n'ai ri
compris aux cérémonies du pesage, ni au jargon de c
petits gnômes, habillés en glaces panachées, qu'on a
pelle des jockeys, et qui n'ont d'autre industrie q
d'être plus légers qu'une douzaine de bouchons. U
attelage de dix percherons traînant un bloc de dix
vingt mille kilogrammes, et faisant saillir leur robus
musculature sous l'effort, me paraît un spectacle pl
intéressant que le plus merveilleux handicap. A l'issu

du banquet qui nous a été offert à l'hôtel des Bains, — Et qui a clos cette journée hospitalière, — Nadar m'a appris qu'il partait pour Londres le soir même, et qu'il m'attachait à sa suite. — A toi donc, je t'écrirai de l'autre côté de la Manche.

II

Comme je te l'ai dit, mon cher ami, il est décidé que Nadar et moi nous partons pour Londres à la marée de deux heures. Etant très-fatigués de la journée de plaisir que nous avons passée à Boulogne, nous nous sommes rendus à minuit à bord de la *Panthère* pour y choisir nos places. T'étonnerai-je beaucoup en te disant que Nadar cherche la meilleure? — Non! — Malheureusement il a été prévenu. Presque tous les voyageurs sont déjà embarqués et ont retenu les cadres les mieux disposés. — Je dois pour ma part me contenter d'une case inférieure, ce qui ne laisse pas d'être inquiétant lorsqu'on ignore les habitudes maritimes du passager qui vous servira de plafond. — Pendant que je m'installai

dans le salon demi-réfectoire, demi-dortoir, du *chief cabin*, plusieurs Anglais entourent la table à manger et s'y font servir les productions les plus variées de la race porcine. Un volumineux gentleman, qui semble moulé sur la corpulente nature de sir John Falstaff, se distingue surtout parmi les convives par son appétit pantagruélique. Après avoir épuisé un fort tirage de sandwichs au jambon, cet insulaire, à la fois carnivore et frugivore, demande un melon, qu'il pèse et mange en deux bouchées comme il eût fait d'un abricot. — Je plaignais instinctivement le voyageur qni aurait la mauvaise chance de se trouver au-dessous de lui lorsque je vis l'insulaire appeler deux garçons et se faire hisser dans le cadre au-dessus du mien.

Mon superposé a-t-il le melon heureux? J'en doute, car voici le garçon qui commence la distribution des soucoupes sans tasses, et le locataire de l'entresol en réclame deux. Je commence à mal augurer de mon voisinage, et je propose diplomatiquement à Nadar de lui faire le sacrifice de mon rez-de-chaussée. Il refuse! Parmi les passagers, il s'en trouve qui font la traversée pour la première fois. Ils s'interrogent les uns les autres sur les précautions à prendre. Chacun dit la sienne.

Celui-ci raconte qu'ayant l'habitude d'aller sur les chevaux de bois des Champs-Elysées, il ne sera pas incommodé.

Celui-là a une provision de pastilles préservatrices.

Un autre affirme qu'il faut fermer les yeux. Un autre qu'il faut au contraire les ouvrir et les tenir fixés sur le même point.

Au même instant un grand mouvement se fait entendre sur le pont. La cloche sonne pour les retardataires Une vibration lente et régulière ébranle toutes les parties du paquebot. Les palettes des roues se mettent en mouvement ; le capitaine crie : *All right.* Nous sommes en route.

Tout va bien tant que nous sommes dans le port. Mais au moment où nous franchissons la passe, quelques personnes commencent à se moucher, ce qui en mer comme au théâtre est un signe d'émotion. Un petit bonhomme de huit ans auquel un garçon vient d'apporter un ustensile de prévoyance demande à son père à quoi peut servir ce récipient.

Son père le lui explique par une démonstration.

Deux passagers qui se racontaient des histoires curieuses, afin de se distraire, — manquent mutuellement

de mémoire. — Peu à peu leur récit devient pâle ; — eux aussi.

— Mon voisin de droite demande du thé.

Mon voisin de gauche se mouche — trop tard.

Nous prenons le large, et la *Panthère*, se croyant à Mabille, commence à chalouper. — Aussi l'usage de la porcelaine se répand-il assez généralement dans les masses. — Mon voisin d'en haut, qui s'était endormi, se réveille au moment où il rêvait qu'il venait de prendre une purgation. — Il demande à être monté sur le pont.

Sauvé, mon Dieu !

•

Au jour naissant, nous commençons à voir la côte anglaise surgir à l'horizon, comme une ligne blanche et mince. Une heure après, nous sommes à l'embouchure de la Tamise.

La *Panthère*, en entrant dans des eaux plus calmes, reprend des allures pacifiques qui permettent aux passagers de réparer par le sommeil les fatigues de la nuit. Mais déjà on les invite à monter sur le pont, car c'est

l'heure où, suivant les habitudes du bord, le dortoir masculin se transforme en salle à manger. Nadar, qui n'a pas encore faim et qui a encore sommeil, demande un délai et se l'accorde. Le bruit de la machine le gênant un peu pour se rendormir, il fait même prier le mécanicien de stopper. Malheureusement, le bruit de la mécanique empêche également le mécanicien d'entendre les ordres de Nadar, et le steamer continue sa route. — Cependant un flot de ladies et de miss affamées, dont le sybaritisme prolongé de Nadar retarde la réfection, se presse à la porte du *chief-cabin*, et hésitent à entrer en apprenant qu'un voyageur s'y trouve encore couché ; une humble adresse est présentée à Nadar. — En apprenant qu'il fait attendre des dames, — il se lève spontanément, mû par le ressort national de la galanterie française.

En une seconde, l'essaim affamé entoure la table, qui ploie déjà sous une montagne de nourriture et qu'arrose un fleuve de thé. En une autre seconde, la montagne est aplanie et le fleuve est tari. Ce spectacle m'a rappelé les beaux travaux gastronomiques que j'ai vu quelquefois exécuter par M. Ch. Monselet. Les hommes succèdent aux femmes et ne le leur cèdent en

rien. Je retrouve parmi eux le formidable insulaire dont le voisinage m'avait tant alarmé. — Son insuccès ne l'a pas fait renoncer à entreprendre une lutte nouvelle avec son indigeste adversaire ; et, obstiné comme un plaideur qui a perdu son procès en instance, — il en appelle, — en se faisant servir un melon deux fois plus gros que celui de la veille. — Bien qu'il ait eu la précaution de tempérer, par une copieuse libation de sherrey, la dangereuse crudité du fruit de *nos vergers*, cette fois encore, la récidive ne lui est pas heureuse et son appel est rejeté.

Cependant nous avions fait du chemin. — Déjà l'embouchure de la Tamise est franchie, et la *Panthère* file comme une flèche entre les rives du large fleuve sillonné de nombreux bateaux pêcheurs qui rentrent dans les petits ports du voisinage.

Le père du petit garçon dont j'ai déjà parlé, jaloux de faire briller les talents géographiques de son fils, l'arme d'une longue-vue, et l'invite à désigner, au fur et à mesure que nous passerons devant, toutes les villes, ports, bourgs, villages et hameaux, ainsi qu'à faire connaître le chiffre exact de leur population, leur production spéciale et les faits historiques se rattachant

à chacun d'eux. L'enfant, qui est en vacances, et pour qui cette fonction de cicérone équivaut à une rentrée en classe, montre d'abord peu de soumission aux désirs paternels, et commence, la mémoire un peu troublée, une explication qui n'est pas d'accord avec *Malte-Brun*. Quelques voyageurs, possédant des *Guides*, se permettent de relever quelques erreurs commises par le jeune collégien, entre autres celle qui place Dublin sur la Tamise. — Blessé dans son amour-propre, le père soutient l'opinion de son fils, — et celui-ci profite de la discussion pour aller se cacher derrière un panier de prunes, auquel il a remarqué une *fuite* qu'il n'hésite pas à encourager.

L'approche de Londres se fait sentir à chaque tour de roue. Nous en sommes encore éloignés de plusieurs lieues, et déjà la vapeur carbonique qui s'élève plane au-dessus de nous, et nous couvre de cette impalpable poussière qu'on appelle la *pluie sèche*. Il fait, au reste, un temps magnifique, et, comme il y a sans doute quelque fête aux environs, nous nous croisons à tout moment avec des bateaux à vapeur chargés d'une population endimanchée et joyeuse qui pousse en passant de vigoureux hurrahs. A la hauteur de Gravesend,

le gouvernement anglais nous envoie à bord des ambassadeurs chargés de l'indiscrète mission de visiter nos bagages. Il faut déclarer, à la louange de la douane britannique, qu'elle ne ressemble pas à la nôtre. Le douanier français, à la frontière surtout, procède à la visite des malles avec la brutale impatience d'un mari jaloux qui fouille dans les tiroirs de sa femme pour y chercher les objets de contrebande conjugale. — L'employé de la douane anglaise, au contraire, visite, mais ne bouleverse pas. — Sa curiosité est minutieuse, mais polie. — Il aide les voyageurs à refermer leur malle, à reboucler leur valise, et s'il aperçoit dans un sac de nuit une chemise à laquelle il manque des boutons, — il s'offre volontiers de les recoudre.

Pendant la visite de la douane, nous sommes arrivés à Greenwich, où se trouve le célèbre hôpital des invalides de la marine, et déjà commence à se dérouler le merveilleux spectacle qui a fait tant de fois comparer la Tamise à une forêt de mâts. J'aurais là une belle occasion de me livrer au dithyrambe, si c'était mon instrument. Mais tu ne m'as pas donné, mon cher ami, la mission de découvrir que l'Angleterre était la première nation maritime du globe. Je passe la main à un

maître du genre descriptif intelligent. Si tu as quelques minutes à perdre ou plutôt à gagner, ouvre les *Caprices et Zig-Zags* de Théophile Gautier, et tu y trouveras le tableau fidèle de la route de Greenwich à Londres, qui nous apparaît au premier détour de la rivière ; il est certaines formules vulgaires qui, mieux que toutes les recherches du langage académique, excellent à exprimer certaines impressions.

« J'ai reçu le coup de poing, » me disait un jour en se frappant la poitrine un ouvrier dont l'imagination venait d'être vivement frappée par un grand spectacle. — Cette figure brutale rend parfaitement la nature de l'étonnement que m'a causé la vue de cette ville, où le gigantesque paraît se multiplier lui-même. Moi aussi, — j'avais reçu le coup de poing. — Pendant qu'on jette les amarres, je cherche Nadar pour lui faire partager mon enthousiasme, et je le trouve à l'avant du bateau en conversation réglée avec une de ses connaissances, qu'il vient de voir passer à London-Bridge, auprès duquel nous sommes arrêtés. — Le débarquement s'opère, et nous voici sur le quai, où les pisteurs des hôtels français commencent à nous assaillir. — Leur loquacité et leur esprit de ruse restent pourtant bien

loin de ce que j'ai vu à la descente du chemin de fer dans certaine ville du midi de la France.

A Marseille, notamment, où un aubergiste, furieux de me voir suivre son concurrent, lui vida sur l'épaule un cornet rempli de punaises, qu'il me montra ensuite comme un échantillon de l'hospitalité que je rencontrerais à l'hôtel rival, — j'eus la bonhomie de me laisser prendre à cette supercherie, qui obtint le succès que son auteur en avait espéré, car il m'emmena triomphalement à son hôtellerie en me vantant la propreté qui y régnait.

J'étais cependant à peine à table, que je vis grouiller sur la nappe deux ou trois insectes nocturnes, que je montrai à mon hôte, en lui reprochant son abus de confiance.

— Monsieur, me répondit-il gravement, je ne puis nier qu'il y en ait quelques-unes ici, comme partout; mais si je leur tolère la salle à manger, je leur interdis la chambre à coucher. Monsieur peut être tranquille; il dormira bien.

Nadar a jeté nos bagages dans un cab, et remet au cocher l'adresse d'un hôtel qui nous a été indiqué.

Cette première course à travers les rues de Londres

est quelque chose d'assez inquiétant, quand on en a peu l'habitude, car le cab est un véhicule enragé, auprès desquels nos coupés parisiens ne sont que des coches.

Nous arrivons dans Leceister-square, où nous devons habiter, et, après quelques instants accordés à notre toilette, — nous nous lançons à pied dans les rues de Londres.

— A propos, me demanda Nadar, sais-tu un peu d'anglais?

— Je sais : *To be or not to be.*

— Eh bien! je suis plus riche que toi ; j'en sais une quinzaine de mots. — Nous les partagerons en frères.

III

Un journaliste français rencontrant à Londres un de ses compatriotes qui habite cette ville depuis longtemps, s'étonnait que celui-ci éprouvât encore de la difficulté à se faire comprendre.

— Si tu savais comme ces gens-là ont la tête dure,

lui répondit l'ami ; voilà six ans que je vis avec eux et ils n'ont pas pu apprendre le français.

Je regrette d'autant plus vivement cette lacune dans l'éducation de nos voisins d'outre-Manche, que Nadar m'a appris un anglais de fantaisie qui n'a pas cours à Londres : aussi je me trouve aussi embarrassé dans ce pays que pourrait l'être dans le nôtre un étranger qui aurait appris le français en lisant les faits divers de la *Patrie.*



Je viens de rencontrer Lherminier, qui m'a conseillé d'acheter un dictionnaire de conversation franco-anglaise. — C'est un recueil de dialogues par demandes et par réponses, dans lequel, dit la préface, toutes les circonstances de la vie sont prévues, depuis les plus solennelles jusqu'aux plus familières. — Je remarque, en effet, des chapitres intitulés : — *Réception à la cour,* — *Audience du ministre,* — *Demande en mariage.* Malheureusement, le dictionnaire de conversation ressemble à ces instruments à vent dont il est impossible de jouer si on ne possède pas ce que les musiciens ap-

pellent l'*embouchure*. Or, l'embouchure d'une langue, c'est sa prononciation. — Et comme je n'ai pas l'embouchure de l'anglais, — la pantomime est encore ma meilleure ressource pour me faire comprendre.



Si le *Dictionnaire de conversation* a prévu les cas exceptionnels d'une réception royale, ou d'une audience ministérielle, soit dédain, soit oubli volontaire, il se montre moins prévoyant à propos des circonstances familières, et il en résulte quelquefois un certain embarras pour le voyageur. Aujourd'hui même, me trouvant dans un des beaux quartiers de Londres, je désirais, pour des motifs étrangers à la misanthropie d'Alceste, rencontrer un endroit écarté. — Ne connaissant pas les ressources du quartier dans lequel je me trouvais, j'abordai un *policeman* avec l'intention de l'interroger. Mais ce fut inutilement que je cherchai la phrase dans mon dictionnaire. Sa pruderie restait muette sur cet article! Dans cette circonstance éminemment familière, la pantomime me parut un moyen

de traduction trop expressif pour que j'osasse en faire usage avec le *policeman* qui, d'ailleurs, me parut manquer d'initiative.

Cependant, comme il y avait urgence, j'allai peut-être me risquer à braver le *no comit nuisance*, prohibitif inscrit sur la muraille, lorsque je fus soudainement retenu par un souvenir. — Quelques jours auparavant, j'avais vu à Paris un Anglais surpris par un sergent de ville au moment où il semblait lire de trop près les affiches de spectacle. Ignorant sans doute combien nos lois sont paternelles pour ces petits délits qui sont dans la nature, le délinquant parut frappé d'une invincible terreur, et je n'oublierai jamais l'accent avec lequel il demanda au sergent de ville « quel *siouplice* lui était réservé? » Il ne fallut pas moins que le rappel de ce fait pour m'arrêter sur le bord d'une contravention dont les suites pouvaient être dangereuses. Heureusement que je rencontrai un compatriote qui m'emmena à Westminster, où se trouve un *office* spécial.

Si l'on en croit les statisticiens et la foule qui encombre incessamment tous les lieux publics où l'on débite de la boisson, la population de Londres est une

éponge qui absorbe quotidiennement une quantité de liquide suffisante pour mettre à flot le *Great-Britain*, navire du port de dix mille billards. — Cependant il s'en faut que les conséquences naturelles de cette absorbtion prodigieuse aiént été prévues dans une juste mesure. On pourrait croire, au contraire qu'il y a à Londres un parti pris de provoquer à la contravention, et que le *no comit nuisance* est un piége tendu par le fisc. — On est quelquefois obligé de marcher pendant une heure avant de rencontrer un endroit où l'on puisse, à l'abri de la pruderie britannique, se livrer tranquillement à l'antithèse de la soif. — Encore ces refuges hospitaliers qui avoisinent les monuments sont tellement encombrés, que, pour être sûr d'y trouver une place, ce n'est pas imprudent de la prendre la veille en location. Si M. de Rambuteau eût été lord-maire, il est certain que cet état de chose l'eût frappé, et sans doute il aurait pensé à utiliser au profit de la population de Londres les nombreuses colonnes monumentales qui font ressembler cette ville à un immense jeu de quilles dont le dôme de Saint-Paul est la boule.

*
* *

J'ai vu tant de fois les monuments de Londres servir de décors au mélodrame, et j'éprouve si peu la nostalgie de l'Ambigu, de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin, que j'avais d'abord conçu le projet de ne point visiter les curiosités historiques de la ville. Mais, profitant de la circonstance qui m'avait attiré vers Westminster, j'ai réfléchi que je manquerais à tous mes devoirs de touriste si je n'entrais pas dans le vieil édifice où repose, parmi tant d'illustres personnages, le corps de l'immortel auteur de *Richard III*.

*
* *

En sortant de Westminster, mon compatriote, familier avec les curiosités de Londres, m'a amené dans le quartier des mouchoirs volés. Figure-toi la Cité des *Mystères de Paris* restituée par un architecte ami du sombre et de la malpropreté. Le nom de ce quartier indique suffisamment l'industrie qu'on y exerce, et que

les habitants ne songent même pas à dissimuler, car j'ai vu des enseignes où on lisait;

A LA RENOMMÉE DU POINT D'ANGLETERRE

UN TEL, RECELEUR,

Tient tout ce qui concerne son état.

Ce commerçant, recèlait même un caisson aux armes royales, avec le *By appointement* traditionnel, ce qui pourrait faire supposer qu'il était autorisé par le gouvernement. La maison la mieux fournie et la plus en vogue est l'ancienne maison Sheppard, traduite plusieurs fois devant les assises, et tout récemment par M. André de Goy. Au moment où je passais devant ses magasins, on opérait le déballage d'objets provenant de l'exposition de Manchester.

De nombreux commis s'occupaient à préparer la mise en vente. Les uns effaçaient les initiales gravées sur les bijoux, les autres tondaient les chiens volés dans les parcs, pour en métamorphoser la race. J'ai vu devant mes yeux un superbe épagneul écossais, dont un ciseau ingénieux a fait en moins de cinq minutes, un *pointer*. Des femmes étaient particulièrement

employées à démarquer les pièces de linge. — Et jamais vaudevilliste ayant besoin d'une idée ne fut plus habile à démarquer le sujet d'un livre et à faire un torchon avec de la dentelle.

La vocation des Sheppard est tellement éternisée, qu'un jeune baby de quelques mois, qui était au sein de sa nourrice, a interrompu son repas pour venir me prendre mon mouchoir dans ma poche. Je dois au reste déclarer qu'on me proposa immédiatement d'entrer dans l'arrière-boutique, — où on me le rendrait, — moyennant dix pences.

C'est dans ce quartier que s'élève le *Conservatoire des voleurs*. — Là, du matin au soir, une multitude de jeunes gens, — l'espoir de Newgate, se livrent à l'étude préparatoire de la distraction. — Les cours sont faits par d'habiles praticiens. — Il y a une chaire *de mouchoir*, une chaire *de montre*, une chaire *de bourse*. — Les expériences se font sur un mannequin à ressort. — Ce qui rend les études quelquefois très-dures, — c'est que le mannequin qui représente toujours un gentleman — est armé d'une canne, et au moindre faux mouvement de l'opérateur — le gentleman lève sa canne et la laisse retomber. — Un professeur d'i-

vresse simulée est attaché à l'établissement. — Il enseigne aux élèves — l'art du zigzag ingénieux — que le *pick-pocket* emploie dans les rues pour heurter les passants et les dévaliser. — Des professeurs de boxe et de gymnastique perfectionnent les aptitudes des élèves en leur apprenant l'art de ne pas se laisser prendre — ou pendre. — Le Conservatoire des voleurs de Londres est un des établissements les mieux tenus de l'Europe. Il y a chaque année un concours, — où assistent les directeurs de bandes qui ont besoin de renouveler leur troupe.

Le dernier concours a mis en relief des sujets merveilleux qui pourront, avant peu, être appréciés par le public. On parle surtout d'un jeune homme qui peut voler une montre en dix-sept langues. Bien que ce concours ait été très animé, il était attristé par le jugement prononcé récemment contre le directeur du Conservatoire, arrêté dans le Strand au moment où il démontrait un coup difficile. — Il devrait être pendu le soir même. — C'est une perte.

∴

Au voleur! — mon cher Bourdin, — le compatriote qui me pilotait est un faux compatriote. C'est un ancien lauréat du Conservatoire qui *travaille* les étrangers. Je lui avais inspiré quelque confiance, sans doute, — et, sans que je m'en sois aperçu, il a opéré dans mes poches un travail pneumatique qui a parfaitement réussi. Je n'ai pas même de quoi acheter un carnet pour recueillir mes observations. Adresse-moi, au plus vite, une lettre — chargée, — très chargée, — et surtout aie le soin d'écrire mon nom en gros caractères, car la poste française a l'ingénieuse habitude d'apposer son timbre sur cette partie principale de l'adresse.

Chargée ! très chargée !

IV

Te rappelles-tu, mon cher ami, de cette époque déjà lointaine où nous n'aurions pas pu, comme aujourd'hui, concourir au prix de cent mille francs, fondé par

M. Lob, le Véron de la chimie capillaire. — Possédant déjà quelque teinture d'orthographe, nous collaborions avec une audacieuse activité à une feuille, où, par exception, notre prose était payée à raison de huit francs l'arpent, — ce qui mettait nos lignes au prix des poires d'Angleterre. — Le fondateur de ce journal, où, par prudence, on ne lisait jamais : *La suite à demain*, disparut un jour en nous devant plusieurs hectares de copie. — Nous commençâmes d'abord par nous arracher les cheveux, — distraction qui ne nous est plus permise, — puis nous prîmes en collaboration le parti de passer cette banqueroute aux profits et pertes

Cependant, trois mois après, — un samedi, — le dernier du carnaval, et comme nous regrettions avec mélancolie de ne pas pouvoir le *graisser*, on nous apporta une lettre dans laquelle nous étions convoqués, comme créancier du journal, à venir toucher 75 0/0 de notre créance. — Ah! conviens-en! jamais rentrée, même celle de Bouffé, ne fut plus heureuse. — Je t'ai rappelé cet épisode de notre jeunesse pour te faire comprendre la nature de l'émotion que j'ai éprouvée hier en recevant ta lettre *chargée*, — pas assez cependant, pour que je n'aie point pu l'emporter moi-même.

— Il était temps, — je commençais à devenir aussi *g*
neur pour les employés de la poste anglaise que pe
l'être un débutant littéraire qui veut faire passer s
premier feuilleton, — et tu sais si ça tient, ces b
tes-là !

> Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle.

J'ai cependant vu le moment où j'allais me trouv
fort embarrassé pour faire traduire en argent anglais
souvenir de la patrie contenu dans ta lettre, non p
que les traducteurs manquent ici ; — ils y sont mêm
fort nombreux. — Mais c'était un samedi, et ce jou
là, dès quatre heures de l'après-midi, non-seuleme
tous les comptoirs de change, mais encore tous les m
gasins sont fermés. — J'allai chez un garçon de m
connaissance, qui tient dans le Strand le dépôt d'un
grande maison parisienne, et je le priai de me donner
monnaie de mon billet. — Il m'ouvrit sa caisse, — u
monument qui paraissait destiné à loger le Pérou,
qui cependant ne contenait qu'une somme contre l
quelle le dernier mendiant de Londres n'aurait pa
voulu troquer sa journée. — Si vous étiez venu cin

minutes plus tôt, me dit mon ami, j'avais dix mille francs en or. Mais je viens de les envoyer à la Banque. Il m'apprit alors que c'était une mesure de précaution adoptée par tous les commerçants de Londres. — A la fin de la journée, chacun d'eux, dans la crainte d'être volé, ne conserve chez lui que la somme indispensable à ses besoins, et envoie sa recette du jour passer la nuit à la banque de son quartier, d'où il la retire chaque matin.

Frappé d'une non-valeur momentanée, mon billet de banque me devenait aussi inutile qu'un billet de l'Ambigu pourrait l'être à Londres — et même à Paris. Ce qui m'inquiétait surtout, c'est que j'étais à la veille d'un de ces dimanches anglais durant lesquels le tour du cadran semble plus long à faire que le tour du monde. Je fus heureusement sorti d'embarras par l'obligeance du docteur Verdé-Delisle, qui vient de mettre tout le monde médical en émoi, par la publication d'un livre contre la vaccine, à laquelle il attribue l'abâtardissement de la race moderne en Europe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le docteur Delisle, qui est un révolutionnaire par conviction, est, avec Fonta, un des plus beaux grêlés de France.

X

Aujourd'hui dimanche, — fidèle à ses traditions d'ennui dominical, — la ville s'est réveillée au milieu d'un brouillard mieux imité qu'au théâtre de la Porte-Saint-Martin. — C'est une sorte de brume opaque, où les bruits de la rue s'absorbent; — on sent, en marchant dans les rues, palpiter dans l'air, autour de soi, les grandes ailes de hibou du spleen britannique. — A aucun prix on ne pourrait, avant une heure de l'après-midi, se faire ouvrir une boutique, pas même celle d'un armurier, si l'on avait l'envie bien naturelle de se brûler la cervelle, ne fût-ce que pour faire un peu de bruit au milieu de ce silence. Toute la population de Londres émigre dans les environs; aussi, après les offices, tous les pauvres abandonnent-ils les églises pour se réunir aux stations de chemins de fer ou de bateaux à vapeur. — Gavarni nous a initiés à ces types de gueuserie, où toutes les races soumises à la domination anglaise ont leurs représentants, depuis l'Irlandais, fils de la famine, jusqu'à l'Indien, fils du soleil.

Nous avons été passer la journée à la campagne, qui

est bien telle qu'on la représente dans les gravures de steeple-chase. — J'ai vu Richemond, où lord Ward avait, quelques jours auparavant, donné en l'honneur des beaux yeux d'une cantatrice, — qui sera bientôt une lady, — un magnifique banquet, auquel assistait toute la troupe du Théâtre-Italien. — Après Richemont, nous avons visité Hampton-Court, dont le parc est une merveille. La célèbre galerie de Hampton-Court est actuellement dénudée par les emprunts de l'exposition de Manchester. C'est là qu'on voit la plus belle collection des Holbein connus, — et plusieurs cartons de Raphaël, parmi lesquels celui de la *Pêche miraculeuse* et de la *Transfiguration*.

De Hampton-Court à Windsor, la route est charmante, mais elle est accidentée de nombreuses barrières, où un impôt qui varie de six pences à un demi-shelling est prélevé sur tous les équipages. Un paysagiste en quête de pittoresque ne ferait pas fortune dans cette campagne unie et joliette. — Ma grande préoccupation était de voir des chaumières et des paysans, mais les chaumières sont des maisons de campagne bâties sur un modèle uniforme; quant aux paysans, ils sont tous en habit noir, et ils mettent des cravates blanches jus-

qu'à leur charrue. En approchant de Windsor, le pays s'accidente un peu. On sait qu'il y a lutte, comme beauté de points de vue, entre la terrasse de Windsor et celle de Saint-Germain. L'opinion des touristes est partagée, mais je vote pour Saint-Germain, où il y a le pavillon Henri IV, dans lequel on dîne, tandis que Castle-Hotel est une gargote solennelle que le duc de Wellington et la duchesse de Kent n'auraient certainement point recommandée par une patente autographe, s'ils y avaient mangé un certain potage à la queue de bœuf que la beauté du paysage ne m'a pas fait digérer.

A la station de Windsor, nous nous sommes rencontrés avec des gardes de la reine, qui se sont mis à regarder Nadar avec la considération que les phénomènes se doivent entre eux. Tu sais que ces soldats sont les plus beaux hommes de l'Angleterre. L'un d'eux, qui était sergent, s'est approché de notre monumental ami pour se mesurer avec lui. — L'avantage de la taille est resté à Nadar, mais il a failli le payer cher. Le sergent, qui était recruteur, lui a tendu une demi-couronne à l'effigie de la reine d'Angleterre, et Nadar, croyant qu'il lui en demandait la monnaie, allait prendre la pièce, lorsque le docteur Delisle l'arrêta soudain, et lui expli-

qua que, en Angleterre, dès qu'on avait accepté d'un recruteur une pièce de monnaie à l'effigie du souverain régnant, on faisait partie de l'armée anglaise.

∴

J'ai été hier passer la soirée à la fameuse taverne de Nicholson's, où a lieu, comme tu le sais, la parodie de tous les procès curieux jugés par les tribunaux anglais. C'est une sorte de cour d'appel comique où l'opinion casse quelquefois les arrêts rendus par les magistrats; anomalie assez étrange à constater dans un pays où le respect de la loi est souvent poussé jusqu'à l'exagération. On donnait ce soir-là, à la demande du public, la représentation d'une affaire de conversation criminelle, qui avait récemment jeté quelque émoi dans la cité. — Un mécanicien, possédant, comme le dit *Quinola*, plutôt l'amour de la mécanique que la mécanique de l'amour, s'était, après un an de mariage, séparé amiablement de sa femme. — Les deux époux vivaient sous le même toit, mais ne partageaient point la même chambre, et n'avaient de rapport entre eux que pour regretter l'association légale de leurs incomptabilités. — En

attendant que la loi sur le divorce lui eût rendu le libre exercice de ses sympathies, la femme encourageait les soins d'un jeune locataire de sa maison, et plusieurs fois l'avait reçu dans son appartement particulier à une heure où le soleil était couché et endormi depuis longtemps. Ces entrevues n'étaient pas sans péril, car elles avaient lieu dans une chambre assez voisine de celle habitée par le mari; mais, en tout pays, les gourmands de fruit défendu le trouvent meilleur s'il est cueilli au nez du garde-champêtre. — Cependant un matin, à l'heure où tous les chats de Londres se réveillent au cri de *milk milk*, poussé par les marchands de lait, le mécanicien crut, comme Angelo, entendre du bruit dans son mur. Il prêta l'oreille, et sentit quelque chose se dresser sur sa tête. En pareil cas, la loi anglaise est précise, et, avant de faire partie du club que nous plaçons en France sous la présidence de Georges Dandin, il faut prouver qu'on y a des titres.

Aussi la plainte d'un mari n'est-elle admise, judiciairement, qu'après une constation évidente, et, comme on dit en vénerie, pour juger le délit, il faut l'avoir vu *par corps*; autrement, le plaignant court le risque d'être considéré comme un vantard. Instruit des exigences de

la législation; le mécanicien résolut d'employer les ressources de son art pour arriver, comme Vulcain, son patron mythologique, à la surprise des deux coupables, et, dans le silence du cabinet, il inventa un appareil ingénieux que l'on pourrait appeler le *compteur conjugal.* Pendant une courte absence de sa femme, il pénétra dans la chambre à coucher de celle-ci, et appliqua au meuble principal de cette pièce un mécanisme dont la présence était habilement dissimulée, et qui communiquait, par un fil conducteur, à une sorte de cadran où se trouvait une aiguille indiquant des chiffres. Ce cadran était placé dans l'alcôve du mari, et restait toute le nuit éclairé par une lampe.

⁂

Un soir, le mécanicien invite deux de ses amis à venir prendre le thé chez lui; et, désignant la chambre voisine de la sienne, habitée par sa femme, il les invite à ne point faire de bruit pour ne pas troubler son repos. — Puis, ayant su les retenir jusqu'à une heure assez avancée, il leur proposa de prendre des actions pour l'exploitation d'un nouveau système de surveillance,

dont il voulut sur-le-champ leur expliquer l'usage. — Supposez, leur dit-il, que vous soyez séparés de vos femmes et que vous ayez des doutes sur l'emploi qu'elles font de leur liberté, — surtout à une heure pareille à celle où nous sommes, — mon appareil vous renseigne exactement. Voyez ce cadran. — L'aiguille est arrêtée sur le chiffre indiquant la pesanteur du corps de ma femme, qui est dans la chambre voisine. — Le moindre objet ajouté à ce poids serait indiqué immédiatement par mon cadran.

— Mais, interrompit l'un des invités, il me semble que votre aiguille varie beaucoup : du chiffre 45, la voici qui passe à 90.

— Il est impossible que ma femme ait pu engraisser de quarante-cinq kilos dans une soirée, reprit gravement le mécanicien ; et conduisant les deux amis dans la chambre voisine, avant que le poids supplémentaire ait pu se dissimuler, il requit leur témoignage pour constater le flagrant délit devant la loi. — Le juge devant lequel l'affaire avait été portée avait condamné le séducteur à un farthing d'amende (deux liards de notre monnaie) — Quant à la femme, son mari avait été autorisé à la rendre à sa famille. — Le mécanicien a dû

partir pour la France, où il compte exploiter son invention.

V

Londres, le...

J'ai assisté hier à une représentation de la troupe italienne au théâtre de la Reine ; mademoiselle Alboni chantait la *Cenerentola*. Cela m'a un peu reposé du *Sire de Framboisy*, que des commis-voyageurs en médiocrités continentales ont introduit à Londres, malgré la surveillance de la douane. Quelle occasion cependant pour établir un impôt prohibitif ou pour mettre strictement en vigueur les règlements qui protégent l'observation du *no comit nuisance*! — Quelle bonne humeur saine et mélodieuse dans *Cenerentola*, et se peut-il vraiment que l'auteur de ce chef-d'œuvre consente à vivre dans Paris, — au milieu de cette ville où les rues n'ont de voix que pour fredonner le *Sire de Framboisy*, où les salons n'ont de pianos que pour accompagner les *Deux Gendarmes*. — Mademoiselle Alboni est toujours

le plus merveilleux instrument que l'on connaisse, et auquel il ne manque, pour être complet, que de lui manquer quelque chose. — Un défaut rendrait peut-être la virtuose admirable, quand ce ne serait que les jours où elle essayerait de le vaincre. — On m'avait beaucoup vanté la salle du théâtre de la Reine, aussi ai-je éprouvé une déception;—cela est grand, mais non point grandiose; — le style décoratif en est mesquin, et rappelle celui de notre café des Aveugles, où on fait de si bonne musique pour les sourds. Il faut dire aussi qu'il n'y avait qu'une demi-chambrée, quelques amis, comme à l'Odéon les jours de tragédie classique. La saison est terminée et une partie de l'aristocratie est rentrée dans ses terres.

*
* *

Les personnes de marque qui sont restées à Londres s'abstiennent de paraître dans les lieux publics pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elles n'ont pas encore quitté la ville. — Aussi n'ai-je pu assister à une de ces grandes représentations d'apparat, où la présence de S. M. la reine fait du théâtre une succursale de la cour.

— Ces jours-là, l'étiquette s'assied au contrôle, où un lapidaire est installé avec la mission de refuser l'entrée à toutes les dames qui se présenteraient en ayant sur elles moins de cent mille livres de diamants. — Les hommes sont également soumis au frac et à la cravate blanche. Ce n'est pas gênant pour les Anglais, qui, en arrivant au monde, en trouvent une dans leur layette. Mais il arrive quelquefois aux voyageurs, ignorant les usages, de se présenter au théâtre comme ils iraient à l'estaminet, et de se heurter à un refus d'entrée. — Le cas a été prévu, — et dans presque toutes les boutiques qui avoisinent Her Majesty's-Theatre, — on loue des costumes d'opéra. — Les petits industriels vagues, qui rôdent sous le péristyle, font même concurrence aux vestiaires officiels, en abaissant à la portées des petites bourses la location de leurs propres habits noirs et de leurs propres cravates blanches. — Ils ne demandent d'autre gage que le vêtement qu'on dépouille pour mettre le leur. — Mais il y a quelqu'imprudence à les honorer de sa confiance, car pendant que l'on conduit leur habit noir à l'Opéra, il peut arriver qu'un policeman les emmène prendre le thé dans une maison où ils sont reçus même en paletot. — Une fois la saison terminée,

l'entrée du théâtre de la Reine est abordable à toutes les classes de la société. — Outre que le prix des places est diminué de moitié, le contrôle se montre moins sévère sur le chapitre du costume—unè mise décente est seulement de rigueur, et on serait reçu même avec l'arc-en-ciel autour du cou, — mais il n'en reste plus pour se faire une cravate — Léo Lespès a acheté le dernier coupon.



Le soir où j'étais au théâtre, je n'ai vu de diamants qu'au jabot de Nadar et de perles que dans la bouche de madame Taglioni. Les loges de l'aristocratie étaient vivement démocratisées, je dirai même qu'au premier flair on respirait dans la salle cette vague odeur du billet donné... Le décor et la mise en scène m'ont paru être à l'Opéra des éléments dramatiques absolument inconnus. J'ai vu, dans le *Cenerentola*, des toiles auprès desquelles le fameux salon jaune, qui servait de mairie aux amoureux de M. Scribe, eût été une galerie d'Apollon, — et on a apporté sur la scène, pour chanter le duo assis, deux fauteuils sur lesquels un gamin du

boulevard n'aurait pas voulu monter, même pour voir le feu d'artifice. Quant aux costumes, ils m'ont paru brodés par la main des fées de l'économie. — Mademoiselle Rosati a dansé *Marco Spada* avec mademoiselle Taglioni, pour laquelle le public de Londres a une idolâtrie évidente.

⁂

Le jour où a eu lieu la clôture de la saison, la réprésentation a été égayée par un intermède comique qui n'était pas indiqué sur l'affiche, et dont le directeur du théâtre de la Reine a été le héros. Comme c'est la coutume, à Londres, après l'exécution solennelle du *God save the Queen*, écouté avec le respect religieux que tous les Anglais portent à leur souveraine, les artistes qui composent la troupe se sont avancés, chacun à leur tour, pour saluer le public privilégié qui leur témoigne à son tour sa sympathie par des bravos et des rappels. Il y a bien dans la salle quelques parents et quelques amis qui donnent le *la* à l'enthousiasme britannique — mais la cérémonie s'exécute ; — on crève quelques blic l'hiralité expansive. — s'est souvenue qu'elle fai-

paires de gants et on jette quelques bouquets. M. Lumley, qui s'étonne de ne pas encore voir, sur une place de Londres, une colonne monumentale supportant sa statue, avait imaginé de se faire comprendre dans l'ovation que la première aristocratie du monde accordait à ses artistes. Exceptionnellement, il voulait quêter le piédestal de sa dignité directoriale pour se mettre au même rang que son premier ténor ou sa prima donna.

En conséquence, — un nombreux groupe d'amis — attendait l'instant où le dernier artiste aurait achevé sa dernière révérence, pour procurer à M. Lumley le triomphe romain que celui-ci s'était commandé. — A un signal donné, un formidable chœur s'élève dans la salle, au moment où le public se disposait à se retirer : — Lumley ! Lumley ! Lumley ! et au milieu d'un étonnement général. — M. Lumley s'avance sur la scène, — il a le soleil sur son jabot, et l'on voit briller les planètes aux boutonnières de son gilet, — il salue à quatre-vingts degrés, pose la main sur son cœur et se prépare à prononcer un *speach*; mais l'émotion, ou sa cravate, étranglent son éloquence, — et alors, — ah ! dame ! — et alors — l'aristocratie, qui n'a point en pu-

sait partie de la joyeuse Angleterre, et elle a fait à M. Lumley un de ces succès — qui coulent un homme, — mais pas en bronze.

⁂

En sortant du théâtre, à minuit, je me suis trouvé au milieu des lumineuses féeries de Hay-Market, qui est la rue de Londres où se trouvent en plus grand nombre les publics-houses, les tavernes élégantes, et tous les établissements où l'on noctambulise — entre un homard et une bouteille de sherrey.

M. Méry, — un jour qu'il était parvenu à retrouver la plume avec laquelle il écrivait jadis *Héva* et la *Guerre de Nizam*, a écrit dans les *Nuits anglaises* vingt pages qu'il peut revendiquer comme étant l'invention de la photographie. Je n'essayerai pas de lutter avec ce passage qui est resté dans toutes les mémoires littéraires comme un bon point à marquer à l'écrivain qui s'en marque lui-même tant de mauvais. — Qu'il vous suffise de savoir que Hay-Market, Piccadilly et les rues avoisinantes sont les principaux docks — de la compagnie de Cythère. — Depuis minuit jusqu'à cinq

heures du matin, dans cette rue et dans celles qui l'a-voisinent, on trouve l'affluence qu'on remarque à Paris aux Champs-Élysées les jours de feu d'artifice. Sans doute c'est un tableau affligeant pour le moraliste, mais à Londres la morale se couche à neuf heures. A partir de ce moment, le pavé appartient à ceux qui ont l'ha-bitude de le battre, et c'est en battant ce pavé-là, que Shakespeare a rêvé les types immortels de Juliette, de Cordélia, de Desdemone et de toutes les femmes-anges qui peuplent son répertoire.

Un spectacle bien cher à tous ceux dont le tempé-rament est fait avec une rognure de Gargantua, c'est le luxe apéritif des tavernes et la mise en scène pleine de séductions de leur étalage extérieur où, sous la blanche lumière du gaz, se rassemblent toutes les va-riétés connues du règne animal. — Les publics-houses de Hay-Market et de Piccadilly sont de préférence ceux où l'on va souper au retour du Wauxhall, de Cremorne et du Casino. Un homard vivant, passant ses longues pinces au travers du grillage de Scott, m'a invité à aller le manger. Scott est la Maison-d'or du quartier. Il est patronné par les jeunes gens de l'aristocratie et par les crinolines de grande circonférence. Le cabinet

particulier existe peu dans les tavernes anglaises. Les salons sont divisés en compartiments, — ce qui rend l'isolement absolu à peu près impossible. — Mais ce que la morale y peut gagner, elle le perd dans les parcs qui restent ouverts toute la nuit. — Cependant, depuis quelque temps, l'autorité s'est émue de ces pèlerinages après boire. — Les parcs n'ont point été fermés, mais, sur une pétition de la chaste Diane qui avait sa statue dans Saint-James, on a organisé des rondes, qui assurent à la déesse un repos tranquille, en éloignant de ses regards tout ce qui pourrait lui faire regretter trop vivement l'absence d'Endymion.

∴

Cependant, on n'a pas encore pu, ou on n'a pas voulu retirer pendant la nuit l'hospitalité des parcs aux nombreux hôtes de ces dortoirs de la belle étoile. Ils y viennent reposer pacifiquement avec leurs femmes et leurs enfants. Chaque famille a son banc ou son arbre accoutumé. Le matin, aux premiers sons de la diane, ils se lèvent comme une troupe familiarisée

avec la discipline et se répandent dans les rues où ils vont, pour la plupart, se livrer au productif *far niente* de la mendicité, profession qui n'est nullement interdite dans le département des Iles Britanniques, car elle est, avec le vagabondage, la soupape de sûreté des deux ou trois cents propriétaires auxquels appartient la ville de Londres. — Les Anglais, il faut le dire, ont l'instinct — de la charité, — tous ceux dont le formidable appétit de jouissances humaines est habitué à mâcher le million, — payent généreusement aux établissements de bienfaisance le droit de digérer avec sécurité.

∴

Mais l'aumône sur la voie publique est encore très-fréquente. — A Londres, quiconque peut donner donne, et avec bonne grâce comme on lui demande, car j'ai vu un jour un pauvre qui n'osait pas tendre sa main parce qu'il n'avait pas de gants et que c'était dimanche. Les bras croisés entre sa peau et le drap de son habit, il désignait timidement aux passants, par un mouvement de la tête, un chapeau en ruine, au fond duquel on

apercevait encore un double chiffre surmonté d'une couronne ducale. — Ce chapeau armorié d'un pauvre honteux, qui n'avait pour oreiller que le pavé de la rue, avait appartenu peut-être à un lord propriétaire du quartier. Tous ceux qui jetaient leur aumône dans cette sébile armoriée, savaient bien qu'elle irait tomber dans le comptoir du dieu Gin.—Mais ils savaient aussi qu'il est le dieu de l'abrutissement résigné, que chaque taverne,—où la misère va s'abreuver, vaut un corps-de-garde, — et qu'en encourageant les pauvres honteux, — on prévient les pauvres hardis. Cela est si vrai, qu'un des principaux magistrats de Londres, — auquel on montrait le recensement de la population, classe par classe, — secouait la tête et disait avec inquiétude : — Que se passe-t-il? — je n'ai pas mon compte de pauvres.



Je m'aperçois que ces remarques ne sont pas à leur place au milieu de ces lignes frivoles, — qui auraient pu, sans que personne y perdît, rester dans le carnet, où les jetaient les hasards de la flânerie ; — mais il est

bien difficile de ne point parler de misère à propos d'un pays où l'haleine d'une population mourant de froid pendant l'hiver suffit pour former un brouillard qui cache la vue du soleil.

*
* *

Le gouvernement anglais a du reste le génie de la prévoyance, et, sans compromettre son autorité, il sait à propos faire des concessions. — Tout récemment il avait été question, à l'instigation du clergé, m'a-t-on dit, de supprimer les musiques publiques qui sont le dimanche une récréation populaire. — Il y a eu commencement d'émeute, on a déraciné quelques chênes dans les parcs pour les opposer aux bâtons des policemen. La police a dû rendre au peuple ses orchestres en plein vent. — Mais pour rester d'accord avec le principe religieux, qui en réclamait l'interdiction, — on a seulement permis la musique sacrée. — C'est du moins à ce titre que le *Postillon de Longjumeau* est exécuté à Londres dans les parcs sous le nom d'*Oratorio*. — On est devenu également beaucoup moins rigoureux pour les règlements, qui obligeaient les dimanches la stricte

fermeture des débits de boisson. — Les portes et les volets, sont bien fermés jusqu'au soir ; mais cependant — il y a bien un sésame qui entre-baille l'huis prohibé, s'il ne l'ouvre entièrement. — Je me souviens pour mon compte, d'avoir consommé plusieurs ginger-beer, — à une heure où la loi me condamnait à la soif.

∴

J'ai été ce soir à Cremorn-Garden, — c'est une imitation de Mabille. Le jardin beaucoup plus grand, mais moins somptueux, contient un théâtre, un cirque et une foule de divertissements. — L'éclairage est mesquin, — est-ce dans un but favorable au mystère? je ne le crois pas, car les labyrinthes et les bosquets sont peu fréquentés. La foule se disperse plus volontiers dans le cirque, vers les jeux, et surtout vers les loteries de *bibelots*. — La rotonde du bal, où s'élève un orchestre excellent, est, à l'instar de Mabille, l'empire où règne un Pilodo — qui pourrait rendre des points de grêle a à son confrère de Paris. — On m'affirme que c'est pour rappeler le plus possible le roi des bals parisiens, que

le chef d'orchestre de Cremorn s'applique cette grelure postiche, seulement il arrive quelquefois que, dans la chaleur de l'exécution d'un quadrille, le masque tombe et il reste un très-joli garçon, fort apprécié de ses danseuses. — Cremorn, qui est le Parc-aux-Biches de Londres, a, comme Mabille, ses grands et ses petits jours. — On y trouve beaucoup d'émigrées des Folies-Nouvelles et du Café du Cirque.

C'est le fonds de magasin de la galanterie parisienne. Elles ne valent pas à beaucoup près les Anglaises ; mais comme elles viennent de France, le pavillon couvre la marchandise. — En résumé, ce bal, comme tous ceux qui existent à Londres, n'a pas l'entrain que l'on remarque quelquefois dans les nôtres. — Les Anglais sont des gens mathématiques et pressés qui ne font rien d'inutile. Aussi ne perdent-ils pas leur temps à faire la cour aux femmes qu'ils rencontrent dans les lieux de plaisir. — S'ils en invitent une pour le quadrille ou la valse, — ils lui présentent non pas la main, mais leur canne ou leur parapluie ; — lorsque la femme, en valsant, permet à son cavalier de lui appuyer sa canne derrière le dos, c'est un indice d'espérances. On va ordinairement les arroser d'un verre de boisson froide, qui a le *sherry*

pour base, et qui se boit avec une paille.—Toute femme qui fréquente les bals apporte sa paille à *sherrey* dans son corset. — Si, après en avoir fait usage, elle l'offre à son cavalier, c'est comme si le notaire y avait passé. — Tout ceci n'est pas du dernier galant, mais le madrigal n'est pas une-monnaie anglaise.—On peut revenir de Cremorn par le *penny-boat*. Quand la soirée est belle, c'est un charmant voyage d'un quart d'heure. A bord du steamer l'Anglais retrouve la gaieté qu'il n'avait pas au bal. — C'est l'Antée de l'eau ; il faut qu'il soit dessus pour qu'il paraisse vivre. Quant à moi — mon retour de Cremorn a été gâté par des Parisiens, qui se racontaient le dernier drame de l'Ambigu.



Aujourd'hui, à quatre heures, j'ai été pris dans la rue d'une attaque de spleen foudroyant. C'est une espèce de suie morale qui s'attache à toutes vos idées. Il n'est pas de distraction qui puisse vous ramoner l'âme. Il n'y a qu'un remède à ce mal-là : — c'est le départ. Je fais ma malle, — ce ne sera ni long ni lourd.

⁂

L'ami qui me reconduit au chemin de fer m'a glissé dans la poche, en me quittant, une nouvelle à la main anglaise.

Il y a deux jours, — comme il avait fait mauvais temps et que le macadam avait délayé la boue dans la rue, un de ces industriels de la rue avait imaginé de tracer dans Regent-street un chemin praticable pour les piétons. — Chaque personne qui passait lui donnait un penny. Vers la fin du jour, et comme il avait amassé une assez belle recette, le balayeur, ayant quitté la place, prit son balai, et se mit à détruire son travail du matin, en effaçant le passage qu'il avait tracé au milieu de la boue.

— Et bien ! lui dit mon ami qui à la même heure mettait les volets à son magasin, que faites-vous donc là ?

— Mais je fais comme vous, — je ferme ma boutique.

Un gamin de Paris aurait-il mieux dit !

En arrivant à la station de Folkestone où je dois m'embarquer, j'ai acheté pour lire, pendant la traver-

sée, les numéros du *Cours de littérature* où se trouve *l'éloge* d'Alfred de Musset par M. de Lamartine.

⁂

Ah!

CAUSERIES DRAMATIQUES

MADEMOISELLE RACHEL

L'année qui vient de s'achever semble avoir donné pour mot d'ordre à celle qui commence de continuer son hécatombe de victimes choisies. Le Nécrologe de l'an nouveau s'ouvre encore par un nom illustre. Après une maladie dont l'issue, malheureusement trop certaine, n'était cependant pas aussi prochainement attendue, mademoiselle Rachel vient de mourir dans un petit coin de la terre française, qui est le vestibule de l'Italie. — La souveraineté dramatique qu'elle a exercée pendant près de vingt années, ses courses victorieuses à l'étranger, où elle allait populariser les œuvres de notre théâtre national, ont laissé d'elle, partout où elle a passé, un durable souvenir, qui fera de sa

mort un événement européen, une date presque historique. On peut le dire sans exagération, c'est une tête couronnée que la mort vient de toucher. On a beaucoup écrit sur mademoiselle Rachel pendant sa vie ; car elle était, comme femme et comme artiste, un de ces personnages que leur évidence soumet incessamment aux indiscrètes curiosités de l'opinion. On va sans doute écrire beaucoup à propos de sa mort : la *Chronique* a ses nécessités, et souvent elle est obligée de faire un pupitre d'un cercueil à peine fermé. Déjà, pour obéir à cette curiosité du public, on a commencé des révélations, qui, tout intéressantes et toutes sympathiques qu'elles puissent être, auraient pu être retardées, sans qu'on eût pour cela manqué de zèle pour la mémoire de la célèbre tragédienne. — Sans doute, l'actualité est un besoin de l'époque ; mais il y a des occasions où ce besoin doit sembler pénible à satisfaire.

Quant à nous, n'ayant pas eu l'honneur, souvent envié, de connaître particulièrement mademoiselle Rachel, nous ne pourrons ajouter aucun détail biographique inédit à ceux qui sont déjà connus, et nous sommes obligé de nous restreindre dans les limites discrètes d'une simple appréciation artistique.

Comme tous les talents supérieurs dont l'arrivée imprévue occasionne un déplacement soudain dans les idées et dans les goûts du public, la grande tragédienne, dont Paris accompagne aujourd'hui même les funérailles, a soulevé bien des discussions dans la critique pendant le cours de sa carrière, si hâtivement interrompue. — Peu d'artistes ont éveillé plus de passions ; mais si l'admiration ne s'est pas livrée toujours sans résistance, si l'enthousiasme s'enveloppait quelquefois de formules restrictives, une chose qui n'a jamais été contestée à la défunte par aucune voix, ce fut sa nature nativement privilégiée, qui, dès le premier aspect, et avant même qu'elle eût agi ou parlé, lui permettait de révéler cet *on ne sait quoi* de plus qu'humain, indiquant une de ces rares individualités que l'art destine à la domination des foules. — Aussi la mort de mademoiselle Rachel est-elle plus que la disparition regrettable d'une femme intelligente, jeune, admirée, aimée : elle est pour l'art un véritable sinistre. — Quelque chose était avec elle, qui ne sera plus ; et c'est bien véritablement une grande place vide que va faire ailleurs cette petite place qu'on creuse à sa dépouille. — Mademoiselle Rachel est morte à trente-sept ans. On ne peut

se défendre d'être profondément attristé par ces rigoureuses préférences du destin, qui semble quelquefois transformer la mort, le doux ange de la délivrance, en une sorte de juge brutal, appliquant avec colère la loi de destruction. Mais si mademoiselle Rachel est morte bien jeune, sa carrière n'en reste pas moins aussi pleinement remplie que puisse le souhaiter l'ambition humaine : son nom reste un des plus sonores qu'ait répétés le siècle. Depuis longtemps la gloire lui avait dit son dernier mot, et, si elle avait encore quelque chose à demander à la vie, ce ne pouvait être que le repos. — Relativement, elle aura donc vécu bien plus que d'autres grands artistes dont l'existence se sera prolongée plus longtemps que la sienne, mais qui auront dépensé une partie de leur vie dans des luttes pénibles et obscures. —Sans doute, elle aussi, a connu les difficiles chemins; mais elle n'a pas eu le temps de s'y lasser. — Elle a eu à lutter, comme tant d'autres : qui dit conquêtes dit combats ; mais cette partie de sa biographie reste la plus courte. — Elle commença à régner dès qu'elle fut connue, et jamais peut-être acclamation plus unanime et plus spontanée n'inaugura une nouvelle royauté dans l'art, et ne couronna un plus jeune front.

Dès les premiers jours où elle parut sur le théâtre du Gymnase, vouée alors aux puérils jeux de scène du petit répertoire qui y avait été acclimaté par M. Scribe et ses écoliers, quelques fervents, toujours en quête de l'inconnu, découvrirent dans cette enfant celle qui allait être la grande muse tragique de l'époque. — Une destinée favorable ne permit point cependant que ce début prît les proportions d'un événement. — Si mademoiselle Rachel eût réussi tout d'abord avec éclat dans le genre étroit et faux où elle s'était montrée au public, peut-être le public l'aurait condamnée à y rester, et elle eût été perdue pour le grand art qu'elle était appelée à régénérer. — Heureusement pour elle et pour tout le monde, elle ne fit que traverser le territoire de la comédie bourgeoise. Son grand geste sculptural, ses fières allures, ses hautaines attitudes, cet organe sonore, plein, l'un des plus magnifiques instruments qui eussent depuis longtemps exprimé la passion, firent dissonnance avec les petites phrases, alternées de petits couplets, de ce petit drame. — L'actrice n'eut qu'un succès d'estime. Le directeur du Gymnase crut s'apercevoir qu'un article de l'engagement était pour sa pensionnaire une porte de sortie, et il la lui ouvrit, croyant

bien ne laisser partir que la *Vendéenne*. — Peu de temps après, entrant par hasard à la Comédie-Française, à cette époque un des plus célèbres déserts de l'Europe, il la reconnut. — C'était déjà *Camille*, — non plus une petite débutante *donnant quelques espérances*, et qu'il fallait encourager, — mais la grande et fière Romaine de Corneille.

Le lendemain, c'était *Hermione*; huit jours après, c'était déjà celle qui fut Rachel. — On sait combien le public fut prompt à retourner à ce théâtre, presque délaissé, et avec quelle ferveur passionnée il accueillit la résurrection des vieux maîtres classiques. — Pour qu'un pareil enthousiasme ait pu se maintenir à un degré égal pendant dix-huit ans; — pour avoir su, avec cinq ou six rôles, ramener le culte d'une forme dramatique qui n'était plus dans le goût de l'époque, — il fallait quelque chose de plus qu'un grand talent, il fallait cette puissance souveraine d'un art supérieur. — Le public, encouragé quelquefois par la critique, a tenté de se soustraire à cette domination évidente : il se brouillait avec son actrice; — mais elle demeurait toujours la favorite, et, à chacun de leurs raccommodements, l'art gagnait une de ces belles fêtes comme on en voyait sou-

vent à ces heureuses époques, où les sereines distractions de l'intelligence étaient plutôt un besoin véritable qu'une affaire de mode. — Si on recherche quelle a été l'influence de mademoiselle Rachel sur le mouvement dramatique de son époque, il y aura peu de chose à dire qui puisse ajouter à sa gloire. — Elle a restauré passagèrement la tragédie française : rien de plus. En dehors des cinq ou six grandes figures tragiques qu'elle avait fidèlement restituées, elle a peu favorisé le théâtre contemporain, non par crainte d'impuissance, mais par sympathie, peut-être par reconnaissance pour les vieux poëtes, auxquels elle réservait de préférence ses souffles les plus puissants. Cette piété, un peu exclusive envers le passé, ne l'empêcha point quelquefois de prêter l'appui de son talent à des œuvres modernes. Mais ce n'est point là ce qui peut compter pour des services rendus à l'art de son temps.—Sauf de rares exceptions, mademoiselle Rachel avait la coquetterie de l'isolement et du tour de force : — elle protégeait particulièrement de sa présence et de son autorité des pièces —qui n'auraient pu exister sans elle, et il y eut dans quelques-unes de ces créations plus de charité que de dévouement. — Hostile à l'art dramatique, on ne peut point affirmer

qu'elle le fut, mais du moins peut-on dire qu'elle se montra quelquefois paresseusement indifférente à l'aider. — Ce qui est certain, c'est que la tragédie est morte de nouveau avec elle. *Hermione, Camille, Phèdre, Émilie*, toutes les amoureuses, toutes les passionnées, toutes les jalouses, qu'elle faisait vivre, vont reprendre leur immobilité de bas-relief, — et rentrer dans le monde endormi de la tradition, — jusqu'à ce qu'une autre muse inspirée vienne souffler de nouveau sur la poussière qui les recouvrira.

Mademoiselle Rachel ne fut pas seulement une grande artiste dont le nom est destiné à se perpétuer au théâtre : — en dehors de la scène, elle était encore une des plus illustres personnalités de son époque. — Dépouillée du prestige dramatique, elle retrouvait dans le monde une autre souveraineté, qui était reconnue par tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. C'était la grâce ajoutée à la grâce, disaient ceux qui avaient la réputation de ne dire que la vérité. — On a répété d'elle des mots charmants, qu'elle daignait faire elle-même, et sa correspondance indique une tournure d'esprit qui ne devait pas son originalité au vulgaire jargon des coulisses. — On a raconté quelquefois que les ma-

réchaux de l'empereur Napoléon, lorsqu'ils devaient assister à quelque cérémonie d'apparat, allaient consulter Talma sur la manière de draper leur manteau de cour. Les plus grandes dames d'aujourd'hui auraient pu consulter mademoiselle Rachel sur la manière de s'envelopper dans un châle. — Elle possédait, avec la merveilleuse intuition que donne l'art, le sens intime des grandes élégances de l'attitude et du vêtement. — Dans le moulage qui aurait reproduit les plis formés par son cachemire, un statuaire aurait pu, sans commettre d'anachronisme, couler la tunique destinée à revêtir les lignes harmonieuses d'une figure antique

Janvier 1858.

ÉMILE AUGIER[1]

L'accueil qui vient d'être fait à la dernière comédie représentée sur le théâtre de l'Odéon prouve que le public ratifie les honneurs académiques récemment accordés à M. Émile Augier. — Il n'est plus seulement l'élu d'une fraction de la littérature, il est l'élu de l'opinion.

La critique a souvent et justement été rigoureuse envers M. Émile Augier. Après avoir encouragé son premier début, les œuvres qui lui ont succédé ont été discutées avec une certaine sévérité. Mais l'auteur de *la Jeunesse* ne s'est pas mépris sur les véritables intentions de cette rigueur sympathique. A l'époque où il parut au théâtre, il se présentait — par modestie, sans doute — à la suite d'un écrivain dont les ten-

(1) *La Jeunesse*, comédie en cinq actes et en vers.

dances dramatiques avaient un but rétrograde. Après un succès de surprise, qu'elle avait eu le tort d'exagérer, la critique dut combattre cette réaction. — Mais il était trop tard déjà : une école était créée, et, par camaraderie plutôt que par instinct, M. Émile Augier s'était fait le second de M. Ponsard. — Ce fut à rompre cette association antinaturelle que la critique a longtemps travaillé, et jusque dans les agressions dont il était l'objet, M. Augier a pu voir qu'il était traité avec une préférence marquée.

Les efforts de la critique ne furent pas stériles. Tandis que l'auteur de *Lucrèce* persévérait avec une conviction respectable, comme l'est toute conviction, dans la voie où il savait devoir trouver le succès, M. Émile Augier, emporté par sa véritable nature, s'échappait quelquefois du préau de l'école du bon sens, et s'aventurait à faire de la poésie buissonnière. Ces tentatives, qui d'ailleurs manquaient de franchise, ne furent point toutes heureuses au point de vue du succès banal. Elles auraient pu décourager M. Augier. Elles eurent au contraire pour résultat de l'accoutumer aux périls de la lutte, et de le rendre indifférent aux faciles triomphes qu'on peut obtenir en flattant

l'opinion de la majorité, nativement hostile à tout art qui tend à s'élever.

Les commencements de cette seconde période du talent de M. Augier révèlent encore un certain respect pour les traditions de l'école qui le revendiquait comme un de ses chefs. Mais cependant, au milieu des concessions qu'il croit devoir faire encore à son passé, on sent qu'il médite une émancipation complète de toute servitude littéraire. En même temps qu'il agrandit l'horizon de ses idées, il imprime à ses œuvres nouvelles un mouvement dramatique, où la vie commence à remuer : progrès qui lui attire déjà quelques mauvaises notes dans l'école du bon sens. — Son vers, facile et spirituel, s'empreint de poésie, en exprimant des passions autres que celles permises dans le répertoire du *théâtre-sermon*. — M. Augier semble préluder à sa pièce de *la Jeunesse* en se faisant jeune lui-même. Ses infidélités à son école deviennent plus fréquentes. *Diane*, qui semble une tentative de réconciliation avec le romantisme, donne la main à *Marion Delorme*. — M. Augier pousse même une pointe dans la domaine de la *fantaisie*, en compagnie d'Alfred de Musset, — et continue de se compromettre aux yeux du parti lit-

téraire qu'il représente, en écrivant une comédie avec M. Jules Sandeau, un romancier, un homme qui écrit en prose. La collaboration de l'esprit alerte de M. Augier avec la délicatesse passionnée de M. Sandeau produisit le *Gendre de M. Poirier*, comédie charmante, dont le sujet était loin d'être la glorification des instincts bourgeois. Ce fut à la fois un succès dramatique et littéraire, en même temps qu'un rapprochement vers le genre où le théâtre commençait à entrer. — S'il eût été profitable, au point de vue de leur intérêt, que l'association des deux écrivains se perpétuât, elle pouvait être nuisible à leur individualité. — Il y eut une séparation amiable, à la suite de laquelle M. Augier reparut seul avec le *Mariage d'Olympe*, dont la chute triomphante fut la revanche complète et longtemps attendue du succès de *Gabrielle*. — Cette pièce n'était plus une transition, mais une franche apostasie des principes de l'école à laquelle il avait appartenu jadis. — Le jour où elle fut représentée, l'auteur reçut sa démission de membre de l'école du bon sens. — Cette rupture définitive fut une véritable fête littéraire, et si le *Mariage d'Olympe* tomba devant le parterre, la réputation de M. Augier s'éleva singulière-

ment dans la portion du public qui mesure plutôt une œuvre à sa valeur qu'à son succès. — Une chose importante au théâtre, aussi bien qu'ailleurs, c'est de savoir arriver à temps. — La science de l'à-propos est le talent de ceux qui n'en ont pas. — Des œuvres dont le principal ou l'unique mérite était d'arriver juste à la minute précise où le public désire voir formuler au théâtre des idées qui sont *dans l'air* ont réussi avec éclat, — tandis que d'autres recevaient un accueil douteux, parce qu'elles se présentaient en avance ou en retard.

L'*habent sua fata*, que les anciens appliquaient aux livres, peut s'appliquer encore plus justement aux ouvrages dramatiques. — Le caprice du public faisant du théâtre le terrain le plus mouvant où puissent s'aventurer les inventions de l'intelligence, en donnant le *Mariage d'Olympe*, M. Augier était en retard. Déjà depuis plusieurs années la scène était occupée par toutes les variétés du monde interlope, et ce spectacle avait épuisé l'attention de la foule. — Le mérite de cette comédie et sa moralité même ne purent conjurer l'esprit de réaction dont les clameurs hypocrites de la critique vertueuse animaient les spectateurs. Ils ne vou-

lurent point attendre l'œuvre qui résumait la question sociale, débattue devant eux sous toutes les formes. Cette réaction fut injuste comme l'est souvent toute chose née du caprice ; mais si M. Augier en fut victime à un point de vue, l'événement lui fut profitable à un autre, car le *Mariage d'Olympe* avait prouvé à ceux qui en doutaient encore, qu'il pouvait parler la langue virile de la comédie sérieuse. — *La Jeunesse*, qu'on vient de représenter à l'Odéon, est-elle un progrès sur les dernières productions du nouvel académicien ? — Comme conception dramatique, non ; mais comme audace et comme création de caractères, M. Augier indique son intention bien arrêtée de persévérer dans la voie où la critique fit tant d'efforts pour l'attirer. Et d'abord il faut remarquer cette fois qu'il s'est présenté dans les conditions favorables pour réussir.

Cette même mobilité dans l'esprit du public à laquelle il dut un désastre vient de lui préparer un triomphe. — Sera-t-il durable ou passager ? On ne sait encore, mais on remarque depuis quelque temps un indice de retour vers une forme dramatique d'où la poésie ne soit pas exclue comme faisant obstacle à l'intérêt. — L'écrivain qui au théâtre fut le précurseur de l'école réaliste a ses

caudataires, dont les productions n'obtiennent déjà plus la vogue qui les accueillait jadis.—N'est-ce qu'un temps d'arrêt dans la curiosité? Est-ce lassitude réelle et besoin de changement? Toujours est-il que le moment semble favorable pour l'écrivain dramatique arrivant au théâtre doublé d'un poëte. — C'est ce que nous avons cru deviner dans l'ovation faite à M. Augier, qui, il faut le dire, n'avait jamais été en meilleure veine de poésie. — Le sujet de sa pièce nouvelle est tout moderne : c'est la lutte de l'homme jeune avec les mœurs de l'époque, qui, au nom de ses intérêts de position et de fortune, réclament l'immolation de tous les instincts libres et généreux de l'âge juvénile.—On pourrait contester à M. Augier que son personnage de Philippe Huguet, qui a vingt-huit ans, soit la personnification bien absolue de la jeunesse; à vingt-huit ans la jeunesse est déjà un astre voisin de son déclin. La profession même d'Huguet a dû hâter la maturité de son esprit. Philippe est avocat, et l'étude de la loi est contradictoire avec les aspirations du cœur. — Il est vrai que dès son jeune âge Philippe a été victime de la corruption maternelle, — corruption est le mot, et on n'en peut trouver d'autre pour exprimer le système d'éduca-

ition avec lequel madame Huguet a élevé son fils dès son plus jeune âge. — Cette création de la mère corruptrice est toute la pièce. — Balzac, qui ne reculait certainement pas devant la peinture des infirmités sociales, l'eût à peine osé. Madame Huguet s'est mariée pauvre à un homme pauvre, qu'elle aimait et dont elle était aimée ; les premiers temps de cette union furent heureux :

> Comme nous nous aimions, comme nous étions braves,
> Quel superbe dédain des mesquines entraves !

dit elle-même madame Huguet dans la scène où elle explique à son fils les raisons qui l'ont amenée à nourrir sa jeunesse du lait amer de l'expérience. — Mais aux joies de la lune de miel, à la lutte courageuse que les deux époux, soutenus par leur amour, ont entreprise contre la misère, a succédé un de ces découragements qui tôt ou tard finissent par affaiblir les plus robustes affections.

Cette pauvreté, d'autant plus pénible à supporter qu'il fallait la dérober sous l'apparence d'un bien-être factice, s'augmente encore par la naissance de deux enfants, qui sur les modestes revenus du ménage viennent pré-

lever l'impôt de leur éducation. — Restée veuve, madame Huguet a marié sa fille et vit avec son fils; mais en se rappelant les souffrances intimes qui ont altéré son bonheur d'épouse et de mère, elle a juré d'affranchir son fils d'une destinée où la misère pourrait être l'hôte de son foyer. — C'est dans ce but que par le conseil, par l'exemple, elle a éloigné Philippe du vert chemin de sa jeunesse, pour l'entraîner sur la route au bout de laquelle son ambition rêvait la fortune, ce bonheur moderne.—L'intention est maternelle, sans doute, mais ce n'était pas moins une grande audace de risquer sur la scène cette maternité qui, au nom de sa tendresse, s'appliquait à étouffer tous les instincts généreux de son enfant. Cette création scabreuse, et traitée avec un art infini, a été acceptée par le public. Il n'a point voulu y voir ce que l'auteur n'avait pas voulu montrer, — une mère monstrueuse, c'est-à-dire un outrage fait au sentiment le plus sacré de la nature.

Cependant quelques timorés crieront peut-être à l'immoralité. Mais ne serait-il pas temps d'en finir avec ce reproche banal qu'on jette à toutes les œuvres qui s'inspirent un peu vivement des mœurs de leur époque? La nôtre restera grande dans l'histoire, par les grandes

choses et les grands noms qu'elle rappelle à l'avenir. Mais on ne peut nier que nous traversons une époque de décadence morale, et que le temps est mauvais pour faire de la scène comique un pâturage où brouterait le troupeau des blancs moutons de madame Deshoulières. La conclusion de la pièce de M. Augier est plus poétique que dramatique. Philippe Huguet, malgré toutes ses concessions aux lâchetés sociales, a cependant gardé, pur de tout contact corrupteur, l'amour qu'il a pour sa cousine. Cette passion comprimée, presque inavouée, éclate tout à coup. Par un beau soleil d'été, au milieu des champs qui exhalent

Cette fraîche senteur des terres retournées,

le *jeune* homme sent sa jeunesse faire irruption subite dans tout son être. L'intervention des influences de la nature peut être discutée comme moyen dramatique. On trouvera peut-être que Philippe déchire bien vite sa robe d'avocat au premier buisson d'aubépine. Mais ce rajeunissement de l'homme par la jeunesse d'une nature en floraison est une idée poétique, une fiction, si on veut, mais une fiction pleine de charme et qui amène une scène d'amour, une vraie scène d'amour comme

on n'en avait pas entendu au théâtre depuis le dialogue de Valentin avec Cécile, dans *Il ne faut jurer de rien!* Cette scène seule suffirait pour justifier le titre de *la Jeunesse* que M. Augier a donné à sa pièce. Oui, c'est bien la *jeunesse* qui parle par ces beaux vers de Philippe à Cyprienne quand il lui avoue son amour :

Quel serment te faut-il de ma métamorphose?
Eh bien! par la beauté de la terre et des cieux,
Par le printemps en fleurs, par l'été radieux;
Mais non par ma jeunesse à la fin déchaînée;
Non, non, par tes douleurs, ô douce résignée,
Je jure qu'il n'est plus ce vieillard, ce pervers,
Qui cherchait d'autres biens que toi dans l'univers.
Moi je suis un jeune homme heureux et sans envie,
Ne demandant à Dieu que de gagner ta vie
Et défiant le sort d'atteindre son bonheur,
Enfoui désormais tout entier dans ton cœur.
Me crois-tu maintenant? — Soyez témoin pour elle,
Bois sombre et plein de mousse où rit la tourterelle.

Ce *rire* de la tourterelle est, par parenthèse, une faute de naturalisme. Tout le monde sait que ce charmant oiseau des solitudes champêtres exprime au contraire son éternel amour par une sorte de roucoulement à la fois tendre et plaintif. — Ceci n'est pas une critique, mais une simple observation. — On prévoit quel dénoûment amène la rencontre de Philippe avec sa cousine : il épouse Cyprienne et vivra auprès d'elle à la

campagne. En réalité, cette utopie de l'avocat-laboureur est un peu un dénoûment de convention. Ou madame Huguet n'avait pu parvenir à inoculer à son fils sa fièvre d'ambition et de fortune, et alors il n'aurait pas attendu aussi longtemps pour suivre les penchants de son cœur en épousant sa cousine; ou les influences maternelles auraient préservé Philippe de tout retour juvénile : cette conclusion n'en est donc pas une, dramatiquement. Mais il nous répugne de soumettre à l'*appareil* de la logique une œuvre qui est avant tout une tentative de poésie. Laissons à d'autres le soin de chagriner le succès d'un homme qui, à son honneur et à celui du public, a su réunir dans cette difficile entreprise de faire écouter et applaudir des vers à une époque où l'on parle une langue en chiffres.

L'ESPRIT DU JOUR

..... A propos des pièces en vogue, la critique qui *s'en irait en guerre* courrait le risque de se compromettre gravement; les *petits agneaux* lui bêleraient ironiquement au nez, et les *vaches landaises* ne se laisseraient pas *écarter* par les plis de sa toge sans la trouer préalablement de quelques coups de corne. Si, persistant dans son réquisitoire, le malheureux critique s'écriait : « Mais la raison ! Mais le sens commun! qu'en faites-vous dans tout ceci? » Grassot lui grognerait *gnouf-gnouf*. S'il tentait de protester au nom du style et de la langue, Lassagne lui montrerait la sienne en lui répondant : *O mon Dieur-je* — et tout serait dit ; car, à l'heure où nous sommes, ces deux vocables triomphants suffisent pour répondre à tout. Ils sont l'admiration et la préoccupation de tout un peuple qui tient cependant quelque place sur la carte. *Gnouf-gnouf* et *ô mon Dieur-je* résument toute la gaieté et tout l'esprit français. Avant peu, ces deux interjections finiront

par former à elles seules le fond de la langue. On se bat presque pour chacune d'elles, comme on se battait jadis sous les réverbères pour le sonnet de *Job* contre le sonnet d'*Uranie*. C'est une rage, une fureur, une passio comme les Parisiens seuls savent en avoir pour les cho ses ridicules. — Il y a maintenant à Paris des professeurs qui enseignent l'art d'imiter la délirante épilepsie de Lassagne, ou l'enrouement épique de Grassot. — Un pharmacien qui inventerait des pastilles antipectorales, dont l'usage communiquerait aux consommateurs l'extinction de voix du célèbre grotesque du Palais-Royal, ferait fortune en moins d'une semaine. — Dans les foyers, dans les ateliers, dans tous les centres où l'art élabore son œuvre sous toutes ses formes : *gnouf-gnouf* et *ô mon Dieur-je* sont à l'étude. — C'est en disant *gnouf-gnouf* que le poëte appelle l'inspiration rebelle.

Gnouf-gnouf, t'en souvient-il, nous voguions en silence,

répètent les cygnes élégiaques qui nagent dans les eaux du lac immortel. — Les *Lassagnistes* sont un peu moins nombreux. Cependant un jeune homme qui sait adroitement jeter quelque *ô mon Dieur-je* dans la conversation peut encore se présenter dans un salon. — Si l'Al-

boni chante, on la fera taire. — Ce sera d'abord une occasion d'éviter l'art, une chose que le public moderne n'aime pas, parce qu'elle offense la vulgarité de ses goûts.

Peut-être trouvera-t-on que c'est là chercher querelle à une innocente manie; mais il y a dans cette manie un symptôme qui caractérise l'esprit du temps : jamais il n'a été plus indifféremment hostile aux œuvres sérieusement dignes d'attirer l'attention; jamais il ne s'est montré plus sympathique à celles qui le sont moins. — L'époque est surtout propice aux exagérations du grotesque et aux extravagances de la parodie. De même que l'acteur qui a le plus de succès est celui-là qui sait le mieux faire subir au masque humain toutes les difformités de la grimace, les œuvres qui exercent sur la foule l'attraction la plus puissante sont celles où la vérité humaine est le plus violemment contorsionnée. Au théâtre, les ouvrages sérieux ou d'apparence sérieuse attirent bien le public, mais on pourrait croire qu'il y vient plutôt par curiosité, par désœuvrement, que par goût. C'est au *spectacle* et non au théâtre que l'appellent ses véritables instincts.

FIN.

TABLE

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HENRY MURGER

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

Publiées dans la Collection Michel Lévy

LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1	vol.
LE PAYS LATIN	1	—
SCÈNES DE CAMPAGNE	1	—
LES BUVEURS D'EAU	1	—
LES VACANCES DE CAMILLE	1	—
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1	—
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE	1	—
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1	—
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME	1	—
LE SABOT ROUGE	1	—
MADAME OLYMPE	1	—

LES NUITS D'HIVER

Poésies complètes, 2me édition, un volume grand in-18

BALLADES ET FANTAISIES

Un volume in-32

THÉATRE

Format grand in-18 jésus

LA VIE DE BOHÊME, comédie en cinq actes.

LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.

LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.

CLICHY. — Impr. MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières. 12.

LES VACANCES
DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

PAR

HENRY MURGER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

A

MON AMI CHAMPFLEURY

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

I

Théodore Landry avait vingt-trois ans, l'enthousiasme de son âge, une inébranlable volonté, et la conviction certaine qu'il réussirait un jour. Ce jour bienheureux qui devait faire sortir son nom des ténèbres de l'anonyme, il l'attendait avec la tranquillité d'un créancier possesseur d'un billet signé par un débiteur solvable. — Le temps est l'outil que l'homme reçoit pour faire son œuvre, disait-il quelquefois, la patience en est le manche. — Cette sécurité ne lui était pas inutile pour résister au découragement qui se glisse souvent entre l'art et l'artiste. Si Théodore avait de l'orgueil, il n'en faisait qu'un usage sain, et seulement à dose limitée, comme le voyageur fatigué s'arrête un moment et porte à ses lèvres la gourde qui contient un cordial fortifiant, où il puise

de nouvelles forces, ayant soin de ne pas la vider, sachant qu'au fond il trouverait l'ivresse.

L'expérience lui faisait sagement éviter toute occasion de se mêler aux puériles discussions de systèmes et d'écoles. Il avait fréquenté pendant quelque temps une société d'équivoques aventuriers de l'art, esprits parasites vivant pour la plupart de l'idée d'autrui, cerveaux creux arrêtés par l'idiotisme à mi-chemin de la folie, médiocrités anonymes formant entre elles une espèce de franc-maçonnerie de la malveillance; mais il s'éloigna bien vite de ce groupe d'oisifs en reconnaissant que leurs débats n'étaient que la lutte des vanités individuelles qui se remuent dans les bas-fonds de l'impuissance. Vivant à l'écart de l'esthétique des estaminets, ces ruches de mouches à fiel, il faisait naïvement de la peinture naïve, n'ayant d'autre souci que de se satisfaire lui-même, ce qui n'était pas toujours facile. Quand il avait terminé une toile, il ne se préoccupait pas de l'influence qu'elle pourrait exercer sur les progrès de la civilisation contemporaine ou future, mais il se donnait beaucoup de mal pour la vendre très-bon marché à des spéculateurs qui avaient plus d'écus que de probité commerciale. Il vivait donc ainsi au jour le jour, insoucieux du lendemain, comme il est permis de l'être à son âge et quand on possède la santé, la liberté et l'espé-

rance, — trois trésors. Ses mœurs étaient celles d'un homme qui vit sous l'ardente latitude de la jeunesse. Oubliant qu'un homme jeune et sans passions est semblable au figuier stérile des livres bibliques, les hypocrites les eussent peut-être trouvées reprochables, mais le sage en eût souri en évoquant ses souvenirs. Théodore avait de l'esprit, non pas l'esprit agressif si vanté de nos jours, qui consiste à faire rire neuf personnes aux dépens d'une dixième, mais la bonne humeur enjouée qui fait rire tout le monde sans blesser personne. S'il avouait volontiers ses défauts, pour lesquels il était fort indulgent, il étendait cette indulgence aux défauts des autres. Bon camarade, il était meilleur ami ; attaquer l'un des siens, c'était le blesser lui-même. Ce qu'il aimait le mieux après la peinture, c'était le beau temps et sa maîtresse, qui n'était pas toujours la même ; ce qu'il détestait le plus, c'étaient les dettes et les envieux.

Physiquement, il n'était ni bien ni mal : on ne se retournait pas pour le voir, mais on ne se détournait pas quand on l'avait vu. Sa figure annonçait un garçon intelligent et loyal, il tenait les promesses de sa figure. Théodore n'avait pas de parents, mais seulement un parrain, qui était éleveur de bestiaux en Normandie. Ce brave homme servait volontairement à son filleul une petite rente de deux cents francs, et

lui envoyait, pour faire réveillon à la Noël, une couple de jambons fumés, quelques aunes de boudin et une demi-pièce de cidre pour arroser le tout. Deux fois par an, il passait à Paris pour affaires et descendait chez Théodore. Lorsque c'était une dame qui venait lui ouvrir la porte, il ne se montrait pas scandalisé et murmurait entre ses dents un « je connais ça, » qu semblait gros de confidences. Il emmenait alors le *ménage* dîner dans un restaurant de la rue Montorgueil dont le chef était un de ses anciens amis. On y mangeait bien, on y buvait mieux. Après le dîner, son plaisir était d'aller en voiture suspendue et de se faire conduire dans un bal où il y aurait beaucoup de lumières. Il faisait danser la *filleule* du moment, et, si elle était jolie, il lui proposait tout bas de rendre la politesse à ses écus. A chacun de ces voyages, le père Bonnereau (c'était son nom) payait l'hospitalité que lui offrait l'artiste en lui achetant un petit tableau, à la condition que le prix ne dépasserait jamais la somme prise au hasard et d'une seule poignée dans la poche où il mettait sa monnaie blanche. « Et tant mieux pour toi s'il y a du jaune! » disait-il à son filleul. Mais une fois ce singulier marché conclu, il se rappelait toujours qu'il n'y avait pas assez de place dans sa malle pour emporter le tableau, et il priait Théodore de le garder pour le lui

revendre, de la même manière, à un prochain voyage.

La subvention de Normandie ajoutée au produit de sa peinture, Théodore pouvait annuellement réaliser une recette de huit ou neuf cents francs. Le problème à résoudre était de restreindre les besoins à la proportion des ressources : c'est ce qu'on appelle en économie politique équilibrer le budget. Il y avait bien des jours où la solution offrait des difficultés, surtout depuis que Théodore avait pris le parti de renoncer à la dette, prétendant qu'on est mal assis sur une chaise dont les bâtons sont aux moins des huissiers. Cependant, comme on n'était pas encore arrivé à cette époque d'existence difficile où les propriétaires songent à faire payer un loyer aux hirondelles, l'artiste parvenait à vivre du peu qu'il avait; mais on doit supposer que la carte de ses folies de jeune homme n'était pas bien variée. La lecture et la promenade composaient ses distractions avec l'amour, qui n'en quittait jamais le répertoire.

Cependant, à l'époque où commence ce récit, Théodore venait de se rendre libre, en écrivant à l'héroïne d'un petit roman de carnaval ce laconique billet de rupture, sablé avec la poussière du mercredi des cendres : « Chère enfant, la fantaisie est un terrain auquel il faut demander des roses, mais non des immortelles. » La chère enfant savait lire et comprit

que c'était un congé. Elle voulut du moins en donner le reçu elle-même. — Si vous aviez voulu, dit-elle à Théodore, avec le temps notre plaisir aurait pu devenir du bonheur.

— Mais avec le temps, avait-il répondu, ce bonheur aurait pu devenir un regret... Ne vaut-il pas mieux le plaisir qui s'en va sans laisser la tristesse?

— Ni le souvenir, murmura la petite en pleurant une larme sincère.

Elle roula au long de sa joue et s'y arrêta, enchâssée comme une perle dans une fossette rose. L'artiste la sécha par un dernier baiser, et conduisit la fugitive en face d'un miroir où elle attifa ses jolis chiffons, pareille à l'oiseau qui se sait voyageur, et, prêt à changer de nid, secoue ses ailes avant de les ouvrir au vent du passage.

Tel était le dénoûment ordinaire des aventures de Théodore toutes les fois qu'elles menaçaient de prendre dans sa vie plus de place qu'il ne voulait leur en accorder. Cette façon d'agir n'était point le résultat d'un matérialisme brutal. Il passait, au contraire, pour un raffiné de sentiment; mais à la suite d'un premier choc, toujours très-rude, avec ce qu'on appelle un amour sérieux, il avait pris le parti de se maintenir dans cette région tempérée de la passion qui est à la passion ce que le climat de la Provence est à celui de

l'Afrique, milieu doux et favorable aux cœurs blessés, comme le sont pour les malades ces contrées heureuses où l'ombre est tiède sans que le midi brûle. Théodore avait donc imaginé de régler l'atmosphère de ses liaisons sur un thermomètre moral où l'échelle de degrés était figurée par des symptômes dont les variations étaient assidûment surveillées. Ainsi, par exemple, lorsque après une bouderie il reconnaissait avoir eu tort et réclamait son pardon dans quelques lignes au bout desquelles il y avait une rime et pas de sens commun, le thermomètre indiquait *poésie* — ou *chaleur douce*. Si on se faisait attendre à un rendez-vous donné, et qu'il surprît dans sa poitrine un mouvement précipité faisant un écho trop fidèle au mouvement de la pendule indiquant le retard, le thermomètre marquait *impatience* — ou *serres chaudes*. Si, le travail ne suffisant pas pour faire oublier l'ennui de l'attente, le pinceau de Théodore tremblait dans sa main, et s'il allait de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte, cela signifiait *trouble, inquiétudes* —ou *chaleur des bains*. Lorsqu'il entendait enfin et reconnaissait de trop loin le bruit d'une bottine familière avec les marches un peu raides de l'escalier, s'il allait ouvrir la porte bien avant qu'on y eût frappé, attiré comme par un aimant au-devant de sa maîtresse, et que sa présence parût répandre autour de

lui une atmosphère plus respirable, ces symptômes annonçaient le commencement des *émotions vives*, degré correspondant sur son échelle thermométrique à la chaleur des *vers à soie*. Mais s'il analysait avec trop de subtilité les raisons qu'on lui donnait pour justifier le retard; si, à la première parole de sa maîtresse, encore essoufflée par une ascension quasi perpendiculaire, il répondait par un interrogatoire, et à sa première caresse par une inquisition qui la scrutait de l'agrément de son chapeau à la poussière de son brodequin; s'il remarquait sa nouvelle coiffure, exhalant un nouveau parfum dont l'odeur l'énervait; s'il fouillait sa pensée du regard, n'osant pas fouiller ses poches, et si, malgré lui, sans cause connue, il provoquait des explications ayant une querelle pour finale, le thermomètre sautait brusquement et s'élevait au *soupçon*—ou *chaleur du Sénégal*. C'est alors que Théodore songeait à se mettre à l'ombre. Une maîtresse, pour qu'il la conservât longtemps, devait renoncer à tous les instincts oppresseurs qui dominent la femme. Camarade en même temps qu'amie, il aimait à la voir marcher parallèlement dans son existence, mais il l'en éloignait aussitôt qu'elle essayait de s'y confondre. Au reste, il agissait avec une grande loyauté, affichant son programme dès le début et ne demandant pas plus qu'il n'offrait lui-même.

II

Un soir Théodore était entré dans un cabinet de lecture, où il était abonné, pour y prendre un roman très-couru qu'on lui avait promis depuis plusieurs jours. Les deux premiers volumes n'étaient pas encore rentrés. — C'est une personne du voisinage qui les a, lui dit la dame assise au bureau, et elle a l'habitude de garder les livres très-longtemps. J'irai chercher moi-même ce roman, et je vous l'enverrai demain matin.

— Ce ne sera pas la même chose, dit Théodore; j'avais arrangé ma soirée pour lire.

Ce puéril désappointement suffisait pour le rendre maussade, car il était de cette race de gens dont le désir tyrannique veut être obéi sur l'heure. Il allait sortir, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit. Une jeune femme, ayant la mine éveillée d'une soubrette, entra

et déposa sur le bureau deux volumes dont elle demandait à emporter la suite. — Priez donc votre maîtresse de me la renvoyer bien vite, lui dit la dame qui tenait le salon. Voici monsieur, ajouta-t-elle en désignant Théodore, qui attend ces livres depuis plusieurs jours.

— Eh bien! répondit la soubrette, monsieur n'attendra pas ceux-ci autant, car j'ai entendu dire à madame que ce roman l'intéressait beaucoup, et qu'elle passerait la nuit à le lire.

Elle sortit, et Théodore derrière elle. Comme il frappait à la porte de sa maison, il crut remarquer qu'elle s'arrêtait deux portes plus loin. Rentré chez lui, l'artiste alluma sa lampe et se mit au lit, après avoir garni sa table de nuit de tous les objets qui pouvaient être nécessaires à sa veillée, tels que tabac, papier à cigarettes, allumettes, etc., car, poussant son impatience jusqu'à la manie, il lui était insupportable de se déranger d'une occupation pour aller chercher à deux pas de lui une chose dont il avait besoin.

Il lut entièrement et sans s'arrêter le premier volume du roman. C'était une de ces œuvres dont se passionnait il y a une quinzaine d'années la portion du public qui aime à se laisser entraîner dans les récits de l'imagination. Venu à son heure (le plus grand bonheur qu'on puisse souhaiter à un livre), celui-ci

avait obtenu un de ces succès qui, à Paris, dominent tous les événements. La vogue, cette puissance des choses futiles, en avait acclamé le titre en tout lieu. Tous les lecteurs en conviaient les héros à leur table; ils les emmenaient bras dessus bras dessous dans leur famille, au milieu de leurs affections, jusqu'au centre de leurs intérêts. Des gens qui ne se connaissaient pas s'abordaient pour en parler, en faisant un prétexte pour échanger leurs impressions et quelquefois leur carte, car ce livre soulevait des tempêtes à cette époque, où il existait encore en France un reste d'enthousiasme et de passion pour toute chose qui avait touché à l'idéal ou s'en était approchée; l'intérêt de l'existence ne tournait pas seulement alors dans le diamètre d'un écu, et toute la curiosité autour d'un petit scandale inédit.

Théodore ne discutait pas l'émotion à qui voulait la lui donner. Pris au collet par un narrateur habile, il se laissait conduire docilement, livrant son attention, son esprit et son cœur, son sourire et même ses larmes. Le premier tome achevé, il commençait le second, lorsqu'il trouva entre deux feuillets du premier chapitre un papier fin, lisse, embaumé, et couvert de petites pattes de mouches surchargées de ratures. Il n'y prit pas autrement garde sur le moment, et continua la lecture bien plus intéressante de

son roman. Arrivé à la fin du second volume, le héros auquel il avait donné son affection se trouvait suspendu, dans un équilibre assez douteux, sur le bord d'un précipice moral. Aussi l'incertitude de Théodore était-elle arrivée à son comble. Il avait presque envie d'aller au cabinet de lecture chercher la suite; mais il était deux heures du matin, et la réflexion lui vint que cette suite était entre les mains d'une lectrice de son voisinage. Sa lecture prolongée et fiévreuse lui avait ôté l'envie de dormir; ce fut alors qu'il songea au griffonnage d'apparence féminine qui lui était tombé sous les yeux quand il avait ouvert le second volume. Il s'aperçut, en le prenant dans les mains, qu'il avait déchiré une bande de papier pour allumer une de ses cigarettes. Le commencement de la lettre ou du brouillon de lettre ayant été brûlé, la personne qui l'avait oubliée entre les pages du roman, si elle s'apercevait de cet oubli et qu'elle fît redemander ce papier, rempli peut-être de choses intimes, devrait nécessairement supposer que ses confidences étaient tombées sous les yeux d'un étranger. Tel fut le raisonnement à l'aide duquel Théodore se persuada que son indiscrétion était vénielle : — Puis, conclut-il, je voudrais bien la voir à ma place.

La lettre avait, du reste, un aspect provoquant la curiosité, on eût dit que les caractères remuaient

sous le regard. Théodore se mit donc à lire, non sans difficulté d'abord, car l'écriture était irrégulière et confuse, tantôt fine et serrée, tantôt plus grosse et largement espacée, mais distinguée toujours. C'était, à coup sûr, une main sachant tenir une plume qui avait tracé cette lettre, et ce n'était point un esprit vulgaire qui l'avait dictée. Sous la phrase négligée ici, presque élégante en d'autres endroits, partout grammaticalement correcte, la pensée semblait vivre avec des intermittences d'esprit et de sentiment. Il fallait peu d'observation pour remarquer que cette lettre n'avait point été écrite d'un seul jet, l'encre, plus ou moins foncée, indiquant les endroits où elle avait dû être quittée et reprise. Ces interruptions étaient fréquentes. Un examen attentif aurait pu reconnaître quel en avait été le motif, et deviner sous quelle impression le billet avait été suspendu et continué. Comme il en avait étourdiment brûlé les deux premières lignes, Théodore dut procéder par analogie pour reconstruire le commencement, opération facile du reste, les lignes suivantes étant celles-ci : «... Et comme tu te plains, entre autres choses, de ne plus pouvoir déchiffrer mon griffonnage, j'épuise ma papeterie à faire des brouillons, et je m'applique avec autant de soin que si je devais concourir pour un prix d'écriture. Tu recevras cette fois une épître aussi

clairement lisible qu'un pétition qui demande de l'argent; mais, entre nous, mon ami, il fut un temps où l'écriture de ton humble servante t'était plus familière, et je me souviens d'un certain billet que tu sus fort bien lire malgré ta myopie et la presque obscurité; *il est vrai que l'Amour te prêtait son flambeau*,... et qu'à présent tu n'as plus que ton binocle. Je te dis là des bêtises, mais elles tiennent de la place. »

A ce paragraphe succédaient deux ou trois lignes complétement surchargées. Théodore essaya vainement de percer la couche d'encre; il ne put y parvenir et reprit sa lecture :

« Tu me dis que tu t'ennuies, mon ami, et que la société au milieu de laquelle tu te trouves en ce moment est assommante. C'est peu respectueux pour ta famille et pour ses invités. Si j'étais plus égoïste, je pourrais me plaindre que ton éloignement de moi, bien prolongé, ne fût pour rien dans l'ennui que tu éprouves. Ce qui me fâche un peu plus que cet oubli, ce sont les singulières suppositions que te suggère l'emploi de mon temps pendant ton absence. — Toi qui es à Paris, me dis-tu, tu dois ne pas manquer d'occasions de te distraire ! — Qu'est-ce que cela signifie? Je ne veux pas comprendre, dans la crainte d'être obligée de t'adresser des reproches. Je suis dans

Paris, il est vrai, mais non pas à Paris. Ma vie est renfermée dans un horizon restreint d'habitudes uniformes, dont la meilleure est de penser à toi. Il n'y a guère que ton ami Maurice qui vienne de temps en temps me visiter dans mon isolement. Ma femme de chambre croit qu'il me fait la cour; mais tu ne le crois pas, ni moi non plus, et Maurice encore moins. C'est un charmant garçon, et j'aime à entendre son coup de sonnette, parce que sa présence est un écho de la tienne, et que lorsqu'il me trouve triste, il apporte de la gaieté pour deux. Je lui ai emprunté son bras pour aller à la promenade, mais je crois m'être aperçue que cette complaisance lui était coûteuse à plusieurs titres : il a une maîtresse à laquelle il ne donne pas, comme quelqu'un de ma connaissance, trois mois de vacances, et il ne veut pas risquer d'être rencontré avec une femme par sa miss Tempête. En outre, Maurice n'est pas riche, comme tu le sais, et, comme tu le sais encore, j'ai la déplorable habitude d'avoir la promenade ruineuse. Mon désir touche-à-tout a occasionné quelques dépenses à cet aimable garçon, et je le regrette maintenant, car, lui ayant demandé l'autre jour l'heure qu'il était pour régler ma pendule, il a dû m'avouer que sa montre s'était arrêtée... rue des Blancs-Manteaux. Au reste, il va s'envoler aussi sous les arbres. J'ai trouvé avant-

hier sa carte d'adieu. Me voici donc seule, Pénélope sans prétendants, toute seule avec ma tapisserie (un joli vide-poche où vous cacherez vos correspondances clandestines avec les belles dames.... monstre!).»

Ici une nouvelle rature de quelques mots; mais la surcharge était moins opaque, et il sembla à Théodore que l'encre avait été lavée par une espèce de corps liquide faisant tache. Il crut pourtant déchiffrer les mots *tristesse*, *autrefois* et *avenir*. La phrase terminant le recto du premier feuillet était ainsi conçue :

« J'ai marqué avec une croix sur mon almanach tous les jours qui se sont passés depuis ton départ : il y aura bientôt une échéance de lettre de change. Et à ce propos j'ai payé avec les fonds que tu m'as adressés celle que tu avais eu l'imprudence de signer sans m'en prévenir. J'espère bien que tu ne recommenceras pas ces folies, dont j'étais la complice sans le savoir, puisque cet argent fut employé pour acheter un cachemire que je n'avais demandé que des yeux. Tu sais pourtant bien, mon ami, que j'entends raison à l'occasion, et que je ne mords pas trop le frein qu'on met à mes fantaisies quand le refus de leur obeir est doucement motivé. Si tu n'avais pas été en mesure de payer cette vilaine lettre de change et qu'on t'eût mis à Clichy, hein! comme cela t'aurait amusé de chanter :

Hirondelle gentille,
Voltigez à la grille
Du cachot noir.

Rien que la seule idée que mon cachemire t'a fait courir un pareil danger me le fait trouver très-laid. Et puis j'en ai vu depuis un bien plus beau. »

Ici Théodore tourna la page, où manquaient encore les deux premières lignes brûlées avec celles du recto. La lettre continuait sur ce ton d'intimité tour à tour émue et plaisante, accusant un commencement de crainte et même de reproches, atténués par la câlinerie de l'expression. On voyait qu'une seule pensée y dominait : l'ennui de la solitude et l'absence d'une affection chère.

« Il y a des jours où l'ennui m'étouffe comme une vapeur épaisse qui m'entrerait dans la gorge. J'ai l'imagination troublée par des pressentiments inquiétants. Il me prend alors de soudaines envies d'aller dans les endroits bruyants où je respirerais l'air du plaisir et de la foule : tu vois comme je suis franche, je te confesse mes mauvaises pensées, il faudra m'en gronder; mais je me repens bien vite, et mon meilleur et sûr remède, c'est de te rapprocher de moi par le souvenir. Je prends tes lettres, je les lis tout haut, et je fais chanter à mon oreille les bonnes paroles que tu sais y mettre. Les dernières n'en étaient pas

bien riches. Ton cœur s'est-il donc appauvri ? Tu t'excuses d'être obligé de prolonger ton séjour chez tes parents, mais tu t'excuses trop, Léon, et les termes que tu emploies ressemblent au style d'un débiteur qui demande du temps. Ta dernière lettre m'a mise en colère ; et puis mon humeur taquine avait une nostalgie de querelle. J'essaye bien d'en faire à ma bonne, mais elle me donne toujours raison. Je t'ai fait une scène en parlant à ton portrait. Je me suis emportée, tu es devenu furieux ; j'ai cassé une tasse, tu as frappé du pied. La bonne, qui entendait, m'a dit un mot superbe : — Ah ! madame, je croyais que monsieur était revenu. — La querelle a fini comme toutes nos querelles, par un baiser, que tu ne m'as pas rendu, et il n'y a rien eu de brisé entre nous.... qu'une tasse. »

A ce singulier épisode succédait un passage encore biffé, mais lisible, et, au grand étonnement de Théodore, il le trouva entièrement rétabli, au moins dans sa pensée ; la forme seule avait subi quelques modifications. Il y avait eu lutte dans l'esprit de celle qui écrivait. C'était comme un aveu qu'elle ne voulait pas faire, qu'elle ne voulait pas se faire à elle-même surtout, mais qui s'échappait de son cœur malgré elle, comme un cri sort d'une poitrine oppressée.

« Oui, j'ai des doutes ; oui, je souffre, et je fais

des efforts pour te le cacher, craignant que cette souffrance ne t'irrite. Il me semble qu'il y a autre chose que la distance entre nous. Qu'y a-t-il ? je l'ignore. Quelque chose comme un péril nocturne qu'on devine sans le voir. » Puis tout à coup, brusque ressaut de cet esprit singulier : « Pardonnez-moi, Léon, je suis folle. J'ai jeté au feu ce vilain prophète de malheur qui m'avait montré une dame de carreau faisant route pour aller voir à la nuit un valet de trèfle chez un homme de campagne. Figure-toi que j'avais supposé que l'homme de campagne était ton père, toi le valet de trèfle, et la dame de carreau... ah! une femme qui me fera du mal, bien sûr. J'ai défendu à ma bonne de me tirer les cartes, et j'ai pris le parti de ne plus me faire de mauvais sang. J'ai mis la gourmandise au rang de mes distractions; aussi je commence à engraisser un peu. Je te ménage des surprises à ton retour. Au moment où je t'écris, j'entends un de mes voisins qui chante la *chanson du capitaine.* Tu sais :

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.

Il a une très-jolie voix fausse et une grande barbe rouge, à ce que dit ma bonne. De la fenêtre de sa cuisine, qui donne sur les cours des maisons du voisi-

nage, elle l'a aperçu quelquefois lavant des pinceaux, d'où je conclus que c'est un rapin. Si je le connaissais, je lui demanderais de m'apprendre la *chanson du capitaine*, dont je ne sais que deux couplets, et que nous avons entendu chanter ensemble la première fois que nous sommes allés nous promener à Aulnay, il y a quatre années, ô mon ami, les meilleures de ma vie! Dis donc, Léon, si à ton retour je te chantais la *chanson du capitaine*. et tout au long, qu'est-ce que tu dirais? »

Cette phrase, la dernière qui fût écrite, était encore raturée, mais à traits assez transparents pour qu'on pût la lire. Théodore plia la lettre, la mit dans le tiroir de sa table, éteignit sa lampe et s'endormit en murmurant : Voilà une drôle de petite femme.

III

Ayant veillé une partie de la nuit, il dormit assez tard le lendemain. Son premier mouvement en se levant fut d'aller écarter les rideaux pour voir le temps qu'il faisait : le ciel était pur. Il ouvrit sa fenêtre : le temps était doux. Théodore se sentit de bonne humeur et se mit à chanter à pleine voix, sur un air de noël ancien :

> **Là-bas, dans les prés verts,**
> **J'ai tué mon capitaine.**
> **Mon capitaine est mort,**
> **Et moi je vis encor...**
> **Oui, mais avant trois jours**
> **Ce sera-t-à mon tour.**

Puis, après avoir déjeuné rapidement, il se mit à travailler en regardant de temps en temps les petits oiseaux qui venaient chercher les miettes de pain tombées sur le bord de sa fenêtre.

Soit que cette nuit de veille l'eût un peu fatigué, soit qu'une préoccupation étrangère à son travail se fût à son insu glissée dans son esprit, Théodore s'aperçut qu'il n'était que médiocrement en veine laborieuse. Comme c'était un garçon singulier, qui tenait à se mettre en règle vis-à-vis de lui-même, il chercha dans son répertoire de prétextes à l'aide desquels il justifiait toutes ses actions celui qu'il pourrait bien mettre en avant pour quitter son travail. Le cas lui sembla épineux. Le jour, étant d'une pureté irréprochable, éclairait franchement son ébauche, où le sujet s'encadrait déjà bien à l'œil, débarrassé des tâtonnements de la composition. Sur sa palette chargée de couleurs fraîches, la gamme des tons éclatait comme une octave lumineuse. Les brosses, bien en main, n'offraient point de hérissements rebelles sous le grain de la toile. Le chevalet était d'aplomb, l'huile était limpide; enfin tous les outils, excellents, semblaient rattacher à son œuvre l'ouvrier tourmenté par une velléité de paresse. Théodore se leva, fit un tour silencieux dans son atelier, et ne le trouva point pavé de bonnes raisons d'oisiveté. Il en trouva une contraire dans la présence d'une dernière pièce de cent sous qui semblait lui dire mélancoliquement : « Et après moi? » Peut-être allait-il écouter ce muet avertissement de l'urgence; malheureusement ses yeux

tombèrent sur une carte de visite cornée où était finement gravé ce nom connu dans les arts : Francis Bernier. Au-dessous du nom suivaient ces quelques lignes, tracées au crayon : « Venu trois fois de mes antipodes. J'ai à vous parler. Aff. sérieuse. Retirez donc votre verrou demain, dans l'après-midi. A vous. » Ce billet de visite, que sa femme de ménage avait oublié de lui remettre, portait en outre la date de la veille. Cette fois Théodore avait bel et bien son prétexte, mauvais il est vrai; mais, venant à point, il ne lui en paraissait que meilleur. Il fit une grimace qui ressemblait bien à un sourire, et, regardant son tableau d'un air piteux, il le retourna sur le chevalet en disant : « Qu'est-ce que tu veux, puisqu'il n'y a pas moyen d'être tranquille chez soi ! » Puis, continuant à monologuer, comme c'était quelquefois son habitude, il ajouta : — Si j'avais été prévenu, je ne me serais pas mis en train. Rien n'est agaçant comme de travailler sous la menace d'un dérangement; il semble qu'il y a quelqu'un derrière vous qui va vous pousser le coude... Venu trois fois! continua-t il en lisant la carte de son ami; Francis se dérange beaucoup. Si l'affaire en question est bonne, ce doit être pour lui.

Tout en se parlant ainsi, il avait pris dans un coin un petit bâton autour duquel était roulé un morceau

d'étoffe bleue qu'il alla suspendre extérieurement à sa fenêtre. Le vent déroula aussitôt l'étoffe, qui se mit à claquer bruyamment. Pour les initiés, ce drapeau aperçu de la cour signifiait qu'on pouvait en toute sécurité tenter l'ascension de ses six étages, et qu'une main amie viendrait vous ouvrir la porte, impitoyablement close dès que le petit pavillon bleu était amené. Une heure après, Francis était chez Théodore.

Francis Bernier était un garçon de vingt-huit ans. Sa biographie est courte, mais instructive. Cinq ou six ans avant l'époque où nous le voyons paraître, il avait habité cet atelier où il trouvait Théodore ; il y avait connu les angoisses de la nécessité, le duel fatigant du doute et de l'espérance, et il avait souffert plus qu'un autre, ayant à combattre les instincts d'une nature ardente en convoitises et en jouissances que la fortune ou tout au moins l'aisance seule peut procurer. Faible à lutter contre les obstacles, il s'était associé, pour prendre courage, à un groupe de jeunes gens rigides, mais il les avait quittés bien vite, emportant sur le dos le froid de leur misère. De sa faiblesse même il se fit une force. Pesant sa valeur, il avait reconnu, tout en se faisant bon poids, que son talent ne pourrait jamais lui conquérir une place acceptée sérieusement, ni même sérieusement

discutée. Ayant eu à une exposition un début que la critique avait encouragé sans engager l'avenir, Francis, qui connaissait sa mesure, comprit que ce qui fait le succès de la médiocrité, c'est sa perpétuité. Il ne s'épuisa point en de vains efforts. Le moule où il avait coulé sa première œuvre avait donné une bonne épreuve; il conserva le moule et ne fit ni mieux ni plus mal. Quand on a été heureux d'une façon, il faut s'y maintenir; progresser, c'est reculer, pensait-il. Tous les ans, il envoyait gravement au Salon son petit tableau, sujet sympathique, toujours le même, facture invariable, et tous les ans la critique avait pris le parti de lui stéréotyper dans ses colonnes un éloge à peu près ainsi conçu : « M. Bernier (Francis) apporte au Salon de cette année une œuvre nouvelle qui aura, nous n'en doutons pas, le succès de ses précédents ouvrages. C'est la même naïveté distinguée dans la composition, le même bonheur dans le choix du sujet, la même fidélité inflexible à sa première manière. » Cette aumône banale se terminait ordinairement par cette mortelle injure : « M. Bernier est un jeune homme qui donne de sérieuses espérances. » La presse des départements, où Francis envoyait ses tableaux, prenait le *la* de la presse parisienne, avec quelques variantes, et l'appelait : « jeune maître. »

Cependant de ces dédaigneuses espérances, Francis travaillait à se faire un avenir. D'heureuses relations avec des jeunes gens de famille le firent pénétrer dans quelques salons, où les articles de journaux lui donnaient une apparence de notoriété. Il y remarqua qu'on avait des artistes une idée assez médiocre, et résolut de modifier cette opinion, au moins à son propre bénéfice. Il commença donc par tailler un habit noir dans son ancienne vareuse de rapin, et soumit ses manières d'être, un peu accentuées, à une orthopédie morale dont l'heureux résultat lui permit de faire croire qu'il était venu au monde sous cet habit noir. Il apprit à marcher sur les tapis, à s'asseoir sur tous les siéges et à danser toutes les danses nouvelles. Ses progrès dans la science des puérilités furent rapides ; il en fut récompensé par l'épithète d'*homme charmant*. Enhardi par ses premiers succès, il convoita une société plus choisie, et redoubla d'efforts pour y être accueilli avec la même bienveillance. Riche de ses observations, il emportait dans le monde une série de saluts gradués depuis le profond respect jusqu'à l'impertinence cavalière. Possesseur d'une collection d'attitudes variées moulées sur nature, personne mieux que lui ne savait se pencher pour écouter le morceau de musique en vogue ou l'anecdote en cours. Un courtisan lui eût envié ses

poses arrondies, et un diplomate ses poses anguleuses. Habile à tout prévoir, il ne se présentait jamais dans une maison nouvelle sans être muni de renseignements, sans avoir, pour ainsi dire, le mot d'ordre. Il savait que le monde, indulgent aux fautes qui ont de la tenue, est inexorable aux ridicules, et qu'il est des méprises et des inadvertances qui équivalent, pour le mauvais effet qu'elles produisent, à marcher sur les pieds d'une personne qui a des cors. Expurgeant de son dictionnaire toutes les locutions un peu coloriées, il était parvenu à se mettre dans la bouche un langage onctueux et parfumé comme un sirop de fleurs de rhétorique, idiome complaisant qui ne fatigue ni celui qui le parle, ni celui qui l'écoute. Reniant tous les souvenirs de sa jeunesse, il avait fait de son *humour* d'artiste un enjouement bénin, et si les dames le priaient derrière un écran de raconter quelque épisode de sa vie d'atelier, Judas du passé, il s'exprimait avec le dédain d'un sceptique ambitieux qui médit de sa patrie indigente pour se faire naturaliser dans un pays plus riche.

Après deux ou trois ans de cette nouvelle existence, Francis aurait pu ouvrir un cours de ce savoir-vivre mondain dont la première leçon consiste, pour les jeunes gens surtout, à apprendre l'art d'ignorer l'âge des mères et de connaître la dot des

filles. Cependant, s'il était parvenu à avoir accès dans les meilleurs salons parisiens, sa peinture continuait à rester dans l'antichambre de l'art, non pas que les commandes lui manquassent, mais les amateurs sérieux et intelligents recevaient l'homme du monde chez eux sans admettre le peintre dans leur galerie. Au reste, sa vanité n'en souffrait pas. N'ayant en vue que l'intérêt, il avait adopté une branche très-productive de sa profession, surtout quand on vit dans un cercle de belles relations. Il envoyait annuellement à l'exposition des portraits d'hommes qui obtenaient de grands succès de cravate, et des portraits de femmes qu'accueillaient de fabuleux triomphes de guipure. Il venait d'exposer tout récemment un nouveau décalque de sa première œuvre. Traitée sur une plus vaste échelle et dans la forme ovale, cette légère concession à la variété devait être récompensée. Une coterie féminine se mit à l'œuvre, et on profita du passage d'un ministre, qui eut à peine le temps de s'asseoir, pour signer le brevet qui conférait à Francis le grade de chevalier. Cette faveur n'étonna personne, excepté lui peut-être.

Le jour où il étrenna son ruban, il se rendit à l'hôtel des commissaires-priseurs, où l'opinion publique lui donna sa réponse par la voix du crieur : — Allons, messieurs, un Francis Bernier, *Prière des*

Naufragés, salon de 184., cinq cents francs! — Francis entendit un petit frémissement railleur courir autour de la table. — Allons, messieurs, reprit le crieur, à quatre cents! à trois cents! — Oh! c'est honteux, fit le commissaire, qui reconnut Bernier dans la foule. — Voyez le cadre au moins, ajouta le crieur. — Marchand à cinquante francs, répondit une voix enrouée. Le commissaire, lié avec l'auteur de la malheureuse *Prière des Naufragés*, voulut lui faire la politesse d'une enchère pour son compte. Il avait, du reste, un cadeau à faire, il pensa s'en tirer à bon marché, et engagea la vente. — Il y a marchand à cent francs — par moi, dit-il. La galerie ne bougea pas, les amateurs feuilletaient leur catalogue ou s'offraient des prises de tabac. Bernier voulut sauvegarder sa dignité. Tacitement d'accord avec le commissaire-priseur, auquel il avait fait un signe aussitôt compris de celui-ci, ils menèrent de riposte en riposte les enchères jusqu'à quatre cents francs. Peu de gens furent dupes de cette comédie, dont Bernier devait payer tous les frais; mais les prix de vente pouvaient être publiés par les journaux, et un chiffre ridicule aurait pu porter atteinte à sa réputation, au moins sous le rapport commercial. Il était venu à la vente la poitrine gonflée d'orgueil, comme un homme qui porte pour la première fois un signe qui le distingue

des autres. Il s'était promis de travailler plus sérieusement et de faire plus tard honneur à l'honneur qu'on venait de lui faire. Le coup sec du marteau d'ivoire qui lui avait adjugé son propre tableau avait retenti dans son cœur. Un coup peut-être plus terrible l'attendait sous le vestibule : il trouva un grand seigneur amateur chez lequel il était reçu. — Voyez donc, monsieur Bernier, dit celui-ci en lui montrant une petite toile qu'il portait à sa voiture.

— C'est délicieux ! répondit Francis reconnaissant une peinture d'un de ses anciens amis, nommé Lazare. A la louange de Francis, il faut dire que, s'il doutait de son mérite, il reconnaissait celui des autres; il vanta avec enthousiasme le tableau de son confrère.

— Vous n'avez pas dû payer cela cher ? demanda-t-il.

— Mais, fit le gentilhomme amateur, il n'est pas donné. On me l'a disputé. J'ai mis vingt louis dehors; franchement, je ne les regrette pas.

— C'est un bijou qui vaudra le double de ce qu'il vous a coûté, s'il sort de votre galerie, monsieur le duc.

— Mes compliments, monsieur le chevalier, reprit le duc, qui venait d'apercevoir la décoration du jeune peintre; nous ferez-vous l'honneur de recevoir nos félicitations un de ces soirs ?

Et, après avoir salué Francis, il monta dans sa voiture.

A dix pas de là, sur le boulevard, Bernier rencontra Lazare. Il lui fit part du succès qu'il venait d'obtenir à la vente. — Le duc de *** a acheté un tableau de vous juste ce que j'ai acheté l'un des miens, quatre cents francs.

Et il raconta, sans trop de dépit apparent, sa petite mésaventure.

— Ma foi, reprit Lazare, ce n'est pas moi qui profite de l'aubaine. J'ai vendu ce tableau-là trente-cinq francs, il y a six mois, à un marchand qui est venu chez moi à l'heure du dîner.

— Vous êtes absurde de faire les affaires comme ça, dit Francis.

— Ce n'est pas moi qui arrange la destinée, répondit tranquillement Lazare. — Et, apercevant à son tour la décoration de son ancien camarade, il lui tendit la main : — Votre boutonnière a la rougeole, lui dit-il en riant; c'est plus joli que la petite sauterelle verte que vous y mettiez auparavant. Mes compliments.

— Donnez-moi votre adresse, lui dit Francis. Le duc aime ce que vous faites. Je le conduirai chez vous, et vous traiterez directement avec lui.

— Mon adresse.... voilà.... c'est que je n'en ai pas.

— Eh bien! apportez quelque chose à mon atelier...

— Je n'ai rien de fait.

— Mais faites, morbleu!

Lazare resta un moment pensif. — Non pas maintenant. Je suis amoureux.

— Eh! mon ami, interrompit Bernier, vous avez un grand défaut : vous mettez trop de sentiment dans la vie.

— Qu'est-ce que cela fait, répondit l'artiste, si j'en garde assez pour ma peinture?

Ce fut le dernier mot cruel qui lui échappa. Les deux camarades se séparèrent, et de longtemps Francis n'avait revu Lazare. S'il avait su où le trouver, peut-être même ne fût-il pas venu voir Théodore, chez lequel nous le retrouverons vêtu selon le dernier mot de la mode, et maigre comme il convient à un homme qui a des prétentions à la distinction anglaise.

— Bonjour, dit-il à Théodore en lui serrant la main, et donnez-moi une pipe.

— Comment! fit Théodore en lui offrant ce qu'il demandait, vous ne craignez donc plus de vous infecter?

— Bah! reprit Bernier en allumant sa pipe avec le plaisir qu'on éprouve à goûter au fruit défendu. Je ne vais nulle part aujourd'hui. Ah! si, ajouta-t-il

après avoir réfléchi, j'ai une petite commission à faire chez une femme; mais il n'y a point besoin de se gêner avec celle-là. Voyons. Parlons un peu de vos affaires. Ah çà ! je suis venu trois fois chez vous. Qu'est-ce que vous faites donc, qu'on ne peut pas vous voir ? Est-ce aussi l'amour qui ferme votre verrou à l'amitié ?

— Je travaille beaucoup.

— Vous avez donc des commandes?

— Soyez donc gentil, et ne posez pas, Francis, lui dit Théodore avec une froideur défiante. Vous savez bien que je n'ai pas de commande.

Bernier eut envie de protester contre toute intention ironique : il n'avait fait cette demande que par intérêt sincère; c'était un lapsus de réflexion, et rien de plus. Le ton raide de Théodore était le résultat d'un malentendu qui se produisait souvent entre Francis et ceux de ses amis que la destinée avait moins favorisés que lui. Il ne demandait pas mieux que de rentrer franchement dans leur sympathie; mais l'accès n'en était point facile toujours. Leur condition d'obscurité, injustement prolongée peut-être par les hasards de la vie, devait, il le supposait du moins, s'étonner des facilités qu'il avait rencontrées pour réussir. Une hostilité préventive accueillait ses moindres paroles, et une sorte de dépit voisin

de la malveillance y guettait toutes les occasions de les couper par un reproche ou par quelque boutade un peu vive, Francis faisait la part de ces irritations dont les natures les moins enclines à l'envie ne peuvent se défendre quelquefois, et il avait pris le sage parti de supporter tranquillement ces petites piqûres.

Il s'approcha du chevalet, et dit à Théodore, en indiquant la toile posée du côté du châssis ; — Peut-on voir ?

— On peut, répliqua Théodore, qui vint lui-même retourner son tableau.

Selon son habitude, Bernier exprima son opinion sous l'impression immédiate de l'examen. Comme il possédait le sens critique, son jugement n'était pas à dédaigner, et on acceptait son éloge comme une monnaie franche.

— C'est bien, très-bien, dit-il en se reculant et en s'approchant tour à tour pour juger l'effet. — Ah! vous avez du talent, vous!

— Faut bien avoir quelque chose, répondit Théodore.

Le mot tomba sans être ramassé par Francis.

— Combien vous payera-t-on cela quand vous l'aurez achevé ? demanda-t-il naturellement.

Théodore savait que Francis connaissait fort bien ses prix de vente. Il se mit de nouveau sur la défen-

sive, croyant que son confrère voulait, en lui arrachant l'aveu d'un chiffre ridicule, constater sa supériorité commerciale sur la sienne.

— On me paye cela cent mille francs, répondit Théodore.

— Alors, dit Francis en faisant un mouvement comme pour prendre son chapeau, je n'ai plus qu'à m'en aller, n'étant pas assez riche pour faire concurrence à des nababs. — Et tout en plaisantant, il fit mine de se retirer.

— Mais, lui dit Théodore en le retenant, pourquoi me faites-vous toujours des questions inutiles? Vous savez qu'en ce moment je traverse la Judée, et que dans ce pays-là on laisse sa laine aux buissons. Je vends mes tableaux quand je puis, et je les vends, pour ce qu'ils veulent m'en donner, à des marchands qui n'oseraient pas me les demander pour rien.

— Alors, fit Francis en se rasseyant, revenons à l'affaire qui m'amène; mais d'abord, mon cher ami, faites-moi le plaisir de ne chercher dans ma proposition aucune intention blessante. Je viens ici comme un ami, ne me recevez pas en porc-épic. Faites-moi bonne hospitalité.

— L'hospitalité de l'Orient, répondit Théodore en lui montrant le divan : des coussins et une pipe. Allez.

— M'y voici. Je suis dans ce moment accablé de travaux.

Un sourire effleura les lèvres de Théodore.

— Oui, continua Francis, c'est drôle, mais c'est comme cela. Ces gens du monde ont mauvais goût. N'en parlons plus. Or donc, un de mes amis, dont le père possède un château à cinquante lieues d'ici, m'a écrit pour me demander d'y aller passer un mois ou deux. Il va se marier bientôt. L'architecte est en train de disposer l'appartement qu'il occupera dans le château paternel, et comme il a le goût des arts...

— Il voudrait que vous allassiez décorer son appartement, interrompit Théodore.

— Parfaitement, continua Francis ; mais comme j'aime bien mes amis, et que je suis heureux de rencontrer une occasion de leur être agréable, j'ai voulu ménager au mien cette bonne surprise de vous demander la décoration du boudoir de sa future.

— Il faudrait donc aller au château de votre ami? dit Théodore. C'est que je n'aime pas beaucoup à me déranger, ajouta-t-il, inquiet à la seule idée d'avoir à se courber sous le joug des servitudes sociales.

— Je le sais bien, et c'est là votre tort. Dans la vie, on n'arrive qu'en se dérangeant, et surtout en dérangeant les autres; mais vous n'aurez pas à sortir

d'ici, à moins que vous ne préfériez venir travailler chez moi : mon atelier est plus grand.

— Non... non ! s'écria Théodore.

— Ah ! je comprends, fit Bernier en riant : vous craignez l'endroit contagieux.

— Je serai plus à mon aise ici, interrompit Théodore; mais si j'accepte, aurai-je la liberté de faire ce qu'il me plaira?

— Vous aurez la liberté de faire de très-jolies choses, et vous en userez, j'en suis sûr. Les sujets seront abandonnés à votre fantaisie, qui pourra s'égarer à son gré... jusqu'aux limites du convenable, ajouta Francis avec une intention de réticence.

— Croyez-vous que je veuille faire des gaillardises ? Je vous montrerai mes esquisses, d'ailleurs, répondit Théodore.

— Je n'ai pas la prétention de contrôler votre travail, mais je tiendrais à vous voir réussir celui-là; un succès en amène un autre. Ces peintures vous seront, j'en suis sûr, payées convenablement, et le prix pourra vous permettre pour un temps de vous tenir à l'écart des exploiteurs.

— Mais, j'y pense, dit Théodore, votre ami ne s'arrangera peut-être pas de cela.

— Mon ami, répondit Francis, ne sera prévenu qu'au moment où il aura à vous remercier d'avoir

bien voulu m'aider. Les panneaux seront expédiés au fur et à mesure que vous les aurez terminés. Quand ils seront posés, vous viendrez les signer, et je vous présenterai.

— Vous m'emmènerez dans le monde?

— Oui, mais pas en blouse, et lorsque vous y serez, vous verrez que la fréquentation des gens polis et bien élevés n'empêche pas d'avoir du talent...

— Quand on en a, interrompit Théodore.

— ..... Et vous reviendrez peut-être alors sur les préventions que vous inspire votre mauvaise société habituelle.

— Mais je vis tout seul.

— C'est ce que je voulais dire, répliqua Bernier. La solitude est une conseillère de malveillance. — Et il ajouta : — Tenez, je suis venu ici pour vous être agréable. Il n'y a pas un quart d'heure que j'y suis, et vous m'avez dit huit impertinences.

— Vous les avez comptées? dit Théodore en riant.

— Oui, regardez, reprit Francis en indiquant du doigt une suite de petites croix faites à la craie sur la boiserie, il y en a huit; quand nous serons à dix...

— Vous vous fâcherez? fit Théodore en lui tendant la main.

— Non, j'effacerai... et vous recommencerez. Pourquoi me taquinez-vous toujours? Je ne suis

pas un aigle, c'est convenu; mais je ne suis pas une oie non plus. Voyons, vous acceptez ma proposition ?

— De grand cœur, mais...

— J'avais prévu votre *mais*, dit Francis. En procurant le travail, je fournis les outils ; mon marchand de couleurs vous livrera tout ce que vous lui demanderez. Cela ne vous déshonore pas que je vous crédite chez lui ?

— Non, et pendant que vous y serez, vous me créditerez d'un cadre à la mesure de cette toile ? répondit Théodore en montrant son tableau.

— Comment le voulez-vous ?

— Vous le choisirez.

Tout en parlant, Théodore avait pris un pinceau et écrivait au bas de la toile : *Offert à mon ami Francis Bernier*.

— Puisque j'en avais envie, c'était si simple de me le vendre très-cher ! dit celui-ci. Vous renoncez facilement aux cent mille francs de votre nabad, ajouta-t-il en riant.

— Je vous donne la préférence pour rien.

— J'accepte, mais à une condition : c'est que vous me le donnerez tel qu'il est là.

— Pourquoi ne pas attendre que je l'aie fini ?

— Parce que je tiens à avoir quelque chose de

vous qui ne soit pas parfait, termina Francis en souriant.

— Pour un joli mot, voilà un joli mot! s'écria Théodore; je vais vous le marquer aussi, fit-il en traçant à son tour une croix sur le mur, mais vous n'irez pas jusqu'à huit.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir? demanda Bernier.

— Je rentre de bonne heure après mon dîner pour lire un roman qui m'intéresse beaucoup, et dont j'attends la suite.

— Vous pouvez toujours bien venir dîner avec moi, vous rentrerez quand il vous plaira.

— Volontiers.

— Eh bien! je reviendrai vous prendre à six heures... Ou plutôt, non, attendez-moi à cette heure-là galerie de l'Opéra, et peut-être amènerai-je une dame avec moi.

— Alors je vous gênerai.

— Non, c'est la *femme* d'un de mes amis... — Francis souligna le mot d'une intention. — Une future veuve dont le *mari* va se marier, ajouta-t-il en riant.

— Compris, fit Théodore en riant aussi. Et elle vous épouse en secondes noces?

— Non pas, reprit Francis. La pauvre enfant ne se

doute pas de ce qui se passe ; son amant n'ose rien lui dire encore et préfère attendre au dernier moment, car cette rupture est aussi cruelle pour lui qu'elle le sera sans doute pour cette pauvre enfant, qui a bien le meilleur cœur du monde, et qui en souffre.

— A quoi lui servirait-il d'en avoir sans cela ?

— Mon ami, — c'est précisément celui pour qui vous allez travailler, — m'a chargé d'aller voir sa maîtresse et d'essayer de la préparer doucement à l'événement; mais je n'aime pas trop à jouer ce rôle de trait de désunion. J'ai reculé jusqu'ici à voir Camille. J'ai été absent, d'ailleurs. J'y vais aller aujourd'hui, je l'emmènerai faire un tour au Bois, nous dînerons tous les trois, et de là je la conduirai au spectacle. Vous viendrez au théâtre avec nous, si vous voulez.

— Ah ! non ; moi je veux finir mon roman, dit Théodore.

— A six heures alors, reprit Francis en se disposant au départ.

— Et cette dame ne sera pas contrariée de ma compagnie ?

— Aucunement. Vous verrez une charmante créature.

— Dois-je me faire beau ?

— Si vous avez l'intention de lui plaire, faites-vous

bon. Et surtout pas un mot de ce que je vous ai appris à propos d'elle.

Les deux amis se séparèrent en renouvelant une dernière fois leur rendez-vous.

IV

Théodore s'habilla avec toute la richesse que pouvait lui permettre sa modeste garde-robe, et sortit pour faire une promenade en attendant l'heure du dîner. Le temps était beau, nous l'avons dit, et tout Paris était dehors, bien entendu tout le Paris dont l'unique souci est de n'en pas avoir. Théodore se sentait allègre et marchait gaiement par les rues, comme un homme qui chemine au bras d'une heureuse pensée. Il rencontra sur les boulevards un marchand qui consentait quelquefois à lui acheter ses petits tableaux. — Je fais un envoi à l'étranger, lui dit cet homme : si vous avez quelque chose de gentil et dans les prix doux, apportez-moi ça. — Puis, ayant remarqué la tenue presque élégante de Théodore, il ajouta : — Comme vous êtes beau ! Allez-vous donc à la noce ?

— Je dîne en ville avec Francis Bernier.

— Vous le connaissez? fit le marchand passant son bras sous celui de Théodore.

— Parfaitement.

— Tiens, vous pouvez me rendre un service alors. Bernier, qui va beaucoup dans le monde, est lié avec le duc de ***, un amateur qui cherche les maîtres du dix-huitième siècle. J'ai en ce moment deux Watteau.

— De qui sont-ils? interrompit Théodore.

— Ils sont authentiques; je les ai achetés à Londres, où ils sortaient d'une galerie connue, reprit le marchand. Je voudrais bien que le duc vînt les voir. Dites-en donc deux mots à Francis. Si cette affaire réussit, j'en ferai une avec lui, quoiqu'il soit très-raide... Après ça, son nom fait bien dans une montre.

— Eh bien! soit! répondit Théodore.

— Merci, dit le marchand, je passerai chez vous pour... pour voir si vous avez quelque chose de prêt, reprit-il vivement.

— Et pour savoir si Bernier consentira à conduire le duc voir vos Watteau, farceur! Ce sera la première fois que je vous verrai dans mon atelier.

— Dame! reprit le marchand en s'éloignant, c'est vous qui venez dans mon magasin.

Cette réflexion naïve révélait à Théodore la pro-

fondeur du mot de Bernier, « déranger les autres, » et il comprit que dans la vie il n'y a pas de petits moyens. Ayant fait encore quelques tours, il atteignit ainsi l'heure de son rendez-vous, où, après cinq minutes d'attente, il vit arriver Francis avec la compagne qu'il lui avait annoncée. La présentation faite, Francis demanda à la jeune femme où elle voulait aller dîner.

— Où vous voudrez, répondit-elle.

— Je connais un endroit très-bien, dit Théodore, et il hasarda le nom du restaurant où son parrain le conduisait quelquefois.

— Oh ! oh ! murmura Francis, on allait là avant la découverte de l'Amérique.

— J'ai dit une bêtise, pensa Théodore en remarquant qu'un sourire avait effleuré les lèvres de la dame.

En causant, Bernier se dirigeait vers le Café Anglais, où il entra avec ses deux invités. A la manière dont il fut reçu, on voyait que le lieu lui était familier. — C'est vous qui me servez, Alexis, dit-il à l'un des garçons qu'il rencontra sur son passage. Tâchez de m'avoir un joli cabinet. — On les installa dans un joli salon ayant vue sur le boulevard, décoré, meublé et éclairé avec tout le comfortable de l'établissement. Pendant que Francis observait la carte Théodore ob-

serva la jeune femme, qui, débarrassée de son mantelet et de son chapeau, avait pris place en face des deux convives. Elle semblait avoir vingt-deux ans et était de taille moyenne, avec de jolies mains finement attachées à un poignet mignon. Sa tête, élégamment posée sur un buste chaste, paraissait petite, sous l'épaisseur d'une chevelure qui tenait le milieu entre la couleur brune et le noir méridional. Les traits en étaient fins, mobiles, et d'une douceur qui exprimait le calme, mais non l'absence de passion. Sa bouche petite, ombragée d'un duvet transparent comme une fumée, montrait, en s'ouvrant, des dents d'un éclat merveilleux, et le sourire de l'enfance terrible était resté sur ses lèvres. Quant aux yeux, d'une nuance indéfinie, ils annonçaient l'intelligence aiguisée par une sorte de malice étourdie, qui semblait ne demander qu'à être éveillée pour devenir de l'esprit.

— Voici la carte; dites-moi si cela vous convient, Camille, demanda Francis en lui passant le menu qu'il venait d'écrire. Vous voyez que j'ai pensé aux friandises.

— Vous avez oublié les petits pois, dit-elle.

Théodore regarda son amphitryon d'un air étonne qui voulait dire : Y en a-t-il donc déjà? Francis comprit parfaitement, car il répondit : — Ici il y a de tout, en toute saison et à toute heure. C'est la spé-

cialité de la maison de pouvoir donner ce qui n existe pas. Voyez d'ailleurs. — Et il passa le menu à Théodore. Celui-ci pensa que le meilleur moyen de ne pas étonner les autres était de ne point s'étonner lui-même, et, après un coup d'œil négligent jeté sur la carte, il approuva la commande. C'était ce qu'on appelle un vote de confiance, car il ignorait absolument ce qu'il allait manger. — Je vais faire un dîner de bonbons, pensa-t-il. La question des vins le trouva plus rétif. Son parrain lui avait donné quelques rudiments de science œnophile, et il ne fut pas fâché d'avoir une occasion d'initiative. Francis avait demandé son vin ordinaire, ce que son convive trouva mesquin jusqu'au moment où le garçon, qui savait ce que cela voulait dire, apporta deux fioles de Saint-Julien. — Je ne change jamais de vin, dit Francis; c'est une question d'hygiène.

— Eh bien! moi qui n'ai pas encore pu m'habituer au mien, j'en change volontiers, interrompit Théodore. C'est une question de curiosité. Seulement je ne veux pas de votre bordeaux; des vins frileux qu'on met en cave avec des gilets de flanelle..

— Goûtez-le toujours. — Théodore goûta.

— Il revient des Indes, dit Francis.

— Toute réflexion faite, il a bien fait d'en revenir, répliqua Théodore. Moi je n'irai pas si loin; je me

contenterai de monter sur un coteau de la Bourgogne. — Madame voudra-t-elle m'accompagner? dit-il en se tournant vers Camille. La jeune femme sourit en tendant son verre à Bernier.

— Prenez garde de rouler en bas de votre coteau, interrompit celui-ci.

Le repas, commencé sur ce ton enjoué, continua de même. Théodore, se rappelant sa rencontre sur le boulevard, s'acquitta de la commission dont l'avait chargé le marchand. — Lui rendrez-vous ce service? demanda-t-il.

— Non, mais je le lui vendrai, répondit Francis. Et si vous-même vous avez quelque chose à placer, voici une occasion de vous faire payer sans être trop marchandé. Annoncez à Bernard que je consens à parler de ses Watteau au duc, et vous verrez. Quant à moi, le jour où je conduirai le duc chez lui, il verra. Je ne sais pas si Watteau sera acheté; mais ce que je sais bien, c'est qu'il y aura un Bernier qui sera vendu. Ah! Bernard a un peu besoin de moi! Une fois que j'avais le cou serré entre deux échéances, il m'y a laissé; mais que je le tienne, et je l'étrangle.

— Si l'affaire se fait, dit Théodore en riant, je vois que c'est l'amateur qui payera les frais.

— Non, reprit Francis, Bernard n'est pas si sot que de tuer la poule à sa première couvée. On dé-

pouille plus facilement un pauvre qu'on ne vole un riche. Le duc fera une bonne affaire cette fois-ci, Bernard dût-il perdre sur le premier marché pour s'assurer sa clientèle. Il perdra sûrement sur moi, car je vais lui glisser certains *Naufragés* qui ont eu bien des malheurs. Quant à vous, le courtage vous sera proposé, si vous savez vous le faire offrir.

— Mais je n'ai rien de prêt, dit Théodore.

— Vendez à Bernard le tableau que vous m'avez promis, vous avez besoin d'argent pour le travail dont je vous ai parlé, et surtout demandez-lui un prix extravagant.

— Il ne m'achètera pas alors, interrompit Théodore.

— Comprenez donc, mais comprenez donc, insista Francis en frappant sur la table avec son couteau. Bernard est un marchand; il vous paye trente, quarante ou cinquante francs ce qui vaut le double ou le triple. Il a pris cette bonne habitude de ne pas vous donner plus, vous avez pris la mauvaise habitude d'accepter si peu...

— Parce que j'ai besoin de lui, interrompit Théodore.

— Eh bien! tout est là. Cette fois c'est lui qui a besoin de vous. Je puis, moi, n'être pas disposé à mon rôle d'intermédiaire, reprit Francis. Faites-le-lui

craindre et supposer que ce sera seulement par amitié pour vous que je consentirai. Soyez en boutique à votre tour et vendez votre influence ; c'est une denrée qu'on ne marchande pas. Je suis sûr d'amener le duc, mais je ne le ferai que le jour où je verrai votre tableau à la vitre de Bernard.

— Merci, dit Théodore, mais tout cela n'amuse pas madame.

— Madame nous excusera, fit Francis en se retournant vers Camille ; mon ami est un garçon qui n'entend rien aux affaires, et je lui donne une leçon. Il passerait sa vie avec un rayon de soleil et un air de guitare...

— Sous un balcon, interrompit Théodore en regardant Camille.

La conversation sortit enfin du cercle restreint dans lequel Camille n'avait pas cru devoir entrer. Comme l'oiseau né jaseur que le silence étoufferait, elle glissa par la première issue qui lui fut ouverte son babil impatient. On voyait bien que son langage était celui d'une enfant gâtée, à laquelle on laisse tout dire parce qu'on aime à l'entendre, et qu'on ne fait taire qu'avec un baiser. Ce gentil fredon ne restait pourtant point dans la gamme unique des frivolités, Camille n'ayant pas seulement appris à parler à l'aide d'une serinette féminine composée de deux airs,

chiffons et coquetterie. Si son esprit avait des réminiscences viriles de nature à étonner sur ses lèvres, elle avait dans les questions de sentiment une note qui ne trahissait pas l'emprunt. Sa mémoire littéraire était cependant peu meublée, mais elle avait eu la main heureuse en fouillant dans la grande bibliothèque humaine, où ses lectures étaient déjà loin de *la croix de Jésus* d'Agnès, sans approcher jamais des bouquins savants de Belise. Elle aimait les livres qui disent vrai, peu soucieuse de la forme peut-être, mais attirée de préférence par ses instincts natifs vers les œuvres où la vérité ne dédaignait pas l'art de s'exprimer. Elle ignorait la critique et la pratiquait naïvement, divisant les livres comme les personnes en connaissances et en amis. Au nombre de ces derniers, elle comptait Virginie de Latour et Manon Lescaut, leur partageant une sympathie égale et pourtant différente, embrassant l'une et tendant la main à l'autre.

Comme, au dessert, à la suite d'un rapport d'idées, on était venu à parler de ces deux héroïnes de la passion, et à établir un parallèle entre la vierge sage et la vierge folle, les deux hommes prirent parti pour cette dernière. — Allons, fit Théodore, Virginie était un peu bégueule, et Manon pas assez; mais, pour conclure, elles sont sœurs.

— Volontiers, dit Camille, mais pas de la même mère.

— C'est égal, j'aime mieux Manon, reprit Théodore. C'était une bonne fille qui s'en allait souvent. C'est très-amusant d'être aimé de ces personnes-là.

— Est-ce aussi amusant de les aimer? demanda la jeune femme.

— Il faut vous dire, chère petite, que mon ami est un garçon qui aime à se représenter l'Amour un sac de voyage à la main, interrompit Francis.

— Oui, continua Théodore, un verbe actif qui aime à courir, jusqu'au moment où il s'assied tout essoufflé dans le fauteuil du mariage.

Camille devint toute pâle, et Théodore sentit que Francis lui marchait sur le pied. Il se baissa sous la table comme pour ramasser sa serviette, qui était restée sur ses genoux, et prolongea ce mouvement qui lui permettait de cacher son trouble.

— Que faites-vous? lui dit Francis tout bas.

— J'ai laissé tomber une bêtise.

— Elle est ramassée.

En se relevant, Théodore s'aperçut que sa voisine avait quitté sa place. Elle s'était mise à la fenêtre, qu'elle avait ouverte.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Théodore. Est-elle malade?

— Oui, elle a la maladie du pressentiment. J'ai, vous le savez, une mauvaise nouvelle à lui apprendre, et, bien que je ne lui aie rien dit, mon secret s'évapore.

— Imbécile que je suis ! dit Théodore.

— Cela se passera, reprit Bernier. C'est une fille qui ne peut pas s'arrêter pendant dix minutes sur la même idée, heureusement pour elle.

Comme Francis achevait de parler, Camille se retournait du côté des jeunes gens. On eût dans ce moment moulé sur ses traits la figure de l'Anxiété. Croyant n'être pas entendu par elle, Théodore, qui jouait imprudemment avec la salière gauloise, en renversa quelques grains sur la table, chose permise à la fin d'un dîner où la gaieté avait eu son couvert. Il venait de dire un de ces mots qui sont les fruits défendus d'une conversation, et que les femmes qui ont de jolies dents ne craignent pas de rencontrer dans la corbeille du dessert. Camille avait entendu, et se remit rapidement à la fenêtre pour croquer en plein air et sans embarras cette pomme un peu verte. Quand elle reparut, elle avait repris sa première physionomie. Un éclat de rire avait passé sur ses lèvres, et la tristesse l'avait quittée comme un masque dénoué qui tombe d'un visage. Francis l'avait bien dit, lui qui la connaissait : sa pensée étourdie ne pouvait s'immobiliser. C'était une linotte qui

changeait de branche, et qui venait de sauter de la branche épineuse sur la branche fleurie. Francis demanda la carte, et Théodore commit la maladresse de la regarder en amateur. Il put se convaincre alors qu'on pouvait très-bien dépenser trois louis pour dîner à trois. Et cependant, pensa-t-il, il n'y avait point d'entrecôtes!

On quitta le restaurant. Sur le seuil, Camille fut abordée par une pauvre femme qui lui fit présenter un bouquet de violettes par la main d'un petit enfant de deux ans, que le froid faisait trembler. Camille fouilla dans ses poches. — J'ai perdu ma bourse, Francis, dit-elle; prêtez-moi la vôtre.

Le jeune homme lui offrit un élégant porte-monnaie, où elle prit la première pièce qui lui vint sous les doigts et la mit dans la main du petit enfant à la place du bouquet. L'enfant la laissa tomber à terre; sa mère la ramassa. Francis avait entendu le son de l'or, et voulait retourner; mais Camille l'entraîna. — Vous êtes folle, ma chère, lui dit-il en reprenant son porte-monnaie.

— Pourquoi n'avez-vous jamais le sou? lui dit Camille; ça prouve que vous ne pensez pas aux pauvres.

— Faire une folie n'est pas faire l'aumône, reprit Bernier moitié sérieux, moitié plaisant. On aurait pu changer.

— Est-ce que ce petit marchand de violettes avait la monnaie de vingt francs? Il ne l'aura peut-être jamais, répliqua la jeune femme en riant.

Pour parler d'autre chose, Bernier lui dit : — A quoi donc pensez-vous? C'est très-bête d'avoir perdu votre bourse... Aviez-vous beaucoup dedans encore?

— Je ne sais pas, répondit Camille avec négligence... Mais je ne suis pas inquiète, on l'aura trouvée.

Comme elle achevait cette réflexion, elle poussa un petit cri de surprise.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Francis.

— La voilà!

Et elle tira de son manchon une petite bourse en filet qu'elle agita gaiement.

— Quelle étourdie vous êtes! lui dit Francis. Vous l'aviez cherchée partout, et vous l'aviez sous votre main.

— C'est comme ça dans la vie, répondit-elle avec une inflexion de voix grave et mélancolique, il y a des choses qu'on cherche ailleurs et qu'on a sous la main... Voici vos vingt francs, ajouta-t-elle en rendant un louis à Bernier, qui la remercia et mit l'or dans sa poche.

— Tiens! fit-elle dix pas plus loin, j'ai perdu mon bouquet.

Francis s'arrêta, regarda Camille sous le nez, et partit d'un immense éclat de rire. Camille se mit à rire en regardant Bernier, dont l'hilarité lui était expliquée, et Théodore se mit à rire en regardant Camille. Ils furent obligés de s'arrêter, on commençait à les suivre.

— Voilà un joli bonnet, je vais entrer le marchander, dit la jeune femme en ouvrant la porte d'un magasin de modes. Attendez-moi.

Les jeunes gens allumèrent un cigare.

— Charmante créature ! dit Théodore.

— Oui, mais, interrompit Francis en frappant avec un geste significatif son index sur son front, elle s'est un peu cogné le cerveau en venant au monde.

— C'est égal, dit Théodore...

— C'est égal quoi ?

— Il y a plus d'une petite dame qui, si elle avait perdu sa bourse, ne l'aurait pas retrouvée au moment où elle vous aurait dû de l'argent.

— La parole de Camille et sa probité en toutes choses sont celles d'un homme d'honneur, répondit Bernier.

Entrée dans le magasin pour y acheter un bonnet, Camille eut un nouveau caprice, et fit l'acquisition d'un petit mouchoir brodé. — J'en étais bien sûr, dit

Francis en riant. Allons, continua-t-il en lui offrant le bras, dépêchons-nous, le spectacle va être avancé.

— Nous allons donc au théâtre, décidément ? demanda Camille.

— Puisque c'est convenu et que j'ai le coupon.

— J'en suis fâchée, reprit la jeune femme ; j'aurais voulu achever une lettre que j'ai commencée pour Léon, lui dit-elle à l'oreille.

— Vous la finirez demain. On joue une pièce amusante qui vous fera rire.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Moi, dit Théodore, je vous demande la permission de vous quitter.

— Il est encore de bonne heure. Montez voir un acte avec nous, fit Bernier avec instance.

— Non; vous savez, j'ai mon roman qui m'attend.

— A propos ! s'écria Camille, j'ai oublié de dire à ma bonne de reporter des volumes qu'un monsieur est très-pressé de lire, à ce qu'il paraît...

— Eh bien ! ce monsieur attendra, dit Francis, ce n'est pas un grand malheur.

Théodore dressa l'oreille.

— C'est qu'en rentrant je serai punie de ma négligence, continua Camille. Le cabinet de lecture sera fermé et je n'aurai pas la suite de... (Elle cita le titre

du roman.) C'est très-intéressant; j'ai passé la nuit à le lire.

Cette fois Théodore n'eut plus aucun doute; il se mit à rire, et comme son compagnon lui demandait ce qu'il avait : — J'ai que c'est moi qui suis le monsieur pressé dont parlait madame. Nous lisons le même roman, et nous avons le même cabinet de lecture.

— Au fait, je n'y pensais pas, interrompit Bernier, cela doit être, puisque vous logez dans la même rue.

— Vous ne m'aviez pas dit que madame fût ma voisine, quand vous êtes descendu de chez moi pour aller la prendre.

— Eh! le savais-je? madame, reprit Francis, ne m'avait point appris qu'elle était déménagée depuis six semaines, de sorte que j'ai été à son ancienne adresse, où l'on m'a donné la nouvelle. Sans doute vous êtes voisins!

— Mon voisinage n'est pas heureux pour monsieur ce soir, puisque mon oubli le prive d'un plaisir sur lequel il avait compté, dit Camille.

Tout en causant, on était arrivé devant le théâtre du Vaudeville, dont un *relâche* subit avait éteint les lumières. Comme à ce contre-temps venait se joindre un commencement de pluie qui rendait la promenade impossible, il fut décidé, après un petit

conciliabule sur l'emploi de la soirée, qu'on irait prendre le thé chez Camille. Théodore refusait, craignant d'être indiscret; mais elle insista, disant que c'était plutôt son invitation qui était indiscrète, puisqu'elle avait le dessein de lui demander un croquis pour son album. — Et puis, dit-elle, c'est une occasion pour avoir la suite de mon roman.

— Théodore accepte, c'est convenu, dit Francis en mettant Camille en voiture, car elle avait demandé à prendre les devants. — Dans trois quarts d'heure nous serons chez vous. Peut-on apporter des cigares?

— Ce n'est pas la peine; il y a ceux que Léon a laissés.

— Au fait, dit Bernier, depuis trois mois qu'il est parti, ils doivent être secs.

La voiture s'éloigna, et Théodore s'étonnait que la jeune femme ne les en eût point fait profiter, lorsque son ami lui en expliqua le motif. — Son petit intérieur n'est sans doute pas en ordre, dit-il, car elle a une bonne qu'elle occupe exclusivement à lui tirer les cartes ou à bavarder, tant elle a besoin d'entendre du bruit autour de sa pensée. Maintenant que Camille vous sait son voisin et que vous avez fait connaissance, je ne serais point étonné, si vous lui plaisez, qu'elle n'aille de temps en temps se pendre à votre sonnette. — Et surprenant un sourire sur les lèvres

de Théodore : — De tout ce que vous avez vu ou entendu déjà, de tout ce que vous pourrez entendre ou voir de bizarre dans cette femme, n'en allez point prendre d'elle une idée qui pourrait prêter à l'équivoque. Si vous surprenez de sa part des apparences de coquetterie, elles sont sans intention. Elle entrera dans votre intimité si cela l'amuse, et vous laissera pénétrer dans la sienne si vous le voulez bien; mais le jour où vous lui ferez une déclaration d'amour qui n'aura pas l'air d'une plaisanterie, elle regardera s'il n'y a point près d'elle une autre femme, et s'affligera en apercevant que c'est à elle que vous en voulez. Je vous dis tout cela pour votre gouverne, et c'est inutile, car je connais vos principes en matière de liaisons, et je les approuve; mais il faut tout prévoir, et je veux vous éviter une école, au cas où vos relations futures avec Camille vous entraîneraient malgré vous.

— Mais, d'abord, qu'est-ce qui dit que je la reverrai? interrompit Théodore.

— C'est moi qui le dis. Une distraction à portée de son ennui! mais elle sera chez vous du matin au soir — exclusivement. Au reste, elle a de petits talents utiles; elle raccommode le linge — très-mal, et les querelles d'amour — très-bien.

— Ah! permettez, permettez, dit Théodore; c'est que j'aime bien à être seul quelquefois.

– Oh ! mais il ne faudra pas vous gêner avec elle; vous ferez comme moi, vous la consignerez. Il y a six semaines, lorsque les amis de son amant chez lesquels elle peut aller se trouvaient encore à Paris, nous nous étions arrangés pour lui donner un jour. Moi, j'étais M. Dimanche; un de mes camarades, appelé Maurice, était M. Lundi.

— Ah ! oui, M. Maurice, celui qui ne sait plus l'heure, dit Théodore. — Et comme Francis le regardait avec étonnement, il lui fit part de sa trouvaille de la veille, et, quand il eut avoué son indiscrétion, lui demanda conseil sur l'usage qu'il devait faire de la lettre oubliée entre les pages du roman.

— Jetez-la au feu, répondit Francis. Camille va tout mettre sens dessus dessous chez elle pour la retrouver. Ça l'occupera toujours un peu.

On était arrivé. Le logement occupé par Camille était petit sans être incommode. Les fenêtres du salon et de la chambre à coucher donnaient sur des terrains vagues, celles de la salle à manger sur des cours faisant suite à celle de la maison voisine habitée par Théodore.

— Ah ! madame, vint dire la bonne à Camille après qu'elle eut fait entrer les jeunes gens dans le salon, c'est le peintre à la barbe rouge !

— Je le sais, fit Camille, occupée à quitter sa

toilette de ville. Je vous avais priée, Marie, de faire un point à ce petit accroc, dit-elle en passant une robe de chambre.

— Madame sait bien que nous n'avons pas pu retrouver la soie, répondit Marie.

Camille rejoignit ses invités et les trouva occupés à allumer le feu eux-mêmes. Comme il n'y avait pas de crayons, l'illustration de l'album fut remise à une autre fois. Camille fit gentiment les honneurs de son thé, qu'elle servit froid. Elle donna gaiement le ton d'une causerie familière qui fit passer l'heure sans qu'on l'entendît sonner. Il y eut un moment où la bonne, qu'on n'avait pas appelée, entra au salon une tasse à la main. Camille lui versa du thé et lui tendit l'assiette aux gâteaux. La bonne sortit en remerciant. Ce détail trahissait entre la servante et la maîtresse une familiarité qui avait son origine dans l'oisiveté de celle-ci. Ayant aperçu un piano, Théodore pensa que Camille était musicienne, et crut devoir, par politesse, lui demander de jouer quelque chose. Elle s'excusa en riant. — Je n'en sais pas jouer, dit-elle; puis, élevant le flambeau à la hauteur d'un portrait suspendu au-dessus de l'instrument, elle ajouta: Voici le musicien.

— Oh! musicien! fit Françis, Léon n'est pas fort.

Théodore regarda le portrait. C'était une figure

distinguée et sympathique. — N'est-ce pas qu'il est bien ? demanda Camille. — L'artiste répondit de manière à satisfaire l'élan de vanité qu'elle n'avait pu dissimuler. Il crut devoir, par convenance, donner aussi un éloge à la peinture, qui était de Francis. Et comme, tout en parlant, sa main s'était posée machinalement sur l'instrument, ses doigts rencontrèrent les premières mesures d'un air qui fut reconnu par Camille. — Ah! monsieur, lui dit-elle, si j'osais vous prier... C'est la *chanson du capitaine*. J'ai cru l'entendre chanter quelquefois dans le voisinage.... C'était vous sans doute.

— Si on chantait faux, ce devait être moi, madame, répondit-il.

La jeune femme sentit qu'elle rougissait, car c'était bien son opinion; mais elle ne comprenait pas comment l'artiste pouvait l'avoir devinée. Cédant aux instances qu'elle renouvela, il consentit à chanter accompagné par Francis. Cette *chanson du capitaine* était une de ces improvisations qui viennent on ne sait d'où, et que le sentiment naïf qui les a dictées fait survivre au temps où elles sont nées. Celle-ci peut-être avait été composée dans l'ombre d'une geôle pénitentiaire par un soldat menacé des rigueurs du code martial : c'était l'histoire d'un pauvre garçon engagé par dépit amoureux, que la nostalgie du pays

et de l'amour surprend au bout de quelques étapes, et qui déserte avec armes et bagages.

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une belle,
Non pour mon anneau d'or
Qu'à d'autr' elle a donné,
Mais à caus' d'un baiser
Qu'elle m'a refusé.

Je me suis engagé
Dans l' régiment de France.
Là où que j'ai logé,
On m'y a conseillé
De prendre mon congé
Par-dessous mon soulier.

Dans mon chemin faisant,
Je trouv' mon capitaine.
Mon capitain' me dit:
Où vas-tu, Sans-Souci?
— Je vais dans ce vallon
Rejoind' mon bataillon.

Ici une lacune, sans doute. Pendant que le chef reconnaît un déserteur, celui-ci reconnaît au doigt de son chef l'anneau qui a appartenu à sa maîtresse.

Auprès de ce vallon
Coule claire fontaine.
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.

Mon capitaine est mort,
Et moi je vis encor;
Oui, mais avant trois jours
Ce sera-t-à mon tour.

Celui qui me tûra
Sera mon camarade.
Il me band'ra les yeux
Avec son mouchoir bleu,
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche;
Qu'on l'envoie au pays,
Dans la maison d' ma mie,
Disant: Voici le cœur
De votre serviteur!

Soldats qui m'écoutez,
Ne l' dit' pas à ma mère;
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Breslau,
Pris par les Polonais,
Qu'ell' n' me r'verra jamais.

Tel est ce petit drame que les conscrits chantent encore avec attendrissement autour des feux de bivouac, pendant que les sentinelles échangent autour du camp leur cri de vigilance. Camille n'avait entendu cette chanson qu'une fois, mais, on le sait par sa lettre, dans une circonstance chère à son cœur. C'était une fleur de plus à joindre au bouquet des bons souvenirs. Après que Théodore eut chanté, elle

lui demanda d'écrire la chanson sur l'album. Il y consentit.

— Marie, où est la plume? dit Camille, qui plaçait un encrier sur un guéridon.

— Madame, répondit la camériste tout en prenant son thé, la plume doit être tombée au coin de la cheminée, dans une fente du plancher.

— O Camille, ange du désordre! dit Francis, qui avait pris un flambeau et cherchait l'objet demandé, qu'il trouva effectivement à l'endroit indiqué.

Minuit sonnait comme les jeunes gens quittaient la jeune femme. Francis mit Théodore à sa porte en lui donnant un prochain rendez-vous pour leurs affaires personnelles.

Rentré chez lui, Théodore se frappa le front et répéta le mot de Bernier: — O Camille, ange de l'étourderie! — Et mon roman? Après tout, si elle a oublié de me le donner, j'ai oublié de le lui demander, pensa-t-il, et je n'étais monté chez elle que pour cela!

Il pensa qu'elle le lui enverrait le lendemain; mais dans cette journée du lendemain il essaya vainement deux ou trois fois de se rappeler au souvenir de l'oublieuse voisine en chantant à la fenêtre la *chanson du capitaine;* il n'eut aucune nouvelle de Camille ni du roman. Cependant, le soir, à cinq heures, comme il allait dîner, il aperçut sa voisine qui montait dans

une voiture arrêtée à sa porte. Un jeune homme lui donnait la main à la portière, et Théodore eut assez le temps de le voir pour reconnaître la figure du portrait ou le portrait de la figure de Léon. — Ah ! fit Théodore, arrêté involontairement, elle doit être bien contente !

V

La liaison de Camille avec Léon d'Alpuis datait déjà de plusieurs années. Une de ces étourderies communes à la jeune femme en avait été l'origine. Camille tenait les livres et la caisse dans un magasin d'objets de fantaisie où Léon était entré un jour pour acheter un cadeau à sa mère, dont c'était la fête. Le commis préposé à la vente étant absent, ce fut Camille qui fit le marché; mais lorsque Léon se fut éloigné, emportant un coffret d'écaille payé cent francs, elle s'aperçut, en retrouvant l'étiquette détachée de l'objet vendu, qu'elle avait commis une erreur de cinq louis au préjudice de la maison. L'acheteur était trop loin pour qu'elle pût espérer le rejoindre. Il fallait ou déclarer la perte à son patron ou remplaeer de sa bourse l'argent qui allait manquer à la caisse, car elle avait inscrit le coffret sous son

véritable prix. Ce fut au dernier parti qu'elle s'arrêta, bien que cette restitution dût faire une brèche à ses petites économies; mais elle préféra supporter les conséquences de son étourderie plutôt que de risquer un aveu de nature à alarmer son patron sur l'avenir. Par ce moyen, elle évitait toute une série de remontrances qui l'eussent impatientée. Malheureusement elle n'eut point le temps d'aller prendre de l'argent dans sa chambre avant la vérification des comptes de la journée, qui se faisait chaque soir. On s'aperçut de l'erreur avant qu'elle l'eût déclarée. Dans un mouvement d'humeur, le patron laissa échapper quelques mots dans lesquels la jeune fille vit autre chose qu'un reproche adressé à sa négligence. Elle monta chez elle, prit cent francs, et vint les restituer à la caisse en manifestant l'intention formelle de quitter la maison le lendemain même. On lui fit des excuses, on lui proposa de passer l'erreur à profits et pertes: Camille maintint sa décision, et le lendemain, comme elle avait dit, un fiacre la transportait, elle et ses effets, chez une de ses amies, la seule connaissance qu'elle eût à Paris.

Le jour même du départ de Camille, Léon d'Alpuis, accompagné d'un de ses cousins, se présentait au magasin. Le cousin, ayant regardé les étagères, indiqua un nécessaire au marchand et en demanda le prix.

— Deux cents francs, répondit celui-ci. Léon parut fort étonné.

— Eh bien ! mon cher, lui dit son cousin, tu as perdu ton pari; j'étais bien sûr aussi qu'un nécessaire pareil à celui que tu m'as montré coûtait plus de cinq louis.

— C'est pourtant la somme que j'ai payée hier, ici même, à une demoiselle que je ne vois plus, fit Léon, qui regardait autour de lui. Le marchand intervint entre les deux jeunes gens, et raconta ce qui s'était passé la veille, son altercation avec Camille et le départ de celle-ci.

— Je ne puis l'entendre ainsi, dit Léon. Il est déjà fâcheux que cette jeune personne ait perdu son emploi, il ne serait pas juste que je profitasse de son erreur. Voici ma carte, faites-la-lui parvenir en la prévenant que je tiens à sa disposition la somme qu'elle a tirée de sa bourse.

— Elle est partie sans dire où elle allait, répondit le marchand. Mais un homme de peine, employé du magasin, savait l'adresse de Camille et l'indiqua aux deux jeunes gens, qui se rendirent aussitôt chez la jeune fille et ne la trouvèrent pas. Ils furent reçus par l'amie qui lui donnait asile. Ne voulant pas initier un tiers au motif de sa visite, Léon écrivit à Camille et lui expliqua en termes ménagés ce qu'il

aurait pu lui dire à elle-même. Il laissait son adresse, et demandait qu'elle lui fît savoir quel moyen il devait employer pour lui faire parvenir la somme dont il se croyait redevable envers elle. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain matin, il recevait d'elle un billet ainsi conçu : « Vous ne me devez rien, monsieur; si j'avais brisé dans mon magasin un objet de valeur, et qu'on me l'eût fait payer, comme c'est l'usage, vous ne vous seriez pas cru responsable de cette maladresse. Ce qui est arrivé hier à propos de votre acquisition est la même chose, et votre délicatesse n'a rien à réparer dans mon étourderie. »

Léon montra lettre à son cousin. — Cette jeune fille est fière, dit-il.

— Hum ! reprit le cousin, sa fierté m'inquiète : j'ai peur que ce ne soit de la rouerie.

Léon insista cependant pour avoir le cœur net de ce refus; il retourna chez Camille, qu'il ne trouva pas. Voulant couper court à l'aventure, il laissa les cinq louis à son amie, priant celle-ci de les lui remettre. Le même soir, en rentrant chez lui, il trouva chez son concierge une boîte cachetée renfermant les cinq pièces d'or enveloppées dans ce court billet : « Vous avez sans doute égaré avant de la lire, monsieur, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier. Faites-la chercher ; elle vous expliquera pourquoi je

vous renvoie ce que vous êtes venu déposer chez moi et que j'espère bien n'y plus retrouver. »

— Doutes-tu encore de la fierté de cette fille? demanda Léon à son sceptique cousin.

— Il n'y a qu'une chose dont je ne doute pas, répliqua celui-ci, c'est que tu seras dans un mois, ou plus tôt, en liaison réglée avec mademoiselle Camille, qui est en train de faire avec toi de la dignité à cinquante pour cent.

Pendant qu'elle était l'objet de ces petits débats entre les deux cousins, Camille avait à subir les remontrances de son amie, qui ne comprenait pas ce qu'elle pouvait trouver de blessant dans la conduite de M. d'Alpuis. — Ne devines-tu pas, lui disait-elle, que ce jeune homme est amoureux de toi, et qu'il prend ce prétexte pour venir te voir? — Camille répondait à cela que Léon, ne l'ayant vue qu'une seule fois, pendant cinq minutes à peine, ne pouvait pas être épris d'elle, à moins que cet amour ne fût une impertinence. L'amie s'efforça de lui persuader que le jeune homme l'avait sans doute remarquée depuis longtemps dans son magasin, et que l'achat du coffret d'écaille n'avait été qu'un prétexte pour se rapprocher d'elle. — Alors il a perdu l'occasion, interrompit gaiement Camille, car il était seul avec moi, et ne m'a pas dit un mot. Mais, reprit-elle

sérieusement, que ce monsieur soit amoureux de moi ou non, ses procédés me froissent, voilà qui est certain. Ne me parle plus de lui, tu m'obligeras. Ce qui est plus grave que tout ceci, c'est que le soleil de Pâques va me trouver avec une vieille robe et un vieux chapeau, moi qui rêvais une si jolie toilette d'été!

Camille faisait des démarches pour trouver de l'occupation dans un autre magasin; mais pendant qu'on la promenait de promesse en promesse, ses petites ressources s'épuisaient peu à peu. Son amie essaya de ramener à son esprit le souvenir de Léon d'Alpuis. Camille l'arrêta net. — Je viens d'écrire dans mon pays, dit-elle, pour emprunter une petite somme à une personne de ma connaissance. Dès que j'aurai sa réponse, je me mettrai dans un hôtel en attendant que j'aie trouvé une place. Si j'avais cru te gêner aussi longtemps, je ne serais pas venue. — Son amie l'embrassa en lui jurant qu'elle ne la gênait pas; mais Camille, intérieurement, ne renonça pas au projet de quitter sa compagne aussitôt qu'elle le pourrait, et celle-ci, de son côté, n'abandonna pas la pensée de rendre Camille heureuse malgré elle.

Quant à Léon, bien qu'il n'eût fait aucune tentative pour revoir la jeune fille, il ne l'avait pas oubliée complétement. Cette préoccupation, d'abord

un peu vague, se changeait en une sorte de curiosité. Il n'avait vu Camille qu'une seule fois et dans une circonstance où il ne l'avait pas remarquée assez pour qu'il pût se rappeler comment elle était; mais il la savait jeune et la supposait jolie. Un soir, étant au théâtre, comme il cherchait pendant un entr'acte s'il ne rencontrerait pas quelque visage de connaissance au bout de sa lorgnette, il aperçut, à la galerie, la jeune femme chez laquelle il était allé deux fois pour trouver Camille. Elle causait avec une autre femme assise auprès d'elle, et Léon eut comme un pressentiment que cette voisine pouvait bien être Camille elle-même. Il n'osait se l'affirmer cependant, ne pouvant admettre qu'il fût possible de voir une seule fois cette charmante figure sans qu'il restât dans la mémoire un souvenir au moins suffisant pour assurer une reconnaissance. Le hasard devait fixer les incertitudes de Léon; comme il quittait le théâtre à la fin du spectacle, il entendit à quelques pas de lui une voix de femme qui disait : — Prends garde, Camille, tu vas perdre ton châle. — Léon se retourna, et aperçut sous le péristyle les deux spectatrices qui avaient attiré son attention durant la soirée. L'une d'elles ramenait sur ses épaules son châle, qui en avait glissé. Comme elle s'était retournée, elle se trouva sous le regard de Léon, qui la salua. Camille

parut embarrassée, serra le bras de sa compagne, et, se glissant dans la foule où Léon était arrêté, disparut à ses yeux sans qu'il pût la suivre.

A compter de ce jour, le souvenir de la jeune fille prit une place qui devenait de plus en plus envahissante dans la pensée de Léon. Il eut le besoin de la revoir sans oser pourtant se présenter chez elle. L'ayant rencontrée au théâtre, il supposa qu'elle y allait habituellement et devint d'une dévotion assidue au mélodrame. Par exception à ses habitudes, il courut les bals et les lieux de plaisir parisiens, mais il ne vit Camille en aucun endroit. Chaque matin, il prenait au contact de son cousin une belle résolution audacieuse, et se mettait en route pour aller chez Camille; mais, arrivé à la porte, il rôdait timidement et s'en revenait chez lui. Un jour il se croisa avec Camille dans la rue de celle-ci: elle allait sans doute faire quelque commission dans le voisinage, car elle avait la tête nue et portait sous son bras un petit paquet, qui paraissait contenir des étoffes. Au moment où Léon, qui marchait parallèlement avec elle de l'autre côté de la rue, allait la traverser, décidé à l'aborder, elle disparut dans l'allée d'une maison où se trouvait l'enseigne d'un mont-de-piété. Résolu à l'attendre, Léon se promena quelques instants sous les fenêtres de la maison où il l'avait vue entrer. La

nuit vint, et le bureau de la détresse publique alluma son feu rouge. En voyant briller au-dessus de sa tête ce phare de la misère, Léon fut tourmenté par un pressentiment révélateur, qui fut bientôt confirmé lorsqu'il vit Camille sortir de l'allée noire, allégée du paquet qu'elle avait aux mains en y entrant. Il connaissait trop la fierté de son caractère pour l'aborder en ce moment, et, s'effaçant dans l'obscurité d'un angle, il la laissa passer devant lui, la suivant seulement des yeux.

Le lendemain, Camille recevait une lettre de Léon; le jeune homme ne faisait aucune allusion à l'incident du magasin, et encore moins à celui qu'il avait surpris la veille. Il parlait souvent de l'amour qu'elle lui avait inspiré, et la suppliait de lui permettre de la voir. La lettre était simple, exprimant moins le désir qu'une sympathie réelle. Léon ne faisait aucune offre de nature à blesser cette ombrageuse dignité. La lettre ne lui fut pas renvoyée, comme il l'avait craint, mais elle resta sans réponse. Deux jours après, il en écrivit une autre qui eut le même sort, puis une troisième, à laquelle Camille répondit. Sa réponse était nette et de nature à enlever toute espérance à Léon. Elle le priait de ne plus écrire. Le jeune homme lui obéit, mais il continua ses stations hasardeuses dans la rue où elle demeurait. Ce qu'il éprouvait pour elle,

il ne pouvait clairement le définir. Tantôt il adoptait à son égard les opinions de son cousin, et la jugeait comme une femme habile aux manœuvres de la coquetterie; d'autres fois, il se passionnait jusqu'à l'emportement. Au milieu de ces alternatives, il reçut un soir une lettre d'une écriture inconnue, mais féminine. On lui apprenait que Camille venait de tomber malade de la fièvre typhoïde, et que, ne voulant pas rester à la charge d'une amie dont le dévouement avait épuisé les ressources, elle demandait à être conduite dans un hospice. Cette amie, instruite de l'intérêt que M. Léon d'Alpuis portait à Camille, avait cru devoir, à l'insu de celle-ci, lui faire connaître sa triste situation.

A la réception de ce billet, Léon prétexta auprès de sa famille un petit voyage de quelques jours et courut chercher un médecin qu'il emmena chez Camille. Le mal était dans toute sa force. Camille avait le délire et ne reconnut pas Léon, avec qui le médecin ne voulut pas s'engager avant une certaine crise qui ne devait pas tarder à se produire. Pendant quatre jours et quatre nuits, Léon resta auprès du lit de la jeune fille. La crise attendue avec tant d'anxiété amena une amélioration dans l'état de la malade. Le médecin commença à donner quelques espérances. Léon, qui avait épuisé le délai que ses parents lui

avaient accordé pour son voyage, courut faire une apparition dans sa famille. Ce fut pendant son absence que Camille apprit de son amie tout ce qui s'était passé en dehors de sa volonté. Elle ne fit aucun reproche à celle-ci et s'endormit, brisée par une lutte de quatre jours avec la fièvre. Quand elle se réveilla, elle aperçut Léon au pied de son lit. Elle ne retira point sa main de la sienne, et le regarda longtemps sans lui parler; puis, lui faisant signe de se rapprocher, elle lui dit faiblement : — Eh bien! soit, si le bon Dieu le veut, nous nous aimerons.

Ce fut d'abord un étrange amour que cet amour déclaré et accepté dans le voisinage de la mort, car le mal, resté stationnaire pendant deux ou trois jours, offrait de nouveau des symptômes inquiétants. Léon ne songea même pas à trouver un prétexte pour vivre hors de chez lui; il passait tout son temps auprès de Camille. Un soir qu'il était seul avec elle, il sentit sa main qui l'attirait vers l'oreiller où elle reposait sa tête : — Merci, lui dit-elle tout bas; si l'on dit que dans ce monde aimer c'est vivre, grâce à vous je ne mourrai pas sans avoir vécu. — Comme s'il lui eût semblé qu'elle n'avait plus que quelques mots à dire, elle répétait toujours le même : — Je t'aime, oui, je t'aime! Et quand sa voix affaiblie manquait de force, elle exprimait son unique pensée par les gestes, par

les yeux. On eût dit que son âme, éveillée tardivement à la passion, voulait la dépenser tout entière. Si on lui répétait que la force de la jeunesse triompherait du mal, elle accueillait cette espérance d'être sauvée moins pour se tromper elle-même sur la gravité de son état que pour empêcher les autres de croire à un danger. Le médecin déclara un soir qu'il était nécessaire qu'elle fît couper ses cheveux, dont l'épaisseur nuisait à l'action des bains glacés. Elle ne voulut y consentir que sur la permission de Léon. L'opération terminée, elle lui donna ses cheveux, et lui demanda un miroir pour se regarder.—Si je guérissais par hasard, je serais bien laide : m'aimeriez-vous encore? lui dit-elle.

Quelques jours plus tard, le médecin annonça à Léon que la science avait dit son dernier mot. Camille le comprit à la douleur de celui-ci. Elle fit demander un prêtre. Pendant qu'on allait le chercher, elle attira Léon à son chevet. — Comme j'ai perdu du temps! lui dit-elle tout bas. Cet aveu, échappé à sa bouche, mêla une rougeur pudique à l'ombre mortelle qui planait déjà sur son front, où Léon posait le baiser du suprême adieu : première et chaste caresse que l'onction chrétienne allait sanctifier bientôt. Comme il pleurait silencieusement, elle lui passa les bras autour du cou, et, l'embrassant à son tour,

elle lui murmura à l'oreille : — Ah ! je crois pourtant que je vous aurais rendu bien heureux !

— Tais-toi ! tais-toi ! fit Léon, qui éclatait en sanglots.

— Pourquoi me taire? ajouta-t-elle. Je ne dis rien de mal, et Dieu peut m'entendre ; je suis assez près de lui.

Léon sortit à l'arrivée du prêtre, qui resta seul avec la malade. Son ministère accompli, celui-ci se retira, et Léon rentra dans la chambre avec l'amie de Camille. Ils la trouvèrent fortifiée de cette sérénité que la religion donne aux mourants; elle attendait l'agonie, ce fut le sommeil qui vint. La nuit fut tranquille, et lorsque le médecin entra le lendemain matin, il parut étonné de n'être point accueilli par une mauvaise nouvelle. Il constata dans la situation de Camille un mieux qui ne lui permettait pas encore de revenir sur ses dernières paroles, mais qui jeta cependant un peu d'espérance dans le cœur de Léon. Dans la joie que trahirent les regards de son amant, Camille puisa comme une force de résistance contre la mort. L'amélioration étant devenue encore plus sensible dans la journée et dans la nuit suivante, Camille fut déclarée hors de danger.

Sa convalescence fut longue, mais entourée de soins qui ne la rendaient point impatiente d'en voir

arriver le terme. Sûre d'avoir remis le pied dans la vie, elle y marchait doucement. Enfin, six semaines après le jour où elle avait trouvé Léon assis au chevet de son lit, elle sortait pour la première fois à son bras. Les circonstances qui avaient accompagné le début de leur liaison devaient lui donner un caractère sérieux qui jeta d'abord quelque crainte dans la famille de Léon lorsqu'elle en fut instruite. Le cousin, qui était revenu beaucoup sur le compte de Camille, fit entendre raison aux parents de Léon. — Si vous ne lui lâchez un peu la corde, il la brisera, leur dit-il. Il est arrivé à un âge où un jeune homme de famille doit avoir trois choses : un cheval, des dettes et une maîtresse. Léon se passe de cheval, il ne fait pas de dettes; laissez-lui sa maîtresse, c'est une bonne créature, et maintenant que je la connais, je regrette d'en avoir pensé du mal autrefois.

Léon fut laissé libre, et depuis plusieurs années Camille réalisait la promesse qu'elle lui avait faite le jour où, près de mourir, elle lui avait dit : — Il me semble que je vous rendrais bien heureux. — Un jour cependant, le père de Léon avait pris son fils à part : — Mon ami, lui avait-il dit, tu as vingt sept ans, il faut songer à te marier. Il ne convient pas que j'entre dans tes secrets de garçon ; mais si tu étais engagé dans quelque liaison de jeunesse qu'il te fût

pénible de rompre brusquement, prends les ménagements que tu croiras nécessaires à la situation. Je m'engage à n'apporter aucun empêchement à ce que cette rupture s'accomplisse d'une manière digne de toi. Je t'ai donné depuis quelques années la preuve d'une tolérance indulgente, ne m'en fais pas repentir, et prends note de ce que je t'ai dit.

En parlant ainsi à son fils, M. d'Alpuis n'avait encore aucun projet sérieusement arrêté à son égard. Le mariage dont il lui avait parlé n'existait encore dans son esprit qu'à l'état d'idée. Avant d'entamer aucune négociation, il souhaitait que Léon fût libre, et que son union avec la jeune fille qu'il lui destinait fût autre chose qu'une association de fortune. Au début de la passion de Léon pour Camille, il s'était inquiété de voir la tournure sérieuse que prenait cette amourette, et un moment il avait été sur le point de faire intervenir son autorité pour amener une séparation entre les deux jeunes gens; mais à cette époque leur liaison avait déjà un an de date, et Camille, sans s'en douter, comptait des protecteurs dans la famille de son amant. Une vieille tante, qui adorait Léon et qui était un peu encline au romanesque, s'était amusée à faire la police des amours de son neveu, et formulait son opinion à l'égard de sa maîtresse d'une manière très-favorable à celle-ci. — Ce mauvais sujet

a bon goût, disait-elle familièrement; sa petite conquête est charmante, et puisqu'elle sait le retenir auprès d'elle, laissons-les s'adorer tranquillement. Mieux vaut que Léon ait rencontré cette petite fille que d'aller courir et se ruiner avec des coquines à la mode.

L'esprit de famille est toujours un peu mathematicien. Après calcul fait, on s'aperçut que la liaison de Léon, au lieu d'enfler le chiffre de son budget de dépense, en avait amoindri le total annuel. A cette remarque, qui prouvait le désintéressement de Camille, s'ajoutaient d'autres observations également en sa faveur. Ainsi Léon ne témoignait aucunement, dans ses rapports avec ses parents, qu'il fût absorbé par une affection étrangère; il semblait, au contraire, s'efforcer de reconnaître, par des soins plus assidus, des attentions plus délicates, et une soumission absolue à tous leurs désirs, la liberté qu'ils lui abandonnaient tacitement d'être heureux en dehors de sa famille. Cependant Léon n'avait pu s'empêcher de songer quelquefois qu'un moment viendrait où il aurait à compter avec les exigences de la vie sociale; mais il n'y songeait que comme un homme qui a des engagements pour une échéance encore éloignée, et ne veut pas troubler la quiétude du présent par le souci de l'avenir. Au premier avertissement de son père,

et comme mis à l'aise par la bienveillance que celui-ci lui témoignait, Léon crut pouvoir hasarder quelques confidences sur la nature de ses relations avec Camille, qui ne lui permettaient pas de la quitter d'un jour à l'autre sans brutalité et sans ingratitude. Son père l'interrompit en lui disant que ces confidences ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà. — C'est précisément parce que je prévois tout ce que cette séparation aura de pénible, lui dit-il, que j'ai pris l'avance en te laissant du temps pour l'adoucir par toutes les précautions qu'il te plaira d'employer. Il est peu convenable, à un certain point de vue, qu'un père s'immisce en ces sortes d'affaires; mais ma complaisance passée devait amener naturellement celle dont je fais preuve aujourd'hui..... Tu n'as, je l'espère, demanda-t-il à Léon avec une sorte d'inquiétude, fait à cette jeune fille aucune promesse qui engage ton avenir?

— Aucune, et elle ne m'en a jamais demandé, répondit Léon.

— Alors, reprit le père, il faut la préparer à un dénoûment qu'elle a dû prévoir, et puisque tu m'obliges à être précis, je t'autorise à prendre à son égard les dispositions dont tout galant homme accompagne ordinairement la rupture d'une liaison qui a été convenable.

— Oh ! mon père, dit Léon, Camille n'est pas une femme que l'on a et que l'on quitte pour de l'argent. Elle acceptera notre séparation parce qu'elle la sait nécessaire ; mais toute autre chose sera refusée, j'en suis sûr.

— Ce sera à toi de vaincre, si tu les rencontres, des scrupules qui seraient exagérés, lui dit son père. Une femme qui aime un homme et s'est bien conduite avec lui peut accepter non l'offre vulgaire d'un payement, mais des ressources qui deviennent un dernier témoignage d'affection pour elle, quand elles doivent la préserver d'une misère qui serait un remords pour celui qui la quitte... Je ne crois pas, acheva M. d'Alpuis en souriant, que tous les pères de famille se montrent aussi conciliants, mais je ne veux pas que l'accomplissement de ma volonté soit rigoureux pour le fils que j'aime... et pour celle qui l'a aimé. Allons, mon enfant, reprit-il en voyant que Léon s'attendrissait un peu, c'est assez d'émotion. La vie est la vie.

A la suite de cette conversation avec son père, Léon lui avait demandé au moins trois mois pour préparer sa rupture avec sa maîtresse. — Prends-en six, avait répondu M. d'Alpuis; mais au bout de ce temps sois libre.

Léon contrastait singulièrement par le caractère

et le langage avec les jeunes gens dont le scepticisme feint ou véritable profite de toutes les issues que l'esprit peut ouvrir pour échapper au sentiment. Son éducation, qui avait été faite dans la famille, et l'habitude d'y vivre, avaient perpétué en lui des traditions de respect et d'obéissance qui ne sont pas toujours intactes à vingt-cinq ans; mais l'âge n'avait émancipé que son intelligence, son cœur était resté enfant. Si, comme il en avait eu l'idée, son père, au début de sa liaison avec Camille, avait exigé qu'il y renonçât et fît un voyage, Léon, sans doute, aurait souffert, étant sérieusement épris, mais il serait parti. Aujourd'hui, après l'avoir imprudemment peut-être laissé libre pendant quatre ans, on le rappelait sous la dépendance du devoir : il montrait les mêmes dispositions dociles à s'y rendre. Après l'engagement pris avec son père, il était décidé à aller dire à Camille : — Nous avons encore six mois à être heureux, et après nous ne serons plus qu'un souvenir l'un pour l'autre. Au lieu d'attrister les derniers jours que nous avons à passer ensemble, veux-tu y mettre tant de bonheur que le souvenir nous en reste éternel? — Cet aveu loyal fut arrêté sur les lèvres de Léon par une confidence de sa vieille tante. — Ton père a des projets sur toi, mon enfant, lui dit-elle, et il est question de nous faire aller à la noce. Ainsi profite de la dernière

année de ta vie de garçon. A propos, et ta petite? l'aimes-tu toujours?

— Toujours, ma tante.

— Allons, reprit la bonne femme, ta future te la fera oublier. Puis elle lui cita le nom de la jeune fille à laquelle on songeait pour lui dans sa famille, et commit l'étourderie d'avouer à Léon que ce mariage rencontrerait peut-être quelques difficultés, car un des parents de mademoiselle d'Héricy, qui devait lui laisser une fortune considérable, ne trouvait pas celle du fils de M. d'Alpuis suffisante. Mademoiselle d'Héricy était d'ailleurs encore trop jeune, et, en supposant que le mariage dût s'accomplir, il devait, dans tous les cas, se trouver reculé bien au delà de l'époque qu'on avait fixée à Léon pour qu'il eût reconquis sa liberté. Il jugea donc inutile d'alarmer Camille aussi longtemps à l'avance, et continua à vivre avec elle comme par le passé.

Au bout de plusieurs mois, n'ayant reçu aucun avertissement nouveau et ayant appris par sa tante que des circonstances obligeaient son père à renoncer provisoirement à ses projets, il supposa qu'un nouveau délai lui était accordé tacitement; mais, au moment où il s'attendait le moins à voir troubler la tranquillité dont il jouissait, en plein hiver, à la veille de Noël, M. d'Alpuis annonça à son fils qu'ils étaient

invités à de grandes chasses sur les domaines de M. d'Héricy, leur voisin de campagne, et qu'il fallait se préparer à partir. Léon alla aux nouvelles auprès de sa tante. Il trouva la bonne dame occupée à ses préparatifs de voyage. — C'est pourtant à cause de vous, beau neveu, lui dit-elle, que toute la maison va s'ensevelir dans la neige. — Et elle lui expliqua brièvement la situation. Celui des parents de mademoiselle Clémentine d'Héricy qui avait fait quelques obstacles à son mariage avec Léon était mort. La famille d'Héricy profitait de ce deuil pour aller passer l'hiver à la campagne, et c'était chose convenue avec les parents de Léon que ceux-ci iraient en même temps habiter leur propriété. Les rapports de voisinage qui ne manqueraient pas de s'établir entre les deux familles amèneraient également entre les jeunes gens qu'on souhaitait unir des rapprochements plus familiers que ceux permis à la ville. — Et si vous vous plaisez l'un à l'autre, comme on l'espère, à moins que vous ne soyez très-difficiles l'un et l'autre, acheva la bonne tante, on vous mariera aux lilas Voilà ce qui se passe, beau neveu. Aide-moi à mettre mes robes dans les malles, et ne les chiffonne pas trop, ajouta-t-elle.

— Et quand partons-nous, ma tante? demanda Léon avec inquiétude.

— Monsieur ton père, lui dit-elle, nous traite comme si nous étions des conspirateurs et qu'il fût préfet de police : il nous accorde vingt-quatre heures pour faire nos paquets.

Léon supplia sa tante de faire naître des lenteurs qui occasionnassent un retard.

— Ta mère et moi, répondit-elle, nous sommes décidées à résister même à la gendarmerie, si ton père veut nous faire partir avant que les couturières et les modistes aient achevé leurs commandes. Si tu as de ton côté quelques petites affaires à expédier, tu peux compter au moins sur deux jours.

VI

Léon courut chez Camille sans intention arrêtée, mais disposé cependant à préparer l'aveu que la nécessité l'obligeait à lui faire. Il ne la trouva point seule chez elle, et fut presque content que la présence d'un tiers vînt fournir un prétexte à son silence. Camille était avec une jeune femme de son voisinage, une des rares connaissances féminines qui eussent été tolérées par Léon. Il devina que sa présence venait interrompre quelques confidences sentimentales, en s'apercevant que l'amie de Camille avait les yeux rouges et que son émotion avait gagné sa maîtresse. Resté seul avec celle-ci, il lui demanda ce qui s'était passé.

— C'est cette pauvre fille qui vient de me raconter ses chagrins, répondit Camille : son amant la quitte pour se marier.

— Et comment la quitte t-il? demanda Léon, qui voyait dans ce rapprochement de situation offert par le hasard une porte ouverte à un commencement d'aveu.

— Oh! il agit fort mal, répliqua Camille; il lui a jeté brutalement cette nouvelle sur le cœur comme un pavé.

Léon se sentit mal à l'aise sous le regard de sa maîtresse, et, pour diminuer son embarras, il se mit à marcher dans la chambre en fumant.

— Mais, dit-il en observant l'impression que sa question pourrait faire naître, ce garçon a de la fortune, je crois, et en jetant ce pavé, comme tu dis, il a dû avoir soin de l'envelopper de manière à amortir le coup.

— Cela ne justifie pas sa manière d'agir, qui a été brutale et cruelle, répondit Camille. On ne met pas brusquement à la porte de sa vie, en la prévenant d'un jour à l'autre, une femme qu'on dit avoir aimée. — Ainsi, reprit-elle avec une grande vivacité, car c'était une des facultés de sa nature sensible de s'imprégner, pour ainsi dire, de la passion d'autrui, — ainsi voilà le premier et le dernier mot des hommes avec les femmes qui leur donnent les plus belles années de leur existence. De l'argent, et tout est dit!

Elle prit sa tête dans ses mains, et, presque accrou-

pie au coin de son feu, resta silencieuse. Leon comprit qu'il n'avait rien à dire, à moins de tout dire.

— Eh bien! après tout, fit Camille sortant de sa stupeur et secouant la tête comme pour faire tomber les pensées qui l'obsédaient, n'est-ce pas toujours ainsi que cela doit finir? N'ont-elles pas raison, celles-là qui ne voient dans un amant qu'un compagnon passager au bras duquel elles marchent joyeuses, en renouvelant chaque matin leur provision d'amour quotidien, celles pour qui le mot adieu n'est qu'un point qu'on pose tranquillement après une phrase achevée? Ah! bonne fée, bonne fée, toi qui donnes l'insouciance à tes filleules, pourquoi n'es-tu pas ma marraine?

— Camille! Camille! s'écria Léon en s'approchant d'elle.

Elle l'attira à ses côtés, et lui dit tout bas en lui passant les bras autour du cou : — Pardonne-moi, on m'a soufflé ce soir une bouffée de mauvais air dans l'esprit. Que veux-tu? ajouta-t-elle en mettant un baiser pour sourdine à ses paroles, comme si elle eût craint de les faire trop entendre; je sais que mon bonheur habite une maison de paille, et je m'effraye quand le voisin crie au feu. Tiens, reprit-elle en se levant et en allant décrocher un calendrier neuf que son facteur lui avait apporté dans la journée, tous les

ans à cette époque-ci, quand je vois l'almanach de l'année prochaine, je ne puis m'empêcher d'être inquiète en regardant ces longues colonnes qui représentent les mo' et les jours. Je me demande tout bas si nous irons ensemble jusqu'au bout...

Léon voulut l'interrompre, car en l'écoutant il était inquiet et oppressé comme un homme qui voit un enfant jouer avec une arme chargée. — Pourquoi nous attrister en parlant d'une chose qui est encore probablement si lointaine? dit-il.

Camille ne s'aperçut pas heureusement du démenti que le son de la voix de Léon donnait à ses paroles. —Lointaine, mais certaine, reprit-elle. Je puis parler de cette chose sans trop m'attrister, mais seulement quand tu es avec moi. Et puis, ne voit-on pas tous les jours des gens qui se portent bien parler de la mort? Cela ne fait pas mourir plus vite qu'à son heure. Nous devons nous séparer un jour...

— Tais-toi, dit Léon en lui serrant la main.

Camille insista. — Nous devons nous quitter, reprit-elle; mais il ne peut y avoir entre nous qu'une séparation définitive occasionnée par ton mariage. Un garçon de ton âge ne se marie pas comme une petite demoiselle à qui sa mère vient dire un jour, en lui présentant un futur : Ma fille, voici monsieur un tel qui vous épouse après-demain, faites-lui la révérence

et cachez votre poupée. Tu seras instruit à l'avance des projets de ta famille, tu pourras même les deviner, on t'obligera à aller plus fréquemment dans le monde, on te ménagera des rencontres avec une héritière bien dotée qu'on t'aura choisie. Tu entendras enfin autour de toi des chuchotements vagues dont il te sera facile de pénétrer le sens. Eh bien! je demande à être avertie dès ce moment.

En écoutant Camille, Léon se demandait intérieurement si quelque avis anonyme ne l'avait pas prévenue du danger qui la menaçait, et si ses paroles n'avaient pas pour but d'en provoquer l'aveu. Cet aveu vint jusqu'au bord des lèvres de Léon; mais, au moment de parler, il éprouva une impression étrange, comparable à celle que peut éprouver un chirurgien qui va pratiquer une opération difficile, et que la tranquillité du sujet effraye plus que ne le ferait sa résistance. Ce qui l'avait alarmé le plus jusque-là, il faut le dire, c'était surtout la préoccupation de la douleur que cet aveu causerait à sa maîtresse, et ce fut surtout au moment où elle lui parlait elle-même de leur rupture, dans un avenir encore lointain et indéterminé, qu'il comprit cette chose si simple qu'une rupture l'éloignerait autant de Camille qu'elle séparerait celle-ci de lui-même. Camille s'était rapprochée de lui, accroupie sur le tapis, au pied de la chaise où Léon

se trouvait rêveur, cachant son visage dans l'ombre pour dissimuler son émotion. Elle reprit doucement, continuant sa pensée :—Je veux que tu me préviennes à l'avance. Sois tranquille, je ne te tourmenterai pas, d'aucune façon. Tu as déjà mis assez de bonheur dans ma vie pour que j'aie perdu le droit d'accuser la destinée quand elle se montrera sévère. En m'aimant il y a quatre ans, tu ne m'as rien promis que de m'aimer; mais jusqu'ici tu as tenu ta promesse, et je ne crois pas t'avoir rendu la fidélité rigoureuse. Nos troubles et nos bouderies n'ont jamais eu de motif sérieux. C'étaient de petits nuages légers qui passent rapidement sans cacher le ciel et sans faire d'ombre. Je veux que les derniers instants de notre vie commune conservent la tranquillité de ses premiers jours. Aussi n'entendras-tu sortir de ma bouche aucune parole amère, au fur et à mesure que nous approcherons du terme de notre liaison. Qu'aurais-je à te reprocher d'abord? Rien. Sous mon apparence étourdie, j'ai un grand fonds de raison, et tu ne me verras tenter aucune résistance contre ce qui est inévitable. On t'a permis de m'aimer dans ta famille; je serais injuste envers elle et je manquerais de reconnaissance si j'essayais d'apporter le moindre obstacle à ses désirs. Notre liaison aura été irrégulière, c'est le nom qu'on donne, je crois, aux affections qui nais-

sent spontanément en dehors des conventions et des intérêts, et qui n'ont d'autre sécurité d'existence que leur franchise même; mais quand le terme en sera arrivé, au milieu de mon chagrin j'aurai la joie de savoir que tu t'éloignes de moi le cœur sain, et que l'amour de celle qui t'aimera n'aura pas de blessures à y panser.

Comme elle achevait ces mots d'une voix qu'elle s'efforçait de maintenir calme, Camille s'aperçut que la main de Léon tremblait dans la sienne. Elle se leva rapidement, observa le visage de son amant, et s'aperçut qu'il était pâle. — Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle vivement.

— Rien, dit Léon écartant une pensée douloureuse, c'est l'odeur de ton charbon de terre qui m'a fait mal à la tête.

— Menteur, qui ne veux pas dire la vérité! fit Camille courant après lui dans la chambre et le forçant à revenir à la place qu'il venait de quitter.

— Menteur? balbutia le jeune homme, convaincu cette fois que sa maîtresse était instruite de tout.

— Oui, menteur! orgueilleux! reprit la jeune femme, qui ne veux pas convenir que ce n'est pas le feu, — il est éteint, — mais seulement l'idée de penser qu'un jour il faudra nous quitter...

— Je t'en prie, Camille..... tais-toi! s'écria Léon, qui ne cachait plus son émotion.

— Ah! que je suis contente de te voir comme cela! dit celle-ci en frappant dans ses mains. C'est tout ce que je voulais savoir. — Et, revenant s'accroupir aux pieds de Léon, elle ajouta tout bas : N'est-ce pas que d'y penser, cela fait bien du mal ?

Léon attira Camille auprès de lui, et, pendant quelque temps, la tint silencieusement embrassée. Durant cette muette étreinte, leurs deux cœurs étaient si voisins, qu'ils se révélaient presque l'un à l'autre, par la rapidité de leurs battements, les émotions diverses qui venaient de les agiter mutuellement.

Camille la première rompit ce silence. — Ne parlons plus inutilement de ces choses-là, dit-elle en se dégageant des bras de Léon, et elle ajouta : — Je ne suis pas sortie depuis plusieurs jours; le temps est beau, tu devrais me mener voir les boutiques du nouvel an. Et à propos, continua-t-elle sur un ton de curiosité enjouée, quelle surprise me ménages-tu cette année pour mes étrennes? — Il semblait qu'une étrange coïncidence dût pendant toute cette soirée ramener des allusions à la situation autour de laquelle Camille se promenait comme un aveugle autour d'un précipice. Plusieurs fois le hasard avait offert à Léon une occasion de parler, en dégageant son aveu des difficultés d'une entrée en matière. Cette fois comme les autres, il s'abstint. La question

de Camille lui rappela cependant que s'il était provisoirement résolu à lui taire la vérité, il était du moins dans l'obligation de lui avouer son départ. Elle apprit cette nouvelle assez tranquillement; elle était habituée d'ailleurs à voir Léon la quitter chaque année pour aller passer quelques semaines dans la propriété de ses parents pendant la belle saison; un départ au milieu de l'hiver n'était pas même un événement nouveau. Plusieurs fois déjà, à l'époque de la fermeture de la chasse ou au moment du passage des oiseaux, Léon s'était absenté de Paris; mais ces absences étaient toujours de peu de durée. Camille s'inquiéta seulement en apprenant que toute la famille de Léon émigrait au moment où les réunions du monde, les bals, les soirées étaient dans leur plus grand éclat. — Ma mère est très-fatiguée, lui dit Léon; c'est précisément pour échapper aux obligations que lui impose son séjour à Paris pendant l'époque des réceptions qu'elle désire aller passer quelque temps à la campagne. Je crois que son intention est d'y rester jusqu'au carême. — Et ne voulant pas alarmer sa maîtresse par l'idée d'une trop longue absence, il se hâta d'ajouter : Je ne pense pas qu'elle me garde auprès d'elle tout le temps.

La tranquillité apparente de Léon rassura Camille autant que les raisons très-naturelles qu'il lui don-

nait pour expliquer ce que son voyage avait d'inusité. Une autre raison, ayant son origine dans l'égoïsme même de la passion, contribuait à lui faire accepter le départ de Léon et son absence momentanée. Camille faisait intérieurement cette réflexion : qu'en s'éloignant lui-même de Paris à l'époque où tous les salons étaient ouverts, Léon échapperait aux séductions dont elle les supposait peuplés, ainsi qu'aux occasions de se laisser entraîner vers quelque engagement préparé par les soins de sa famille. Comme Léon s'étonnait qu'elle accueillît aussi facilement la nouvelle de son départ, elle lui avoua naïvement le petit calcul intéressé qu'elle venait de faire, et ne prit point d'alarme nouvelle en voyant le singulier sourire que cet aveu avait amené sur les lèvres de son amant.

Léon, devant paraître chez son père, qui donnait une soirée d'adieu, se disposait à quitter Camille, lorsqu'ils reçurent la visite de Francis Bernier. Celui-ci offrait le soir même un réveillon dans son atelier, et venait inviter les deux jeunes gens. Après le souper, on devait organiser un petit bal. Camille n'avait pas assez souvent l'occasion de se distraire pour que Léon songeât à ne point la faire profiter de celle qui se présentait. Elle savait qu'elle trouverait chez Bernier une société amusante, et pensa qu'à la veille d'une séparation, le tumulte d'une nuit de plaisir pourrait

utilement étourdir son esprit. — Eh bien ! dit-il à Francis, si tu as le temps, attends que Camille soit habillée ; tu l'emmèneras directement chez toi. J'irai vous rejoindre après avoir passé une heure chez mon père.

Et il sortit, laissant Bernier seul, pendant que Camille allait s'habiller dans sa chambre. Camille donnait d'ordinaire peu de temps à sa toilette ; toute sa beauté étant sur elle, elle n'avait point besoin de la chercher pendant une heure dans des cartons, dans des tiroirs, ou dans les pots mystérieux d'un laboratoire chimique. Au bout de dix minutes, elle était prête et tendait la main à Francis en lui disant : — Partons-nous ? J'espère que je suis belle, ajouta-t-elle en tournant devant lui.

— Est-ce qu'on ne me fera pas l'honneur de mettre les diamants de la couronne ? demanda Bernier en riant.

— C'est vrai, j'oubliais, fit-elle, et prenant dans un petit coffret une paire de pendants d'oreilles fort modestes, elle vint les attacher devant la glace. Comme elle était sur le point de partir, ses regards tombèrent sur un petit carton très-élégant que Bernier avait déposé sur une chaise en entrant. Sa curiosité flaira quelque objet de coquetterie. Elle prit le petit carton, s'approcha de Bernier, qui riait dans sa moustache,

et lui dit d'une voix câline : — Est-ce qu'il faut ouvrir ?

Et, sans même attendre sa permission, elle enleva le couvercle du carton, d'où s'échappa une subtile odeur d'essence orientale. — Ah ! que c'est joli ! s'écria Camille en déployant un de ces burnous algériens dans lesquels les femmes s'enveloppent pour sortir du bal ou du théâtre. Elle ne put résister au plaisir d'essayer le burnous, et comme elle en drapait les plis sur ses épaules en se regardant avec satisfaction dans la glace, Bernier lui dit : — Ce chiffon vous plaît, gardez-le, mignonne. Je l'ai apporté pour vous ; c'est mon étrenne.

Après l'avoir remercié, Camille se promena majestueusement dans la chambre, heureuse comme un enfant à qui on a donné un jouet nouveau. — Une question, dit-elle en se posant devant Francis ; ai-je l'air d'une femme du monde ainsi ?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela ?

— Sans doute.

— Eh bien ! non, répliqua Bernier. Donnez-moi le bras, et allons-nous-en.

Comme il l'avait promis, Léon vint rejoindre sa maîtresse chez Francis, il la trouva fort animée au milieu d'une société de jeunes gens qui, pour la plupart,

étaient des amis, et traitaient Camille en camarade. Ce fut dans cette soirée que celle-ci imagina de lever sur chacun d'eux un impôt de distractions pendant tout le temps que devait durer l'absence de Léon. Malgré la complicité de sa tante, celui-ci dut quitter Paris le lendemain même, M. d'Alpuis n'ayant pas consenti à différer le départ.

Les adieux de Léon et de Camille ne furent du côté de celle-ci attristés par aucune préoccupation. Quant à Léon, il avait renoncé à risquer même une demi-confidence. Sans avoir l'intention de résister aux volontés de son père, il espérait gagner du temps. Rien d'ailleurs n'était encore conclu, et ce voyage, dont le but était d'amener un rapprochement sympathique entre lui et mademoiselle Clémentine d'Héricy, pouvait bien ne pas avoir les résultats qu'on paraissait en attendre. Dans tous les cas, les projets de la famille restaient ouverts à l'intervention du hasard, et si Léon manquait trop d'initiative pour faire naître lui-même des obstacles, il se sentait du moins disposé à profiter de tous ceux que l'imprévu enverrait à son aide.

VII

Cette partie de chasse à laquelle M. d'Alpuis et son fils avaient été invités n'était en réalité qu'un prétexte, une sorte de terrain neutre où l'on voulait que les deux jeunes gens se rencontrassent pour la première fois, dans une entrevue dégagée de l'embarras et de la gêne qui accompagnent toujours une présentation officielle. Tous les détails de cette rencontre avaient été convenus à l'avance. Pendant la chasse, on devait croiser la promenade équestre des dames châtelaines, qui se joindraient à M. d'Héricy pour retenir M. d'Alpuis et son fils à dîner. Ce *scenario* était l'œuvre de la tante de Léon, qui voulait, dans toutes les circonstances de la vie, ménager la part du romanesque. Suivant elle, tout dépendait de la première impression que les jeunes gens éprouveraient en face l'un de l'autre, et elle avait tout disposé pour

que cette impression, mutuellement agréable, leur inspirât le désir de se retrouver ensemble; mais le hasard devait apporter à son plan des modifications de nature à en compromettre la réussite.

Le matin de cette chasse, comme Léon achevait de s'équiper, il fut abordé par le garde de son père, espèce de Bas-de-Cuir assermenté. Ce rustique personnage, qui s'appelait Lolo, était depuis quinze ans au service de M. d'Alpuis, et avait fait l'éducation cynégétique de son fils. Comme tous les gardes, Lolo était en rivalité avec ceux des voisins, et particulièrement avec celui de M. d'Héricy. Ils passaient leur vie l'un et l'autre à guetter l'occasion de se faire des procès verbaux, et il fallait toute l'autorité de leurs maîtres respectifs pour que leur antipathie ne sortît point des limites de l'injure quand ils se rencontraient.

— Monsieur, dit Lolo en entrant dans la chambre où se tenait Léon, Tabareau vous a *sentu* arriver hier au soir, et, sauf votre respect, il a *gueulé* après vous toute la nuit. Pour le faire taire, je lui ai promis que vous l'emmèneriez travailler aujourd'hui.

— Nous chassons avec les chiens de M. d'Héricy, répondit Léon.

— Sacrebleu! dit Lolo en tournant sa casquette: Tabareau va être bien fâché. Et il reprit : — Si mon-

sieur voulait me le permettre, quand il sera parti, je lâcherai tout de même Tabareau; il prendra le train de monsieur et le rejoindra là-bas, comme sans le faire exprès, parce que, continua le garde, je serais humilié si monsieur, qui est mon élève, ne tuait rien aujourd'hui.

— Ah! tu as peur de ma maladresse? fit Léon.

— C'est sans intention d'offense, répondit Lolo; mais monsieur est habitué à ce lambin de Tabareau, qui vaut mieux dans un de ses poils que tous les *anglais* de Robert (c'était le nom du garde de M. d'Héricy).

— Ne sont-ils pas bons, ces chiens? demanda Léon.

— Peuh! reprit Lolo, ayant l'air de faire une concession dédaigneuse; c'est des jolies bêtes, qui vous ont du feu dans le ventre et le diable dans les jarrets; mais quand ça vous pousse un lièvre, faut que le plomb soit rudement vif à lui dire bonjour.

— Et tu veux dire que le mien ne l'est pas assez? interrompit Léon.

— Monsieur, chacun a ses habitudes, répondit respectueusement le vieux garde en se retirant.

Léon et son père partirent à pied pour aller rejoindre M. d'Héricy. Au carrefour qu'il leur avait indiqué, celui-ci les attendait avec son garde. Après les salutations d'usage, les chasseurs se dispersèrent

pour aller se poster à des endroits que Robert leur indiqua comme étant le passage de l'animal, qui avait été détourné la veille à l'intention des hôtes attendus par M. d'Héricy. Ceux-ci placés avec la recommandation de ne point s'éloigner pour éviter les accidents, le garde pénétra dans l'enceinte où se tenait un chevreuil *brocart*, et découpla deux paires de demi-briquets anglais dont il appuya la quête. Connaissant les mœurs de son animal, il savait à l'avance la route qu'il allait parcourir : après s'être fait battre pendant quelque temps, le *brocart* devait arriver sous le fusil des messieurs d'Alpuis père ou fils. Léon était à son poste depuis cinq minutes, lorsque l'aboiement des chiens lui annonça que le chevreuil était lancé; mais tout à coup, dans une direction très-opposée à celle que la chasse semblait suivre, et à une assez faible distance, Léon entendit la voix d'un chien bien gorgé, dont les notes graves et les coups de gueule régulièrement alternés lui rappelèrent la basse de Tabareau. Voici ce qui était arrivé. Une demi-heure après le départ de ses maîtres, Lolo avait pris sur lui de commettre une infraction à leurs ordres. C'était d'ailleurs depuis longtemps son idée fixe de faire chasser Tabareau sur la propriété dont Robert avait la garde. Après avoir fait sortir du chenil le vieux basset, atteint d'un commencement de rhumatisme, Lolo lui frie-

tionna les jambes avec un baume qui était également bon, disait-il, pour les maux de chrétien. La friction achevée, il lui entoura les jarrets dans des morceaux d'étoffe de laine qui s'arrêtaient au-dessus de ses pattes, et dans cet équipage singulier il l'emmena vers la chambre où l'on rangeait les ustensiles de chasse. Tabareau en fit le tour deux ou trois fois, en suivant de ses yeux intelligents les indications du doigt de Lolo, qui lui montrait le bois de cerf sur lequel Léon suspendait ordinairement son fusil. En n'y voyant plus cette arme, dont l'absence significative lui révélait le départ de son maître pour la chasse, le vieux basset commença dans son langage une série de réclamations énergiques. — Il a compris, pensa le garde. Mettant le chien en laisse, il le conduisit à mi-route du chemin que ses maîtres avaient dû parcourir, et le laissa aller à son gré dès que Tabareau eut indiqué qu'il sentait leurs traces.

Tout en cheminant tranquillement de son allure, encore un peu ralentie par les espèces de bas de laine qui entouraient ses jambes torses, le basset entra par un bris de clôture dans une sorte de parc réservé voisin d'une habitation. Une trace de fauve encore chaude vint le détourner de la route qui devait le conduire à ses maîtres. Il avait bien hésité un moment, mais son instinct de chasseur était si grand,

qu'il était parti à pleine voix sur la piste, en mettant debout une chevrette (1) qui avait plutôt les allures d'un animal privé que d'un fauve. Peu défiante en effet, la chevrette se laissait poursuivre à vingt pas, suivant les allées, se retournant pour regarder le chien, s'arrêtant comme pour l'attendre, et se laissant approcher de si près, qu'il aurait pu lui souffler au poil. Sortie par une brèche du parc réservé où elle avait été levée, ne se reconnaissant plus au milieu des grands bois qu'elle traversait, la chevrette, inquiétée instinctivement, avait quitté les allées pour se jeter dans un massif de quelques arpents qui partageait les deux chemins à l'angle desquels Léon avait été posté. Tabareau la menait doucement, débrouillant ses ruses et manœuvrant pour l'éloigner de l'enceinte. En reconnaissant la voix de son basset, Léon ne put retenir une exclamation de mauvaise humeur. Il craignait que son chien, en restant dans ce voisinage, n'en éloignât le brocart, chassé par la petite meute de M. d'Héricy, et que celle-ci commençait à ramener, suivant l'itinéraire indiqué par le garde. — A vous, monsieur! cria Robert en faisant signe de loin à Léon. Celui-ci se mit en position. En guettant l'arrivée de l'animal pour le tirer à sa sortie du bois, il aperçut à quarante pas de lui, dans le feuillage rouillé

(1) La femelle du chevreuil.

des jeunes chênes, une forme rousse qui semblait se mouvoir. Bien qu'il ne pût en distinguer le sexe, il reconnut un chevreuil, et ne douta pas que ce ne fût celui dont l'approche lui était signalée. Il épaula rapidement et fit feu; mais à travers la fumée de son coup, et bien au-dessus de l'endroit où il venait de tirer, Léon vit le brocart franchissant la route d'un seul bond, et mené très-raide par les chiens de M. d'Héricy. — Sur quoi donc monsieur a-t-il tiré ? lui demanda Robert, qui était accouru.

—C'est ce que je me demande, répondit Léon un peu étonné. Cependant il se précipita pour vérifier son tir.

— Monsieur a touché, dit Robert en ramassant une poignée de poils roux restés au pied d'un arbre que le plomb avait criblé; mais ce n'est pas le brocart, ajouta-t-il en reconnaissant des empreintes fraîches, c'est une chevrette.

— Elle est blessée, fit Léon; voici du sang sur les bruyères.

— Mais, interrompit le garde en prêtant l'oreille, Dieu me pardonne ! c'est la musique de ce gueux de Tabareau que j'entends là !

— Oui, dit Léon, qui ne put s'empêcher de sourire. Je n'avais pas voulu l'emmener ce matin; il se sera échappé pour me rejoindre, et aura levé dans sa route la bête que j'ai tirée...

Il fut interrompu par un nouveau coup de feu.

— C'est à l'Épine, dit Robert, monsieur votre père y était placé.

— Dans ce cas, reprit Léon, le brocart doit être tué.

— Votre chevrette aussi a son compte, fit le garde. Elle ne peut pas emporter son coup bien loin. Je parie que votre basset lui mord les jarrets. Nous n'avons qu'à le suivre : il nous mènera dessus.

Après avoir marché sous bois pendant un quart d'heure, suivant la bête au sang, Léon et Robert arrivèrent dans une grande allée et aperçurent à une courte distance deux femmes vêtues en amazones et qui arrêtaient leurs chevaux pour causer avec M. d'Alpuis, que M. d'Héricy semblait leur présenter.

— C'est madame et mademoiselle qui font leur promenade à cheval, dit le garde à Léon.

Celui-ci pensa qu'il était convenable d'interrompre sa chasse pour rejoindre la compagnie; mais, comme il allait se diriger de ce côté, la chevrette parut sur la lisière du bois, toujours poursuivie par l'infatigable Tabareau. Elle parut vouloir traverser l'avenue; puis, arrivée au milieu, l'effort qu'elle avait fait pour prendre un dernier élan ayant épuisé le reste de ses forces, elle tomba sur ses jarrets.

— C'est singulier, dit Robert entraînant Léon. — monsieur, s'écria-t-il quand il fut auprès de la

bête expirante, qui s'était retournée à son approche, voilà un coup de fusil bien malheureux! — Et il ajouta en se parlant à lui-même : C'est ce gredin de basset qui l'aura levée dans le parc.

— Qu'y a-t-il? demanda Léon, que l'exclamation de Robert avait inquiété.

— Il y a, dit celui-ci, que vous avez tué la chevrette de mademoiselle Clémentine, une petite bête qu'elle a élevée et qu'elle adorait...

Au même instant. Tabareau parut à son tour sur la route : ses poils étaient hérissés d'épines ; ses longues oreilles, qui traînaient à terre, avaient été déchirées par les ronces, et il avait perdu un de ses bas de laine. En voyant que la bête était couchée sur le flanc, il conclut que sa besogne était terminée et cessa de donner de la voix. Seulement il s'approcha de la chevrette pour lécher le sang qui coulait de son épaule fracassée. Robert lui donna un coup de pied pour l'éloigner. Comme le garde n'était pas coutumier de politesse avec lui, Tabareau ne parut point surpris de cette brutalité. Ayant la confiance d'avoir bien fait son devoir, il passa derrière Léon, et, remuant sa queue droite avec la régularité d'un balancier de métronome, il semblait demander à son maître s'il n'était pas content de lui. Une nouvelle bourrade l'envoya rouler à trois pas; il se releva, se recula hors

de portée des coups, et, assis sur son train de derrière, la tête penchée entre les jambes et presque cachée entre ses oreilles, qui faisaient trois plis par terre, il médita quelque temps sur l'ingratitude humaine, s'interrompant quelquefois dans sa méditation pour éplucher ses pattes avec sa langue.

Cependant Léon venait d'être rejoint par la compagnie. Flairant l'approche de sa maîtresse, la chevrette avait fait un effort pour se relever. Mademoiselle d'Héricy, reconnaissant son animal favori, était descendue de cheval.

— Ah! ma mère! dit-elle tristement sans regarder Léon, dont l'attitude était fort embarrassée, on a tué Dolly!

Et la jeune fille ne put s'empêcher de mêler quelques larmes à celles qui s'échappaient, grosses et lentes, des yeux de la chevrette.

— Robert, dit M. d'Héricy à son garde, achevez cette bête, qu'elle ne souffre pas.

— Mon père, fit Clémentine, je vous en prie, pas devant moi.

M. d'Alpuis lui offrit la main pour remonter à cheval, et elle partit aussitôt, accompagnée de sa mère.

Léon, ayant expliqué à son père les causes qui avaient amené la mort de Dolly, celui-ci présenta ses excuses à M. d'Héricy, qui crut devoir rejeter l'acci-

dent sur le peu de soin des domestiques. — Un jour de chasse, dit-il, on aurait dû retenir la chevrette en captivité, comme on avait coutume de le faire dans ces circonstances.

— Tout autre chasseur, ajouta M. d'Héricy en se tournant vers Léon, eût fait comme vous, car tout gibier devant les chiens est gibier de tir. Allons, Robert, achevez Dolly, et que ma fille ne la voie plus à son retour. Quant au chevreuil qui est à l'Épine, vous le ferez porter chez monsieur, ajouta-t-il en désignant M. d'Alpuis.

Le programme de la tante de Léon n'en reçut pas moins son exécution; mais la mort de Dolly, si puéril que fût cet incident, était de nature à jeter une sorte de contrainte dans cette première présentation. Quoique fille bien élevée, Clémentine n'avait pu faire un souriant accueil au meurtrier involontaire de sa chevrette, et celui-ci, qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situation d'un homme ayant commis une maladresse après laquelle toute excuse est banale quand elle ne peut rien réparer, garda une contenance également voisine de la froideur. Il n'était cependant point porté à trouver ridicule l'affliction de Clémentine : tout attachement, quel que soit l'être qui en est l'objet, est un indice de sensibilité, et il regretta sincèrement que la première impression qu'il lui laissât

de sa présence fût un chagrin pour la jeune fille. Il ne put s'empêcher pourtant de faire cette réflexion que cet incident était une première réponse que le hasard avait faite à son appel, et que, sans fournir raisonnablement un prétexte à rupture, son entrée dans la maison d'Héricy avait commencé par un pas en arrière. Cela n'empêcha point Léon de gourmander vivement Lolo, qui, en lâchant Tabareau, s'était fait l'ouvrier de l'imprévu; mais le vieux garde fut si enchanté en apprenant que son lambin, comme il l'appelait, avait fait tuer une chevrette sur les terres de Robert, qu'il mêla à sa pâtée du soir la moitié de sa propre soupe, et sacrifia une portion de son vieux cognac pour frictionner ses rhumatismes, après quoi il le conduisit au chenil, qu'il avait garni d'une litière fraîche.

Trois jours après la chasse, Léon apprit que la famille d'Héricy était invitée à dîner chez son père. Sa tante le prit à part dans la matinée, lui fit une fort belle morale, et le supplia de venir la trouver quand il serait habillé, pour qu'elle lui mît elle-même sa cravate. En attendant les convives, Léon s'enferma dans sa chambre, et passa deux heures avec Camille, en lui écrivant une longue lettre où l'on sentait dans chaque ligne palpiter le regret de l'absence et le désir du retour.

Cette seconde entrevue n'eut aucun résultat nouveau. Elle était trop rapprochée de l'incident qui avait embarrassé leur première rencontre pour que les deux jeunes gens ne restassent pas sous le contre-coup de cet embarras; mais cette situation ne pouvait se prolonger sans indiquer un parti pris d'éloignement, qu'on aurait pu accuser d'affectation, puisqu'il n'était point sérieusement motivé. Les relations des deux familles étaient devenues d'ailleurs quasi-quotidiennes. Les longues soirées de l'hiver, qui paraissent encore plus longues à la campagne, où les distractions sont peu variées, se passaient alternativement chez M. d'Héricy ou chez M. d'Alpuis. Quelques tasses de thé, le jeu, la conversation, faisaient les frais de ces réunions. A vrai dire, s'il eût été libre, comme son père pouvait le supposer, Léon eût donné les mains à son projet; mais entre lui et mademoiselle d'Héricy, si charmante qu'elle fût, il y avait là-bas, à cinquante lieues de lui, une figure toujours présente à son souvenir.

Profitant des occasions d'intimité qui lui étaient ménagées avec Clémentine, Léon résolut de pénétrer son caractère, d'étudier ses sympathies et ses répulsions, pour se mettre ensuite lui-même, dans son langage et dans sa conduite, en contradiction avec elle. Il espérait, par cette manœuvre, accumuler contre lui dans l'esprit de la jeune fille des préventions de

nature à la rendre hostile à des désirs qui n'étaient plus même dissimulés par les parents. Malheureusement le plan devait être éventé avant que les résultats eussent pu se produire. Dans la vie comme au théâtre, n'est pas comédien qui veut. Léon ne pouvait se modifier d'un jour à l'autre, même en apparence. A chaque instant, il sortait du rôle qu'il s'était imposé pour rentrer dans sa propre nature, et ces contradictions ne pouvaient échapper à une jeune fille qui avait quelque intérêt à les surprendre. Alarmée dans les commencements, Clémentine s'était naïvement trahie auprès de la tante de Léon, qu'elle n'avait pas eu besoin de prier bien longtemps pour que celle-ci devînt sa confidente. La bonne dame, selon son expression, lisait dans le jeu de son neveu; elle rassura la jeune fille à propos des craintes que celle-ci lui avait avouées.

— Léon, lui dit-elle, est un faux mauvais sujet, qui, dans une intention que je crois comprendre, s'efforce de paraître autrement qu'il n'est en réalité. Pour le bien connaître et le bien apprécier, croyez le contraire de ce qu'il vous dira, chère enfant, et n'ayez pas d'inquiétude sur l'avenir. En unissant votre jeunesse à ma vieille expérience, nous l'obligerons bien à jeter le masque. Vous devez être le bonheur de sa vie, il ne sera pas dit qu'il aura passé à côté de son bonheur sans s'arrêter.

— Mais, demanda Clémentine, il faudra donc le rendre heureux de force?

Cet audacieux aveu fit sourire la vieille tante, qui lui dit en l'embrassant : — J'ai juré que vous seriez ma nièce, et jamais je n'ai manqué à ma promesse.

Aidée par une auxiliaire rusée, mademoiselle d'Héricy s'amusa à tendre à Léon des piéges où sa franchise le poussait tête baissée. Un soir, causant musique avec Clémentine, qui venait de recevoir de nouvelles partitions, Léon, connaissant les préférences de la jeune fille pour l'école allemande, ouvrit une parenthèse ironique contre les maîtres qui en sont la gloire. — Les Allemands, disait-il d'un ton dédaigneux, ce sont des savants et non des musiciens. Comment pourraient-ils l'être, des gens qui habitent un pays où le brouillard enrhume les oiseaux, et qui passent leur vie à boire de la bière à grande cruche? Selon moi, la musique est par excellence un art de spontanéité et d'inspiration. La musique, c'est la mélodie, une chose inattendue qui tombe d'un beau ciel dans une oreille humaine. Aussi, le premier Italien guidant ses bœufs dans la campagne romaine en sait-il plus long dans vingt-cinq mesures que tous les symphonistes d'outre-Rhin, qui font de la musique avec le traité du contre-point, comme les faux poëtes, qui font leurs vers à coups de dictionnaire.

— Et Beethoven? interrompit Clémentine, ne reconnaissant point dans cette tirade les emprunts faits par Léon à un feuilletoniste paradoxal.

— Beethoven, un sourd, fit Léon.

— Et Schubert? reprit Clémentine.

— Un poitrinaire!

— Et Mozart, et Gluck, et Haydn, et Weber, tous ces grands génies, vous ne les acceptez pas? demanda la jeune fille. Pourquoi donc, en lisant le journal, regrettiez-vous hier de ne pas être à Paris pour assister aux séances du Conservatoire, où l'on n'exécute que la musique des maîtres que vous me dites ne pas aimer? Pourquoi y avez-vous un abonnement? demanda-t-elle avec une impatience mutine.

— Mademoiselle, c'est la mode à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, répliqua Léon, que les remarques de la jeune fille avaient un peu embarrassé.

— Mais alors pourquoi donc m'avez-vous dit une fois que la mélodie des *Adieux* vous donnait envie de pleurer?

Léon se rappela cet aveu, qui lui était échappé dans un moment de franchise. Il resta indécis un instant, et répondit avec un grand sérieux : — Les oignons aussi me font pleurer. — Il espérait que ce mot vulgaire, écho d'une plaisanterie entendue dans

l'atelier de Francis Bernier, donnerait à la jeune fille une très-fâcheuse idée de son esprit, et que ce serait une mauvaise note qu'elle lui marquerait de plus; mais cette réponse avait fait rire Clémentine, qui étouffa l'expansion de sa gaieté dans les premières mesures du *la ci darem la mano*. Comme elle achevait sans paraître se préoccuper de Léon, celui-ci se pencha sur son épaule et lui dit : — Ayez donc l'obligeance de recommencer.

— Ah! fit Clémentine en se retournant, je vous prends cette fois en flagrant délit d'admiration pour Mozart. Si la mode est à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, est-ce donc la mode ici de ne point paraître aimer ce qu'on aime?

Léon ne put voir la rougeur qui avait empourpré le front de la jeune fille, qui s'était aussitôt penchée sur le clavier; mais le son de sa voix lui avait bien paru donner à ces paroles le sens d'une interrogation et l'accent d'un reproche. Il était rare qu'une scène de ce genre n'eût point lieu tous les soirs, et Clémentine commençait à se convaincre que la tante de Léon avait eu raison en lui disant que son neveu jouait un rôle auprès d'elle, et qu'il ne fallait croire que le contraire de ce qu'il lui dirait. — Pourquoi est-il comme cela avec moi, demandait-elle à sa confidente intime, et quelle singulière manie de me contrarier en tout?

Est-ce pour éprouver mon caractère? Mais s'il s'habitue ainsi à ne pas dire ce qu'il pense et à dire ce qu'il ne pense pas, je serai très-embarrassée le jour où il me dira qu'il m'aime.

Clémentine aimait Léon. Elle savait son inclination autorisée et la trahissait avec toutes les ingénuités audacieuses d'un cœur qui n'a pas à se contraindre. Un jour, dans une promenade à cheval qu'elle faisait en compagnie de Léon, à qui elle avait demandé d'être son écuyer, comme ils s'étaient laissé entraîner un peu en avant de la voiture où se trouvaient les parents, ils se croisèrent avec le messager rural, qui venait de faire sa distribution dans les habitations éloignées de la commune. Cet homme, ayant reconnu Léon, s'arrêta pour lui remettre une lettre qu'il avait à son adresse; mais comme il ouvrait son portefeuille, une charrette qui passait effraya le cheval, un peu inquiet, que montait Léon. Il se jeta de côté, et son cavalier, sachant que lorsque l'animal avait peur, il était imprudent de le vouloir arrêter raide, lui rendit les rênes pour qu'il prît un peu de champ et eût ainsi le temps de se calmer. Le messager, qui était resté seul avec mademoiselle d'Héricy, tenait la lettre à la main d'un air embarrassé. Voyant que Léon filait toujours en avant, il tendit la lettre à mademoiselle d'Héricy. — C'est bien, dit celle-ci en la

prenant, je vais la remettre à M. d'Alpuis. — Et elle partit pour rejoindre Léon, qui de son côté commençait à revenir sur ses pas. Clémentine n'avait certainement eu aucune intention indiscrète, mais, en prenant la lettre des mains du messager, ses yeux, qui s'étaient arrêtés machinalement sur l'adresse, y avaient reconnu une écriture de femme. Elle remit, en tremblant un peu, la lettre à Léon, qui la serra dans sa poche. Pendant toute la promenade, Clémentine ne put dissimuler un reste de préoccupation. Elle avait hâte que l'on fût rentré, comptant bien que Léon profiterait du premier moment de solitude qui lui serait offert pour prendre connaissance de la lettre qu'elle lui avait remise, et que la convenance l'avait sans doute empêché d'ouvrir devant elle. Aussi, lorsque, après le dîner, qui avait eu lieu ce jour-là chez son père, Clémentine vit reparaître Léon au bout d'une absence de quelques minutes dont elle soupçonnait bien l'emploi, s'attacha-t-elle curieusement à retrouver sur le visage du jeune homme un reste de l'impression qu'avait pu lui causer sa lecture.

Cette lettre était de Camille, et celle-ci l'avait écrite dans un de ces moments où le cœur, pris d'un besoin subit d'épanchement, se met, pour ainsi dire, sous enveloppe, pour aller à travers la distance battre une heure auprès d'un cœur ami. Léon était

sorti de cette lecture presque aussi heureux que s'il venait de passer un quart d'heure auprès de sa maîtresse. La joie qu'il avait éprouvée était restée sur son visage et se révélait par une bonne humeur que Clémentine attribua à la réception d'une heureuse nouvelle. En voyant Léon plus gai que de coutume, elle éprouva un dépit que la réflexion rendit presque douloureux; elle ne put même le dissimuler, et surprit le jeune homme par les taquineries qu'elle lança dans la conversation, par ses impatiences, par quelque chose enfin qui n'était pas elle, ou qu'il n'avait pas du moins jusque-là remarqué dans ses façons d'être. Comme elle travaillait à un petit ouvrage de tapisserie destiné au bureau de bienfaisance du canton, qui organisait une loterie pour les pauvres, elle cassa deux ou trois fois la soie dont elle faisait usage en tirant son aiguille trop vite.

— Cette soie est détestable, dit-elle jetant dans la cheminée le peu qui en restait.

— Eh bien ! dit Léon se précipitant, et votre bobine que vous jetez aussi !

Mais le feu était ardent, et la bobine, tombée dans des braises incandescentes, était déjà à moitié consumée. Clémentine, ayant pris dans sa boîte à ouvrage un nouvel écheveau, demanda à Léon un morceau de papier pour dévider sa soie autour. Il se leva

et chercha dans le salon s'il ne trouverait pas un vieux journal, mais n'en voyant point : — Je vais prendre une carte dans un jeu dépareillé, dit-il à Clémentine.

— Non, dit-elle; il faudrait ouvrir la table de whist. Ne troublez pas les joueurs.

Elle chercha dans ses poches, et ne trouvant rien : — Comment, reprit-elle avec un petit geste d'impatience, vous n'avez pas grand comme la main de papier à me donner?

Léon chercha de son côté dans ses poches et ne trouva que la lettre de Camille. La petite chatte blanche de Clémentine, qui dans ses affections avait succédé à Dolly, parut alors près de la cheminée, jouant avec une petite boule de papier qu'elle roulait devant elle.

— Ne cherchez plus, dit mademoiselle d'Héricy, qui s'était baissée et avait ramassé le papier; mais en le dépliant pour en faire une seconde bobine, elle reconnut l'enveloppe de la lettre qu'elle avait reçue du messager, et que Léon, sans y prendre garde, avait froissée dans sa poche, puis roulée pour amuser la chatte. Clémentine jeta rapidement son écheveau de soie au bras de Léon, et commença à tourner la soie autour de l'enveloppe. Elle se remit ensuite à travailler, mais sans parler, et avec tant de distraction qu'elle ne pouvait même arriver à compter ses points et se trompait à chaque instant. Témoin de ce trouble,

dont il ne pouvait s'expliquer la cause, Léon s'aperçut que la jeune fille regardait souvent la pendule, et paraissait suivre avec impatience la marche de l'aiguille. Quand sonna l'heure à laquelle on se retirait quotidiennement, il remarqua en outre avec quelle promptitude elle se levait, avec quelle vivacité elle aidait sa mère et sa tante dans leurs préparatifs de départ.

— Mademoiselle d'Héricy semblait bien pressée de nous voir partir, dit-il à sa mère.

— Elle paraissait un peu souffrante ce soir, répondit madame d'Alpuis.

Et tout bas elle ajouta : — Comment la trouves-tu ?

C'était la première fois qu'une interrogation lui était adressée au sujet de Clémentine.

— Je la trouve charmante, ma mère, répondit-il simplement.

Restée seule, Clémentine avait retiré la soie roulée autour de l'enveloppe, et un nouvel examen de l'écriture avait confirmé sa première pensée : c'était bien une lettre de femme. Et quelles relations pouvait avoir une femme avec un jeune homme comme Léon ? Si pure que fût sa pensée, mademoiselle d'Héricy était d'un âge où l'esprit curieux d'une jeune fille est sorti des limites d'une niaise ignorance, et a commenté plus d'une fois les souvenirs du théâtre ou les révélations du roman de mœurs, dont les plus

hautes murailles et la plus sévère police n'empêchent jamais l'entrée dans les grands pensionnats. La lettre contenue dans cette enveloppe était d'une maîtresse, cela n'était pas même l'objet d'un doute pour Clémentine, et ce n'était pas cette certitude qui l'alarmait, mais au contraire l'incertitude où elle était de la nature des relations de Léon avec la femme qui lui écrivait. Était-ce une bonne fortune, interrompue brusquement par son départ de Paris, ou une liaison déjà sérieuse? Était-ce une lettre *de* femme ou la lettre *d'une* femme? Nuance moins subtile qu'elle ne paraît l'être d'abord, puisqu'elle sert à distinguer la fantaisie de la passion. Quelques lignes de cette lettre tombées sous les yeux de Clémentine auraient pu l'éclairer, et lui indiquer si elle avait affaire à une femme dont sa dignité ne devait pas même connaître l'existence, ou à une rivale.

Ces lignes, elle les trouva. Sur un des angles de l'enveloppe, Camille avait tracé ces quelques mots très-serrés : « Troisième *post-scriptum*. Au moment où je ferme ma lettre, je m'aperçois que j'oublie de te dire que je suis déménagée depuis trois jours. Cela m'a fait un peu de peine, va, de quitter ce petit logement : c'était le petit pays où mon cœur est né. Si la personne qui me remplace doit y être aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans,

elle n'aura pas trop cher de loyer..» Suivaient le nom de la rue et le numéro de la maison que Camille habitait. — Cette fois Clémentine savait à quoi s'en tenir. La liaison de Léon n'était point une aventure banale, sa maîtresse était une femme aimée et qui aimait, une rivale, une ennemie enfin. Les quelques lignes de ce *post-scriptum* suffisaient pour lui révéler toute la nature de cette passion. Clémentine froissa ce papier, non plus avec dépit, non pas avec colère, mais avec une douleur qui lui était restée inconnue jusque-là : c'était l'épine aiguë de la jalousie qui, en blessant son amour naissant, venait de la piquer au cœur.

Son premier dessein avait été de se confier à sa mère. Elle ne lui avait pas dit son amour pour Léon, mais elle le lui avait laissé deviner. Elle voulait que toutes relations fussent suspendues avec les d'Alpuis, elle voulait surtout ne plus revoir leur fils; mais ne l'avait-elle pas trop vu ? La confidence des relations de Léon avec une autre femme, surtout lorsqu'il les continuait par correspondance, devait, elle en était certaine, alarmer assez ses parents pour qu'ils fussent les premiers à vouloir l'éloigner du fils de M. d'Alpuis. L'idée de cet éloignement lui fut insupportable. Elle résolut de se taire. Dans cette insomnie, la première qui eût troublé les nuits si calmes qui la menaient si doucement à l'heure du réveil, son esprit passa par

toutes les fiévreuses douleurs de l'irrésolution. Elle brûla l'enveloppe de la lettre de Camille, comme si elle eût espéré que la destruction de la preuve amènerait l'oubli du fait. Cette phrase pourtant lui revenait sans cesse à la pensée : « Aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans. »

Jusqu'alors, les sentiments que mademoiselle d'Héricy éprouvait pour Léon ne lui avaient causé que des émotions pacifiques. Elle s'était sentie heureuse de trouver son goût d'accord avec le choix de ses parents, et, sans que son cœur battît plus vite, elle se laissait aller vers celui qui lui était désigné par cette pente de la première inclination. Léon sans doute occupait une place dans sa pensée, mais n'occupait pas sa pensée tout entière. Cette affection nouvelle, en prenant rang parmi les autres, ne les avait ni amoindries ni dominées. Cependant elle se croyait déjà bien éprise, et au nombre des symptômes qui accusaient les progrès de son amour, elle comptait, par exemple, la promptitude avec laquelle elle avait oublié la mort de Dolly. Pourtant, si la veille une circonstance quelconque eût amené une rupture entre sa famille et celle de Léon, et si on lui eût dit qu'elle ne devait plus penser à lui, son cœur eût probablement accepté ce contre-ordre, non sans chagrin peut-être, mais sans ressentir une de ces douleurs qui,

même guéries, laissent des traces. Éloignée de Léon un jour plus tôt, elle l'eût oublié sans doute au bout de quelque temps. Après cette douloureuse veillée, il eût été trop tard pour qu'elle l'oubliât. De même qu'un jour de soleil suffit pour amener l'éclosion d'une fleur ou la maturité d'un fruit, il suffit quelquefois d'une heure de fièvre pour amener l'entier développement d'une passion.

Le lendemain, Clémentine aimait, non plus, comme la veille, d'un amour docile éclos sous les yeux de ses parents, dans la serre de l'obéissance, mais d'un amour qui prenait place dans son cœur comme un maître impérieux et jaloux. Léon avait cessé d'être à ses yeux ce qu'il était la veille encore; c'est-à-dire un prétendu agréé par sa famille et par elle, un homme qui lui donnerait son nom et à qui elle donnerait sa main, un bon parti, comme elle avait entendu dire. Toutes les désignations légales n'avaient plus de sens pour elle: Léon n'était plus un futur, c'était un homme qu'elle aimait et dont elle voulait être aimée, non par la vertu d'un contrat, non pas après son mariage, mais avant. Cette autre qui était là-bas, il fallait qu'elle la lui fît oublier, qu'elle effaçât traits par traits son image dans son cœur, que les souvenirs de bonheur accumulés pendant quatre ans disparussent un à un jusqu'au dernier, et qu'un jour même le nom de cette

femme prononcé devant Léon ne lui causât pas plus d'émotion que le nom d'une inconnue. Cette pensée apporta quelque soulagement à la souffrance de Clémentine. Son orgueil féminin s'enivrait à l'idée de cette lutte avec l'étrangère. Elle s'endormit rêvant à un triomphe.

Comme elle descendait le lendemain au déjeuner de famille, Clémentine y trouva la tante de Léon, venue pour s'entendre avec madame d'Héricy à propos de quelques œuvres de bienfaisance. Elle sut, avant son départ, se ménager un entretien avec elle, et lui raconta sa nuit d'angoisse. La vieille dame s'aperçut bientôt que la jeune fille n'avait jamais plus aimé Léon; elle était cependant un peu embarrassée pour répondre aux questions de Clémentine, qui l'interrogeait au sujet de Camille, pensant, comme cela était vrai, que Léon avait dû faire ses confidences à sa tante, et que celle-ci pourrait, en les lui répétant, lui fournir les éléments pour commencer la lutte contre sa rivale, et entreprendre sur elle la conquête de celui qu'elle regardait comme son fiancé. La vieille dame se disait qu'il y avait peut-être quelque danger, et surtout peu de convenance, à initier l'esprit d'une jeune fille aux mystères de la vie d'un garçon; mais elle possédait assez de science du langage pour risquer quelques demi-aveux qui pussent être entendus. Elle

était séduite, d'ailleurs, par la vaillante allure de cette jeune passion qui dépouillait toute timidité pour aller à son but. Éprise du romanesque, elle ne voyait pas non plus sans curiosité et sans intérêt la marche nouvelle que les choses allaient prendre, et, pour y avoir un rôle, elle se fit la délatrice des amours de son neveu. Rassurant Clémentine sur cette liaison, elle essaya de la convaincre que ce n'était pas une chose sérieuse, dont elle dût se préoccuper. Elle lui fit remarquer que Léon avait quitté Paris sans opposition, sachant bien dans quelle intention on l'amenait à la campagne au milieu de l'hiver, ce qui indiquait bien dans sa pensée le projet de rompre une liaison que l'habitude seule avait prolongée sans doute, et qui, dans tous les cas ne pouvait faire obstacle à son établissement.

— Quel vilain mot ! interrompit mademoiselle d'Héricy. J'épouserai votre neveu parce que je l'aime. Hier j'aurais peut-être fait confusion entre un mariage de convenance et un mariage d'amour : aujourd'hui je fais la différence. Je veux que ce soit non pas l'ennui, la fatigue ou la nécessité, mais mon amour qui détache M. Léon de sa liaison. Pourquoi ne m'aimerait-il pas, d'ailleurs ? Je suis jeune, et je crois que je serai belle quand je serai aimée.

— Et il vous aimera, mon cœur, lui dit la tante

en la quittant; mais que tout ce que vous avez appris reste un secret, même pour vos parents !

— Surtout pour eux, fit Clémentine. S'ils savaient ce que je sais, ils seraient sans doute les premiers à vouloir m'éloigner, et si je partais d'ici, M. Léon retournerait là-bas, lui !

Le soir même, M. d'Alpuis était instruit par sa belle-sœur de l'entretien que celle-ci avait eu avec mademoiselle d'Héricy, et des dispositions qu'elle avait manifestées. Il gronda un peu la tante d'avoir fait à la jeune fille des confidences qu'elle avait pu solliciter, mais qu'il eût mieux valu lui taire, et pria la bonne dame d'être un peu plus réservée à l'avenir; puis il passa chez son fils, et le surprit occupé à écrire à Camille. En voyant entrer son père, qui s'approchait de la table où il écrivait, il avait fait un mouvement pour cacher son papier. — Je ne veux pas être indiscret, fit M. d'Alpuis en s'asseyant. Tu réponds à une lettre que tu as reçue hier de Paris. Si tu n'as pas terminé, ajoute dans ta réponse que tu vas te marier bientôt.

— Mon père ! répondit Léon en se levant.

— Je suppose que tu es libre, ayant eu pour reprendre ta liberté plus de temps même que tu ne m'en avais demandé.

— Les choses sont dans le même état où elles

étaient lorsque vous m'avez parlé de vos projets J'ai cru que vous y aviez renoncé, mon père.

— Tu n'as pu le croire, au moins depuis que tu es ici, et notre intimité avec la famille d'Héricy est assez significative...

— Mais j'ignore si j'ai plu à mademoiselle Clémentine.

— Mademoiselle d'Héricy t'aime, et je viens savoir quand je dois aller demander sa main pour toi à ses parents?

— Mon père, répondit Léon, décidé à s'ouvrir une issue dans la situation, ferais-je une action loyale en épousant une jeune fille que je n'aime pas?

— Non, répondit M. d'Alpuis en s'asseyant. Si tu es sérieusement convaincu que ton mariage avec mademoiselle d'Héricy ferait son malheur et le tien, nous n'irons pas plus avant, et tu reprendras ta liberté; mais quel usage en feras-tu? Tu vas me répondre au nom de ta passion que tu iras retrouver ta maîtresse; je te demanderai au nom de la raison quels sont tes desseins pour l'avenir? Interroge-toi, mesure cette passion, et, pour savoir exactement jusqu'où elle peut aller, suppose que tu es maître de tes actions, et qu'aucune considération de famille ne peut te faire obstacle : épouserais-tu ta maîtresse?

— Mon père! dit Léon, étonné de la question.

— Tu as vécu avec elle pendant quatre ans dans une intimité assez familière pour avoir pu la juger, tu es donc en état de répondre à ma question. Encore une fois, si tu n'avais d'autre volonté à consulter que la tienne, ta passion se sent-elle assez vivace pour fournir les éléments d'un bonheur durable? Maître de ton nom et de ta fortune, donnerais-tu l'un et partagerais-tu l'autre avec la femme que tu aimes? crois-tu que le bonheur de ta vie entière soit entre ses mains?

— Je ne puis répondre sérieusement à une question qui n'est pas sérieuse, mon père, répliqua Léon. Je serais, ce qu'à Dieu ne plaise, libre comme vous l'entendez, qu'aucune passion, si vivace qu'elle fût, ne m'entraînerait au delà de certaines limites. Camille sait aussi bien que moi que notre liaison doit avoir un terme. Vous m'aviez prévenu qu'il fallait songer à me détacher d'elle; j'ai eu tort, doublement tort de ne pas le faire, puisqu'elle-même me disait dernièrement qu'elle souhaitait être prévenue d'avance. Sachant dans quelle intention vous m'ameniez ici, je pouvais l'avertir que mon départ n'aurait pas de retour. Je ne l'ai pas fait, pourquoi? Je suis hors d'état de le dire; mais le mot adieu n'a pu sortir de ma bouche.

— J'ai bien peur, reprit M. d'Alpuis, qu'une pen-

sée d'égoïsme n'ait été la seule cause de ton silence. Tu n'auras pas voulu jeter dans l'esprit de celle que tu aimes encore une préoccupation pénible, moins dans la crainte de l'affliger que dans la crainte de troubler par la tristesse la fin de tes amours. Tu veux épuiser ta passion, tu veux attendre que la lassitude s'y mêle pour te rendre la rupture facile à toi-même; mais le jour où tu viendras demander à ta maîtresse son dernier sourire, il te sera indifférent de lui laisser les larmes. Il eût été plus loyal peut-être de l'affliger d'abord, et d'utiliser le temps que je t'avais accordé à adoucir la rigueur de cette séparation en la partageant avec elle. Elle t'aurait su gré, je n'en doute pas, de l'avoir aidée à modifier progressivement la nature de votre liaison, et d'avoir uni ta main à la sienne pour dénouer avec précaution des liens qu'elle savait ne pas être durables. Peu à peu elle se serait habituée à ne plus voir en toi qu'un ami, et l'adieu que vous auriez échangé n'eût été douloureux ni pour l'un ni pour l'autre.

— Mon père, interrompit Léon, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire il y a six mois, je puis le faire aujourd'hui. Accordez-moi un délai de quelque temps...

— Non, répondit M. d'Alpuis en reprenant l'accent d'autorité contre lequel Léon n'était pas habitué à

protester, tu ne retourneras pas à Paris; mais tu peux faire d'ici, par correspondance, ce que tu ferais en étant là-bas, ou plutôt ce que tu n'y ferais pas, sans doute. L'heure de la raison est venue, et c'est ta faute si elle doit être cruelle pour quelqu'un; mais je ne puis aller plus loin, et je ne te laisserai pas aller non plus au delà. Je considère dès à présent ta rupture comme accomplie, et je prends les choses dans la sitiation où elles sont. Ton mariage avec mademoiselle d'Héricy concilie toutes les convenances. Il a l'assentiment de sa famille et le mien. Cette jeune fille t'aime, et ses parents attendent que j'aille lui demander sa main pour toi.

— Mon père, répondit Léon, attendez encore un peu : nous irons la demander ensemble.

VIII

Cet entretien ne fut pas sans laisser des traces dans l'esprit de Léon. Toutes les paroles de son père l'avaient fait réfléchir sérieusement et l'avaient frappé par leur accent de vérité. En attribuant à l'égoïsme la raison qui avait retardé sa rupture avec Camille, Léon dut s'avouer que son père avait touché juste, et reconnut encore qu'il avait eu raison de lui refuser un nouveau délai, qui n'eût sans doute amené que de nouvelles irrésolutions dans sa conduite. Il semblait à Léon que la volonté paternelle, en s'exprimant d'une manière irrévocable, lui avait fermé tout retour vers le passé, et donnait à sa faiblesse une force de parti pris qui devait lui faire accepter toutes les conséquences de la situation. Il passa la nuit à écrire, d'abord à Francis Bernier, qu'il savait être parmi tous ses amis celui pour lequel Camille avait le plus de sympathie : il le chargea d'entamer les premières

négociations de rupture. On sait que celui-ci avait récusé ces fonctions. Léon répondit ensuite à la lettre de sa maîtresse, et crut faire quelque chose de significatif en ne mettant point sa réponse au diapason de la lettre qu'il avait reçue d'elle; mais en commençant par correspondance les derniers chapitres de son roman de jeunesse, le souvenir des premiers lui revint, et jeta malgré lui de l'attendrissement dans des lignes qu'il avait voulu tracer d'une plume courante et d'un style dégagé. Les expressions familières et tendres terminaient cette première lettre, qui eût réellement inquiété Camille si la fin avait ressemblé au commencement.

— Ainsi Clémentine m'aime, se dit Léon; et il se promit d'observer mademoiselle d'Héricy, ce qu'il n'eut pas besoin de faire longtemps pour reconnaître que son père ne s'était pas trompé. Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée à la campagne, tous les soirs, après le dîner, Léon se levait machinalement de table. C'était l'heure à laquelle, étant à Paris, il quittait sa famille pour aller passer une partie de la soirée avec Camille, et bien qu'éloigné d'elle, il semblait par ce mouvement obéir à la force de l'habitude. La vieille tante savait ce que cela voulait dire, et souriait en le voyant se rasseoir d'un air pensif. Clémentine avait été imprudemment initiée

par elle à tous ces petits détails qui trahissaient dans la pensée du jeune homme la préoccupation de l'étrangère. Lorqu'elle était à dîner chez M. d'Alpuis, elle attendait avec anxiété ce mouvement instinctif qui éloignait Léon de la table aussitôt le repas achevé.

— Tenez, disait-elle naïvement à sa confidente, voici qu'il s'en va *la* voir.

Presque tous les soirs, Clémentine prenait la tante de Léon à part pour lui donner le bulletin de la journée; elle lui confiait toutes les remarques qu'elle s'appliquait à faire sur le langage de Léon et sur sa manière d'être avec elle. L'expérience de la vieille dame était appelée à juger, et, selon que ces observations étaient favorables ou hostiles à l'amour de Clémentine, elles étaient classées en bons et en mauvais points qu'on marquait à Léon. Il n'était point de choses puériles qui ne prissent des proportions aux yeux de cette jeune fille sincèrement éprise, et son ingénieuse passion, toujours en éveil, épiait les moindres gestes de celui qui en était l'objet comme pour leur demander quelle pensée muette ils exprimaient. Elle suivait ses regards, interrogeait le son de sa voix, analysait ses paroles, commentait toutes ses actions, et, sans qu'il s'en aperçût, traçait autour de lui un cercle d'attentions inquiètes dont la moindre était toute une révélation.

Lorsqu'il arrivait à Clémentine de dîner chez M. d'Alpuis, sa grande inquiétude, nous l'avons dit, commençait au moment où le repas s'achevait et où Léon se levait de table. Un soir, Clémentine remarqua que le jeune homme était resté à sa place : ce fut alors elle qui s'éloigna pour courir dans la chambre où une légère indisposition retenait la vieille tante :

— Oh ! madame, fit-elle en allant l'embrasser, quelle bonne nouvelle ! M. Léon ne s'est pas levé ce soir ; il a oublié d'aller là-bas.

— Alors il faut lui marquer un bon point, dit la tante de Léon en riant.

— Oh ! fit Clémentine avec une radieuse ingénuité, cela en vaut bien deux.

Le soir, la tante de Léon résolut de tâter le terrain et de reconnaître au juste dans quelles dispositions son neveu était à l'égard de Clémentine. Quand il apprit la joie qu'il avait causée à la jeune fille en restant à sa place après le repas, Léon ne put s'empêcher de sourire, et il fit cette réflexion que la pensée de Camille n'était pas venue en effet, comme de coutume, le rappeler à ses anciennes habitudes.

— Oh ! l'habitude ! pensa Léon quand il fut seul. Et il se demanda si Camille, qui ne manquait pas de se placer à sa fenêtre quand approchait l'heure où il allait chez elle, avait conservé l'habitude de l'attendre

ainsi, bien qu'elle fût éloignée de lui, comme lui-même ne manquait pas de se lever de table après le dîner, bien qu'il fût éloigné d'elle. Il lui écrivit ce soir-là, et, comme la première fois, une lettre qui reflétait deux impressions différentes.

Deux jours après, Clémentine dînait encore chez M. d'Alpuis. L'habitude remua bien un peu la chaise de Léon ; mais il vit la jeune fille qui l'observait avec une vive inquiétude, et il resta sur sa chaise.—Pourquoi la contrarier inutilement? pensa-t-il. Et tous les soirs, à l'heure du dîner, il attendait, non sans y trouver un certain charme, le regard inquiet qui s'arrêtait sur lui, et qui semblait le remercier de son immobilité. Il arriva, au bout de quelque temps, qu'il trouva une certaine douceur à ce remerciement, et que cette douceur devint une habitude qui lui fit oublier l'autre. Clémentine, de son côté, commença à remarquer que le total des bons points comptés à Léon augmentait quotidiennement ; elle partageait avec la tante l'espérance que celle-ci pourrait bientôt l'appeler sa nièce.

Léon, cependant, commençait à éprouver les effets contagieux d'une tendresse naïve. Évoquant le souvenir de Camille, il la plaçait en face de Clémentine et lui disait : « Défends-toi ! » Puis la raison lui murmurait intérieurement : « A quoi bon se défendre, puisqu'elle est vaincue d'avance ? » Cette lutte qui,

d'ailleurs, aurait pu se prolonger longtemps si elle avait eu lieu sur un autre terrain, fut abrégée par l'absence. Éloigné de Camille, il échappait à cette influence que toute femme aimée a su conquérir sur celui qu'elle aime en découvrant toutes ses faiblesses, en pénétrant à toute heure dans sa pensée même la plus secrète. S'il se fût trouvé à Paris au lieu de s'en trouver à cinquante lieues, Léon aurait trouvé chaque jour l'occasion de rompre, par quelque retour vers Camille, le cercle que l'amour de Clémentine rétrécissait autour de lui; mais il était loin d'elle, il était près d'une autre, et il dut s'apercevoir que son cœur, acclimaté dans un milieu nouveau, n'éprouvait que de rares accès nostalgiques. Les lettres qu'il écrivait à Camille, et qui devaient être une transition à un aveu, lui avaient d'abord semblé pénibles à écrire; un jour vint où il ne les trouva plus que difficiles, et le jour approchait où elles ne seraient plus que l'expression de sa pensée. Quelquefois, lorsqu'il se retirait pour répondre à Camille, au moment d'écrire, il se trouvait trop fatigué par l'exercice de la journée et remettait sa réponse au lendemain. Un jour, ayant reçu une lettre d'elle et se trouvant, à la chasse, avoir épuisé sa provision de bourres en feutre, il pensa à la lettre qu'il avait dans sa poche, et en déchira un fragment pour charger son fusil. En allant ramasser

la colombe sauvage qu'il venait d'atteindre, il remarqua que la bourre fumait, à moitié consumée sur le guéret. Il la prit avec mélancolie, mais en voulant l'éteindre entre ses doigts, il n'écrasa que des cendres. — Ah! murmura Léon en jetant la colombe dans son carnier et pensant à l'usage qu'il venait de faire de la lettre de Camille, c'est elle autant que toi que je viens de blesser.

Ainsi, progressivement, il sentait venir l'oubli, et, d'heure en heure, approcher le moment où cette passion, qui avait tenu tant de place dans sa vie, s'en effacerait pour obéir aux inflexibles lois de mobilité qui régissent les sentiments de l'homme.

Clémentine dessinait assez bien, et avait commencé à l'aquarelle un petit sujet de nature morte d'après des oiseaux que le garde de son père avait tués sur un étang. Un soir, elle se plaignit que son chat, qu'on avait laissé entrer dans son petit atelier, eût complétement déplumé un *harle* magnifique qu'elle était en train de peindre. La destruction de son modèle l'obligeait à suspendre momentanément son petit travail, car, l'étang du voisinage venant d'être pris à la suite des grands froids, tous les oiseaux qui l'habitaient étaient allés s'abattre vers les cours d'eau, et pour retrouver des *harles* il fallait pousser jusqu'à une rivière située à quatre lieues.

— J'enverrai Robert nous tuer des canards sur l'Hyère, dit M. d'Héricy, et il te rapportera le gibier qui te manque.

— Mon ami, interrompit madame d'Héricy, Robert vient d'être malade, et les chemins pour aller pendant la nuit à la rivière sont bien mauvais; cette chasse peut être dangereuse. Clémentine attendra bien que les oiseaux soient revenus sur notre étang.

— Ah! j'attendrai, maman, répondit tranquillement Clémentine. Seulement j'avais destiné ce dessin à l'album de chasse que je prépare pour la fête de mon père; voilà pourquoi j'aurais voulu le finir.

Le lendemain, Clémentine trouva sur la table de son petit atelier deux *harles* qui étendaient leur ventre rose sous un rayon de soleil. Elle crut d'abord que Robert, instruit de son désir, était allé à la chasse pour lui tuer ces oiseaux; mais, en prenant un des harles par son long cou pour le suspendre, elle fit tomber un petit papier caché sous les ailes. Elle le ramassa et lut ces quelques mots : « J'en ai tué deux pour qu'il y ait la part du chat. »

— Sais-tu que M. Léon est bien complaisant? lui dit sa mère en souriant. Il est parti à trois heures du matin pour être au lever du jour à la rivière.

Et Clémentine pensa avec joie qu'il y avait bien

loin de cette rivière-là à la rue de la Tour-d'Auvergne, où demeurait la maîtresse de Léon.

En revenant de la chasse, Léon avait trouvé une lettre de Camille. Elles étaient bien caressantes, ces lignes, mais elles finissaient par des chiffres : Camille rappelait l'échéance prochaine d'une lettre de change signée à un marchand qui lui avait vendu un cachemire. Au moment de cette acquisition, Léon, dont la bourse était vide, avait souscrit un billet pour une échéance prochaine. Il demanda de l'argent à son père et en expliqua laconiquement l'emploi.

— Veux-tu davantage? observa celui-ci.

— Plus tard, bientôt peut-être, répondit Léon.

Il avait envoyé les fonds de la lettre de change avec une lettre, celle à laquelle répondait Camille dans le brouillon trouvé par le peintre Théodore.

Un mois après, la tante de Léon prit Clémentine à part et lui dit :

— Mon enfant, il y a une grande nouvelle : le jour de la fête de votre père, M. d'Alpuis doit aller lui demander votre main pour mon neveu.

— Il me l'a déjà demandée à moi, répondit la jeune fille ; mais, fit-elle avec un geste d'inquiétude, n'est-ce pas par obéissance aussi?

— Tenez, reprit la tante en lui montrant une lettre cachetée, voyez-vous cela ?

— Ah! soupira Clémentine, elle écrit toujours?

— Mais, dit la vieille dame, il oublie de lire ses lettres. En voici une dont le timbre est vieux de cinq jours.

Le jour de la fête de M. d'Héricy, la demande fut faite, et les paroles échangées entre les deux familles. Les fiançailles de Léon et de Clémentine eurent lieu aux violettes, et, comme la tante l'avait prévu, le mariage fut fixé aux lilas. Ce fut dans cet intervalle que Camille recevait de Léon des lettres plus rares et plus courtes, dans lesquelles elle trouvait déjà certaines ambiguïtés et cherchait vainement les bonnes paroles.

Léon entra un jour dans le cabinet de son père, et lui demanda deux jours pour aller à Paris. — Pour être sûr que tu ne resteras pas plus longtemps, je t'accompagnerai, lui dit son père.

Léon était arrivé à Paris avec son père le jour même où Camille avait dîné au Café Anglais en la compagnie de Francis Bernier et de Théodore; mais le jeune homme n'avait pas voulu aller chez sa maîtresse le soir. Au moment où Théodore en sortant l'avait reconnu avec sa voisine, Léon n'était avec Camille que depuis une heure. S'étant senti devant elle repris par toutes ses irrésolutions, il s'était borné à lui dire que son retour n'était qu'un passage, et qu'il repartirait prochainement pour la campagne. Cependant il n'eut

pas la force de rester seul avec elle, et l'emmena pour aller prendre Francis Bernier, avec qui on devait dîner.

Prévenu par Léon, celui-ci attendait les deux amants dans son atelier. — Nous irons dîner ensemble, lui avait dit Léon le matin. Je ne veux pas être seul avec Camille, et je ne veux pas être chez elle pour lui annoncer mon mariage. Si devant toi-même le courage me manque, je trouverai un prétexte pour m'absenter. Tu lui diras que je me marie, et je remonterai pour vous rejoindre au bout d'un quart d'heure.

— Diable! avait répondu Francis, c'est une vilaine commission; mais, puisqu'il faut qu'elle soit faite, soit, je la ferai.

Léon avait promis. Lorsque Léon et Camille arrivèrent chez Bernier, ils le trouvèrent tout prêt à partir. On alla, comme la veille, dîner au Café Anglais, et le hasard voulut que le même cabinet fût disponible. Le commencement du dîner fut attristé par la pensée qui agitait les deux hommes; Camille, qui se sentait instinctivement gagnée par cette contrainte, fit la remarque que le dîner était moins gai que celui de la veille.

— Ah! dame! fit Francis, ce n'est pas tous les jours fête.

— Pourtant, dit Camille, c'est bien une fête pour moi! — Et elle regarda Léon avec tendresse, puis avec inquiétude, en voyant qu'il regardait sa montre et prenait son chapeau :

— Tu sors? dit-elle.

— Oui, répondit Léon. Mon père doit être aux taliens. J'ai à lui faire part d'une nouvelle que j'ai pprise dans la journée.

— Tu vas revenir?

— Dans un quart d'heure.

— Rapporte-nous un peu de gaieté, dit Camille en lui faisant un geste amical. Nous avons l'air d'attendre un mort.

Pendant qu'il ouvrait la porte, restée seule avec Francis, elle ajouta : — Ne trouvez-vous pas que Léon a un air étrange? On dirait qu'il souffre. Aurait-il du chagrin?

— Mon enfant, dit Francis en lui prenant la main, Léon souffre en effet, parce qu'il sait que vous allez souffrir... Léon se marie!... Et maintenant, pensa Bernier observant Camille, le coup est porté, il va retentir.

— Ah! fit Camille, et, appuyant ses deux mains sur sa chaise, elle essaya de se lever; mais il lui parut qu'elle était scellée à sa place. Elle secoua deux ou trois fois la tête, et, indiquant la fenêtre à Francis,

elle lui dit, si bas qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit : — Ouvrez.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre, par laquelle entra aussitôt un air assez vif qui fit vaciller les bougies. Camille frissonna un peu, et, tirant son manteau accroché à une patère au-dessus d'elle, elle s'en couvrit les épaules.

— Et quand... ce que vous m'avez dit ? demanda-t-elle.

— Bientôt, répondit Bernier.

— Bientôt, répéta Camille comme un écho.— Bientôt, murmura-t-elle en fixant les yeux sur une rosace de la nappe.

Il y eut un silence, pendant lequel on entendit les éclats de rire d'un cabinet voisin.

— Doit-il revenir ? demanda Camille.

— Le voici, fit Francis reconnaissant à l'extérieur le pas de Léon, qui resta un moment sur le seuil de la porte.

Camille s'était levée à demi, puis était retombée à sa place. Elle lui fit signe de s'approcher. — Ah ! mon enfant ! ma pauvre enfant ! s'écria-t-il en tombant à ses genoux.

— Ton enfant ! ta pauvre enfant ! répéta Camille, et, lui serrant la tête contre sa poitrine, elle ajouta, moitié parole, moitié sanglots : — Fini ! fini ! fini ! —

Puis, tout à coup, avec vivacité et comme mue par un souvenir : — N'est-ce pas qu'elle est blonde ?

Léon ne répondit pas. Camille se leva assez résolûment et dit aux deux jeunes gens : — Allons-nous-en. — Léon demanda la carte, et comme on l'apportait, le jeune homme, ne sachant guère ce qu'il faisait, étalait machinalement des louis devant le garçon, qui le regardait d'un air étonné en voyant qu'il avait tiré de sa poche plus de cinq cents francs pour en payer trente-six.

— Tu es fou, dit Bernier en lui faisant remettre son argent dans sa poche, et il paya lui-même le garçon, qui sortit en disant : De quoi sont-ils donc ivres ? Ils n'ont pas même bu.

Dans le corridor, Francis, qui avait senti Camille fléchir sous son bras, dit à Léon d'aller chercher une voiture. En descendant l'escalier, Camille répétait encore : Fini ! fini ! fini !...

— Achetez-moi un bouquet de violettes, ma bonne dame charitable, dit la marchande de bouquets en s'approchant de Camille, qu'elle reconnut pour la dame qui lui avait donné un louis la veille. Camille passa sans l'entendre. La marchande la suivit en ajoutant : Cela vous portera bonheur.

— Ah ! ma bonne femme, répliqua Camille en l'écartant brusquement, ce n'est pas tous les jours fête.

— Reconduis-la chez elle, dit tout bas Léon à Francis, qui faisait entrer Camille dans le coupé. Il faut que j'aille rejoindre mon père, qui m'attend sur le boulevard. — Demain j'irai te voir, dit-il à Camille, et je té promets de passer la journée avec toi.

— Tout entière? demanda-t-elle.

— Tout entière, répondit-il en lui tendant la main par la portière.

— Oui, mais d'ici à demain, dit Camille comme se parlant à elle-même, il y a la nuit à passer.

Francis la ramena chez elle, et monta un instant pour lui tenir compagnie. Dans l escalier, Camille rencontra une de ses voisines qui était en domino.

— Le carnaval n'est donc pas fini? demanda-t-elle à Bernier.

— C'est aujourd'hui la mi-carême, répondit celui-ci; il y a bal à l'Opéra.

Il passa auprès d'elle une demi-heure silencieuse. Au bout de ce temps, Camille lui dit : Le bal, c'est du bruit. Voulez-vous me mener à l'Opéra, Francis?

— Soyez raisonnable, lui répondit Bernier. Ce n'est pas le spectacle de la joie des autres qui vous consolera. Je ne puis, d'ailleurs, vous conduire au bal; mais je viendrai vous voir demain, et puis les autres jours. Adieu, soyez sage.

En quittant Camille, Francis monta chez Théodore.

— Venez donc demain me voir, je vous présenterai à l'ami dont je vous ai parlé.

Et il raconta en deux mots l'arrivée de Léon, que Théodore savait déjà, et la rupture décidée du jeune homme avec Camille.

— Comment ma petite voisine a-t-elle pris la chose? demanda Théodore.

— Mais, reprit Bernier, elle a le cœur brisé.

— Qui sait? pensa Théodore lorsqu'il fut seul, les morceaux en sont peut-être bons.

Et, ayant entr'ouvert sa croisée, l'artiste se mit à chanter assez haut pour être entendu dans le voisinage :

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une belle.

Il allait recommencer pour la seconde fois la *chanson du capitaine*, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Ayant ouvert, il se trouva en face de la femme de chambre de Camille qui lui apportait la suite tant attendue du roman; une petite lettre accompagnait cet envoi. Théodore parut surpris en lisant le billet de sa voisine, qui demandait une réponse. — Attendez, dit-il en passant dans la pièce où il couchait. Théodore ouvrit un tiroir où il avait serré une petite somme reçue le soir même, et, l'ayant comptée, il fit le calcul suivant sur un bout de papier : — Entrée,

six francs; vestiaire, un franc cinquante; gants, trois francs; souper, dix francs, mais pas au Café Anglais, pensa Théodore. J'ai tout juste vingt francs de monnaie, et encore il y a une pièce douteuse; mais je la ferai passer au vestiaire.

Comme il faisait ses comptes, il entendait ce petit dialogue qui s'engageait dans son esprit : — Et demain?... disait la raison. — Demain... répondait le désir; demain, il fera jour.

— Que dois-je dire à madame? demanda la camériste lorsqu'elle vit Théodore rentrer dans son atelier.

— Vous direz : Oui, répondit l'artiste. Et quand il se trouva seul, il s'écria, troublé par une réflexion soudaine : — Et s'il pleut, comment prendre des voitures?... Bah! Il ne pleuvra pas.

IX

Tout en faisant la part la plus large au proverbial esprit de contradiction féminin, Théodore Landry ne pouvait admettre sans offenser le bon souvenir qu'il avait conservé de Camille que celle-ci s'empressât autant de mettre à profit sa liberté nouvelle, et qu'elle eût justement songé à lui pour en inaugurer les premières heures. Lorsqu'au moment où il la supposait en proie à une vive douleur, elle l'avait prié d'être son cavalier pour une nuit de bal, Théodore avait été surpris ; mais, en se mettant aussi promptement à sa disposition, sans tenir compte des embarras d'une certaine nature qui pourraient le lendemain être le résultat de sa complaisance, il n'obéissait à aucun mobile vulgaire. Il agissait san autre arrière-pensée que la curiosité. Camille avait pour lui l'intérêt d'un roman;

seulement il ne se dissimulait pas que ce roman lui semblait plus intéressant que celui qui l'avait par hasard introduit dans l'intimité de sa voisine.

A l'heure indiquée par celle-ci, il la trouva au lieu du rendez-vous, c'est-à-dire à l'angle même de la rue. Camille vint à lui la première et lui prit le bras sans lui parler : elle était en domino noir très-simple et tenait son masque à la main. Comme au détour de la rue on passait devant une station de voitures, Théodore s'empressa de dire en montrant le ciel, qui était d'une sérénité merveilleuse : Nous avons un bien beau temps, nous pourrons aller à pied. —Et il pressa le pas en passant devant la station, inquiet cependant, car il sentait que sa compagne paraissait vouloir ralentir sa marche, et craignait que la vue des voitures ne lui donnât l'idée d'en vouloir prendre une. La halte de Camille avait un autre motif : elle attendait qu'elle fût rejointe par sa caméristc, qui venait derrière elle, et commençait, en se rapprochant, à révéler sa présence par une espèce de petit carillon dont le bruit sortait des plis de son manteau. Camille alla au-devant des questions de Théodore, qui paraissait un peu surpris. — Marie m'a demandé à venir avec moi au bal masqué, dit-elle; elle a eu peur de rester toute seule à la maison. Elle aura assez à faire de me consoler demain et les autres jours : elle peut bien

s'amuser un peu ce soir. Il ne faut pas toujours ne penser qu'à soi.

Comme Théodore cherchait à s'expliquer l'origine du bruit singulier que la caméristе faisait en marchant, un coup de vent entr'ouvrit son manteau; il s'aperçut alors qu'elle était vêtue d'une jupe de gaze étoilée de paillon grossier et dentelée par le bas. A chaque dent pendait une grappe de petits grelots qui rebondissaient incessamment sur le maillot que Marie portait par-dessous sa jupe historiée d'emblèmes mythologiques. En lui permettant de l'accompagner au bal, Camille avait dit à sa caméristе de prendre un domino pareil au sien; mais ce déguisement sévère n'avait pas été du goût de celle-ci. Elle s'était laissé séduire par un costume de *folie*, qui lui semblait devoir produire plus d'effet, et qu'elle trouvait plus commode pour danser. Camille avait été d'abord fort contrariée en revoyant paraître Marie sous ce véritable costume de carnaval; mais il était trop tard pour changer de déguisement. Marie l'avait d'ailleurs désarmée pour une proposition naïve: supposant que sa maîtresse regrettait de ne pas avoir eu l'idée de choisir un costume pareil au sien, elle lui avait offert de le lui échanger contre son domino.

En se rendant à l'Opéra, Camille avait dit à Théodore que c'était la première fois qu'elle allait au bal

masqué. Sans que celle-ci pût s'en apercevoir, le jeune homme avait souri à cet aveu. Tant de fois déjà il l'avait entendu faire par des femmes qui, à peine entrées dans le bal, avaient trahi la plus exacte connaissance des lieux et des usages! Ai-je donc l'air si niais, se dit-il, qu'elle puisse supposer qu'il soit facile de m'en faire accroire? Et dans quelle intention d'abord? Quand elle serait déjà venue au bal masqué, où serait le mal? Et si elle pense qu'il y en a, pourquoi y vient-elle?

Il dut reconnaître pourtant, dès qu'ils furent arrivés, que Camille ne l'avait pas trompé; il y avait dans son étonnement ahuri une virginité d'impression qu'il n'était point possible de feindre. Penchée sur le devant d'une loge de la galerie où Théodore l'avait conduite, Camille regardait l'étrange spectacle de cette cohue frémissante, dont les courants opposés soulevaient, en s'entre-choquant, des tourbillons de poussière embrasée, comme la cendre qui s'élève d'un foyer incendié. Camille n'était pas habituée à respirer cet ardent simoun de la saturnale. Les clameurs de la foule, les tempêtes de l'orchestre, que le démon du vertige semblait diriger, après l'avoir étourdie un moment, commencèrent à la fatiguer. Elle quitta la salle et se fit conduire au foyer. La camériste, ne pouvant la suivre à cause de son costume, dut rester

dans les corridors ; elle ne devait point y demeurer longtemps solitaire : une troupe de ces masques excentriques qui ont le génie du haillon et de la guenille s'était précipitée de ce côté en poussant un cri significatif avec lequel les premiers enfants de Rome réveillèrent le camp sabin dans une nuit mémorable. Marie eut beau protester et se défendre, elle fit partie d'une *razzia* de danseuses, et, cinq minutes après, entraînée dans la salle du bal par un colosse dont la chevelure de flamme aurait pu inquiéter les pompiers de service, elle se trouvait initiée aux premiers éléments d'une danse de caractère inconnue au ménétrier de son village.

Camille, cependant, se promenait dans le foyer, où l'encombrement rendait la marche si difficile, qu'elle demanda à s'arrêter. Théodore la fit asseoir et s'assit auprès d'elle sur un des divans circulaires qui garnissent les petits salons choisis de préférence par tous les genres de célébrités assidues au bal masqué, où les unes trouvent une satisfaction d'amour-propre à se montrer, où les autres sont amenées par des raisons intéressées dont l'amour-propre n'est pas l'unique mobile. Théodore lui désignait les passants célèbres, mettant les noms sur les visages, et sa compagne était bien étonnée quelquefois d'entendre des gens qui avaient une grande réputation d'esprit la

compromettre publiquement en acceptant des assauts de parole avec quelques-uns de ces niais bavards toujours heureux d'attirer sur eux-mêmes une partie de l'attention qu'excite un homme connu. De même qu'en voulant apaiser une rage de dents on fait usage quelquefois d'un violent topique qui peut momentanément engourdir le mal, Camille était venue à l'Opéra, non point pour oublier sa douleur, mais pour la fatiguer, et pour étourdir pendant quelques moments sa pensée par les distractions d'un spectacle nouveau et bruyant. En entrant dans le bal, elle savait bien mettre les pieds sur un terrain ouvert à toute la licence de mœurs exceptionnelles, elle était préparée à entendre plus d'un dialogue dégagé des lenteurs de la périphrase; mais elle comptait pourtant retrouver dans les conversations du foyer un écho de cet esprit libre et tapageur que la tradition d'une autre époque associe aux souvenirs du bal masqué. Camille devait bientôt partager la déception de ceux qu'une curiosité pareille à la sienne avait attirés au bal. De plaisir, d'entrain et de gaieté, elle n'en voyait pas l'apparence. Des hommes lugubres, qui semblaient échappés de l'abbaye de l'ennui, se promenaient gravement et s'abordaient pour parodier, dans quelques lazzis empruntés au répertoire des tréteaux, le vœu monacal des frères trappistes. Les femmes, qui pour le plus grand

nombre appartenaient à cette population banale où le caprice des désœuvrés vient chercher des distractions faciles, ne prenaient point même la peine de dissimuler leur instinct vénal. Ce n'était ni la galanterie courtoise, ni la vive allure d'une fantaisie s'allumant à un contact imprévu, ni même le libertinage en quête d'un dénoûment d'orgie, qui accouplaient les cavaliers aux dominos, mais une sorte de fade et silencieux abrutissement n'ayant pas toujours l'excuse de l'ivresse.

Dans un coin du salon où se trouvait Camille, la foule entourait un groupe composé d'hommes dont le nom seul aurait du être une obligation de dignité: c'étaient des artistes, des poëtes, des écrivains, des fils de famille appelés à perpétuer par d'illustres alliances les instincts de grande race, et formant une députation qui représentait, pour ainsi dire, l'autorité de l'intelligence et du nom. Au milieu de ces élus brillaient les grandes étoiles de la corruption élégante, les aventurières du pavé que la publicité, cette courtisane de tout ce qui réussit, met si complaisamment en évidence. Ces femmes-là ne ressemblaient pas aux faméliques créatures qui viennent au bruit des assiettes comme les animaux parasites de l'homme. Elles avaient une existence opulente; elles auraient pu, dans la fréquentation des gens souvent considé-

rables et quelquefois considérés dont elles s'entouraient, acquérir une sorte d'éducation factice et superficielle peut-être, mais dont les traces devaient pénétrer leurs habitudes et se retrouver au moins dans leur langage. Dans ce groupe, où semblaient s'isoler ces hommes habitués à donner le ton à l'esprit parisien et ces femmes désignées à l'attention publique, ceux qui se tenaient aux aguets de leurs propos cherchaient peut-être une certaine verve abondante et railleuse, dont les révélations pourraient défrayer le lendemain les causeries de la ville. — Leur curiosité fut promptement déçue. Ces hommes parlaient tout haut et couramment une langue ignoble, empruntée au vocabulaire des laquais et des *pitres ;* les femmes, qui, en les écoutant, jouaient de l'éventail et respiraient les parfums de leurs bouquets, les comprenaient et leur répondaient familièrement dans cette langue du ruisseau qui leur revenait aux lèvres avec la douceur de l'idiome natal. Et cependant on se pressait, on montait sur les divans, et chacun voulait voir et entendre ces hommes célèbres, ces reines du scandale parisien, et lorsque l'une d'elles, une belle fille de seize ans qui avait le ciel dans les yeux, ouvrit la bouche et se mit à mâcher du Rabelais tout cru, elle fut même accueillie par un tonnerre de bravos qui la rendit tellement confuse, qu'elle remit son masque pour ca-

cher l'orgueilleuse rougeur causée par cette ovation.

Camille n'était ni prude ni maniérée. Au milieu des réunions d'amis où Léon la conduisait quelquefois, sa présence n'avait jamais été un obstacle à la familiarité qui peut régner dans une société composée de jeunes gens. Seulement, ceux qu'elle fréquentait l'avaient accoutumée à une réserve qui d'ailleurs ne gênait pas leurs habitudes. Bien élevés pour la plupart, ils pensaient que la gaieté pour être spirituelle n'a pas besoin d'être épicée par le cynisme de l'expression, et estimaient un pauvre plaisir l'embarras qu'on cause à une femme en s'exprimant devant elle dans une langue qu'il ne lui est pas permis de comprendre sans qu'elle s'expose à ce qu'on ne lui en parle plus d'autre. Aussi, en écoutant des propos qui s'échangeaient autour d'elle par des gens signalés pour leur esprit et possédant une apparence de distinction, Camille éprouvait-elle une déception voisine de la répugnance. Elle ne comprenait pas quel singulier bénéfice d'amour-propre ils pouvaient recueillir de cette brutale exhibition de mœurs douteuses. Théodore, s'étant aperçu de l'embarras témoigné par sa compagne, l'éloigna du groupe au moment où l'un des personnages commençait le récit d'une aventure équivoque.

— J'ai déjà beaucoup abusé de votre complaisance, lui dit Camille, mais je ne veux pas être indiscrète

plus longtemps, et si vous voulez seulement m'aider à rejoindre Marie, je vous rendrai votre liberté.

— Vous ne vous amusez guère ici, n'est-il pas vrai? demanda Théodore.

— Non, répondit Camille. Je n'y étais pas venue, d'ailleurs, dans cette intention, mais seulement pour y chercher une fatigue qui amènera sans doute un repos dont j'ai grand besoin. Je regrette d'avoir vu et entendu des choses qui sont loin de m'inspirer le désir de les revoir et de les entendre. Ah! si c'est là ce qu'on appelle le plaisir, je trouve bien à plaindre ceux qui viennent lui demander l'oubli de leurs chagrins.

— Vous parlez comme une personne qui en aurait, dit Théodore en provoquant la confidence.

Camille, en quelques mots, l'instruisit de sa situation nouvelle. — Léon me gronderait bien, dit-elle en achevant, s'il savait que je suis venue ici.

— Mais, interrompit Théodore, la personne dont vous parlez n'a-t-elle par perdu tout droit de contrôle sur vos actions en vous rendant votre liberté?

— Ma liberté! murmura Camille. Oh! comme voilà un mot qui m'épouvante!

En passant devant l'horloge, où l'aiguille marquait trois heures, elle exprima de nouveau le désir de se retirer.

— Nous partirons ensemble, répondit Théodore,

et quand il vous plaira ; comme nous sommes voisins, je vous remettrai à votre porte.

— Je ne voudrais cependant pas que ma présence fût un embarras pour vous, lui dit Camille. Il est certain que vous avez ici beaucoup de connaissances, et que les occasions ne vous manqueraient pas de vous distraire de ma maussade compagnie. Je vous en prie, insista-t-elle, si vous aviez quelque raison pour rester, ne vous gênez pas à cause de moi.

— Je n'en ai pas plus pour rester que je n'en avais pour venir, interrompit Théodore, qui s'empressa d'ajouter : Si ce n'est toutefois le désir de vous être agréable.

Camille ne chercha point s'il y avait dans cette réponse quelque chose de plus qu'une intention de politesse; elle était d'ailleurs préoccupée par la présence d'un domino féminin qui, depuis quelques instants, paraissait s'attacher à leurs pas avec une persistance curieuse dont Théodore semblait être particulièrement l'objet. Profitant d'un moment où la foule les obligeait à s'arrêter, le domino, s'approchant du compagnon de Camille, lui posa la main sur l'épaule, et, d'une voix dont la sonorité mal déguisée trahissait la jeunesse, lui dit : Je te connais.

— Ma chère, répondit lestement Théodore, nous n'avons qu'un temps à vivre, ne le perdons pas inuti-

lement à nous intriguer, c'est un plaisir passé de mode. Une fois, deux fois, si tu me connais, qui es-tu ?

— Ah ! une vieille date.

— J'ai de la mémoire, une date rappelle un nom.

— Voyons si celle-là te rappellera le mien, dit le domino, qui avait retiré l'un de ses gants, et mettait sous les yeux du jeune homme une main délicate dont les doigts étaient richement ornés de bagues. A l'un de ces doigts, l'artiste reconnut une petite cicatrice dont la vue éveilla sans doute un souvenir dans sa pensée, car il serra avec vivacité la main qui lui était tendue, et murmura d'une voix un peu émue : — Ah ! Geneviève !

Pour ne pas troubler une rencontre qui débutait par une renconnaissance, Camille quitta le bras de Théodore et se tint un peu à l'écart ; mais, poussée par le flot tumultueux de la foule, elle était souvent ramenée malgré elle derrière le couple dont elle avait voulu s'isoler par discrétion. Quelques lambeaux de conversation qu'il lui fut impossible de ne pas entendre révélèrent à Camille l'intimité ancienne qui avait existé entre Théodore et sa compagne. — Comme c'est loin, comme c'est loin de nous, ce temps-là ! disait la jeune femme. Et quand je pense que voilà tout ce qui en reste, ajouta-t-elle en montrant de nou-

veau la cicatrice qui l'avait fait reconnaître : la trace d'une braise rouge tombée d'un tison de Noël, un soir que nous faisions le réveillon avec des pommes de terre cuites sous la cendre ! Ah ! il faisait bien froid ce soir-là dans ta tour du Nord. J'y ai attrapé des engelures.

— Il faisait encore bien plus froid le lendemain, va, répondit Théodore, et si tu étais revenue, le tison de Noël où tu t'étais brûlée la veille aurait à peine pu te dégourdir les doigts, car il donnait si peu de chaleur et jetait si peu de clarté, qu'en passant la soirée au coin de mon feu, je ne pouvais pas même voir que j'y étais tout seul.

Camille crut entendre que la compagne de Théodore essayait une justification de sa conduite passée. L'artiste lui répondait : — Mais je ne t'en ai jamais voulu. Il y a dans la vie d'une femme une saison pour le muguet et une saison pour les diamants. Nous aurions eu beau aller nous promener tous les dimanches, et même pendant la semaine, dans les bois de Meudon, nous n'aurions jamais pu y cueillir des fleurs pareilles à celles que tu as dans les cheveux : on ne les trouve que chez les bijoutiers. Je te fais, d'ailleurs, mon compliment, tu parais toujours charmante, et les bagues vont aussi bien à tes mains que les engelures ; c'est plus cher, mais c'est plus joli. Es-tu heureuse, d'ailleurs ?

— Très-heureuse, répondait le domino; mais si tu voulais, j'irais bien de temps en temps me distraire de mon bonheur auprès de toi; tu sais que j'ai conservé une clef de la tour du Nord ?...

— Eh bien ! mon enfant, envoie ta clef au musée, c'est un objet d'art; ma serrure est changée, répliqua gaiement Théodore.

Le domino s'attacha plus étroitement au bras du jeune homme, lui parlant à l'oreille avec une intimité qui, sans qu'on pût les entendre, semblait révéler le sens de ses paroles. — Ma chère, lui répondait l'artiste, ne touchons pas à ces choses fragiles du passé et n'essayons point de réveiller des sentiments qui n'auraient pas la douceur et le charme que nos souvenirs ont pu leur conserver. Les oiseaux empaillés ne chantent plus.

Comme Théodore lui donnait ainsi un congé définitif, sa compagne aperçut Camille, qui marchait derrière elle. Se tournant de son côté, elle lui fit une révérence courtoise et lui dit d'une voix un peu dépitée cependant : — Ne crains rien, beau masque, et ne sois point jalouse de moi. Lui-même vient de me le dire, je ne suis plus pour lui que le moyen âge, et toi, sans doute, tu es la renaissance.

— Oh ! oh ! fit Théodore avec une admiration ironique.

— Qu'a donc voulu dire cette dame? demanda Camille lorsque le domino, en s'éloignant, l'eut remise au bras de Théodore.

— Elle n'en sait rien, répondit celui-ci, ce sont des mots qu'elle a dû entendre autrefois dans les ateliers.

Ils sortirent du foyer pour se mettre à la recherche de la camériste, qu'ils avaient laissée dans le corridor des premières loges. La foule y était encore plus compacte qu'ailleurs et se tenait presque immobile. Théodore, ayant trouvé pour sa compagne un coin isolé dans un angle de l'escalier qui montait aux étages supérieurs, lui dit de l'attendre, tandis que lui-même irait à la recherche de Marie, sans doute aventurée dans la salle. Camille ne resta pas longtemps tranquille dans sa solitude. L'heure était venue où les gens qui ne voient dans un bal à l'Opéra qu'un prologue à un souper et au souper qu'un prologue à l'orgie commençaient à recruter des convives féminins. Deux jeunes gens s'étaient approchés de Camille, et, sans aucune transition, lui avaient proposé de les accompagner dans un restaurant voisin, où les attendaient déjà quelques-uns de leurs amis. L'impertinence de cette proposition pouvait surprendre une femme qui n'était point initiée aux traditions mises en usage dans un certain milieu. En voyant autour d'elle des femmes accueillir, sans montrer le moindre

étonnement, des propositions pareilles à celles qu'on venait de lui faire, en remarquant que quelques-unes semblaient même les provoquer, Camille fit la réflexion qu'elle était dans un lieu où la courtoisie n'était pas familière aux hommes qui le fréquentaient : elle devait donc prendre le parti de supporter les ennuis d'une méprise, et répondit seulement de manière à faire cesser celle dont elle était l'objet; mais elle ne put se débarrasser d'une obsession qui commençait à lui faire regretter très-vivement d'être restée seule. A quelques propos voisins de l'inconvenance, elle ne put s'empêcher de répondre en des termes assez vifs qui piquèrent l'amour-propre des deux jeunes gens. L'un d'eux, dont le sang-froid n'était pas bien évident, ainsi que l'attestaient son attitude équivoque et sa parole embarrassée, n'avait qu'un pas à faire pour aller de l'impertinence à la grossièreté. Il le fit, et, sous le prétexte de voir si Camille était jolie, il porta la main à la barbe de son masque et souleva rapidement la dentelle. Camille se sentit envahie intérieurement par une indignation qu'elle ne put contenir, et la manifesta par un geste énergique qu'un homme ne laisse ordinairement pas achever à un autre. — Ah! tu m'en rendras raison! fit le jeune homme en ayant l'air de tourner en plaisanterie la correction qui lui avait effleuré le visage, et se précipitant vers Camille,

qui essayait vainement de s'échapper, il la prit par la taille et l'embrassa sur le col, aux grands applaudissements d'un groupe qui avait assisté à la scène.

Pendant que ceci se passait dans les corridors, Théodore, ayant pénétré dans la salle, déjà un peu dégarnie, y rencontrait, non sans l'avoir longtemps cherchée, la caméristе de Camille. Cédant à un entraînement communicatif, celle-ci faisait merveille au milieu d'un quadrille, et se montrait d'abord médiocrement disposée à suivre l'artiste. Elle y consentit cependant, après avoir promis à l'un des masques avec lequel elle était encore engagée qu'elle reviendrait bientôt.

— Mais nous partons, lui dit Théodore.

— Ah ! fit-elle, je n'ai pas envie de m'en aller, moi. Je vais prier madame de rester encore un peu.

Au moment où elle rejoignait sa maîtresse en compagnie de Théodore, Camille était sur le point de recourir à l'intervention de l'autorité pour échapper aux brutalités des deux jeunes gens, qui l'eussent peut-être laissée libre, si la galerie ne les avait pas encouragés à vaincre sa résistance. — Ah ! comme vous avez été long ! s'écria la jeune femme en apercevant Théodore, qui s'était brusquement ouvert un passage dans le groupe.— Et, se cramponnant à son bras, elle essaya de l'entraîner.

La présence de l'artiste avait dégagé Camille de ses agresseurs; mais Théodore avait remarqué du trouble dans la voix de sa compagne, et, voyant qu'elle s'appuyait sur son bras avec la sécurité qu'inspire la certitude d'une protection, il devina que son arrivée était venue se mettre entre elle et quelque insulte dont les deux jeunes gens étaient les auteurs, comme l'indiquait trop clairement l'attitude ironique qu'ils conservaient encore en face de la jeune femme.

— Qu'y a-t-il ? demanda Théodore.

— Rien, rien, se hâta de dire Camille, effrayée par l'idée d'une explication qui pourrait amener une querelle. Allons-nous-en. — Venez, Marie, ajouta-t-elle en faisant signe à la caméristе de la suivre.

La présence de celle-ci et la singularité de son costume excitèrent de nouveau les ricanements des deux jeunes gens, qui, pour se venger de Camille, lui préparèrent une sortie ridicule, dans laquelle Théodore éprouva un certain déplaisir à se voir enveloppé. Ils avaient déjà atteint la moitié de l'escalier de dégagement, lorsque la caméristе fit observer qu'on avait oublié de reprendre les effets déposés au vestiaire. Théodore craignit qu'elle ne fût involontairement attardée, et préféra les aller reprendre lui-même. Comme il rentrait dans le corridor après avoir laissé les deux femmes sous le vestibule et se dirigeait vers

l'ouvreuse à laquelle on avait en entrant confié les manteaux, il fut rencontré par les deux jeunes gens dont l'attitude venait de le blesser. Ceux-ci le reconnurent, et il entendit le plus jeune des deux qui disait à l'autre : — Si tu m'avais cru, nous aurions suivi cette petite sauvage. J'aurais bien voulu l'apprivoiser.

— Il est encore temps, répondit l'autre ; puisque ce garçon est remonté, c'est qu'il ne l'accompagne pas : nous la rattraperons dans le vestibule. La *folie* qui est avec elle nous la fera reconnaître.

Ils se disposèrent aussitôt à prendre le chemin de l'escalier ; mais Théodore, s'étant fait délivrer les objets mis au vestiaire, traversa le corridor et arriva sur le palier au moment où les deux jeunes gens descendaient les premières marches. Se voyant rejoint, et comprenant que le retour de Théodore allait de nouveau mettre obstacle à son dessein, celui qui avait eu l'idée de poursuivre Camille dit en désignant l'artiste chargé de manteaux : — C'est le domestique.

L'accent railleur qu'on avait donné à ce mot ne pouvait échapper à Théodore, déjà mal disposé ; aussi, en passant auprès des deux jeunes gens, les heurta-t-il assez vivement sur l'escalier pour que l'un d'eux fût obligé de s'appuyer au mur. Dans le mouvement que celui-ci fit pour se retenir, son chapeau roula sur une marche. Il arrêta par le bras Théodore,

qui continuait sa route, et lui dit avec hauteur : — Vous allez ramasser ce chapeau ! — Je ne suis pas votre domestique, répondit Théodore avec une hauteur égale en se dégageant par un geste brusque ; mais le jeune homme, excité par cette réponse et aussi par l'attitude provoquante de celui qui venait de la faire, renouvela son injonction en des termes où éclatait une hostilité déjà mal contenue. Les paroles s'échangèrent courtes, rapides et pressées, suivant la marche ordinaire de toute querelle dont le motif apparent n'est pas la cause réelle. Lorsqu'on intervint entre Théodore et son adversaire, il était trop tard pour amener un dénoûment pacifique à leur débat. L'artiste avait été au-devant d'un geste insultant qui l'avait menacé, et quittait la partie avec la position d'offenseur. Après un échange de cartes, les deux hommes se séparèrent. L'adversaire de Théodore, accompagné de son ami, remonta dans la salle, et celui-ci rejoignit Camille, qui commençait à s'inquiéter de son absence, bien qu'elle ne pût en soupçonner le motif. L'artiste se justifia, d'ailleurs, en l'attribuant à la lenteur avec laquelle était fait le service du vestiaire.

Bien que le temps fût resté beau, Théodore proposa de prendre une voiture pour s'en retourner. Il avait hâte d'être chez lui et d'y être seul. Quand ils

arrivèrent à la porte de Camille, celle-ci lui dit : — Je regrette bien de vous avoir dérangé, car je ne crois pas que vous vous soyez amusé plus que moi au bal. Surtout, ajouta-t-elle, si vous voyez M. Bernier, ne lui parlez pas de cette escapade.

— Je ne lui dirai donc pas que nous nous sommes revus? dit Théodore.

— Oh ! reprit Camille, ce n'est pas à cause de cela, mais seulement à cause de la circonstance dans laquelle nous nous sommes retrouvés. Il m'avait défendu d'aller au bal. C'est un homme si raisonnable ! Nous nous reverrons, acheva Camille en serrant familièrement la main du jeune homme.

— Pas demain, interrompit-il avec vivacité; j'aurai une journée très-occupée.

— Non, pas demain, répliqua Camille en songeant à la visite que Léon lui avait promise, je ne serai moi-même pas libre, mais plus tard... ajouta-t-elle avec un accent de tristesse.

— Eh bien ! lui dit Théodore, puisque nous demeurons porte à porte, venez me voir, et nous causerons en bons voisins.

— C'est que cela ne sera pas bien gai, ce que je vous dirai, fit Camille, et puis je ne voudrais pas être indiscrète.

— Toutes les fois que vous apercevrez un petit

drapeau bleu à ma fenêtre, ce sera un signe que vous pourrez monter.

— Un drapeau bleu? répéta Camille comme pour se rappeler.

— Oui, répondit Théodore, c'est le pavillon de la flânerie.

La jeune femme avait la main sur le marteau de sa porte, elle le laissa retomber en disant : — Bonsoir, mon voisin

— Bonsoir, ma voisine, répondit Théodore.

Comme il rentrait chez lui, cinq heures du matin sonnaient aux horloges d'alentour. — Récapitulons le total de ma soirée, dit-il après avoir allumé sa lampe. Nous disons donc que j'ai un duel avec, — il regarda la carte qu'on lui avait remise en échange de la sienne, — avec M. Ferdinand d'Héricy, jeune homme mal élevé.—L'idée de ce duel ne fut pas sans le préoccuper un peu. Étant d'un caractère ordinairement doux et conciliant, Théodore n'avait jamais eu d'affaire, et commençait à s'étonner de s'en trouver une sur les bras, surtout lorsque la cause en était étrangère à toute passion, et qu'il n'éprouvait plus aucune animosité contre son futur adversaire. — Après cela, pensait Théodore, il peut arriver tous les jours qu'un malappris vous entraîne involontairement dans une querelle d'où l'on ne sort que la main levée;

mais si je n'étais pas allé au bal masqué cette nuit, je n'aurais pas rencontré ce monsieur, qui n'aurait pas eu l'occasion d'être impertinent avec ma voisine. — Théodore fut quelque temps avant de s'avouer que c'était autant la cause de Camille qu'il avait défendue que la sienne, et se demanda, pour conclure, si Francis Bernier, en sa qualité d'homme raisonnable, eût agi comme lui en se trouvant dans les circonstances qui s'étaient produites pendant la nuit. Comme il s'était mis à sa fenêtre pour voir si le jour allait bientôt paraître, Théodore entendit une fenêtre qui s'ouvrait aussi dans le voisinage, et y crut y apercevoir une forme vague qui se tenait immobile. — Camille ne peut pas dormir, pensa-t-il, mais ce n'est pas à cause de moi. — Et il fit cette réflexion que, s'il ne dormait pas lui-même, c'était à cause de Camille.

X

Dès que le jour fut levé, Théodore courut chez Francis Bernier, qui demeurait dans le quartier de l'Observatoire; il le trouva dans son atelier, et tout prêt à se mettre au travail. Comme il lui exprimait son étonnement, Francis répondit : — J'ai une séance de portrait, j'attends un officier de mes amis qui part pour l'armée; mais vous-même, ajouta Bernier, également surpris de la présence de Théodore, vous êtes matinal comme un garde du commerce.

— Je viens vous raconter une histoire.

— Si cela vous est égal et ne vous dérange pas dans votre récit, reprit Bernier en jetant sur les épaules de Théodore un grand manteau rouge de spahi, posez-moi donc cette draperie, j'y travaillerai en vous écoutant, et ce sera toujours cela de fait quand mon modèle arrivera.

— Vous ne perdez pas les minutes, fit Théodore en riant et en prenant la pose que lui indiquait le portrait déjà ébauché.

— Les minutes sont la monnaie du temps, répondit Francis en se mettant à la besogne. Voyons votre histoire.

— Vous qui allez dans le monde, demanda Théodore, connaissez-vous un monsieur Ferdinand d'Héricy ?

— D'Héricy?... J'ai entendu ce nom-là, dit Bernier; mais je ne connais pas la personne qui le porte. Pourquoi me demandez-vous ce renseignement?

— C'est que j'ai un duel avec ce monsieur; je suis venu pour vous demander si vous vouliez être mon témoin et si vous pouviez m'en procurer un autre. Voilà mon histoire. Vous voyez qu'elle n'est pas longue, acheva Théodore.

— Vous avez un duel! fit Bernier en déposant sa palette et ses brosses. Et à quel propos?

— Une querelle.

— Mon ami, dit Francis, vous venez me demander un service qui ne se demande et ne s'accordepas à la légère. Puisque je suis chargé de vous représenter dans cette affaire, quelle qu'en doive être l'issue, pacifique et j'y tâcherai, sérieuse si on ne peut l'arranger, il est nécessaire que je la connaisse dans tous

ses détails. Recommencez donc votre histoire, que je trouve trop courte.

— Eh bien! hier soir, reprit Théodore, j'ai été au bal.

— Au bal masqué?

— Oui.

— A quel bal?

— A l'Opéra.

Francis regarda Théodore. — Hier soir, lui dit-il, je vous ai quitté à dix heures et demie, et je vous ai laissé disposé à lire un roman qui vous intéressait beaucoup; vous avez bien vite changé d'idée! Voyons, Landry, dites-moi la vérité. Vous êtes allé au bal masqué avec votre voisine, qui vous a demandé de l'accompagner, ce que moi je lui avais refusé.

Théodore comprit qu'il était inutile de faire à Bernier un secret d'une chose qu'il devait trop facilement deviner; il répondit affirmativement.

— Je vous ai prévenu des étrangetés de Camille, reprit Francis, et n'ai point, d'ailleurs, à m'occuper des intentions que vous pouvez avoir à son égard, surtout maintenant qu'elle est détachée de la personne avec laquelle elle vivait; ce qu'il m'importe de connaître, c'est le rôle que votre voisine a joué dans cette querelle et quel en a été le caractère. Voyons, rappelez-vous les faits

— Le rôle de ma voisine est absolument neutre, répondit Théodore; elle ignore même ce qui s'est passé entre moi et ce monsieur d'Héricy, que je ne connaissais pas, et qui, sans doute, ne m'avait jamais vu. Notre querelle a été le fait d'un hasard fâcheux, le choc involontaire d'une mauvaise humeur réciproque.

— Mais, continua Bernier, cette mauvaise humeur devait avoir une cause : voilà ce que vous ne précisez pas et qu'il faut expliquer. Si futiles que soient vos griefs communs, ils doivent exister.

Pressé par les instances de son ami, Théodore lui raconta une partie de la scène de l'Opéra, celle qui s'était passée sur l'escalier. Il supprima dans les détails tous ceux qui étaient de nature à faire supposer la part indirecte que Camille pouvait avoir dans cette querelle.

Francis parut rassuré. — Si les choses se sont passées comme vous me les racontez, dit-il à Théodore, tout peut s'arranger à l'amiable. Si pressé que vous fussiez de rejoindre Camille, vous auriez pu adresser un mot d'excuse à M. d'Héricy quand vous avez manqué de le renverser dans votre course; on peut être brusque et poli à la fois. Votre tort, c'est de n'avoir été que brusque; celui de M. d'Héricy, c'est d'avoir manqué de mesure dans l'expression de sa contrariété. Il ne s'agit que de retirer à l'un et l'autre des

paroles échappées à un emportement sans cause, et si on m'envoie des témoins conciliants, tout en ménageant votre dignité et celle de votre adversaire, j'espère que nous tomberons d'accord pour que cette affaire n'aille pas plus loin.

— Pas plus loin! fit Théodore; elle ira au moins jusqu'à Vincennes.

— Quel Cid vous êtes! interrompit Francis en riant. Mais si la partie adverse accepte les torts et vous fait des excuses?

— Bien que je ne connaisse pas mon adversaire, répondit Théodore, je ne lui fais pas l'injure de supposer qu'il fasse collection de soufflets.

— Ah! fit Bernier redevenu très-grave.

— Je ne vous l'avais donc pas dit?

— Non, répondit Francis, qui se promenait dans son atelier; vous aviez seulement oublié ce petit détail. Au reste, il simplifie beaucoup la situation. Quel qu'ait pû être le prologue de votre querelle, que vous ayez tort ou raison, le dénoûment qu'elle a eu vous met entièrement à la merci de votre adversaire. Vous savez cela?

— C'est élémentaire, dit Théodore.

— Le rôle de vos témoins est donc dégagé de tout travail diplomatique. Ils n'auront qu'à accepter ce qu'on viendra leur proposer.

— Ils accepteront.

— Avez-vous quelques éléments d'escrime? demanda Bernier.

— J'ai ferraillé autrefois à l'atelier.

— Mauvaise école, dit Francis. Tirez-vous le pistolet, au moins?

— Je ne sais pas.

— Voyons.

Et Bernier, prenant un petit pistolet de salon, le mit aux mains de Théodore, qu'il plaça devant une plaque de tôle scellée sur un pan de muraille de son atelier. Théodore brûla cinq ou six amorces. Avant qu'il eût pu vérifier la précision de son tir, Francis avait effacé la trace de ses balles.

— Comment est-ce? demanda Théodore.

— Comme tout le monde, répondit Bernier dissimulant son inquiétude. Maintenant, une question, Landry : êtes-vous brave?

— Je n'étais pas à Austerlitz.

— J'aimerais mieux ne pas vous voir plaisanter. Vous aurez à passer un moment sérieux.

— Eh bien! soyez tranquille, répliqua Théodore; je serai aussi sérieux que le moment, et je ne fournirai pas aux autres l'occasion de plaisanter.

— Je n'en doute pas, lui dit Francis en lui serrant la main. Votre aventure est déplorable; ce qui im-

porte maintenant, c'est qu'elle se dénoue promptement.

— Aujourd'hui même, si c'est possible.

— Nous tâcherons, car votre adversaire n'aura, je pense, aucune raison pour faire naître des lenteurs. Le marquis de Rions, que j'attends, ne peut tarder à venir. Restez ici, je suis avec lui dans des termes assez intimes pour lui présenter un ami et pour le prier de vous assister. Si bien apparenté que puisse être votre adversaire, je doute qu'il se présente sur le terrain mieux accompagné que vous ne le serez, ayant M. de Rions pour second.

Comme Francis achevait, le marquis entra. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, qui avait préféré l'existence active et périlleuse des camps à l'oisiveté corruptrice de la vie parisienne. Les mœurs de la tente n'avaient point altéré en lui la distinction de la race, et ajoutaient à sa personne une sorte d'élégance virile indiquant l'homme d'épée et non le traîneur de sabre. En le voyant, on devinait le gentilhomme qui s'était fait soldat, et un soldat qui était resté gentilhomme.

Francis lui présenta Théodore, et lui expliqua en quelques mots l'affaire dans laquelle celui-ci se trouvait engagé. M. de Rions se mit avec la plus grande courtoisie à la disposition de Théodore. — Je suis à

vous pour toute cette journée, et même pour celle de demain, au cas où votre affaire ne pourrait pas se terminer aujourd'hui, dit le marquis au jeune artiste, qui sut naturellement, par cette intuition secrète commune aux gens intelligents, dépouiller ses manières et son langage de tout ce qu'ils auraient pu avoir d'anormal dans la situation. — Alors, interrompit Francis en s'adressant à Théodore, vous allez retourner chez vous pour y attendre les témoins de M. d'Héricy, qui viendront sans doute dans la matinée, et vous nous les enverrez. Si ces messieurs ne perdent pas de temps, et mettent une bonne volonté que nous provoquerons au besoin, tous les arrangements pourront être pris dans une courte séance, et vous pourrez vous battre au milieu de la journée. M. de Rions et moi nous irons vous prendre.

— Mais, interrompit Théodore, pour éviter tant de courses, ne pourrais-je revenir ici en même temps que les témoins de M. d'Héricy ?

— On voit bien que vous êtes un débutant, dit Francis en riant, et que vous ignorez les traditions. Sachez donc, mon cher, qu'aucune partie intéressée ne doit se trouver, en pareil cas, dans le lieu où ses intérêts se discutent. Restez chez vous, encore une fois, nous irons vous chercher en voiture. Ce sont les duels qui ont fait inventer les fiacres. Et maintenant

que nous sommes seuls, avouez entre nous que vous aimeriez autant n'avoir pas été à l'Opéra hier!

— Dame! répondit naïvement Théodore, ce qui m'arrive est si bête aussi.

— Et, si vous êtes franc, continua Bernier, ajoutez qu'en accompagnant Camille au bal, votre complaisance était un jalon planté pour l'avenir.

— Là-dessus, reprit Théodore, je ne puis véritablement pas vous répondre, en ce moment surtout, où j'ai dans l'esprit bien d'autres préoccupations. Adieu! c'est-à-dire au revoir!

Théodore rentra chez lui. A huit heures et demie, il reçut la visite des deux témoins de M. d'Héricy. Bien qu'ils parussent appartenir à une classe distinguée de la société, et qu'ils se fussent présentés avec la plus grande politesse, l'intérieur de l'artiste et le costume d'atelier dans lequel leur arrivée l'avait surpris semblèrent leur inspirer quelque défiance. L'un d'eux sortit même du caractère réservé que lui imposait son mandat, et, refusant la chaise offerte par Théodore, il lui dit assez sèchement : — Nous ne sommes pas venus ici, monsieur, pour entendre des explications, mais pour vous demander une réparation sérieuse, c'est-à-dire par les armes.

— Il ne s'agit pas d'explications, monsieur, répondit Théodore, mais je demeure au sixième, et vous

auriez pu vous asseoir, je crois, sans compromettre la démarche qui me vaut l'honneur de vous recevoir. La seule excuse que je puisse vous adresser, c'est de vous avoir fait monter si haut. Quant à la réparation que vous venez me demander, mes témoins vous affirmeront comme moi que c'est la seule qu'il me soit permis de vous offrir. Avant comme après votre visite, j'avais déjà l'avantage d'être d'accord avec vous sur ce point, acheva Théodore en saluant les deux témoins, qui lui rendirent son salut, et s'éloignèrent après avoir reçu les deux cartes de Francis Bernier et du marquis de Rions.

Resté seul, Théodore se mit nettement de cœur et d'esprit en face de sa situation. — Après tout, se disait-il, qu'est-ce qu'un duel? Un quart d'heure de danger précédé de quarts d'heure ennuyeux, parce qu'en menaçant la vie d'un homme, ils la rendent inquiète. Comme pour tâter le pouls à son courage, il se rappela les circonstances antérieures où il avait couru volontairement quelque péril. Un jour, étant en Normandie, chez son parrain, il s'était élancé armé seulement d'un bâton au-devant d'un chien qu'on disait enragé, et l'avait assommé au moment où il se jetait sur des enfants qui sortaient de l'école.—Eh bien! pensait Théodore en retrouvant ce fait dans sa mémoire, et en évoquant les impressions qui lui étaient

restées, je savais que cette bête avait des dents dont la morsure était dangereuse. Pourtant je n'ai pas eu peur. Aussi je n'ai pas été mordu, et le maître d'école a été décoré.

En rassemblant ainsi dans son souvenir les actions où il avait fait preuve de quelque sang-froid, Théodore se rassura sur son attitude pendant ce combat, sans doute bien inégal, puisqu'il était presque étranger à l'une et à l'autre des armes qui seraient employées, et qu'il y avait des chances pour qu'elles fussent, au contraire, l'une et l'autre familières à sa partie adverse. Il s'habitua peu à peu à ne considérer son duel que comme un dérangement majeur qui suspendrait pour un jour ses occupations ordinaires. Cependant sa pensée ne pouvait s'isoler entièrement de la situation, il subissait l'influence fiévreuse qu'éprouve tout homme qui est sur le point d'aller risquer sa vie, surtout à un âge où la vie commence à peine, surtout s'il va la risquer sans but, sans intérêt, sans passion. — C'est trop bête tout de même, disait Théodore en regardant un vieux fleuret accroché au mur de son atelier : dire que je vais me trouver en face de cet objet pointu, parce que j'ai rencontré hier un monsieur qui ne se contentait pas d'avoir trop dîné, et qui voulait encore aller souper... Mon Dieu ! que c'est bête !

Il fut troublé dans ces réflexions par la visite du marchand de tableaux. Bernard venait lui demander des nouvelles de la négociation dont il l'avait chargé auprès de Francis Bernier. Théodore n'avait pas l'esprit aux détails d'intérêt, et oublia un peu le plan de conduite que son ami lui avait tracé dans le cabinet du Café-Anglais. Le marchand de tableaux, voulant, comme Bernier l'avait bien prévu, se ménager la petite influence de Théodore, laissa voir à celui-ci qu'il était disposé à faire quelque acquisition. Désignant à l'artiste, chez lequel il venait pour la première fois, une petite toile à peu près terminée, il lui en offrit un prix qui s'éloignait un peu de ses anciens chiffres, à la condition que le tableau lui serait livré le lendemain même. Il voulait, disait-il, le joindre à un nouvel envoi en province qui ne pouvait être retardé davantage.

— Je ne peux m'engager à rien pour demain, répondit Théodore.

— Non-seulement je vous paye mieux que d'habitude, mais encore je vous payerai d'avance, reprit Bernard, qui avait envie du tableau. En vous y mettant tout de suite, comme les journées commencent à être longues, vous pouvez très-bien avoir fini ce soir. Tenez, ajouta-t-il en déposant cent francs sur la table de Théodore, voilà quelque chose qui vous encouragera à travailler.

— Mon cher Bernard, vous tombez mal, lui dit Théodore. Vous me surprenez en m'offrant de l'argent d'avance, moi je vais bien vous surprendre en ne l'acceptant pas.

Le marchand fit un mouvement.

— Vous voyez comme vous êtes surpris, ajouta Théodore en riant. Cependant, si vous voulez revenir demain, nous pourrons peut-être nous arranger.

— Ah ! ah ! fit le marchand, vous abusez de ce que vous n'avez point besoin d'argent aujourd'hui, et vous voulez me faire revenir demain pour que je vous paye plus cher. Je connais cela. Je croyais pourtant vous offrir une bienvenue convenable en vous donnant un prix qui n'est pas dans mes habitudes. Entre nous, votre tableau n'est pas ce que vous avez fait de mieux.

— Je suis bien de votre avis, reprit Théodore ; mais alors pourquoi donc m'en donnez-vous un prix double du prix des autres ?

— Parce que j'ai le placement certain de celui-là, et que je n'étais pas sûr du placement des autres, répondit Bernard. Voyons, oui ou non, puis-je compter sur vous pour demain ?

— Non, répliqua Théodore, parce que moi-même je ne puis pas compter sur moi !

— Alors adieu, fit le marchand en prenant sa canne et son chapeau.

— Ne me dites pas adieu, dites-moi au revoir, j'aime mieux ça, dit Théodore.

— Non, c'est bien adieu, répliqua Bernard; je ne reviendrai plus. Pour la première fois que je monte chez vous, vous n'êtes pas assez gentil. Songez donc que vous demeurez au sixième, mon cher.

— Mais, dit Théodore, qui voulait en tout cas se réserver l'avenir, si je vous refuse, c'est que je ne peux pas faire autrement. Je me bats en duel tantôt; comprenez-vous ?

— Farceur! dit le marchand, qui avait ouvert la porte et qui sortit en riant.

Mais, arrivé au bas de l'escalier, il parut se raviser. — Si ce que Landry m'a dit était vrai pourtant! pensa-t-il. C'est un garçon dont la peinture vaudra de l'argent plus tard. S'il était tué, elle en vaudrait tout de suite. — Bernard parut se consulter. — J'ai envie de remonter et de lui offrir deux cents francs. Oui, mais si on ne le tue pas, il prendra note du chiffre, et n'en voudra plus accepter d'autre à l'avenir. Non, un duel d'artiste a le danger de ne pas être assez dangereux. — A l'hôtel des ventes! dit-il à son cocher en montant dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Un peu après la sortie du marchand, Théodore était descendu lui-même pour aller acheter du papier

à lettre, car, avant d'aller sur le terrain, il voulait, en cas d'accident, écrire à son parrain. Comme il traversait la rue, il reconnut le jeune homme qu'il avait la veille vu monter en voiture avec sa voisine : il entrait dans la maison de celle-ci. — Pauvre fille! dit Théodore, elle aussi va avoir son mauvais quart d'heure; — car il savait par Camille qu'elle devait ce matin même recevoir les derniers adieux de son amant.

Rentré chez lui, après avoir écrit à son parrain pour le remercier de l'intérêt qu'il lui avait témoigné, Théodore eut l'idée d'écrire à Camille, en se donnant pour raison que cela lui ferait toujours passer un peu de temps. Il commença donc une lettre assez étrange, bouffonne dans la forme, mélancolique dans le fond, comme peut l'être toute lettre qui exprime la pensée de l'adieu : « J'aurais voulu, disait-il en terminant, que mon petit drapeau bleu pût vous rappeler quelquefois que vous aviez dans votre voisinage un petit coin hospitalier où votre tristesse et votre sourire eussent été les bien accueillis toujours. »

Comme il mettait l'adresse, il entendit frapper à sa porte. C'étaient Francis Bernier et le marquis de Rions, qui venaient le chercher.

— Vous vous battez à trois heures, dit Francis.

— Diable! fit Théodore, il n'est que midi. Où est le rendez-vous?

— Dans le bois d'Aulnay, répondit Francis. M. de Rions y connaît un charmant endroit...

— Qui m'a été très-favorable, dit le marquis, et qui vous le sera aussi, je l'espère.

— Le bois d'Aulnay! fit Théodore; cela se trouve très-bien : j'avais l'idée d'aller à la campagne, seulement je ne pensais pas y aller armé.

— Ah! reprit Bernier, comme votre adversaire en avait le droit, il a choisi l'épée.

— Un conseil, demanda Théodore. Comment dois-je m'habiller pour cette cérémonie?

— Il faut toujours s'habiller convenablement, surtout pour aller à un rendez-vous d'honneur. Le costume est presque une forme de politesse.

— C'est la nuit passée que nous aurions dû nous faire des politesses, murmura Théodore; et s'étant aperçu que le regard de Bernier s'était arrêté sur sa lettre adressée à Camille : — Dame! ajouta-t-il, je vais tantôt mettre le pied sur une planche pourrie, et à tout hasard, j'écris à ma voisine un mot d'adieu que je vous prierai de lui remettre, s'il y a lieu.

— Espérons que vous ferez votre commission vous-même, répondit Bernier, qui refusa de prendre connaissance de la lettre, bien que Théodore l'y eût invité.

Au moment où l'artiste, qui s'était habillé dans sa

chambre, rentrait dans son atelier et se mettait à la disposition de ses témoins, il entendit sur le bord de son petit balcon le gazouillement des oiseaux du voisinage qu'il avait coutume d'inviter chaque matin aux reliefs de son repas frugal ; l'heure du déjeuner étant arrivée sans que le déjeuner fût arrivé avec l'heure, toute la petite bande parasite était en émoi sur le balcon, pépiant, sautant et frappant du bec aux vitres pour demander pâture. — Mes pensionnaires que j'oubliais ! Ce n'est pas leur faute si je n'ai pas faim aujourd'hui, dit Théodore, qui venait d'ouvrir sa fenêtre et émiettait sur son balcon le petit pain que sa femme de ménage lui avait monté. Je vais leur en mettre pour demain ; on ne sait pas ce qui peut arriver, continua-t-il en partageant tout son pain par petits morceaux ; puis, faisant un geste vers les toits où les oiseaux s'étaient réfugiés et le regardaient mettre leur couvert, il ajouta : Messieurs, vous êtes servis. — Dès que la fenêtre fut fermée, tous les convives ailés s'abattirent sur le balcon.

— Vous allez déjeuner avec nous, dit Francis à Théodore.

— Non, répondit-il, la préoccupation du dessert m'ôterait l'appétit ; je ne suis pas un mousquetaire, moi. Seulement, si je dîne, je dînerai bien. Allons-nous-en.

Comme on était arrivé à la porte de la maison, où

attendait un fiacre, Théodore dit à ses témoins en leur désignant le numéro : — Si j'étais superstitieux, pourtant !

— Numéro treize, fit Bernier ; nous n'y avons point pris garde. Voulez-vous prendre une autre voiture ? demanda-t-il en riant.

— Bath ! répondit Théodore ; je reconnais cet antique carrosse ; il m'a porté bonheur un soir ; c'était un vendredi, comme aujourd'hui, *dies Veneris*. en route !

XI

Si fatiguée qu'elle fût par une nuit passée en dehors de ses habitudes, Camille n'avait pu trouver le sommeil en rentrant du bal, et lorsque Léon vint la voir à midi, elle était assoupie depuis une couple d'heures à peine. Lorsqu'il était entré chez sa maîtresse, Léon avait éprouvé une singulière impression en apercevant le domino et le costume de *folie* qui n'avaient pas encore été reportés chez le costumier.— Où est madame? demanda-t-il à la caméristе, un peu embarrassée en voyant qu'il ne quittait pas des yeux le divan sur lequel étaient posés les costumes.

— Madame dort, dit-elle.

— Vous êtes rentrées tard du bal? ajouta Léon, devinant à la fatigue empreinte sur le visage de la caméristе qu'elle avait dû accompagner sa maîtresse.

— A cinq heures, monsieur. — Et, entraînée par les souvenirs de sa nuit de plaisir, elle ajouta : — Ah ! nous nous sommes bien amusées !

— Déjà ! murmura Léon pendant que la caméristé allait prévenir Camille de son arrivée. C'est bien tôt ! ajouta-t-il en se promenant à grands pas dans la chambre. Ah ! c'est bien tôt ! répétait-il avec un étonnement presque douloureux.

Camille sortit de sa chambre et vint à lui : — Qu'as-tu, Léon? lui dit-elle en lui tendant la main, tu es pâle.

Il lui montra le domino sans répondre et s'assit sur le divan, où elle vint prendre place auprès de lui : — Oui, dit Camille, j'ai eu tort d'aller au bal, et j'en ai été bien punie par l'ennui et le dégoût que j'en ai rapportés ; mais que veux-tu, lorsque tu m'as quittée hier soir et que je me suis trouvée toute seule ici, je n'ai pas eu le courage d'y rester. J'ai appris par hasard que c'était la mi-carême, et qu'il y avait bal masqué, c'est-à-dire de la foule, du bruit, un tumulte où je pourrais m'étourdir. J'ai demandé à Francis de m'accompagner, mais il n'a pas voulu.

— Et malgré cela vous y êtes allée toute seule... Et pendant toute la nuit vous êtes restée dans cette infecte cohue, exposée à toutes ses brutalités... et vous vous êtes amusée... Ah ! Camille, Camille !

— Qui dit que je me suis amusée? demanda celle-ci fâchée et contente à la fois de l'accent un peu sévère avec lequel lui parlait Léon.

— Mais, répliqua le jeune homme avec vivacité, si vous aviez éprouvé de l'ennui et du dégoût, seriez-vous revenue aussi tard? Pardon, pardon! ajouta-t-il avec une certaine douceur froide, j'oubliais...

— Quoi! demanda Camille en lui prenant les mains; et, voyant qu'il faisait un mouvement pour les retirer, elle ajouta: Achève! que veux-tu dire? — Puis, comme subitement éclairée sur la pensée que cette réticence semblait ouvrir, elle murmura péniblement: Non, non, j'aime mieux que tu ne dises rien...

— Il faut dire ce qui est à dire, reprit Léon renouant sa pensée. J'oubliais que l'aveu d'hier au soir m'interdit désormais toute intervention dans vos actes, et qu'en obéissant à une nécessité qui m'oblige de séparer ma vie de la vôtre, j'ai perdu le droit du blâme et de la remontrance. Conservez-moi au moins celui du conseil, et puissent les souvenirs d'un autre temps s'attacher assez à mes avis pour que vous trouviez encore quelque douceur à les suivre dans l'avenir!

— Oh! fit Camille en secouant le bras du jeune homme avec une pétulance fiévreuse, ne plaide pas, parle. Sois doux et bon comme tu l'as été toujours... Ne me dis pas *vous*, cela me fait autant de mal de te

l'entendre dire que cela m'en faisait cette nuit de m'entendre tutoyer par des gens que je ne connaissais pas... Oui, reprit-elle en s'animant, gronde-moi, tu as raison. J'ai mal fait d'aller au bal, c'est une mauvaise inspiration que j'ai eue; mais l'heure où elle m'est venue était bien mauvaise aussi, tu le sais. Gronde-moi, mais de ta bonne voix, et pas comme tout à l'heure; que les derniers mots de toi qui me resteront dans l'oreille soient de bonnes paroles. Ménage-moi, je souffre bien, tu t'en doutes, n'est-ce pas? J'ai dormi sur un oreiller d'épines. Tiens, ma tête, comme elle est brûlante! touche un peu.— Et, prenant une des mains de Léon, elle l'appliqua sur son front; puis, voyant qu'il semblait s'alarmer, elle s'empressa d'ajouter: N'aie pas peur, je ne serai pas malade, et tu ne me quitteras pas comme tu m'as connue, avec un médecin au pied de mon lit. Il est bien loin, ce temps-là, bien loin derrière moi!

— Et, reportée par un brusque souvenir vers un épisode de cette maladie qui avait été l'origine de son amour, elle dit à Léon: — Que feras-tu des cheveux qu'on m'a coupés et que je t'ai donnés un jour? Est-ce que tu voudrais me les rendre?... Conserve-les. Et tes lettres, est-ce que tu as l'intention de me les redemander? Non, n'est-ce pas? Puisqu'il faut... puisqu'il faut nous quitter, répéta-t-elle comme si ce mot avait

de la peine à sortir de sa bouche, laisse-moi de toi tout ce que tu pourras me laisser; qu'il me reste au moins les preuves que j'ai été heureuse aussi en mon temps, et que ces quatre années-là n'ont pas été un rêve. Te rappelles-tu qu'il y a trois mois, le soir où tu es venu m'annoncer ton départ pour la campagne, nous avons parlé de ce qui arrive aujourd'hui?

Le souvenir de cette conversation causa à Léon une sorte d'embarras; mais Camille vint elle-même l'absoudre du silence qu'il avait gardé à cette époque. — Je te disais, je crois, reprit-elle, qu'il n'y avait que ton mariage qui pût nous séparer, et je te demandais à en être prévenue d'avance. Peut-être te doutais-tu déjà un peu de quelque chose : eh bien! je ne t'en veux pas d'avoir oublié ce que je t'avais demandé; j'y aurai toujours gagné quelques mois, et mon hiver aura été moins triste que si je l'avais passé au coin de mon feu avec la pensée de ton abandon. Voici le printemps qui approche, les jours seront moins courts et plus beaux; je ne serai pas obligée de rester chez moi, j'irai courir à droite, à gauche. Peut-être que j'essayerai de travailler, — à quoi? je n'en sais rien; je suis bien paresseuse, d'ailleurs. Je n'étais guère bonne qu'à être heureuse, et c'est toi qui m'avais trouvé mon état. Il faudra pourtant bien en imaginer un autre pour l'avenir.

— Mon amie, dit Léon en la faisant asseoir auprès de lui, c'est précisément de cet avenir que je voudrais causer avec toi. Si pénible que soit cet entretien, il est nécessaire de l'aborder aujourd'hui que nous allons suivre chacun une route opposée. Comme tant d'autres, notre liaison n'a pas été une de ces associations passagères dont la rupture facile n'est qu'un déplacement d'habitudes. Nous obéissons à une nécessité prévue; mais aucune volonté, même la nôtre, ne pourrait supprimer un passé qui aura été la meilleure époque de notre existence. C'est en souvenir de cette affection, c'est au nom de ce passé que j'ai le droit de m'intéresser à ton avenir et de connaître tes projets. Que vas-tu faire, mon enfant? Beaucoup souffrir d'abord, et souffrir moins ensuite. — Camille voulut l'interrompre; mais Léon fit un geste et continua : — Laisse faire le temps, lui dit-il avec un accent convaincu qui pouvait révéler que lui-même avait pu expérimenter déjà l'efficacité du remède. Tu souffriras donc, et tu chercheras hors de ton isolement des distractions, et où les chercheras-tu? Égoïste et jaloux, j'ai pendant quatre ans renfermé mon bonheur dans une intimité ouverte seulement à quelques affections qui ajoutaient un charme de plus à la nôtre sans en troubler la tranquillité. Pendant ces quatre années, tu as ignoré la vie et ses nécessités, le monde et ses

habitudes. Tant que j'aurais vécu avec toi, je t'aurais maintenue dans cette ignorance : il est toujours périlleux d'éveiller dans une femme les instincts de curiosité. Tu vas donc rester seule avec une dangereuse inexpérience. Comme un voyageur en pays nouveau, tu demanderas ton chemin, et il ne manquera pas de gens qui essayeront de t'égarer ; mais moi qui sais ce que tu ignores, je puis du moins par le conseil te mettre en garde contre les dangers de ta situation nouvelle. Je te connais assez pour savoir que tu n'auras jamais l'initiative de ce qui est mal ; mais tu es facile à l'entraînement, docile au caprice du moment, et tu t'y abandonnes sans calculer le résultat qu'il peut avoir. Ton ennemi le plus à craindre, c'est l'ennui. Au lieu de le combattre, tu essayes de lui échapper par la première issue, sans prévoir où elle peut conduire. Ce qui m'inquiète surtout, c'est ton étourderie. Tu pourrais porter une girouette dans ton écusson, dit Léon, jetant volontairement cette plaisanterie au milieu de ses paroles, comme s'il eût voulu rappeler à celle qui les écoutait les entretiens familiers d'un autre temps. Les occasions de nouer des relations nouvelles seront fréquentes ; tu les rechercheras pour échapper à la solitude, et, à ton insu, tu te trouveras entraînée dans un monde dont je t'ai soigneusement écartée, sachant qu'il est des fréquen-

tations contagieuses et des exemples pernicieux qui finissent toujours par avoir raison des répugnances les plus sincères.

Il y eut quelques instants de silence, au bout desquels Léon reprit avec une sorte d'hésitation pénible :

— Tu es jeune, Camille. J'ai eu, j'en suis certain, la meilleure part de ton cœur; mais le souvenir que j'y laisserai, même en se perpétuant, ne suffira pas toujours à le remplir.

— Ah! fit Camille en lui mettant la main sur la bouche, parlons de tout ce que tu voudras, mais pas de cela.

Il l'écarta doucement et continua : — La question est délicate et douloureuse, je le sais; mais il y faut toucher cependant et la prévoir dans l'intérêt de ton avenir, qui reste mon plus cher souci. Il existe dans ta nature un besoin d'affection qui ne pourra être contenu et cherchera toujours à s'épancher. Eh bien! si étrange que cela puisse te paraître, je m'en voudrais de savoir que toute cette tendresse a été dépensée avec moi, et que la source en a été tarie parce que tu m'as connu : c'est le triste dénoûment des passions qui, ayant vécu dans la lutte, succombent à l'épuisement; mais, Dieu merci, notre amour ne fut pas du nombre. Tu pourras donc aimer encore après moi, et tu aimeras, je le souhaite, car, une fois ton cœur oc-

cupé par un sentiment sérieux, ta vie s'immobilisera de nouveau dans une affection nouvelle, et tu n'auras pas à redouter les périlleuses distractions où peuvent entraîner la tristesse, l'ennui et l'isolement.

Camille acceptait le mariage de Léon comme une chose inévitable; elle savait qu'il amenait entre eux une séparation des personnes, mais ne s'accoutumait pas à la pensée que cette rupture pouvait aller au delà. Elle s'attendait presque à entendre Léon lui imposer en la quittant un serment de fidélité, non-seulement à son souvenir, mais à lui-même. Elle se fût engagée avec joie, avec joie elle se fût soumise à toutes ses exigences, et surtout à celles qui eussent été les plus exagérées, car dans cette exagération elle aurait vu la preuve que l'amour de son amant restait avec elle. Aussi, malgré les précautions de langage qu'il venait d'employer, ne pouvait-elle voir dans ses paroles que l'idée qu'elles exprimaient. La raison, si ingénieuse qu'elle soit, aura toujours tort en face de la passion, qui éprouve et ne discute pas. Camille était blessée par des suppositions allant dans l'avenir au devant d'un fait qu'elle ne pouvait admettre sans revenir sur le passé. Les conseils de Léon lui semblaient être une brutale provocation à l'oubli; elle ne les pouvait croire dictés par une sagesse prévoyante ayant le souci de son bonheur

futur, elle y voyait plutôt l'indifférence d'un homme égoïste. Aussi fut-ce avec une amertume un peu ironique qu'elle lui répondit : — C'est là tout ce que tu trouves à me dire au moment de me quitter? Car, si je t'ai bien compris, tu m'engages à mettre écriteau là, ajouta-t-elle en se frappant avec vivacité la poitrine à l'endroit du cœur. Allons! fit-elle en se promenant dans sa chambre, s'asseyant et se levant, s'arrêtant et marchant, touchant à tous les objets qui se trouvaient sous sa main comme pour mettre au dehors, par ses attouchements, la fièvre qui était en elle. Allons, la succession est ouverte, ajouta-t-elle en se rapprochant de Léon; ne vas-tu pas aussi me désigner les héritiers?

Léon, connaissant le caractère de Camille, s'attendait bien à la sortie un peu vive qu'avaient provoquée ses paroles. Camille ne pouvait en effet commander à ses impressions, et les exprimait avec un étrange mouvement d'idées et une singulière variété d'images. Il avait l'habitude de la laisser dire, sachant bien que ces emportements seraient suivis d'un retour à un langage plus modéré. Les relations ordinairement les plus calmes sont quelquefois non pas troublées, mais accidentées par des discussions futiles, dont l'unique prétexte est un besoin vague de rompre l'uniformité d'un bonheur trop tranquille. Ces querelles

sans causes, qui ne sont pas des heures perdues pour l'amour, se produisaient assez souvent entre Léon et Camille. Celle-ci avait le défaut de ne pas supporter la contradiction et l'habitude d'y être elle-même fort encline. Dans ces circonstances, Léon ne craignait pas d'exciter un peu Camille, dont l'humeur vive commençait au moindre choc à fermenter comme une liqueur qu'on remue. Une seule fois entre eux la discussion était sortie des limites réservées où un commun accord la renfermait de coutume. L'origine de la querelle était des plus futiles. Camille avait vu dans une boutique des petits animaux sculptés destinés à servir de porte-allumettes, et avait prié Léon de lui en acheter un pour mettre sur sa cheminée. Elle avait paru préférer un chien. Léon le lendemain lui en apporta un. L'animal figurait un vendangeur, et portait sur le dos une petite hotte. En appuyant sur le socle, on faisait mouvoir un soufflet extérieur dont le bruit simulait un aboiement. En remerciant Léon, Camille lui avait fait remarquer cependant que c'était un singe et non un caniche qu'elle lui avait demandé. Léon avait reproché assez vivement à la jeune femme son défaut de mémoire, et de riposte en riposte ils étaient arrivés tous deux à cette période inquiétante d'une querelle où personne ne veut avoir tort, et où, ne trouvant pas dans le grief qui en est l'origine matière

suffisante pour la prolonger, chacun à son tour introduit des griefs imaginaires. Léon avait quitté la place au moment où il sentait la colère venir. Camille, lorsqu'elle s'était trouvée toute seule, s'en était prise à l'objet animé qui avait été le point de départ du débat, et dans sa fureur mutine elle avait lancé le chien à terre, si violemment que la tête était restée séparée du col. Lorsque Léon, qui ne voulait pas la quitter sur une mauvaise impression, était remonté chez elle cinq minutes après, il l'avait trouvée assise tristement au coin de sa cheminée, essayant de raccommoder le chien, qu'il lui retira d'entre les mains, tout mouillé de larmes. On s'était réconcilié bien vite, et, à partir de ce jour, ils avaient pris un singulier engagement, qui était scrupuleusement tenu. Le chien, qui avait été raccommodé, et qu'on avait baptisé Fidèle, devait, en souvenir de la première querelle sérieuse dont il avait été l'objet, avoir la présidence de toutes les querelles futures qui pourraient s'élever entre les deux amants; ceux-ci avaient juré d'interrompre toute discussion commencée, quel qu'en fût le motif, et de s'embrasser aussitôt que l'un d'eux, appuyant sur le socle qui supportait Fidèle, lui ferait aboyer un *quos ego* pacificateur. Grâce à cet ingénieux moyen, les querelles ne pouvaient jamais avoir une longue durée ni une portée sérieuse, car au premier mot un

peu vif la réplique était coupée par un aboiement de Fidèle.

Un jour qu'ils avaient été à la campagne, et que Camille était sous une impression de contrariété causée par un accident de voyage, elle avait commencé une petite discussion qui n'eut pas le temps de se prolonger, car elle fut interrompue par le roquet d'une bonne femme, qui passait dans le bois. En voyant l'animal s'arrêter devant elle en jappant, Camille s'était aussitôt jetée en riant dans les bras de Léon, au grand scandale de la bonne femme, qui ne voyait pas que le bois était vert, que Camille était belle et que Léon était jeune. — C'est égal, avait dit celui-ci, quand nous viendrons à la campagne une autre fois, par prudence, nous emmènerons Fidèle.

Dans les circonstances bien différentes où, sous l'impression de paroles mal comprises, éclatait l'irritation de Camille, Léon eut l'idée de la ramener vers un ordre d'idées plus calmes en employant le moyen ordinaire. Il s'approcha de la cheminée sans qu'elle y prît garde, appuya la main sur le soufflet du chien, et Fidèle fit entendre son aboiement. Camille se promenait alors avec agitation. Le reproche abondait à ses lèvres, confus, violent, injuste. Elle s'arrêta aussitôt, oubliant la gravité de la situation, et ne se rappelant

plus que les souvenirs et les habitudes du passé qui se rattachaient à ce bruit familier, elle obéit à la voix du chien, et voyant Léon debout devant elle qui lui tendait les bras, elle s'y jeta en pleurant. — Ah ! fit-elle cependant, ce n'est pas une querelle cela, mon ami, et ce bon Fidèle, qui a été muet si longtemps, n'aboiera plus ; je t'en prie, ajouta-t-elle, ne reviens plus sur le sujet que tu avais abordé tout à l'heure : c'est trop triste pour moi, trop triste pour nous deux, reprit-elle ensuite ; ne regardons pas dans l'avenir. Toi, fit Camille en se reprenant, tu le peux du moins, car, en me quittant, tu sais où tu vas ; mais moi, l'avenir m'inquiète, parce que c'est l'inconnu.

Ici Léon croyait avoir à redoubler de précautions, car il avait à faire à Camille une de ces propositions qui pouvaient encore faire une méprise. — Écoute-moi, Camille, écoute-moi bien, lui dit-il, nos pensées ont été communes toujours. Toi-même tu avoues que l'inconnu t'inquiète. J'ai donc le droit de partager cette inquiétude, et j'ai dû, tu le penses bien, me préoccuper de les amoindrir, — dans une certaine mesure et pour un certain temps, ajouta-t-il, comme un homme qui, ayant à dire quelque chose de difficile à faire écouter, lance en avant-garde les paroles insignifiantes qui doivent préparer le mot décisif. Tout le temps que tu as vécu avec moi, tu n'as

eu d'autre état que d'être heureuse; toi-même, tu me l'as dit tout à l'heure, tu es restée étrangère à toute préoccupation qui n'était pas ton bonheur et qui ne s'y attachait pas. Ce n'est pas un reproche, mon enfant, entends-moi bien, et si c'en était un, je devrais en prendre la moitié, puisqu'en m'efforçant de rendre ta vie facile et de l'isoler dans un seul sentiment, je satisfaisais l'égoïsme de mon amour. Si modeste cependant qu'ait été cette existence, où le luxe, les plaisirs et toutes les habitudes coûteuses étaient inconnus, tu ne pourras pas la continuer. Aimer, c'est vivre, mais ce n'est pas la vie. La vie a ses nécessités vulgaires, mais impérieuses. Tu n'avais pas besoin d'y songer, et j'y ai songé pour toi autrefois. Ne veux-tu pas me permettre d'y songer encore? acheva-t-il en lui tendant la main.

Elle lui tendit la sienne : — Je te comprends, dit-elle, l'argent !...

— Non, pas d'argent, reprit Léon, mais l'air, le feu, le pain, le toit, les premiers éléments de l'existence pour tous les êtres, le bien le plus précieux pour une femme, l'indépendance. Songe à cela, Camille, et si tu n'y voulais pas penser aujourd'hui, il faudrait bien y penser demain. Tu n'as aucune profession, aucun talent qui puissent te fournir des ressources suffisantes.

— Quand je t'ai connu, je vivais, interrompit doucement Camille.

— Quand tu m'as connu, répondit-il, tu avais l'habitude du travail, et je te l'ai fait perdre.

— S'il le faut cependant... interrompit Camille.

— Il ne le faut pas absolument, reprit Léon, car moi vivant je ne veux pas que tu saches ce que c'est que la misère, et par quel chemin s'en éloigne une femme quand elle l'a connue. Je veux que tu restes en tout temps libre et maîtresse de toi-même, sous la seule dépendance de tes goûts et de tes sympathies. J'ai donc pris des dispositions qui t'assurent une certitude d'existence. Je ne t'impose rien, Camille, et ne te fais pas de conditions. J'ajoute seulement un conseil : efforce-toi de t'attacher à une occupation. Si elle est productive, elle pourra ajouter à tes ressources. Si même elle ne devait pas l'être dans les commencements, elle suffirait pour te fournir des distractions utiles et t'éloigner de celles qui ne le sont pas.

— Mais que pourrais-je faire ? demanda Camille.

— Consulte tes goûts et choisis le travail qui pourra le mieux te convenir. Le retour quotidien d'un labeur quelconque est une préoccupation saine pour l'esprit. Si je t'engage à cesser d'être oisive, c'est que je sais quels sont pour une femme les dangers de l'oisiveté, et que je voudrais que la Camille de l'avenir pût se

reconnaître en regardant la Camille du passé. Pour dernier conseil, acheva Léon, évite la société des femmes.

Une réaction s'était opérée dans l'esprit de Camille, qui était devenue peu à peu accessible au raisonnement. Elle demanda à Léon de lui tracer le plan de sa conduite.—En faisant ce que tu me diras de faire, disait-elle, je serai encore avec toi. Tes conseils resteront dans ma vie comme une empreinte visible de toi-même, et il me semblera que je marche dans tes pas.

Elle voulait qu'il lui fît un programme qui réglât l'emploi de ses jours et de ses heures. Comme le feu, qui s'empare de tout élément nouveau qu'on jette, son esprit s'emparait avec rapidité de toute idée nouvelle. Cette rupture était une douleur sans doute, mais aussi c'était un changement. Elle entrait déjà, pour ainsi dire, en imagination dans cette nouvelle existence qui devait amener beaucoup de réformes dans sa manière de vivre ordinaire, car la petite rente que Léon voulait lui constituer en la quittant, et qu'elle devait recevoir par quartiers chez un notaire, restait bien au-dessous du chiffre de ses dépenses annuelles. Camille demeura très-étonnée en apprenant que son budget avait toujours atteint quatre mille francs. Cependant elle ne possédait aucun objet de valeur. Son écrin se composait d'une paire de

boucles d'oreilles et d'un bracelet qui était un objet d'art bien plus qu'un bijou. Léon lui ayant donné une montre, elle l'avait perdue, dans la crainte de la casser, lui avait-elle dit pour excuse. Elle avait plutôt des instincts d'élégance que des instincts de coquetterie, et s'habillait avec une grande simplicité; mais si elle n'avait ni le goût du luxe, ni celui des plaisirs, elle possédait le génie du désordre et un penchant très-vif à satisfaire les mille petites fantaisies qui dans une promenade peuvent exciter la convoitise d'une femme. Aussi ses armoires étaient-elles encombrées d'une multitude d'objets dont la seule utilité avait été d'exciter un instant son désir. Léon s'était toujours montré indulgent pour ses instincts de prodigalité, mais en ce moment il prouva à Camille qu'elle pourrait, en les restreignant dans une limite plus raisonnable, réaliser de grandes économies. Elle lui fit à ce propos toute sorte de promesses. Elle voulait quitter son logement, vendre une partie de ses meubles, et renvoyer sa camériste. — Qu'est-ce qu'il me faut? disait-elle. Une petite chambre, dont le mur sera assez grand pour que je puisse y suspendre ton portrait, avec une petite fenêtre où je mettrai des fleurs. Je renoncerai à la toilette. Je porterai de l'indienne l'été et du mérinos l'hiver. Tu verras quand tu viendras chez moi comme cela sera gentil.

Camille s'aperçut que Léon avait détourné la tête comme un homme qui ne veut pas répondre. Elle reprit aussitôt : — Je veux dire que si par hasard tu passais dans mon quartier, et qu'il te prît la fantaisie de voir comment j'ai arrangé ma vie, tu ne serais pas trop mécontent.

Dans l'arrangement de cette vie, Léon avait remarqué qu'il n'était pas question de travail; il en fit l'observation à Camille. — Mais que feras-tu chez toi toute seule ? lui demanda-t-il. Tu t'ennuieras.

— Je me mettrai à la fenêtre, et je regarderai les passants ou les voisins, répondit-elle avec une franchise qui amena un sourire sur les lèvres de son amant. Sans doute elle en comprit le sens, car elle ajouta, sur le ton de la prière : — Je t'en prie, ne reviens plus à cette supposition de tout à l'heure.

Ils furent interrompus par la caméristo, qui entrait pour chercher les costumes qu'on venait reprendre du magasin. Elle venait de sortir lorsqu'elle rentra presque aussitôt, rapportant le domino.

— Madame, dit-elle à Camille, le costumier se plaint que le domino est déchiré, et ne veut pas le reprendre à moins qu'on ne lui donne dix francs en plus du prix de la location.

Camille examina le dégât. En voyant un accroc très-large dans l'étoffe, déjà un peu mûre, elle dit

tout haut, comme si elle se parlait à elle-même : — C'est probablement ce monsieur brutal que j'ai rencontré cette nuit au bal qui m'aura déchirée.

— Marie, dit Léon, lui prenant le domino des mains et le jetant sur les bras de la servante, rendez ce costume et donnez ce qu'on demande. — Que veux-tu dire? demanda-t-il ensuite avec vivacité à Camille, qui commençait à se repentir de l'aveu, quel monsieur? que t'est-il arrivé?

— Mais rien, rien, fit Camille. Un monsieur, qui était très-gai, a voulu m'emmener souper; je me suis un peu débattue, et il m'a déchirée, voilà tout. Heureusement mon voisin est venu et m'en a délivrée, ajouta Camille naturellement.

— Tu n'étais donc pas seule avec Marie à l'Opéra? demanda Léon avec vivacité.

— Je suis bien étourdie, répliqua-t-elle, mais pas encore assez pour m'aventurer toute seule dans un lieu pareil. Francis Bernier n'ayant pas voulu m'accompagner, j'ai pensé que son ami, M. Théodore, serait plus complaisant; c'est lui qui a été mon cavalier cette nuit.

Cette révélation parut singulièrement émouvoir Léon. Il reprocha à Camille son étourderie et ce penchant à la légèreté qui pouvait la compromettre si facilement aux yeux des gens qui ne la connaissaient

pas. Il se calma cependant un peu en apprenant que les relations de Camille avec son voisin n'avaient que deux jours de date, et qu'elles étaient le résultat d'une circonstance à laquelle elle était restée étrangère, puisque Bernier avait été le seul auteur de cette rencontre. Camille, voyant l'impression fâcheuse que ses aveux venaient de causer à Léon, ne crut pas nécessaire de lui avouer qu'elle avait promis à son voisin d'aller le voir. Les reproches de Léon lui avaient d'ailleurs donné à penser. Elle commençait à reconnaître qu'elle avait agi avec Théodore un peu trop familièrement, et que cette familiarité pouvait amener une méprise. Elle renonça intérieurement à continuer toute relation avec lui, et comme Léon faisait quelques allusions aux conséquences qui pourraient, par la suite, résulter de ce voisinage, elle se hâta de lui dire qu'elle allait déménager sans même attendre l'époque du terme, afin d'éviter tout rapprochement nouveau entre elle et son voisin. — C'est dommage, dit-elle, car il est bien amusant.

— Avoue qu'il t'a déjà fait sa cour! demanda Léon.

— Aucunement, répondit celle-ci; il a eu des manières très-discrètes avec moi, et la profession de foi qu'il a faite en ma présence à propos des femmes n'indique pas qu'il ait eu l'intention que tu lui supposes.

Il n'en fut pas dit plus long à propos de ce petit incident, qui laissa néanmoins quelque préoccupation dans l'esprit de Léon.

En lui annonçant la veille qu'il viendrait la voir, Léon avait laissé sa maîtresse ignorer si cette visite était la dernière qu'elle recevrait de lui, ou si elle avait seulement pour but de régler les intérêts de son avenir, qui avait jusque-là employé tout leur temps. Le jeune homme avait appris la veille, de son père, que leur séjour à Paris se prolongerait peut-être de trois ou quatre jours au delà du terme qui avait été fixé d'abord. Il promit à Camille de mettre à sa disposition le plus d'instants qu'il pourrait pendant ces quelques jours de délai que le hasard accordait à leur séparation. — Peut-être, lui avait-il dit, vaudrait-il mieux ne pas prolonger cette situation pénible; mais je ne me sens pas le courage de rester à Paris sans te donner jusqu'à ma dernière heure de liberté.

— Tu sais que tu m'as promis ta journée tout entière ! lui dit Camille.

— Je puis te donner jusqu'à ce soir huit heures, dit Léon. A cette heure, je devrai aller rejoindre mon père.

— Ne me dis pas où, interrompit Camille.

— Ce n'est pas où tu crois, répondit-il.

— Eh bien ! reprit Camille, il n'est que midi et demi, nous aurons le temps d'aller et de revenir.

— Aller où ? demanda Léon.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de la première promenade que nous avons faite ensemble lorsque je me suis relevée de ma grande maladie il y a quatre ans, dit Camille. Il fait aujourd'hui un temps très-doux et très-beau comme ce jour-là. Je suis sûre que la campagne doit être verte. Tu dois te rappeler qu'il y a quatre ans, à cette époque, nous avons trouvé des violettes dans les bois. Celles que j'ai cueillies ce jour-là n'étaient pas de deuil comme le seront celles d'aujourd'hui, acheva Camille, un peu inquiétée en voyant que Léon ne s'empressait pas de lui répondre.

Celui-ci, en effet, n'avait pas accueilli sans quelque crainte l'idée de ce pèlerinage vers un lieu où tant de souvenirs allaient se lever sous ses pas comme pour souhaiter la bienvenue à son retour. Il redoutait surtout cette voix éloquente que prend la nature lorsqu'elle se mêle aux impressions de l'homme, et la mystérieuse influence qu'elle exercé sur ses sentiments. Déjà la veille au soir, en présence de la maîtresse, il avait senti dans son cœur pâlir un moment l'image de la fiancée, exposée, elle aussi à son tour, aux dangers de l'absence. Pendant les deux heures que Léon venait de passer auprès de Camille, quel-

ques incidents de leur entretien avaient réveillé en lui des émotions dont la gravité du moment avait peut-être seule arrêté l'expression. Sans doute il était prudent, autant pour lui que pour Camille, de ne pas retourner, même pour quelques heures, dans cette atmosphère du passé, toute remplie d'enivrantes douceurs qui pourraient les affaiblir au moment même où ils auraient le plus besoin de force. L'adieu avait été à demi prononcé, et il restait peu de chose à faire pour le rendre définitif. Et pourtant Léon consentit à faire cette promenade périlleuse, qui, en le ramenant au bras de sa maîtresse dans les chemins parcourus avec elle au beau temps de leur amour, allait ajouter de nouveaux souvenirs aux souvenirs anciens, et rendre ainsi plus difficile la tâche de l'oubli. Si on lui avait demandé en ce moment pourquoi il consentait à revenir sur une situation qui avait presque eu son dénoûment, Léon n'aurait pas été sincère en répondant qu'il voulait seulement, avant de la quitter, satisfaire un dernier désir de sa maîtresse, car il obéissait à une contradiction dont l'égoïsme, deviné un jour par son père, avait été l'origine. Chose étrange ! Léon, qui en arrivant à Paris avait tant souhaité de trouver Camille disposée à accueillir leur rupture avec résignation, qui avait usé de tant de précautions de langage pour l'amener à écouter avec

calme tout ce qu'il avait à lui dire, éprouvait une sorte de déception pénible en voyant qu'il avait réussi à la rendre en apparence résignée et calme. Il trouvait qu'elle s'était laissé convaincre bien vite de la nécessité de leur rupture, et qu'elle l'avait suivi bien complaisamment dans les calculs et les suppositions où il s'était engagé à propos de son avenir. Il avait tout mis en usage pour arrêter les larmes, pour apaiser les regrets, pour tempérer les emportements, et lorsque, pour lui plaire et le retenir auprès d'elle, elle faisait violence à sa nature, il supposait une autre cause à cette retenue, et n'avait consenti à conduire Camille à la campagne que pour la replacer sous des influences qui ne pouvaient manquer de porter un nouveau choc à son cœur et d'ajouter une nouvelle amertume à ses défaillances.

— Habille-toi, dit-il à Camille ; nous irons à Aulnay, et nous nous arrêterons pour déjeuner dans cette petite auberge de Fontenay-aux-Roses qui est si gaie. — Camille alla s'habiller, et revint bientôt dans une toilette printanière qui était toute neuve, et qu'elle tenait en réserve depuis un mois pour solenniser le premier jour de soleil.

XII

A l'époque où se passe ce récit, le bois d'Aulnay, perdu dans l'agglomération boisée qui s'étend entre Versailles et Sceaux, n'avait pas encore été atteint par cette lèpre de spéculation qui menace d'envahir tous les environs de Paris. On n'y voyait pas alors, comme aujourd'hui, des billards dans les châtaigniers, mais des châtaignes et des oiseaux, car, si voisin qu'il fût de la capitale, le pays d'Aulnay était presque ignoré de cette race de citadins qui a horreur de la nature, et ne s'acclimate dans un lieu rustique que lorsqu'il a cessé de l'être. Les gens qui fréquentaient les bois d'Aulnay avaient, pour la plupart, leurs raisons pour rechercher la solitude, n'eussent-ils eu que celle de l'aimer.

Théodore, accompagné de ses témoins et d'un médecin, que Francis Bernier était allé chercher par

prudence, arrivait au village de Fontenay-aux-Roses au moment où Léon et Camille quittaient Paris pour s'y rendre. Afin de ne pas exciter la curiosité des habitants qu'on pourrait rencontrer, les témoins des deux adversaires s'étaient donné rendez-vous à l'étang du Plessis, situé au fond de la Vallée-aux-Loups. De là on devait se diriger vers l'endroit dont le marquis de Rions avait gardé un bon souvenir. Pendant le trajet, Théodore était resté, dans son langage et son attitude, le même qu'au départ. En assistant, sans vouloir y prendre part, au déjeuner de ses compagnons, il s'était mêlé à leur conversation avec une grande liberté d'esprit, qui ne trahissait cependant aucune forfanterie, mais une résolution dont la sincérité ne pouvait pas être suspectée. La seule chose qui pouvait indiquer que, sans faire dans ses propos aucune allusion au motif de sa promenade, il n'en avait pas oublié le but, c'est qu'il s'interrompait quelquefois pour demander l'heure à Bernier. Comme Théodore renouvelait cette question pour la troisième fois, Bernier, imaginant que l'immobilité pouvait lui être pénible dans un pareil moment, supposa que la marche deviendrait une distraction aux ennuis de l'attente. Il proposa de se mettre en route et d'aller tout doucement jusqu'au lieu où l'on devait se retrouver avec les personnes

attendues, ce qui fut accepté. Le fiacre eut ordre d'aller stationner à un poteau de la route de Sceaux que le marquis de Rions, familier avec les localités, se rappelait devoir être voisin du lieu qui serait le théâtre du combat. Suivi de ses témoins et du médecin amené par ceux-ci, Théodore s'engagea donc dans une sorte de chemin creux appelé *la Route aux Bœufs*, qui s'enfonçait à travers bois par une pente ravineuse jusqu'à l'étang du Plessis. Tout en marchant, Bernier, qui accompagnait Théodore, s'appliquait à fournir à celui-ci des occasions d'éloigner de son esprit une préoccupation que son silence commençait à trahir. Il s'arrêtait devant les curiosités du paysage, lui indiquant les *motifs* qui se rencontraient dans le chemin, discutant le style des châtaigniers séculaires, dont les racines venaient ramper à fleur de sol jusque sous leurs pieds, pareilles à des entrelacements de serpents, établissant des comparaisons entre les maîtres dont quelques œuvres avaient dû être inspirées par la nature qu'on avait sous les yeux, et désignant par les noms des peintres mêmes les sites qui pouvaient rappeler leurs tableaux. Cependant cette inquiétude que Bernier s'efforçait d'éloigner de l'esprit de son compagnon commençait à troubler le sien au fur et à mesure qu'on avançait vers le lieu du rendez-vous. Théodore put s'aperce-

voir plus d'une fois que Francis faisait confusion dans ses citations et lui désignait, sous le nom d'un maître, tel accident de terrain ou tel arrangement de lignes qui rappelait le dessin ou la couleur d'une école opposée à la sienne. — Tenez, mon cher, dit Théodore en arrêtant Bernier, qui, troublé par le roulement lointain d'une voiture, venait de faire une erreur de ce genre, si vous m'en croyez, nous regarderons le paysage en revenant, et comme nous le verrons sans doute beaucoup mieux que nous ne le voyons dans ce moment, nos observations ne seront que plus justes, car il ne faut pas nous dissimuler que nous ne savons guère ce que nous disons l'un et l'autre.

Théodore se tut et son ami l'imita. On approchait cependant. A un détour de la route, on aperçut une voiture arrêtée, de laquelle descendirent trois hommes. — Voici, je crois, notre monde qui arrive, dit Théodore en allongeant le pas comme pour prendre les devants.

Bernier le retint. — Il suffit d'être exact, dit-il, c'est poli; mais ne montrons pas que nous sommes pressés, ce serait brutal.

— Que de manières ! murmura Théodore en passant derrière ses témoins. Heureusement que tout cela va finir.

On arriva à l'étang du Plessis, comme M. d'Héricy et ses deux amis y arrivaient par une route opposée. Les témoins échangèrent un salut, et on s'engagea aussitôt à travers bois sous la conduite du marquis de Rions, qui cherchait à s'orienter en suivant des points de repère. A cette invasion d'une troupe d'hommes au milieu de leur solitude, tous les oiseaux étaient en émoi. La pie bavarde s'envolait d'un arbre à l'autre, échangeant dans son langage quelque injure avec le geai criard et vorace comme elle; troublé dans sa picorée par le bruit des pas, le merle prudent rasait de son vol agile le faîte des buissons, où l'aubépine commençait à fleurir. Et tandis que le pivert grimpeur, occupé à perforer le tronc des chênes, interrompait par une note claire le martellement régulier de son bec acéré, les petites mésanges sautillaient en fredonnant leur babillage sur les branches menues que leur poids léger inclinait à peine.

— Nous y voici, messieurs, dit le marquis de Rions en indiquant une sorte d'éclaircie naturelle formée au milieu des bois.

Au centre, on trouvait un sol dégarni de gazon, égal et dur sous le pied. C'était, comme l'indiquait la teinte noirâtre mélangée à la terre, l'emplacement d'une charbonnerie qui avait exploité les coupes voisines. Le terrain examiné les témoins de M. d'Héricy

tombèrent d'accord qu'on n'en pouvait pas trouver de meilleur, et se rassemblèrent une dernière fois pour régler les conditions du combat et égaliser les avantages de place entre les adversaires qui s'étaient éloignés chacun de son côté. M. d'Héricy, en homme accoutumé à ces parties, attendait en fumant son cigare, et en repoussait méthodiquement la fumée. Il était pâle, cependant, et ses traits indiquaient une grande fatigue. Voyant qu'il quittait sa redingote et son chapeau, Théodore en fit autant de son côté. Comme il regardait autour de lui pour examiner le lieu où allait se dénouer son aventure, il entendit à quelques pas dans le voisinage le murmure d'une source voisine, indiquée par quelques plantes aquatiques, au-dessus desquelles bourdonnait, comme un brouillard sonore, un essaim d'insectes éphémères, nés du premier rayon de soleil. En écoutant ce bruit et en regardant le terrain du combat, dominé d'un côté par une élévation boisée, et limité de l'autre par une prairie qu'on devinait au loin derrière les hauts peupliers, Théodore fut frappé d'un rapprochement et chercha où il avait déjà vu ce paysage. Le mouvement qu'il fit en jetant ses habits sur le gazon compléta ce souvenir, et à mi-voix il chanta:

Là-bas, dans les prés verts,
Coule claire fontaine.

Il continua en prenant l'épée que Francis Bernier venait de lui apporter :

J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras.

— Merci, reprit-il en serrant la main que Bernier lui avait tendue après l'avoir armé, et il marcha résolûment au-devant de M. d'Héricy, qui s'avançait de son côté en faisant ployer son fer sur le sol aussi tranquillement que s'il eût été, masque au front et la main gantée, sur le parquet d'un prévôt. Le marquis de Rions, à qui les autres témoins semblaient d'un commun accord abandonner le soin de régler le combat et d'en arrêter les dernières dispositions, engagea les épées; puis s'étant reculé pour prendre place auprès de Francis, il fit un geste aux deux adversaires et leur dit doucement : Allez, messieurs. — En achevant ces mots, il retira son cigare et le jeta à ses pieds. Les deux amis de M. d'Héricy, qui avaient gardé les leurs, imitèrent le marquis, et montrèrent quelque embarras en remarquant qu'ils n'avaient pas eu cette l'initiative de convenance.

Trois heures sonnaient à la paroisse d'un village voisin. A la manière dont Théodore était tombé en garde, son adversaire comprit qu'il n'avait jamais dû mettre le pied dans une salle. M. d'Héricy ne s'était pas présenté sur le terrain avec la physionomie d'un

homme animé d'un ressentiment allant jusqu'à la haine; il n'avait témoigné ni impatience, ni fiévreuse ardeur de vengeance, mais seulement le désir de se trouver une arme à la main en face d'un homme qui lui avait fait un de ces affronts qui brûlent le visage.

Avant le combat, il s'écoula quelques secondes indécises, pendant lesquelles les deux adversaires se regardèrent avec attention, comme s'ils eussent voulu, en pénétrant leur pensée dans les lignes du visage, deviner la nature de leurs sentiments réciproques. En se retrouvant en face l'un de l'autre, à la longueur d'une épée, avec une injure entre eux, ils échangèrent comme une sorte d'aveu muet, qui pouvait signifier que, malgré la gravité du moment, ils n'étaient que des adversaires et non pas des ennemis. Supposant qu'ils n'avaient peut-être pas entendu le signal, le marquis de Rions répéta de nouveau et plus haut que la première fois : — Allez, messieurs.

Le premier froissement du fer mit fin à toute hésitation. Le souvenir net et précis de ce qui s'était passé la veille revint à l'esprit de M. d'Héricy. Théodore serra la poignée de son arme dans sa main, et le duel s'engagea, non sans inspirer une grande inquiétude dès le début aux témoins de l'artiste, qui purent aussitôt se convaincre de la supériorité que son adversaire avait sur lui. Ils se rassurèrent cependant un

peu, car, en observant le jeu de M. d'Héricy, il devint évident pour eux qu'il n'avait pas l'intention d'abuser de cette supériorité, et que, sans ménager trop visiblement Théodore, il provoquait une occasion prudente de le blesser sans qu'il y eût danger de mort. Il aurait sans doute pu diriger le combat, si l'artiste s'était seulement borné à parer; mais, impatient d'un dénoûment et s'animant au choc des épées, celui-ci obligea M. d'Héricy à se montrer moins modéré, et par quelques audacieuses imprudences, lui rappela certain proverbe qui prête aux maladroits une main malheureuse. Le duel entra dans une seconde période d'un caractère tout différent, et après un court et vif engagement, l'épée de M. d'Héricy atteignit Théodore assez profondément au-dessus du sein. M. de Rions et Bernier se précipitèrent vers l'artiste, qui avait fléchi sur le coup et lâchait son épée. En le voyant tomber, son adversaire s'était rapproché très-visiblement ému.

— Est-ce dangereux ? demanda-t-il au médecin qui écartait la chemise de Théodore.

— La blessure est profonde, répondit le docteur, mais on pourra le transporter.

Après avoir échangé quelques mots avec les témoins du blessé, qui reconnurent la loyauté du combat, M. d'Héricy s'éloigna, accompagné de ses amis.

Pendant que M. de Rions courait vers la route où

devait attendre la voiture, pour la faire rapprocher le plus près possible, le médecin donnait les premiers soins à Théodore. Celui-ci semblait être étranger à la situation, et répétait machinalement en portant la main à sa blessure :

J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras.

Tout à coup une espèce d'animation parut sur son visage. Il allongea un doigt en indiquant le sommet de la colline, et son regard parut s'arrêter avec une sorte de fixité vers ce point, qui attira l'attention du docteur et de Francis. Ils aperçurent deux personnes, un homme et une femme, qui passaient dans une allée du bois, mais à une distance trop éloignée d'eux pour qu'il leur fût possible de les reconnaître. Francis ayant remarqué que la femme se baissait souvent, comme pour ramasser quelque chose dans l'herbe, dit au docteur : — Ce sont des amoureux ; ils n'ont pas plus envie d'être importuns qu'ils n'ont le désir d'être importunés... Est-ce vraiment grave, docteur ? ajouta-t-il en désignant le blessé.

— C'est bien près du poumon, répondit celui-ci en soulevant Théodore, qui venait de s'évanouir en murmurant encore :

Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

M. de Rions, étant revenu, aida Bernier à transporter Théodore vers la voiture, dont le roulement prochain annonçait l'arrivée.

La clairière où cette scène venait de se passer était abandonnée depuis peu d'instants, lorsque Léon et Camille s'y dirigèrent en descendant par un sentier la colline boisée au sommet de laquelle on les avait aperçus quelques moments auparavant sans les reconnaître. En arrivant à l'auberge de Fontenay, les deux jeunes gens s'y étaient trouvés sans le savoir en même temps que Théodore et ses témoins, qui déjeunaient dans la salle commune; mais en voyant Camille et Léon, leur hôtesse, flairant un couple amoureux, avait dressé leur couvert au fond d'un jardin dans un petit pavillon rustique. Les deux amants, ne s'y attardant guère, s'étaient échappés dans le bois aussitôt leur repas achevé. On se rappelle dans quelles intentions Léon s'était décidé à conduire sa maîtresse à la campagne, au risque de se mettre lui-même en contact avec les impressions qu'il voulait réveiller en elle. Lorsque Camille, un peu fatiguée, avait demandé à se reposer dans cette clairière, qui venait d'être le théâtre d'un duel, la promenade avait déjà duré assez longtemps pour qu'elle pût, ainsi que Léon, commencer à en éprouver les influences. Si pendant cette promenade Camille était

allée la première au-devant des souvenirs qu'elle croyait voir errer à travers les arbres, Léon, quoi qu'il fît pour s'en défendre, ne tarda pas à se laisser entraîner avec elle, et céda bientôt aux invincibles attractions exercées par les fantômes du passé.

Au moment où il venait de prendre place à côté de Camille, assise à l'endroit même où Théodore était tombé, le cœur de Léon battait à l'unisson de celui de sa maîtresse, qui absorbait à pleins poumons l'odeur amère exhalée par la pousse des chênes. Camille, n'ayant pu réparer par le sommeil la fatigue qu'elle avait éprouvée au bal pendant la nuit, et lassée encore par une course qui depuis longtemps n'était plus dans ses habitudes, se sentit prise d'une sorte de langueur douce qui lui fermait les yeux malgré elle. Endolorie par une succession d'émotions vives, elle trouvait comme un charme bienfaisant dans ce demi-engourdissement de l'être, et le voulut prolonger. Appuyant sa tête fatiguée sur l'épaule de Léon, elle le pria de la laisser ainsi quelque temps, lui disant de la réveiller, si elle s'endormait. Camille avait retiré son chapeau pour être plus à l'aise, la petite brise qui soufflait dans ses cheveux en soulevait de temps en temps une boucle jusqu'au visage de Léon, penché vers elle avec une tendresse rêveuse. Ce parfum connu qui tant de fois l'avait enivré, lorsqu'il venait le matin

surprendre Camille encore endormie, lui montait au cerveau en aromes irritants. Au milieu de cette nature qui préparait son rajeunissement et se parait de ses premières fleurs, Léon avait déjà été pénétré par cette atmosphère juvénile qui l'enveloppait tout entier. En regardant reposer dans ses bras cette femme tant aimée, dont le cœur battait si près du sien, il sentit dans ses artères le sang de la jeunesse se mouvoir plus actif, et pendant quelques minutes il regarda Camille à moitié assoupie, comme il n'avait jamais regardé cette fiancée, encore plus éloignée en ce moment de sa pensée qu'elle ne l'était de lui-même.

Léon fut distrait par un incident de nature à tempérer la vivacité de ses sensations. En voulant secouer deux ou trois fourmis qui s'étaient glissées dans sa manche, il trouva sous sa main, à côté de lui, un petit portefeuille *memento* qu'une machinale curiosité lui fit ouvrir. Le contenu devait lui causer une double surprise. Le portefeuille, tombé sans doute de la poche de Théodore au moment où celui-ci avait jeté ses habits à terre, contenait l'adresse de son adversaire et la lettre que Camille avait la veille écrite à l'artiste pour lui demander de l'accompagner à l'Opéra. Ce billet n'apprenait rien de nouveau à Léon, et était conçu, d'ailleurs, dans des termes qui n'accusaient aucune intimité entre celle qui l'écrivait et celui au-

quel il était adressé. La carte de M. d'Héricy, dans le portefeuille du voisin de sa maîtresse, était un fait moins étrange que la rencontre du portefeuille, et témoignait seulement que Théodore connaissait M. d'Héricy, qui était le cousin de la fiancée de Léon. Celui-ci l'avait vu tout récemment à la campagne, lorsque ce jeune homme y était venu pendant deux jours chasser avec son oncle. Le mouvement fait par Léon réveilla Camille; il lui montra sa trouvaille, et, lui désignant la lettre adressée à Théodore, il ajouta en riant :

— Tu vois comme tout se sait.

— Mais, répondit-elle, tu ne sais rien de plus que ce que je t'ai dit.

— Tu remettras ce portefeuille à ton voisin, qui aura sans doute eu comme nous l'idée de venir à la campagne, et qui l'a eue en même temps que nous, acheva Léon.

Camille refusa de prendre le portefeuille. — Tu le remettras à Bernier, lui dit-elle, il le rendra à son ami

Mais intérieurement elle n'était pas moins surprise du hasard qui avait amené Théodore à Aulnay en même temps qu'elle. Léon se réservant d'obtenir par son futur cousin quelque renseignement sur Théodore, ne parla point de la carte de M. d'Héricy, et comme le soleil commençait à s'incliner, il lui pro-

posa de se remettre en route. Avant de partir, Camille voulut joindre au bouquet cueilli dans le bois un beau pied de jacinthe qu'elle aperçut à quelques pas d'elle. Comme elle le retirait du milieu d'une touffe d'herbe dans laquelle, à la fin du combat, M. d'Héricy avait essuyé son épée, elle s'aperçut que ses doigts étaient rougis légèrement.

— Tu t'es piquée ? dit Léon, attribuant la présence du sang à quelque épine.

— Mais non, répliqua Camille en essuyant ses doigts ; c'était dans le gazon.

— Ce sang est peut-être celui de quelque bête dévorée par les oiseaux de proie, répliqua Léon, n'établissant aucun rapport d'idées entre cet incident nouveau et celui qui l'avait précédé.

Comme ils revenaient par l'omnibus qui fait le service de Fontenay à Paris, Léon s'aperçut que Camille, penchée à la portière pour jeter un sou à un pauvre, retirait vivement la tête. Il regarda sur la route, et sur le siége d'une voiture qui passait près de l'omnibus il reconnut son futur cousin, Ferdinand d'Héricy. Celui-ci, après son duel, avait été déjeuner avec ses témoins à l'auberge de Fontenay, et, comme le coupé était trop petit pour contenir trois personnes, il avait pris place sur le siége. En le voyant, Camille s'était rappelé l'homme qui l'avait abordée avec tant d'im-

pertinence la nuit précédente, et, oubliant qu'il n'avait pu voir son visage, puisqu'elle était masquée, elle s'était retirée instinctivement pour qu'il ne pût pas la reconnaître. Comme Léon lui demandait la cause de ce mouvement, elle lui répondit : — C'est bien singulier! mais ce monsieur qui était sur le siége de la voiture, c'est celui qui m'a déchiré mon domino cette nuit.

— C'est bien singulier en effet, répondit Léon préoccupé, et il y a bien des gens qui ont été à la campagne aujourd'hui!

Arrivés à la barrière, ils quittèrent l'omnibus pour prendre une voiture de place, et arrivèrent chez Camille à la tombée de la nuit. Pendant le trajet, ils avaient peu parlé; une sorte d'inquiétude inavouée existait entre eux. Léon quitta Camille, qui, se trouvant très-fatiguée, manifesta l'intention de se coucher aussitôt. En l'embrassant, Léon lui promit de revenir le lendemain. Sorti de chez elle, il courut chez M. Ferdinand d'Héricy, dont il sut provoquer les confidences, sans que le jeune homme pût deviner quel était le motif de sa curiosité. Ferdinand lui raconta l'emploi de sa journée et quel en avait été le dénoûment pour Théodore, qu'il déclara ne pas connaître.

—Mais à quel propos cette querelle? demanda Léon.

— Il paraît, répondit M. d'Héricy, que j'ai été un

peu léger cette nuit avec une dame à laquelle s'intéressait M. Théodore.

— Sa maîtresse sans doute, fit Léon, que sa situation en face de Ferdinand obligeait à se contenir.

— Il y a apparence, car, si protecteur qu'on soit des dames, on ne se fait pas aussi énergiquement le chevalier d'une étrangère. Au reste, je regrette bien tout cela, reprit M. d'Héricy avec conviction. Ce jeune homme n'a pas rompu d'une semelle, quoique ne sachant pas tenir une épée, et j'apprendrais avec plaisir que sa blessure n'aura pas de suites dangereuses.

Pendant que Léon était chez le cousin de sa fiancée, Francis Bernier arrivait chez sa maîtresse. — Mon enfant, lui avait-il dit, vous n'avez pas suivi mon conseil, hier soir; votre étourderie de l'Opéra a été la cause d'un grand malheur. — Et il lui raconta le duel de Théodore. En apprenant que le blessé était seul, Camille, dont la sensibilité avait été très-vivement excitée, alla sans arrière-pensée au-devant de la demande de Bernier, qui n'avait pas encore pu trouver de garde pour son ami, et lui demanda s'il était convenable qu'elle allât voir son voisin. — Il est toujours convenable d'obéir à un bon mouvement, répondit celui-ci.

Camille jeta à la hâte un châle sur ses épaules, et se disposa à accompagner Francis.

— Comme ce pauvre garçon doit m'en vouloir! dit-elle dans l'escalier.

— Il ne vous en veut pas assez, je le crains, répliqua Francis.

Camille ne chercha pas à comprendre, et ne comprit pas. Comme elle entrait dans l'atelier où l'on avait transporté le lit du blessé pour qu'il eût plus d'air, elle aperçut Théodore, qui avait le délire et murmurait :

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche ;
Qu'on l'envoie au pays,

Et, suivant d'un regard vague les mouvements de Camille approchée de son lit, il ajouta, en la regardant avec une fixité qui trahissait une pensée restée lucide dans la confusion de son esprit :

Dans la maison d' ma mie,
Disant : Voici le cœur
De votre serviteur !

A dix heures, Léon revenait chez sa maîtresse, ramené par un étrange besoin de la voir. La camériste, qui s'était endormie, le fit attendre quelque temps avant de lui ouvrir.

— Madame est sortie, dit-elle, assez embarrassée pour justifier l'absence de sa maîtresse.

Le jeune homme parut hésiter un moment à prendre un parti. Il entra dans la chambre de Camille et dé-

posa sur une table le portefeuille de Théodore; puis, comme s'il étouffait dans l'atmosphère de cette chambre vide, il en ressortit avec précipitation. Il interrogea la caméristе; mais celle-ci était absente quand sa maîtresse était sortie, et ne put lui donner de renseignements. Le pressentiment qui avait ramené Léon chez Camille lui disait, au moment où il ne la trouvait pas chez elle, qu'elle ne devait pas être bien loin de lui. D'un doute naissant qui était déjà entré dans son esprit, il voulut faire une certitude. Le numéro de la maison de Théodore lui était inconnu : mais il savait que le peintre habitait le voisinage, et sortit de chez sa maîtresse, résolu à l'attendre à la porte jusqu'à onze heures, et à monter chez l'artiste, s'il n'avait pas vu rentrer Camille. Il aurait pu l'attendre aussi bien chez elle, et Marie lui avait proposé d'allumer du feu; mais Léon avait besoin d'air et d'agitation, il préféra l'attente anxieuse de la rue. Comme il fermait la porte de la maison, il se trouva en face d'un homme qui se disposait à y frapper, et reconnut un domestique de son père. — Vous, Joseph! fit Léon très-surpris.

— C'est monsieur votre père qui m'envoie vous chercher, dit le domestique. Il a trouvé, en rentrant du cercle, une lettre de la campagne qui annonce une mauvaise nouvelle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Léon avec inquiétude.

—J'ai cru comprendre, ajouta Joseph avec hésitation, que madame votre mère était malade... Monsieur paraît bien inquiet; il m'a envoyé ici à tout hasard.

Léon entraîna le domestique vers la station voisine, monta dans une voiture, et jeta au cocher son adresse en lui ordonnant de brûler le pavé. — Non, monsieur, interrompit Joseph; monsieur votre père m'a dit, si je vous rencontrais, de vous emmener directement au chemin de fer. Il y est déjà sans doute, car le train part à onze heures.

En arrivant à la gare, Léon trouva son père, qui se promenait sous le vestibule, en proie à une douloureuse inquiétude. — Il mit sous les yeux de Léon une lettre dans laquelle le jeune homme reconnut l'écriture de sa tante. Elle commençait ainsi : « Viens vite et amène mon neveu, ma sœur veut te voir et voir son fils. Le médecin a parlé du choléra. »

Comme la cloche du départ se faisait entendre, les deux voyageurs furent rejoints par le médecin de la famille, que M. d'Alpuis avait été chercher au milieu d'une soirée. A l'heure où son amant montait en wagon pour courir au chevet de sa mère, Camille quittait le chevet de Théodore, où elle était remplacée par une garde que Bernier était parvenu à découvrir dans le voisinage.

XIII

En arrivant auprès de sa mère, Léon l'avait trouvée dans un état moins désespéré qu'il ne l'avait craint d'abord. A cette époque, quelques points de la France venaient d'être envahis par le fléau qui, depuis un quart de siècle, semble vouloir s'y naturaliser; mais la maladie avait déjà perdu son caractère épidémique, et ses retours offensifs se produisaient en cas isolés, chaque jour plus rares et moins dangereux. Cependant, en reconnaissant dans le mal subit dont elle était atteinte quelques symptômes cholériques, les personnes qui entouraient madame d'Alpuis, et particulièrement sa sœur, s'étaient montrées trop promptes à l'épouvante, et l'avaient inquiétée par leur inquiétude même. Cette contagion de la peur, souvent plus périlleuse que le péril, avait vivement frappé l'imagination de madame d'Alpuis et donné à

son indisposition une apparence alarmante ; mais le prompt retour de son mari et de son fils, qu'elle avait craint de ne plus revoir, la confiance témoignée par son médecin, les soins dont l'entouraient tous les êtres qui lui étaient chers, ne tardèrent pas à amener une réaction dont les bons effets se manifestèrent bientôt, et, peu de jours après son arrivée, le médecin amené par M. d'Alpuis déclara que sa présence au château n'était plus nécessaire.

A l'époque où Léon était parti pour Paris, Clémentine s'était alarmée instinctivement, car une sorte d'intuition lui faisait prévoir que Léon pourrait rencontrer sa maîtresse, et que celle-ci tenterait peut-être quelque effort pour le retenir auprès d'elle. Initiée déjà à tous les égoïsmes de la passion, le jour où une mauvaise nouvelle avait rappelé son fiancé auprès du lit de sa mère, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de songer que cet événement, en abrégeant le séjour de Léon à Paris, l'éloignerait d'une influence qu'elle supposait encore redoutable. Aussi, lorsque l'état rassurant de madame d'Alpuis eut dissipé toutes les inquiétudes, Clémentine attendit-elle avec impatience la première occasion de se trouver avec son fiancé dans l'intimité qui leur était commune avant le départ de celui-ci. Ces premiers rapprochements justifièrent les pressentiments dont la jeune

fille avait été agitée pendant la courte absence de Léon, et elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'était pas revenu auprès d'elle comme il en était parti.

Lorsqu'il s'interrogeait avec sincérité sur la nature de ses sentiments, Léon ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Camille avait réellement cessé d'être la rivale de mademoiselle d'Héricy. S'il avait, pendant son séjour à Paris, éprouvé quelque émotion auprès de sa maîtresse, cette émotion n'avait guère été plus que le réveil d'un désir. C'était ce désir surtout qui l'avait ramené chez Camille le soir de cette journée pleine d'incidents, dont le dernier avait été son brusque départ dans un moment où il aurait voulu rester. L'absence de sa maîtresse, et la presque certitude qu'il avait eue de sa présence ailleurs, avaient porté au jeune homme un coup dont le ressentiment s'était prolongé. Pendant quatre ans qu'il avait vécu avec Camille, son amour pour elle avait été exempt de jalousie, et, par une étrange contradiction, c'était à l'instant même où il devait être le moins accessible à ce sentiment qu'il en éprouvait les premiers effets. Obligé de partir sans avoir vu Camille, il avait emporté un doute avec lui, et, depuis son retour à la campagne, sa pensée jalouse était restée à rôder autour de cette maison voisine de celle de sa maî-

tresse. Tous les efforts qu'il tentait pour dissimuler ses préoccupations ne pouvaient échapper à la subtile pénétration de mademoiselle d'Héricy. Celle-ci, comme de coutume, alla faire ses confidences à la vieille tante. La bonne dame essaya d'abord de lui persuader qu'elle se trompait ; mais elle-même avait, depuis le retour de Léon, fait des remarques pareilles à celles de Clémentine, et, mal convaincue, elle ne pouvait donner à ses démentis l'accent de conviction qui eût rassuré la jeune fille.

Léon avait écrit à Francis Bernier pour le charger de quelques commissions qu'il n'avait pas eu le temps de faire pendant son séjour à Paris. Sa lettre se terminait hypocritement par ce post-scriptum : « A propos, donne-moi donc des nouvelles de la *petite* et de son chevalier, M. Théophile ou Théodore ; comment s'appelle-t-il déjà ? » Bernier ne put s'empêcher de sourire en recevant cette lettre. Il fit les commissions que Léon lui indiquait, et lui en rendit compte dans une réponse de six pages. En recevant cette lourde épître, Léon la supposa chargée des révélations provoquées par la question jetée à la fin de sa lettre comme un hameçon tendu à la confidence. Il courut s'enfermer chez lui pour la lire, et sentit que son cœur battait en brisant le cachet ; sa déception alla jusqu'au dépit lorsqu'il s'aperçut que Bernier ne

l'avait pas compris, ou avait feint de ne pas le comprendre. Cette longue lettre était uniquement remplie de détails accumulés avec intention pour faire naître l'impatience et l'ennui. Elle se terminait également par un post-scriptum, aussi laconique que celui de Léon et ainsi conçu : « La petite va bien, et son chevalier va mieux. C'est Théodore, et non pas Théophile, qu'il s'appelle ! »

Une nouvelle lettre vint relancer Bernier. Cette fois Léon n'avait point procédé par ambiguïté. « Je veux, disait-il, être instruit de toute cette histoire, au risque d'apprendre que j'y ai joué un rôle ridicule, que, du moins, je ne veux pas continuer davantage. J'aurai quelque regret, en quittant Camille, de constater qu'elle n'était pas exempte de cet instinct de duplicité commun à tant de femmes; mais, pour être tardive, la découverte ne sera pas moins utile. Je ne lui en veux, du reste, d'aucune façon : elle a fort habilement agi en me faisant croire jusqu'au dernier moment à la sincérité des regrets que lui causait notre rupture; mais elle aurait pu du moins s'épargner des protestations de fidélité à mon souvenir, puisqu'elle avait déjà songé peut-être aux éventualités de l'oubli. Tout ce que tu auras à m'apprendre, — et tu peux parler sans réticence, — ne modifiera en rien les dispositions que j'avais prises pour assurer

à Camille une indépendance dont elle se hâtera sans doute de profiter, si elle ne l'a pas déjà un peu escomptée. Toi qui étais son familier, tu dois être au courant de ses petits secrets. Allons, conte-moi tout cela, et n'essaye pas de me faire prendre le change sur les relations de Camille avec M. Théodore. Voisin et voisine, on sait ce que cela veut dire. La première fois que tu verras Camille, présente-lui mes compliments et baise-lui la main de ma part, si toutefois cela ne contrarie pas trop M. Théodore, à qui je serais désolé d'être désagréable. »

Bernier était ce qu'on appelle ordinairement un garçon sérieux. Autant par caractère que par esprit de conduite, il ne revenait jamais ni sur ses paroles ni sur ses actes. Comme tous les gens qui, possédant une qualité, la proposent en exemple aux autres, il avait souvent reproché à Léon son manque de résolution, et surtout l'indécision dont celui-ci avait fait preuve dans sa rupture avec Camille. Aussi ne fut-il pas dupe du ton dégagé avec lequel Léon lui parlait de sa maîtresse; mais, comme il avait perdu l'habitude de faire aucune concession à des faiblesses qu'il n'éprouvait plus, il répondit sans rien préciser, et de manière pourtant à justifier les inquiétudes transparentes qui se montraient sous l'indifférence affectée de Léon. « Je ne comprends guère, lui di-

sait-il, l'utilité que peuvent avoir pour toi les renseignements que tu me demandes, et je cherche, sans trouver un motif raisonnable, comment expliquer ta curiosité. Je ne saurais, d'ailleurs, te renseigner avec beaucoup de détails : il m'a été impossible depuis quelque temps de négliger mes occupations pour aller me mêler de ce qui ne me regarde pas et de ce qui ne devrait plus te regarder. Tu parles de rôle ridicule... Tu en jouerais certainement un, à mes yeux du moins, si tu continuais à te préoccuper d'une maîtresse que tu abandonnes, autrement que pour lui souhaiter d'être heureuse, de quelque part que lui vienne son bonheur. Voyons, mon cher Léon, sois sérieux. Tu n'imagines pas, je l'espère pour ton bon sens et aussi pour ton bon cœur, que Camille va prendre le voile ou allumer un réchaud le jour de ton mariage. Quant à moi, j'ai mon opinion faite sur les conséquences du rapprochement que le hasard fait naître entre Camille et mon ami Théodore. Ils sont voisins, et, comme tu le dis, je crois que le voisinage suivra son cours. Eh bien! qu'est-ce que cela te fait? lui ou un autre! Tu es parti si précipitamment que nous n'avons pas pu causer de ces peintures dont tu m'avais parlé il y a quelque temps. J'avais l'intention de te proposer de partager ce travail entre moi et un de mes confrères

auquel je m'intéresse beaucoup, ce qui ne serait pas une raison suffisante, peut-être, pour que tu te misses de moitié dans mon intérêt, si ce garçon ne possédait un talent très-sérieux. Je voulais te le présenter lors de ton passage à Paris; un accident m'en a empêché. Mon confrère était allé ce jour-là se faire donner dans les bois d'Aulnay un très-joli coup d'épée dont il se relève à peine. Je suppose que tu as deviné qu'il s'agissait du voisin Théodore, et j'espère que la situation dans laquelle il se trouve vis-à-vis de toi ne sera pas un obstacle au travail dont je lui ai donné l'espérance. Réponds-moi donc à ce sujet, que je sache si je dois reparler de cette affaire à ce garçon, qui, par discrétion sans doute, n'ose pas m'en demander des nouvelles. Je ne te dissimulerai pas que je me suis assez avancé auprès de lui pour me trouver embarrassé si je devais revenir sur mes paroles. »

Les explications contenues dans cette lettre n'étaient pas de nature à satisfaire Léon dans la situation d'esprit où il se trouvait. Il avait cru, en écrivant à Bernier, rencontrer un de ces confidents qui possèdent l'art des contradictions heureuses, et s'attendait à l'entendre démentir des suppositions auxquelles la réponse de celui-ci donnait, au contraire, un caractère de probabilité. Le *qu'est-ce que cela te fait?* de

Francis à propos des relations qui pourraient un jour s'établir entre Camille et son voisin irritaient singulièrement Léon, et cette irritation, en donnant un nouvel aliment à sa jalousie, en modifia en même temps le caractère. Il ne se demanda plus seulement si Camille était retournée chez son voisin depuis son départ, mais, au contraire, si elle n'y avait pas été déjà auparavant. Se rappelant qu'autrefois il avait chargé Francis de préparer Camille à une rupture, il s'imagina que celui-ci, allant au delà de cette mission, avait amené volontairement entre Théodore et la jeune femme des rapports familiers qui remontaient à une date déjà ancienne. Parti de cette supposition, il passa en revue dans sa mémoire tous les faits qui, en apparence, étaient de nature à la justifier; il relut toutes les lettres que Camille lui avait écrites pendant son absence. Lorsqu'il arrivait à quelque passage où l'ennui d'un cœur tourmenté avait laissé échapper un reproche, il y voyait déjà la preuve d'une influence étrangère sur l'esprit de Camille, et ne faisait pas la réflexion que les lettres de sa maîtresse devaient naturellement se ressentir de la froideur que celle-ci rencontrait dans les siennes. Cédant à l'entraînement de cette jalousie rétrospective, il refusait d'admettre les preuves qui plaidaient pour Camille, et accueillait, au contraire, toutes les circonstances dont pouvaient

s'armer ses soupçons. La promptitude de son départ l'ayant empêché de lui en faire connaître le motif, il s'étonnait que celle-ci ne lui eût pas écrit pour lui demander des explications, et ne se rappelant même pas qu'il l'avait priée de ne plus lui écrire chez son père, il attribuait le silence qu'elle gardait à l'indifférence, et surtout à la préoccupation que, dans sa pensée, devaient lui causer les suites du duel de Théodore. Convaincu par son propre réquisitoire, il arriva peu à peu à conclure que Camille, ayant le pressentiment d'une rupture prochaine, avait commencé à se détacher de lui au moment où il commençait lui-même à se détacher d'elle. Cette évidence, si laborieusement établie, lui fut d'abord tellement douloureuse, qu'il entreprit aussitôt de détruire tout son échafaudage de suppositions; mais il s'aperçut bien vite que le soupçon n'est pas un hôte qu'on accueille et qu'on chasse à loisir. Ce fut alors qu'il écrivit à Camille cette lettre étrange :

« Ma chère enfant, il y a un proverbe qui dit que les absents ont tort; je crois en avoir fait personnellement l'expérience pendant ma dernière absence, et peut-être même dans toutes celles qui l'avaient précédée. Tu m'as trompé, Camille; je voudrais en douter, mais cela est bien difficile, car tout ce qui s'est passé à Paris à mon dernier voyage m'a suffisam-

ment éclairé. Ma confiance en toi était sans bornes; il était donc facile d'en abuser, et il était bien difficile que tu n'en abusasses point, car ma trop grande indulgence et la trop grande liberté dont je te laissais jouir devaient avoir leurs dangers pour une femme aussi naturellement disposée à la légèreté que tu l'as été toujours. Cette désillusion me laisse un regret que le temps et d'autres affections plus sérieuses dissiperont sans doute. Aujourd'hui je ne te ferai point de longs reproches, et je ne te demanderai même pas de justification. C'est moins encore cette trahison qui me blesse que les circonstances qui l'ont accompagnée, et surtout l'absence de franchise dont tu as fait preuve avec moi lors de mon dernier voyage à Paris. Te rappelles-tu tes larmes, ta douleur, tes protestations, quand je te parlais de la possibilité d'une liaison future? Et cependant, cette liaison qu'il était permis de supposer pour l'avenir, elle avait déjà son prologue dans le présent. Il est évident pour moi que tes relations avec M. Théodore Landry étaient bien antérieures à mon retour à Paris. L'affaire de l'Opéra, les conséquences qu'elle a eues, et d'autres faits qui se sont groupés autour de mes doutes en ont fait une certitude. Ta présence même chez ce jeune homme à une heure où tu ne m'attendais plus chez toi révélait la nature de l'intérêt que tu lui portais, et

a achevé de me convaincre. Je voulais absolument ne pas voir en toi une femme comme les autres ; ma présomption reçoit un démenti. La seule différence qu'il y ait entre les autres femmes et toi, c'est qu'elles sont ou moins habiles ou moins prudentes que tu ne savais l'être, car pendant quatre ans je n'ai jamais eu un soupçon. Il suffit que le doute pénètre une fois dans un esprit crédule pour le disposer à la défiance. J'ai donc quelque peine à croire maintenant que cette distraction de voisinage, patronée par Francis, ait été la seule où t'ait entraînée ta mobilité d'esprit. Voilà, mon enfant, une pensée qui gâtera sans doute les bons souvenirs que je voulais conserver de toi au delà même de notre amour, car si je lui ai dû de belles heures dans un autre temps, je ne pourrai oublier qu'elles ont pu aussi sonner pour d'autres. Ce que je n'oublierai pas non plus, c'est une promesse que je t'ai faite dans notre dernière entrevue. Tu pourrais craindre peut-être que les événements eussent apporté quelque changement dans mes intentions à ton égard. Rassure-toi, *tes petits intérêts ne sont pas compromis* et demeurent intacts malgré tout. Francis m'adresse à propos de votre ami commun, M. Théodore, une demande de travail qui aurait pour résultat de l'éloigner de toi pendant quelque temps. J'écris à Bernier pour lui exposer mes

raisons de refuser; mais, entre nous, la meilleure est que je ne veux pas troubler la douceur de ta lune de miel par une séparation aussi prompte. Je sais trop par expérience quels sont avec toi les dangers de l'absence et n'y veux pas exposer ton nouvel ami. Allons, ma chère enfant, ceci est bien notre dernier adieu. Je l'aurais souhaité meilleur; mais ce n'est pas moi qui ai provoqué les circonstances. Après tout, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi? — Adieu. »

La lettre adressée à Bernier était, en d'autres termes, la répétition de celle qu'on vient de lire. Léon reprochait à Francis son manque de franchise avec lui, et s'y montrait persuadé que son ami avait prémédité entre Camille et Théodore un rapprochement qui n'avait pas attendu que sa rupture avec sa maîtresse eût laissé celle-ci libre de ses affections. « Il me semble, achevait Léon, qu'il est inutile de prolonger la comédie au delà de son dénoûment naturel, et je regrette que ton goût trop prononcé pour les initiatives t'ait poussé à prendre, sans me consulter, un engagement avec M. Landry, que je ne connais pas et ne veux pas connaître. Je n'ai personnellement aucun mauvais vouloir contre lui, car il est dans cette aventure le seul auquel je n'ai rien à reprocher. Je n'accepterai cependant pas la proposition que tu me fais, et il faut toute l'ignorance de tact dont tu as

fait preuve dans ces dernières circonstances pour avoir imaginé de créer des relations entre deux hommes qui se trouvent dans la situation où tu nous a placés en face l'un de l'autre en lui faisant connaître Camille. Une autre raison de convenance m'obligerait, d'ailleurs, à te refuser. Ce travail, qui amènerait sans doute M. Landry chez moi, pourrait le faire rencontrer avec son adversaire, qui est un des parents de ma fiancée. Il y a donc de toute façon impossibilité. Quant à toi, je t'attends toujours pour l'époque que tu m'as annoncée, et quand tu arriveras, ma rancune contre toi sera sans doute apaisée, car en ayant oublié Camille, j'aurai oublié en même temps le rôle singulier que tu auras joué dans notre rupture. »

Ces deux lettres étaient à peine sorties de ses mains, que Léon regretta d'avoir obéi à l'irrésistible emportement qui les avait dictées. Il sella un cheval, et courut après le domestique auquel il les avait confiées pour aller les jeter à la poste au bourg voisin.

Un incident sur lequel il n'avait pas compté devait empêcher Léon d'arrêter le départ de sa correspondance. Comme le domestique qui en était chargé arrivait au bourg de *** et se dirigeait vers le bureau de poste, il rencontra M. d'Alpuis, qui sortait d'une séance du conseil municipal. Le matin même,

en partant pour ***, le père de Léon avait emporté le courrier de la famille. Son fils, qui ne voulait pas lui apprendre qu'il écrivait encore à sa maîtresse, ayant déclaré ne rien avoir pour la poste, M. d'Alpuis avait été un peu étonné en apprenant que Léon envoyait un messager spécial. Éprouvant une certaine défiance sur la nature d'un message qu'on avait voulu lui cacher, il avait demandé la remise des lettres, se chargeant de les faire partir avec les autres, et le domestique avait dû obéir à son maître. En voyant la lettre adressée à Camille, M. d'Alpuis avait froncé le sourcil. — Vous direz à mon fils que votre commission est faite, dit-il en congédiant le domestique.

Au même instant, Léon arrivait à franc étrier sur la place de la mairie, où il se trouva en face de son père et de son messager. M. d'Alpuis remarquant que le cheval monté par son fils était ruisselant de sueur, dit au domestique : — Vous ferez reposer cette bête et vous la ramènerez doucement au château. Mon fils reviendra avec moi dans la voiture. — Puis, se retournant vers Léon, il ajouta : — Quelle raison grave et pressante avais-tu donc pour surmener *Pyrame* ? Et si tu avais affaire ici, pourquoi n'es-tu pas venu avec moi ce matin ?

Léon, ne sachant quelle raison donner pour expli-

quer sa présence à ***, était assez embarrassé. Le visible mécontentement de son père l'inquiétait d'ailleurs, et il commençait à en soupçonner la cause, lorsque M. d'Apuis la lui expliqua lui-même en lui montrant la lettre destinée à Camille. — Je croyais lui dit-il assez sévèrement, que ton dernier voyage à Paris avait mis fin à une liaison qui a trop duré. Toi même tu me l'avais affirmé. J'éprouve quelque chagrin à voir que tu ne m'as pas dit la vérité, et que tu te préoccupes encore d'une personne qui ne doit plus exister pour toi.

— Mon père, cette rupture est accomplie, définitivement accomplie.

— Cette lettre, cependant, répliqua M. d'Alpuis, semble indiquer le contraire.

— C'est un dernier adieu, balbutia Léon.

— Puis-je te croire aujourd'hui, reprit le père, puisqu'il y a trois semaines tu me disais déjà que cet adieu avait été prononcé? Je regrette que tu m'obliges à douter de ta parole; mais je veux savoir où tu en es véritablement, et puisque je ne puis l'apprendre de toi-même, les termes de cette lettre me l'apprendront peut-être.

Léon s'inquiéta en pensant que les reproches adressés à Camille allaient initier son père à une accusation de trahison qu'il n'osait lui-même porter avec assurance

en ce moment, mais dont M. d'Alpuis ne douterait sans doute pas en la voyant si énergiquement formulée. Tant de fois il avait vanté sa maîtresse et s'était appliqué à la rendre intéressante quand on avait fait quelque tentative pour l'éloigner d'elle, qu'il redoutait les conséquences que pouvait avoir ce démenti donné brutalement par lui-même à la bonne opinion qu'on pouvait avoir de Camille. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser. — Il a fallu beaucoup de temps pour t'ouvrir les yeux, lui dit son père quand il eut achevé la lecture de la lettre. Tu t'aperçois que cette femme, de laquelle on a eu tant de peine à te détacher, ne méritait pas tous les ménagements que tu as pris avec elle. La conclusion de ton roman est vulgaire après tant de poésie dépensée. Tu as été, comme tant d'autres, la dupe d'une créature rusée, qui a su t'abuser jusqu'au dernier moment, et qui se moque sans doute de toi, maintenant qu'elle a obtenu ce qui était le but de son hypocrisie... Enfant, grand enfant ! acheva M. d'Alpuis en frappant doucement sur l'épaule de son fils.

Le jugement qu'il venait d'entendre porter sur sa maîtresse alarma Léon. Quelques mots échappés à son père lui faisaient craindre surtout que celui-ci ne voulût faire de ses préventions contre Camille un prétexte à revenir sur les dispositions qu'il avait récemment autorisées en sa faveur. Léon essaya

donc de faire disparaître la mauvaise impression causée par cette lettre en avouant qu'il l'avait écrite sous l'obsession d'un doute accueilli trop promptement, mais qu'en réalité il n'avait aucune certitude que Camille eût jamais trompé sa confiance. — C'est parce que j'ai depuis réfléchi à cela que vous me voyez ici, mon père, ajouta-t-il. Je voulais arrêter le départ de cette lettre, qui peut causer un grand chagrin, si les reproches qu'elle contient ne sont pas justifiés, comme j'en ai maintenant le pressentiment.

— Je n'accepte pas cette contradiction, répliqua M. d'Alpuis, car je te connais assez pour savoir qu'un vague soupçon ne t'aurait pas entraîné si loin. Toutes tes protestations ne me persuaderont pas. Si tu reviens sur ta conviction, ce n'est qu'en apparence, et parce qu'il répugne à ton amour-propre de me savoir instruit du personnage niais que tu as joué auprès de cette femme dans les derniers temps, si tu ne l'as pas joué en tout temps. Mon opinion est faite comme la tienne à l'égard de ta maîtresse, et je trouve bon qu'elle la connaisse. Cette lettre lui sera donc envoyée, et lui apprendra que si le devoir et la raison la mettent à tout jamais hors de ta vie, le dédain et l'oubli la mettent aussi hors de ton cœur.

Léon fit auprès de son père une dernière tentative pour empêcher le départ de sa lettre. Il y avait dans

ses paroles un accent de sincérité qui, malgré lui, pénétra M. d'Alpuis, et le convainquit que son fils, comme il le déclarait lui-même, en accusant sa maîtresse, avait obéi à un accès de jalousie qui l'avait entraîné jusqu'à la rigueur, et même à l'injustice. M. d'Alpuis ne laissa cependant point paraître qu'il fût intérieurement revenu à une meilleure opinion sur le compte de Camille. Décidé à profiter de toutes les circonstances que le hasard lui fournirait pour mettre fin aux irrésolutions de son fils, il ne voulut point renoncer à faire usage de l'arme qui était tombée entre ses mains. Il avait compris que si la maîtresse de Léon était réellement restée la femme à laquelle on était parvenu à l'intéresser autrefois, ce brutal congé, exprimé en des termes qui faisaient remonter le soupçon jusque dans le passé, porterait à son amour un de ces coups auxquels peu de passions survivent. Prévoyant que le jeune homme essayerait peut-être d'amortir ce coup en écrivant une autre lettre qui démentirait la première, son père exigea de lui l'engagement d'honneur qu'il cesserait toute correspondance directe ou indirecte avec Camille, et que c'était la dernière fois que le nom de celle-ci serait prononcé entre eux. — C'est à cette condition, ajouta M. d'Alpuis, que je ne reviendrai pas sur les dispositions qui ont été prises dans ton dernier voyage à Paris.

Léon donna sa parole, qui sauvegardait les intérêts de sa maitresse, et, las de toutes ces luttes avec lui-même et avec les autres, il s'enferma presque avec joie dans une promesse qui devait immobiliser sa volonté.

XIV

Le surlendemain, Camille recevait la lettre de Léon. Cette explosion de reproches et de brutale ironie fut pour elle quelque chose de si inattendu, qu'elle ne comprit pas d'abord, et courut chez Bernier pour lui demander des explications. Celui-ci était précisément occupé à répondre à la lettre qu'il avait reçue de son côté. — Tenez, lui dit Camille en lui mettant sous les yeux un papier tout froissé, qu'est-ce que cela veut-dire?

— C'est une circulaire, répondit Francis après avoir lu les premières lignes. Je viens d'en recevoir une pareille, voici ma réponse. Voulez-vous la copier? ajouta-t-il en lui montrant un court billet ainsi conçu: « J'aurais pu te répondre très-longuement, mais je préfère me résumer. Tu es bête. Mes compliments.»

Prenant une plume, Bernier ajouta à sa réponse

ce post-scriptum : « Camille vient de me montrer la lettre que tu lui adresses. Elle ne modifie pas mon opinion, ci-dessus exprimée. Seulement ta bêtise devient méchante. Sans compliments cette fois. »

Et comme Francis allumait de la cire pour fermer cette épître laconique, Camille, qui venait de relire la lettre de Léon, l'approcha de la bougie, où elle s'enflamma aussitôt, et la jeta dans la cheminée. Francis la regarda faire avec étonnement. — Je la brûle pour ne plus la lire, lui dit-elle, car si je la lisais encore une fois, je ne pourrais plus oublier ce qu'il y a dedans.

Et, tout en regardant le papier qui se consumait à ses pieds, elle ajouta tristement : — Je ne suis pas comme lui, moi. Je ne veux pas le détruire dans ma pensée.

Un courant d'air emporta les cendres de la lettre, qui s'envolèrent dans la cheminée. Un fragment de quelques lignes que la flamme n'avait pas eu le temps de dévorer était resté au bord du foyer. Camille se baissa pour le ramasser et le remettre au feu. Malgré elle, elle y jeta un dernier regard. C'était le passage dans lequel Léon, après lui avoir reproché sa trahison supposait qu'elle pourrait avoir des craintes sur l'exécution de sa promesse, et lui rappelait en termes ironiques que « ses petits intérêts demeuraient

intacts malgré tout ! » — Oh ! dit Camille en froissant convulsivement le bout de papier et en le plaçant elle-même au milieu des charbons ardents au risque de se brûler, oh ! cela, c'est trop fort, ajouta-t-elle en se rappelant toutes les fiertés et toutes les délicatesses dont elle avait autrefois donné la preuve à son amant. Puis, s'isolant de Bernier, qui la regardait curieusement, elle continua, comme si elle eût parlé à Léon : — Tout le reste, tout, je l'aurais oublié; mais cela !... Oh ! fit-elle en se frappant la poitrine à l'endroit du cœur, voilà un mauvais coup... Moi, cupide ! — Et se laissant retomber sur sa chaise, elle murmura : — C'est ignoble !

Camille fut tirée de ses réflexions par une question de Francis, qui jeta brusquement le nom de Théodore dans sa pensée. Ce nom ne parut lui causer aucun embarras. —Eh bien ? répondit-elle avec tranquillité.

— J'ai su par son médecin qu'il était complétement rétabli, et je m'étonne un peu qu'il ne soit pas venu me faire une visite. Il est dont bien occupé ? demanda Bernier avec une certaine insistance.

— Je l'ignore, lui répondit Camille avec la même indifférence. Je sais seulement qu'il est en état de sortir, car je l'ai vu passer dans la rue avec sa maîtresse.

— Quelle maîtresse ? fit Bernier avec l'accent de la surprise.

— Mais, répondit Camille, une ancienne amie de M. Landry, mademoiselle Geneviève, je crois. Je l'ai trouvée un jour chez mon voisin comme j'allais savoir de ses nouvelles, et je n'y suis pas retournée depuis, car il allait déjà bien mieux, et mes visites auraient pu paraître indiscrètes à cette dame. Le jour où je les ai rencontrés ensemble dans la rue, je crois qu'ils allaient à la campagne, car M. Théodore avait un sac de voyage à la main. Elle est très-jolie, cette dame... acheva Camille. Et, s'étant levée, elle s'approcha de la glace pour rattacher les brides de son chapeau.

— Un moment, lui dit Francis, l'obligeant à se rasseoir. A quel propos Théodore a-t-il renouvelé connaissance avec cette ancienne maîtresse dont vous parlez ?

— Mais je l'ignore, moi, répondit naturellement Camille. Je me rappelle fort bien avoir rencontré cette dame à ce malheureux bal, et je sais qu'elle avait demandé à mon voisin la permission d'aller le voir. Il n'en paraissait pas très-ravi ce soir-là. Depuis, il a sans doute changé d'idée. Il n'y a pas que les femmes qui aient des caprices.

Bernier parut réfléchir un moment. — Voyons,

Camille, dit-il en prenant les mains de celle-ci et en paraissant solliciter la confidence, avouez-moi que vous avez eu une petite brouille avec le voisin Théodore. Hein?

— Je vois quelles sont vos suppositions, répondit Camille avec vivacité. Peut-être en avez-vous fait part à Léon, et c'est à vous que je dois d'avoir reçu cette odieuse lettre que je viens de brûler tout à l'heure.

— Je ne veux rien exagérer, continua Bernier, mais je crois avoir à son insu pénétré les sentiments de Théodore, qui est un garçon étrange. Les circonstances, qui ont coup sur coup amené un rapprochement entre vous et lui, pouvaient m'autoriser à faire cette supposition bien naturelle, que mon ami deviendrait amoureux de vous.

— M. Landry, reprit Camille, a eu le bon goût de ne pas se méprendre sur le sens de mes visites, et rien dans sa conduite avec moi n'a témoigné qu'il eût les intentions que vous lui supposez. Le retour de sa maîtresse auprès de lui en est, je crois, une assez bonne preuve.

— M. Landry, interrompit Bernier, est un garçon malin.

— Parlons d'autre chose, dit Camille. Mais en ce moment une visite survint, elle dit adieu à Francis et retourna chez elle.

Le soir où Camille, en quittant Théodore, avait appris que Léon était venu pendant son absence, elle avait été plus contrariée de ne pas s'être trouvée chez elle qu'inquiétée des suppositions que pouvait faire naître cet éloignement imprévu, dont elle comptait, d'ailleurs, faire connaître le motif au jeune homme, quand elle le reverrait le lendemain. Ne l'ayant pas vu revenir ni le lendemain, ni le jour suivant, et ne recevant pas de ses nouvelles, elle commença à s'alarmer et à comprendre qu'une circonstance imprévue avait hâté son départ et rendu sans doute leur séparation définitive. Elle songea d'abord à lui écrire, et s'abstint en se rappelant qu'il l'avait priée de ne pas le faire, par prudence. Elle commença donc l'apprentissage de sa situation nouvelle. Dans les premiers jours qui avaient suivi le duel de Théodore, les visites qu'elle lui faisait pour aller s'informer de son état avaient introduit dans ses journées quelques heures de distraction; mais lorsque la présence d'une autre femme lui eut fait supposer que ces visites pouvaient être indiscrètes et que cette unique occasion d'échapper à son isolement lui manqua, Camille commença à éprouver ce profond accablement de l'être qui succède aux grandes douleurs. Elle passait toutes les journées dans l'immobilité et le silence, incapable d'agir et de penser,

obéissant à peine, par un reste d'instinct machinal, aux besoins de la vie, qui par instants semblait suspendue en elle. Tous les projets qu'elle avait formés avec Léon dans leur dernière entrevue étaient sortis de sa mémoire. Un jour, elle avait cependant annoncé à sa caméristе que, sa position étant changée, elle allait être obligée de se servir elle-même et qu'elle ne pourrait pas la garder. Marie était de cette race en qui se continue comme une tradition l'intelligence subtile et rusée des Frontins en casaque et des Martons en cornette, dont la servitude dominatrice est un des caractères de l'ancienne comédie; aussi pensa-t-elle que Camille, entraînée par ses habitudes, ne s'acclimaterait pas dans une situation embarrassée, que le hasard, s'il était habilement provoqué, pourrait rendre meilleure. Elle ne voulut donc pas la quitter, dans l'espérance que sa maîtresse lui saurait gré un jour de cette fidélité, qui, sous les apparences du dévouement, cachait un servile intérêt. Camille n'insista point pour le renvoi de Marie; celle-ci, d'ailleurs, s'était faite la garde-malade de son chagrin, et sa présence animait au moins sa solitude.

Lorsque Camille revint chez elle après avoir quitté Bernier, elle était encore plus triste que de coutume, et rapportait la douloureuse impression que lui avait causée la lettre de Léon. Quand elle avait détruit

cette lettre accusatrice, il était déjà trop tard pour qu'elle l'oubliât : au fur et à mesure que le feu la consumait, les caractères se gravaient dans sa mémoire, visiblement, profondément, éternellement empreints. Camille sentait instinctivement que son cœur venait de recevoir un choc qui y avait brisé quelque chose; ses paupières étaient intérieurement brûlées par des larmes qui montaient jusqu'à ses yeux et n'en voulaient pas sortir; mille pensées navrantes bourdonnaient dans son cerveau. Elle fut accueillie à son retour par la contradiction pénible et brutale d'un souci vulgaire. Marie lui montra un papier sur lequel il y avait des chiffres : c'était son compte. Elle avait dépensé tout l'argent qui lui avait été remis pour les besoins de la maison, elle avait fourni même, pour ne pas tourmenter madame, les quelques petites économies qu'elle avait pu faire à son service; mais toutes les ressources étaient épuisées. — Madame m'a demandé ce matin la dernière pièce de dix sous qui me restait pour donner au joueur d'orgue. Voilà le compte, si madame veut vérifier, dit Marie.

— Vous savez bien que je ne compte jamais, répondit Camille.

— Il n'y a pas de quoi faire le dîner!

— Je n'ai pas faim, murmura Camille.

— Oui; mais moi! fit Marie naïvement. Passe encore pour aujourd'hui, mais demain!

— C'est vrai, ma pauvre fille, il y a demain.

— Et puis les petits enfants de demain, continua Marie dans son langage familier. Si madame voulait, il serait encore temps d'aller aujourd'hui chez le notaire de monsieur.

Le jour où Léon avait pris avec Camille un engagement que celle-ci avait accepté, Marie, qui écoutait aux portes, n'avait rien perdu de l'entretien des deux amants, et cette promesse du jeune homme n'avait pas été étrangère au dévouement consolateur qu'elle témoignait à sa maîtresse. Comme Camille lui demandait assez sévèrement comment elle était initiée à ce détail, la camériste lui répondit effrontément qu'elle le tenait d'elle-même, ce que la jeune femme n'osa contester, sachant qu'elle avait avec sa servante une malheureuse manie de confidence; mais, au moment où on lui rappelait qu'elle avait accepté de Léon que celui-ci veillât sur ses besoins, elle se rappela en même temps les lignes de cette lettre qu'elle avait brûlée chez Bernier, et qui lui avaient semblé les plus cruelles qui fussent dans cette accusation. — De l'argent de lui, l'aumône de l'outrage, oh! fit Camille se parlant à elle-même.

— Si madame veut se presser un peu, continua

Marie, qui marchait derrière sa maîtresse, elle trouvera l'étude encore ouverte. J'aurai le temps d'aller au marché, et je ferai à madame un joli petit dîner.

Camille ouvrit son armoire, y fouilla du regard, puis de la main, et, prenant son unique cachemire, elle le jeta à la camériste stupéfaite, en lui disant :

— Faites de l'argent avec ceci.

C'était la première fois que Marie trouvait dans sa maîtresse l'accent impératif de l'ordre : elle prit le châle et sortit. Comme elle revenait du Mont-de-Piété, elle rencontra en route une femme qui avait été la voisine de Camille dans la maison précédemment habitée par celle-ci. Cette femme était la même qui s'était vue quelques mois auparavant dans une position pareille à celle où Camille se trouvait actuellement. Marie l'aborda familièrement, et lui raconta le chagrin de sa maîtresse. En apprenant que Camille avait eu *son tour*, son ancienne voisine éprouva ce contentement instinctif que le malheur d'une amie cause toujours à ces sortes de femmes. Camille, comparant l'amour sincère qu'elle avait pour Léon à des liaisons moins désintéressées, avait souvent laissé échapper sur les autres femmes des appréciations que celles-ci pouvaient trouver dédaigneuses. La voisine de Camille voulut profiter de la circonstance pour aller lui rendre quelques-unes de

ces petites blessures d'amour-propre qui ne s'oublient jamais, les plaies faites à la vanité féminine étant incurables. Quelle belle occasion, d'ailleurs, pour faire un charitable étalage de consolations hypocrites!

— Oh! chère amie, comme je la plains! s'écria-t-elle en écoutant les doléances de Marie. Et comme celle-ci lui montrait la reconnaissance du Mont-de-Piété, elle ajouta en joignant les mains avec une pitié feinte : — Comment! elle en est là?... Mais pourquoi n'a-t-elle pas pensé à moi? Son pauvre petit cachemire, je le lui aurais bien acheté. J'ai de l'argent maintenant... beaucoup...

Et, ramenée avec une satisfaction visible à la misérable situation de Camille, elle s'écria avec un mépris grotesque en faisant allusion à Léon : — Mais ce cuistre ne lui a donc rien laissé en la quittant?

Marie raconta ce qu'elle savait des intentions de Léon pour Camille et le refus de celle-ci d'en profiter. La voisine fit à ce propos une réflexion très-profonde dans sa vulgarité. — Pauvre petite! dit-elle, elle aurait bien mieux fait de garder son châle et de se débarrasser de sa fierté, c'est un meuble qui coûte trop cher d'entretien. J'irai lui faire une visite, et je la conseillerai.

— Oh! oui, madame, interrompit Marie avec conviction, elle a bien besoin de conseils. Vous devriez

venir la voir aujourd'hui. Je ferai un joli petit dîner, il y a longtemps que cela ne nous est arrivé...

La voisine suivit Marie; mais, au lieu de rester chez Camille, elle voulut l'emmener chez elle, car elle-même avait du monde à dîner. Camille résista d'abord, et céda ensuite aux sollicitations de sa voisine et de Marie, qui l'habilla malgré elle. Quand elle fut prête, elle demanda son châle. — Le voici, madame, répondit Marie en lui remettant la reconnaissance. Camille rougit, et prit dans son armoire un petit vêtement dont la simplicité devait faire un heureux repoussoir à la toilette luxueuse de son amie.

Comme elles allaient sortir, Marie prit la voisine à part ; — Ah ! madame, lui dit-elle en désignant sa maîtresse, je vous en prie, tâchez qu'on la rende raisonnable.

Camille n'avait pas été prévenue par sa voisine que celle-ci l'avait remplacée dans le logement où elle avait vécu pendant quatre ans avec Léon. Elle fut péniblement surprise en y rentrant : le spectre du passé était venu lui en ouvrir la porte. La voisine fut accueillie bruyamment par les convives, parmi lesquels se trouvait l'amant du jour, un demi-grand seigneur qui avait mis, tout jeune, le feu aux quatre coins de son patrimoine et était parti laissant tous les huissiers de Paris chercher dans les cendres. L'un

des premiers, il s'était enrôlé dans cette émigration qui attire depuis quinze ans, vers les Eldorados nouvellement découverts, toutes les misères hasardeuses et toutes les cupidités inassouvies du vieux continent. Retroussant galamment ses manches, il avait plongé ses mains patriciennes dans les boues dorées du Sacramento. Après une absence de trois ans, il revenait en France ramenant un galion et affamé de corruption civilisée. Son retour avait été signalé par toutes les vigies du parasitisme parisien. Depuis un mois, il vivait dans une société de gens ingénieux qui, n'ayant jamais eu ni nom, ni fortune, ni profession avouable ou avouée, confondent habilement leur existence avec celle des gens qui possèdent un nom, une fortune ou une profession. S'il les traitait un peu comme un homme qui a vécu avec les nègres, ses amis ne se plaignaient pas et provoquaient volontiers des offenses auxquelles ils savaient faire succéder de généreuses excuses. L'un d'eux lui avait fait connaître la voisine de Camille, avec laquelle il était seulement en relations depuis quinze jours, presque entièrement passés autour de sa table.

La maîtresse de Léon eut d'abord du regret d'avoir accompagné son amie. Elle dut cependant, par politesse, assister à l'inventaire de toutes les richesses dont celle-ci venait d'être récemment comblée. Avant

de la faire dîner, on lui fit, pour ainsi dire, compter les assiettes. Le repas fut bruyant et non pas gai. Si l'on y servit des primeurs, l'esprit, du moins, n'en faisait pas partie. L'amphitryon avait rapporté de ses courses aventureuses des habitudes qui attestaient son contact avec des gens grossiers, — et, par servilité, ses convives semblaient se frotter contre lui pour les lui emprunter. Les vins, bus immodérément, commençaient à dégager dans les cerveaux leurs fumées capiteuses, et les propos de cette table, qui ne ressemblaient pas à ceux de Martin Luther, rappelaient à Camile cette nuit de bal masqué où, pour la première fois, elle avait été initiée au langage et aux mœurs d'un certain monde.

Le dessert ayant pris une allure bachique qui l'embarrassait, Camille se leva sous prétexte d'aller prendre un peu l'air, et entra dans la chambre de son amie, qui l'accompagna. Au temps où elles s'étaient connues, cette femme n'était pas encore ce que l'avait faite son existence actuelle. S'étant jetée plutôt par désœuvrement que par goût, elle avait cédé à des entraînements qui avaient fini par lui créer de nouvelles habitudes, qui s'étaient naturalisées besoins. Un carnaval avait suffi pour faire son éducation. Camille lui rappela l'époque où elle vivait heureuse d'un bonheur moins bruyant et moins brillant, mais plus intime.

— Ne regrettez-vous pas ce temps-là? lui demanda t-elle.

— Non, répondit son amie. Le regret est une plante amère, et vous ferez comme moi, vous vous lasserez de la cultiver.

Et, comme elle entendait la voix de son amant qui l'appelait, elle rejoignit ses convives en laissant Camille seule. Au milieu du choc et des éclats, celle-ci reconnut la voix de sa voisine qui chantait une chanson de taverne qu'on lui avait demandée. — Vous ferez comme moi! murmura Camille en se rappelant les dernières paroles que lui avait dites son amie en la quittant. Celle-ci avait été interrogée par ses convives à propos de Camille. Les renseignements qu'elle donna devaient faire supposer que l'abandon et le chagrin de la jeune femme étaient en quête d'un consolateur. Un des convives quitta la table et rejoignit Camille.

Celle-ci aurait pu oublier qu'elle se retrouvait dans un lieu qui, jadis, avait été l'endroit favori des causeries intimes et des heures amoureuses, car un autre ameublement et une décoration nouvelle avaient changé l'aspect de cette pièce. Une trace visible du passé vint lui rappeler qu'elle l'avait habitée avec Léon. Dans les premiers temps de leur liaison, revenant un jour d'une promenade à la campagne, ils

étaient entrés dans cette chambre, furtifs comme des gens qui emportent un trésor et s'y étaient enfermés pour le compter. La soirée s'était achevée au coin du feu, près d'un petit guéridon sur lequel ils avaient dressé eux-mêmes un de ces soupers d'amoureux où les meilleures friandises ne sont pas sur la table. Un verre de ces vieux vins qui font l'amour jeune avait animé Camille, qui, pour la première fois, avait senti la passion déborber dans la tendresse. Obéissant à un de ces enthousiasmes soudains qui sont la reconnaissance du bonheur, Léon avait voulu éterniser le souvenir de cette soirée, et il en avait gravé la date sur une des colonnes de marbre de la cheminée. C'était cette date qui venait de tomber sous les yeux de Camille, et avait réveillé en elle tous ces souvenirs de l'amour qui lui avaient fait dire un jour que cette chambre était le pays où son cœur était né. Comme elle avait les yeux fixés sur cette date, presque aussi triste pour elle en ce moment qu'une épitaphe gravée sur une tombe, elle fut troublée dans sa rêverie douloureuse par la voix d'un homme qui s'approchait d'elle et lui murmurait des madrigaux de dessert.

Camille l'écoutant à peine et ne lui répondant pas, il pensa que son silence était peut-être une provocation à se montrer plus persuasif, et, s'étant agenouillé

auprès d'elle, il s'empara de l'une de ses mains, qu'il porta à ses lèvres avec une galanterie équivoque. Cette entrée en matière tira brusquement Camille de son rêve du passé. Elle se leva aussitôt, et par son attitude protesta contre une familiarité à laquelle elle n'était pas habituée ; mais intérieurement elle fit la réflexion que c'était, depuis sa rupture avec Léon, la seconde fois qu'on se méprenait auprès d'elle, et se demanda si à l'avenir elle aurait le droit de s'offenser de ces méprises, puisqu'elle-même semblait venir au-devant en se laissant entraîner dans des lieux où son isolement pouvait les autoriser.

Le jeune homme paraissant disposé à ne point la laisser seule, elle rentra dans la salle où se trouvaient les convives. Un tapis avait été jeté sur la table, et sur le tapis on mêlait des jeux de cartes. En voyant entrer Camille, son amie lui montra une place auprès d'elle et lui dit : — Malheur en amour, bonheur au eu ; mettez-vous là, vous gagnerez.

Camille refusa, disant qu'il était tard, et qu'étant fatiguée, elle désirait se retirer. On voulut la retenir, mais elle insista. Pendant qu'elle faisait ses préparatifs de départ, aidée par son amie, sur l'initiative de l'amphitryon, les convives tiraient à la plus belle carte lequel d'entre eux serait le cavalier de Camille. L'as omba à l'un des hommes qui pendant la soirée s'é-

tait montré le plus réservé dans son langage et sa tenue. Camille eût préféré s'en aller seule; mais l'heure était bien avancée, et il lui semblait difficile, d'ailleurs, de refuser l'offre qui lui était faite avec beaucoup de convenance. Elle prit donc le bras qu'on lui offrait, et suivit son cavalier sans savoir qu'il lui était donné par le hasard. Elle n'eut pendant la route aucune raison pour regretter d'avoir accepté sa compagnie, car il se montra avec elle aussi courtois que peut l'être un homme bien élevé avec une femme qu'il rencontre pour la première fois; mais, comme elle était arrivée à sa porte et se disposait à le remercier de l'avoir accompagnée, son cavalier, arrêtant la main qu'elle portait au bouton de sa sonnette, lui demanda très-tranquillement un rendez-vous, protestant qu'il lui serait agréable qu'elle le fixât prochainement, car il était sur le point de partir pour un voyage. — Et je serais bien heureux, ajouta-t-il, si je pouvais emporter avec moi un souvenir d'une aussi charmante personne.

Cette demande, faite sur un ton de politesse exquise, étourdit Camille, et, pendant un moment, la pétrifia au point qu'elle resta au seuil de sa porte, ne songeant même pas à agiter la sonnette pour se faire ouvrir. Le jeune homme attendait sa réponse avec une sécurité parfaite, et, pensant qu'elle serait peut-être

plus à l'aise, si elle était moins pressée, il tira une carte de son portefeuille et la lui glissa dans la main en lui disant très-doucement : — Voici mon adresse. La nuit porte conseil, vous réfléchirez.

Comme il achevait, une voiture s'arrêta à la porte de la maison voisine, et Camille en vit descendre Théodore, un sac de voyage à la main. Celui-ci l'avait reconnue, car elle se trouvait sous la lumière d'un bec de gaz; mais, la voyant accompagnée, il fit semblant de ne pas la voir. Le premier mouvement de Camille avait été d'appeler son voisin ; puis, se souvenant de la scène de l'Opéra et des conséquences qu'elle avait eues, Camille redouta une nouvelle intervention de Théodore, et craignit surtout que le jeune homme ne fît la remarque qu'elle se trouvait bien souvent dans une circonstance pareille à celle où il avait cru devoir intervenir déjà. Elle se contint donc, et ce fut seulement lorsque la porte de la maison voisine se fut refermée sur Théodore, qu'elle froissa la carte que le jeune homme lui avait remise, et pour unique réponse la jeta à ses pieds. Celui-ci ne parut aucunement s'émouvoir ; il alluma un nouveau cigare à celui qui venait de se consumer, et s'éloigna après avoir salué respectueusement Camille, mais sans lui adresser d'excuses.

Marie montra quelque surprise en voyant rentrer

sa maîtresse, qu'elle n'attendait plus. Comme il était deux heures du matin, elle venait de se coucher, en se disant : — Allons, si madame ne rentre pas, c'est qu'elle devient raisonnable.

Avant de se renfermer dans sa chambre, Camille ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et remarqua qu'il y avait de la lumière dans l'atelier de son voisin, qui parut lui-même à sa croisée, où il resta un instant à fumer. Était-ce machinalement, ou avait-elle voulu lui prouver qu'elle était seule chez elle ? Camille ne se rendit pas compte du sentiment qui l'avait amenée à sa fenêtre ; mais en l'y voyant apparaître, et bien qu'elle y fût restée une minute à peine, sa présence avait suffi pour faire revenir Théodore sur un doute qu'il préférait voir hors de son esprit. Théodore revenait de chez son parrain, où il était allé passer quelques jours pour se remettre complétement de sa blessure. On avait voulu le retenir plus longtemps à la campagne, mais il avait prétexté des travaux qui le rappelaient à Paris. Il avait, d'ailleurs, la nostalgie de son *chez lui* — et des environs.

XV

Lorsque, après son duel, Théodore, étant revenu à l'état lucide, avait trouvé Camille assise auprès de son lit, il n'avait vu d'abord dans sa présence chez lui qu'un rapprochement accidentel; mais il n'avait pas tardé à prévoir quelles en pourraient être les conséquences si ce rapprochement se prolongeait. La visite de Camille était chaque jour attendue avec moins de tranquillité, et les heures qu'elle passait auprès de lui paraissaient chaque jour à l'artiste s'écouler plus rapidement. Théodore, prenant l'alarme, avait consulté son fameux thermomètre moral, qui, à son insu, s'était progressivement élevé à un degré auquel il l'avait rarement vu atteindre. Qu'il fût amoureux de sa voisine, Théodore n'en douta plus.

— Par où diable cet amour-là a-t-il pu entrer? se demandait-il avec l'étonnement d'un homme qui croyait

son cœur hermétiquement fermé au retour de toute passion. — Peut-être par cette brèche, imagina Théodore regardant un jour la cicatrice de son coup d'épée. qui commençait à se fermer.

S'il trouva d'abord un certain charme à reconnaître qu'il lui était encore possible d'être amoureux, cette découverte le fit bientôt réfléchir profondément. Ce qu'il savait de Camille par Francis Bernier, ce qu'il avait pu apprendre dans l'intimité que les circonstances avaient amenée entre eux ne lui permettait pas de confondre sa voisine avec les aimables créatures dont la mobilité de cœur réalise l'utopie du mouvement perpétuel, et auxquelles on peut sans danger proposer un petit tour de sentiment. Théodore, prévoyant qu'une liaison avec Camille l'entraînerait au delà des limites de l'aventure, résolut de ne pas laisser au plaisir qu'il éprouvait à la voir le temps de devenir une habitude, qui deviendrait elle-même un besoin. Ce fut alors que l'idée lui vint de rappeler auprès de lui cette ancienne maîtresse, la frileuse fugitive de sa tour du Nord. Il espérait que sa présence réveillerait non pas l'amour qu'il avait eu jadis pour elle, mais, au contraire, des souvenirs qui, en lui rappelant une des époques les plus troublées de sa vie, fortificraient la résolution qu'il avait prise d'écarter de lui toute circonstance de nature à

la troubler de nouveau. En mettant Geneviève en face de Camille, il évoquait le passé pour effrayer l'avenir. Son ancienne maîtresse était accourue avec assez de bonne grâce, ignorant que son retour n'était qu'une combinaison dont le premier résultat avait été d'éloigner Camille ; mais après quelques visites elle se rappela les paroles que Théodore lui avait dites au bal de l'Opéra, et reconnut en effet qu'en venant toucher « aux choses fragiles du passé, » elle les brisait sous sa main. Le jour où Théodore était parti pour la Normandie, en le quittant au chemin de fer, où elle l'avait accompagné, elle lui avait dit adieu, et non pas au revoir. Pendant les quelques jours qu'il avait passés à la campagne, Théodore s'aperçut que si l'absence l'éloignait de Camille, elle n'en rapprochait pas moins celle-ci de sa pensée, et s'alarma toute de bon. Puis la réflexion lui vint que le voisinage était peut-être pour quelque chose dans cette préoccupation de la voisine, et il supposa qu'en détruisant la cause, il pourrait peut-être en paralyser les effets. Ce fut du moins la raison qu'il se donna à lui-même un matin pour être à Paris le soir et donner congé de son atelier dans les délais exigés par l'usage.

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait Théodore à son retour de la campagne. La rencontre imprévue de Camille et l'impres-

sion que lui avait causée sa présence tardive dans la rue, le singulier bien-être que lui avait fait éprouver ensuite sa courte apparition à sa croisée, étaient autant de symptômes significatifs qui justifiaient ses craintes et devaient maintenir Théodore dans sa résolution. En revenant de chez son amie, Camille n'avait pas dormi, et pendant que Théodore réfléchissait aux dangers du voisinage, elle réfléchissait aux dangers de l'isolement. Le souvenir de sa soirée lui était resté dans l'esprit. Sans doute elle sentait en elle une invincible répugnance pour cette existence au milieu de laquelle un besoin de distraction l'avait déjà entraînée ; mais était-elle bien sûre que ce besoin de distraction ne deviendrait pas lui-même un jour aussi invincible que cette répugnance même ? N'avait-elle pas eu sous les yeux l'exemple de cette femme qui s'était en quelques mois habituée à vivre dans une atmosphère viciée ? pouvait-elle répondre d'elle-même, et, poussée par l'ennui, ne pourrait-elle pas, elle aussi, se laisser entraîner au courant, y être attirée même par la nécessité, cette puissante attraction au mal ? A cette pensée, qu'un jour viendrait peut-être où un homme qu'elle ne connaîtrait pas pourrait lui parler comme on lui avait parlé dans cette soirée, et qu'elle serait obligée de ne pas lui répondre comme on répond à un outrage, Camille se

sentit frissonner tout entière, et toutes les menaces de l'avenir vinrent épouvanter son imagination. Cependant à quoi se rattacher pour ne pas glisser dans l'abîme? Dans quelle affection fortifier l'instinct de résistance aux tentations de la solitude, de l'ennui et de la misère? Le jour où Léon lui avait dit qu'un autre amour pourrait plus tard le remplacer dans son cœur, Camille avait protesté avec la sincérité de son cœur, alors plein de l'amour qu'elle avait pour lui; elle croyait que le souvenir qu'il y laisserait serait suffisant pour garder la place : elle en doutait maintenant que la blessure qu'il avait faite à ce souvenir était tellement douloureuse qu'elle eût préféré l'oubli. Elle eut pendant une heure un de ces désirs qui ouvrent dans l'âme une entrée au désespoir. Jetant un regard éperdu vers tous les horizons de sa vie, elle vit le regret, la misère ou la honte partout, l'espérance nulle part. Elle pensa un moment à mourir, mais cette pensée seule lui fut plus cruelle que la mort : une soudaine rébellion de jeunesse la rattacha à la vie, quels que dussent en être les hasards.

La résolution prise par Camille de ne rien accepter de Léon était trop enracinée dans sa fierté pour qu'elle pût être ébranlée; mais elle songea que cette fierté lui permettait du moins d'utiliser les conseils qu'il lui avait donnés dans leur dernière entrevue.

Elle pensa qu'elle pourrait répondre dignement à sa lettre si, le rencontrant un jour et lui tendant sa main hâlée par le travail, elle lui prouvait que, sans profiter de ses dons, elle avait su vivre d'elle-même, que si la Camille du présent n'était plus celle du passé, c'était seulement parce qu'elle avait cessé de l'aimer. Si cette idée de demander sa vie au travail lui avait été inspirée par les dangers de l'oisiveté, Camille ne l'eût peut-être accueillie qu'avec défiance, sachant combien elle était peu courageuse en face d'un changement d'habitudes; mais, par cela même que cette résolution était puisée dans son orgueil, elle sentit qu'elle n'y renoncerait pas, et qu'elle la mènerait jusqu'au bout avec cette obstination passionnée que toute femme applique à l'accomplissement d'un projet qui a l'amour-propre pour base et la vengeance pour résultat.

A six heures du matin, Camille, assise à sa table, faisait encore des calculs. Bien qu'il eût peu dormi, Théodore se levait à la même heure. Comme il ouvrait sa fenêtre, il aperçut ses amis les oiseaux qui commençaient à courir sur les toits, et faisaient leur toilette matinale aux premiers rayons du soleil.

— Mes pauvres pensionnaires! si je déménage, pensa-t-il, il faudra que je leur donne mon adresse.

Ramené par cette idée au motif qui lui faisait

ployer sa tante, Théodore songea que s'il allait la planter dans ce même quartier, autant valait ne pas s'en aller. Pour que son éloignement fût sérieux, il fallait créer l'éloignement de la distance. Il se rappela que Bernier, qui demeurait à une lieue, lui avait souvent dit que son quartier était plein d'ateliers. Théodore, ayant d'ailleurs besoin de voir Francis pour lui parler de la commande que celui-ci lui avait fait espérer, se décida à aller chez lui. En passant devant son concierge, il lui signifia son congé pour le demi-terme.

Théodore trouva Francis au travail, selon son habitude, et celui-ci lui causa une déception visible en lui apprenant qu'il n'avait pas à compter sur la commonde. — Pourquoi ? demanda Théodore.

— Parce que.... répliqua Francis, et il lui montr la lettre que Léon lui avait écrite.

— Ainsi, dit Théodore en riant, votre ami refuse d'encourager les arts parce qu'il suppose que je suis actuellement l'amant de son ancienne maîtresse, et surtout parce qu'il suppose que je l'étais avant qu'il l'eût quittée. Eh bien ! alors ce monsieur serait bien surpris s'il savait ce qui se passe !

— Que se passe-t-il ? fit Francis.

Théodore lui fit part de son projet de déménagement et du motif qui le portait à s'éloigner de Camille.

— Ainsi, demanda Bernier, vous êtes amoureux d'elle ?

Théodore prit un morceau de craie et écrivit sur la muraille en lettres colossales : — Oui !

— Eh bien ! dit Francis, si cela est ainsi, quand vous demeurerez de ce côté-ci de l'eau, vous passerez votre vie dans l'omnibus qui va de l'autre côté. Restez donc là-bas, allez !

— Mais songez donc que mon thermomètre est à quarante-cinq degrés, répondit Théodore ; c'est une chaleur intolérable.

La conversation prit entre les deux amis une tournure sérieuse, et fournit à Théodore l'occasion de s'exprimer clairement à l'égard de Camille. Il avoua sans réticences les sentiments qu'elle lui inspirait, et fit connaître avec la même sincérité les véritables raisons pour lesquelles il refusait de s'abandonner. — Vous savez, dit-il, quelle est ma position ; j'ai mon avenir à faire ; ma petite personne m'est souvent assez lourde sur les bras, et je ne puis pas me permettre d'y ajouter le fardeau d'une autre existence. L'entrée d'une femme dans la vie d'un artiste est un élément de discorde entre lui et l'art. Les poëtes, qui sont des farceurs solennels, appellent leurs maîtresses ou leurs femmes des muses aux blanches ailes ; mais, dès qu'ils veulent travailler, ils prient la muse de s'envoler. J'en

connais un, moi qui vous parle, qui faisait de l'art à l'époque où il aimait Gothon quand il la rencontrait: maintenant il fait du métier parce qu'il obéit aux inspirations d'une muse qui ne peut faire son ménage qu'en robe de moire antique. Après cela, il est vrai que si Gothon n'est pas toujours jolie, elle est presque toujours bête, et que ce n'est pas gai de vivre seul.

— Après? demanda Francis.

— Après! c'est tout, répliqua Théodore. Si j'avais de la fortune ou de l'aisance, ou seulement quelque chose de plus que rien, je céderais peut-être à l'attraction qui m'entraînerait vers une femme que j'aimerais sérieusement; mais dans les conditions où je me trouve et où se trouve celle dont nous parlons, je résiste. En vivant avec votre ami, Camille a pris des habitudes que je ne pourrais satisfaire : du pain tous les jours et de la galette le dimanche, voilà tout au plus ce que je pourrais lui offrir.

Francis expliqua brièvement à Théodore que Léon, en quittant sa maîtresse, avait pris des dispositions qui assuraient en partie l'existence de celle-ci.

— Raison de plus, répliqua le jeune homme. Vous allez me qualifier de puritain, d'extravagant, de tout ce qu'il vous plaira; mais je n'ai jamais compris de transactions entre l'amour et l'amour-propre. Il me répugnerait souverainement d'entendre Camille me

dire à la fin du mois : « Je vais chez mon notaire. » Je n'ai pas de notaire, moi. J'ai dit du pain et de la galette, mais à la condition que je fournirais la farine. Et maintenant, indiquez-moi où je pourrai trouver des logements dans les prix doux.

— Tenez, dit Francis, levant le store de son atelier, allez dans la maison en face, elle est couverte d'écriteaux.

Théodore alla visiter les logements, et demanda s'il n'y en avait pas qu'on pût occuper tout de suite.

Il y en avait un, mais trop petit pour qu'il pût l'habiter. Il en arrêta un plus convenable, qui était seulement vacant pour le demi-terme. Il retourna chez Bernier pour lui faire part de sa location.—Dans un mois et demi, je serai votre voisin. Je viens de louer en face, cinquante francs de moins que dans mon quartier, et un étage de plus. Quand le temps est clair, avec de bons yeux et de l'imagination, on voit la mer. Vous avez du monde, ajouta-t-il en remarquant que Francis l'avait reçu dans la première pièce.

— Oui, répondit celui-ci d'un air singulier, je suis en séance.

— Adieu! dit Théodore. Je cours donner mon congé à mon ancien logement. N'est-ce pas, au fond, que j'ai une bonne idée de me sauver de ma jolie voisine?

— Très-bonne.

— Si par hasard elle vient vous voir, reprit Théodore, et que mon petit drapeau bleu soit à la fenêtre, vous sonnerez un peu du cor. Je saurai qu'elle sera ici, et je monterai comme par hasard. Cela me fera plaisir de savoir de ses nouvelles, et surtout d'apprendre qu'elle est heureuse.

— A moi aussi, cela me ferait plaisir, répondit Francis.

Et il ajouta en riant : — Seulement je ne pourrai pas vous avertir quand j'aurai la visite de Camille. J'ai un cor de chasse, mais je ne sais pas en jouer.

— Ni moi non plus; mais c'est égal, je vous apprendrai. Adieu, je me sauve.

— Qui était là? demanda Camille à Bernier lorsque celui-ci rentra dans son atelier, où il l'avait vue arriver une minute après que Théodore en était sorti.

— Personne... Vous disiez donc? dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

— Où en étais-je? fit celle-ci en cherchant à se rappeler à quel endroit elle en était restée du récit qui venait d'être interrompu.

— Vous en étiez à : Et alors...

— Ah! oui, reprit Camille... Et alors il a été convenu que je donnerai à ma patronne trois cents francs, contre lesquels elle me nourrira pendant six mois et

m'apprendra à broder assez proprement pour que je puisse entrer dans un magasin. En supposant qu'il me faille un an pour faire mon apprentissage, j'aurai toujours assez d'argent pour attendre que je puisse en gagner, puisqu'on doit me donner demain quinze cents francs de mon mobilier.

— Pourquoi le vendre? interrompit Bernier.

— Vous êtes bon, dit Camille; et où voulez-vous que je trouve de quoi organiser ma petite existence? Pour renvoyer Marie sur-le-champ, il a fallu compter avec elle. Et si je compte très-mal, elle compte très-bien. Pour déménager tout de suite, il a fallu payer mon terme en sortant, et puis une foule d'autres frais... Ça coûte très-cher à Paris pour être malheureuse.

— Malheureuse! fit Bernier; mais Léon a pris des précautions pour que vous ne le fussiez pas.

— Monsieur Léon, répondit Camille, a perdu le droit de s'occuper de mon avenir en accusant mon passé, et j'aurai cessé d'être malheureuse le jour où je l'oublierai.

— Pour que la besogne soit plus facile, il faut vous faire aider, interrompit Francis.

Camille ne répondit pas, elle ne put voir dans cette parole qu'un propos en l'air. Après avoir retracé complétement le programme de sa vie nouvelle, elle pria

Francis de l'accompagner pour chercher un petit logement dans son quartier.

— Pourquoi quitter le vôtre ? demanda Bernier

— Il est trop cher pour moi, dit-elle, et, d'ailleurs, il faut que je me rapproche de mon travail.

— Tenez, répondit Francis en levant de nouveau le store de son vitrage, allez donc dans cette maison en face ; il y a beaucoup d'écriteaux ; peut-être y trouverez-vous votre affaire. Je ne puis pas me déranger. Vous viendrez me dire si vous avez loué.

Camille sortit et revint une demi-heure après. — Après-demain je serai votre voisine, lui dit-elle. J'ai trouvé, où vous m'avez indiqué, un logement vacant et très-mignon d'où on a une vue magnifique.

— Oui, je sais, la mer... quand il faut beau et qu'on a de l'imagination, interrompit Bernier.

— C'est bien un peu haut et c'est bien un peu petit, continua Camille ; mais je ne conserve que ce qui est indispensable de mon ancien mobilier. Comme je suis un peu paresseuse, il faudra venir me réveiller le matin pour que je n'arrive pas trop tard à mon ouvrage.

— Je vous jouerai un air de chasse, dit Francis lui montrant sa trompe.

— Vous savez donc en sonner ?

— J'ai un ami qui doit m'apprendre.

— Je vous dis adieu, fit Camille. Je retourne chez

moi me reposer un peu. J'ai fait tant de courses et tant de choses depuis ce matin, que je suis horriblement fatiguée, et j'ai encore un bon bout de chemin d'ici chez moi.

— Prenez une voiture.

— Ah! non, fit Camille; il faut commencer à faire des économies.

Comme elle allait le quitter, elle revint sur ses pas et lui dit : — A propos, M. Théodore est revenu de la campagne.

— Bah! dit Francis jouant l'étonnement.

— Si j'étais sûre de ne pas le déranger, j'irais lui dire adieu avant de quitter le quartier.

— Ne lui dites pas adieu; dites-lui au revoir, répondit négligemment Bernier.

— Au fait, interrompit Camille, quand je serai chez moi le dimanche toute seule, s'il vient chez vous, vous me préviendrez : je monterai ici sans en avoir l'air, en voisine. Moi, je l'aime assez, ce garçon; il me fait rire.

— Camille, Camille, c'est une déclaration cela, dit Bernier en feignant de prendre un air grave.

— Oh! pas du tout, pas du tout, allez! D'ailleurs, vous savez bien qu'il a repris son ancienne maîtresse, répondit Camille en serrant la main de Francis, qui la reconduisit jusqu'à la porte.

XVI

Au commencement de l'automne suivant, un dimanche matin, Théodore, vêtu en habit de campagne, se promenait avec une apparence d'impatience dans l'atelier de Francis, qui parcourait les lettres que son domestique venait de lui monter. — Tenez, dit Bernier, lui passant un billet de faire-part venu de la province.

— Ah ! fit Théodore mettant, après l'avoir lu, le billet sous un tas de gravures : il est inutile qu'elle voie cela.

— Appelez-la donc encore, dit Francis : elle nous fera manquer le convoi.

Comme Théodore s'était mis à la fenêtre et commençait une fanfare, une petite voix essoufflée se

fit entendre dans l'antichambre : — Me voilà, me voilà !

— Arrivez donc, paresseuse ! nous sommes déjà en retard, dit Bernier à Camille, qui venait d'entrer dans l'atelier. Ainsi que les deux artistes, celle-ci étai en habit de campagne. Un petit chapeau de paille simple, orné d'un ruban clair et doublé intérieurement de soie rose, encadrait son visage, où brillait la santé, où se reflétait le contentement d'une âme heureuse et gaie. Un col blanc tout uni entourait son cou, dont la pâleur mate était piquée d'un signe brun, et sa robe en coutil gris, amplement étoffée, bouffant en gros plis à l'entour de sa taille fine, dégageait les élégances d'un corsage plein dont le relief se révélait naturellement sans s'accuser. Elle avait aux pieds d'étroites bottines d'étoffe grise qui faisaient, lorsqu'elle marchait, un petit bruit de chaussure neuve, et dont le talon semblait battre, en sonnant sur le parquet, une mesure impatiente et joyeuse. Camille portait sur le bras un petit mantelet pareil à la robe, et le seul luxe apparent de son frais uniforme était ses gants, de jolis gants d'une nuance tendre, qui étaient de la famille de la pantoufle de Cendrillon, et que, par une innocente coquetterie, elle se plaignait de ne pouvoir mettre sans qu'elle fût aidée.

— Vous êtes belle, lui dit Francis après l'avoir

examinée comme pour lui procurer l'innocent plaisir que toute femme éprouve d'une admiration qu'elle sait même banale.

— Mais, dit Camille en étirant les plis de sa jupe, c'est ma belle robe à manger de la galette. Et, fouillant dans sa poche, elle en tira un petit paquet soigneusement enveloppé, qu'elle tendit au jeune homme en lui disant : — Tenez, voici toujours un nouvel à compte sur votre douzaine.

Francis, ayant développé le petit paquet, y trouva un mouchoir de batiste, au coin duquel son chiffre était finement brodé.

— Est-ce assez joli ? demanda Camille.

— Il y a progrès sur la première demi-douzaine ; mais vous y avez mis le temps !

— Dame ! dit Camille, je ne peux travailler que le soir, en rentrant de mon magasin, et encore je n'en fais guère.

— A qui la faute ? dit Francis en souriant et en désignant Théodore.

— Allons, interrompit celui-ci, en route ! — Et, comme Camille restait immobile et semblait réfléchir au milieu de l'atelier, il lui dit en la prenant doucement par le cou : — Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ?

— Je suis sûre que j'ai oublié quelque chose, répondit-elle gaiement.

— Toujours oublieuse ! fit Théodore.

— Ah ! répondit Camille avec un accent de reproche amical, si j'oublie quelquefois, est-ce à vous de vous en plaindre ?

FIN.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.



